This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

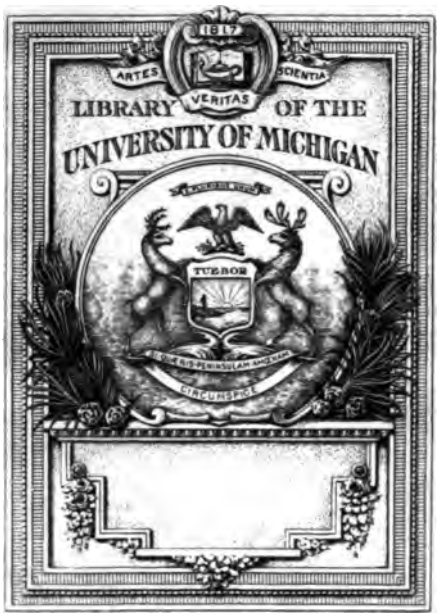
Q. 1.
pag. 73
Bello horro
chap. IX.
§. 3.
28 tom
S. D. J

Pièces contenues dans ce
Treizieme volume

---

l'Ecole amoureuse C. 1. act.
l'Ecueil des Moeurs C. 3 act
l'Enmenagement de la Folie C. 1.
l'Enrolement supposé C. 1. act
les Ensorcelés parodie 1. act
l'Entrevüe C. 1. act
l'Envieux C. 3. act
l'Epreuve villageoise C. 2. ac
les Epreuves C. 1. act
Erice, ou la Vestale Dr. 3. act
Errata, parodie de Zaïre

PQ
1211
.A2
D4


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

Deux cent cinquante pièces

# L'ECOLE AMOUREUSE,

*Comedie en un Acte en Vers.*

LIBRARY

# L'ECOLE AMOUREUSE,

*Comedie en un Acte en Vers.*

REPRESENTE'E POUR LA PEMIERE FOIS
Par les Comédiens ordinaire du Roy,
Le 11. Septembre. 1747.

A LAHAYE,

M. DCC. XLVIII.

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| JULIE, | *Mlle Gauſſin.* |
| DORINE, | *Mme Granval.* |
| CHLOE', | *Mlle Dangeville.* |
| FLORISE, | *Mlle Gautier.* |
| CLÉON, | *Mr Granval.* |

*La Scène eſt dans une Maiſon de Campagne de Julie.*

Y-Stock
rest
16-36
2771

# L'ECOLE AMOUREUSE, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

DORINE, CLEON.

DORINE.

EN vérité c'eſt être fou, mon frere.

CLEON.

Je ne ſuis plus à moi, je veux me ſatisfaire,
Et lui peindre du moins l'excès de mon tourment.

DORINE.

Je ſçais qu'un cœur ſenſible a pû rendre les armes
A cet objet jeune & charmant,
Mais je ſçais que ce cœur, s'il aime conſtamment,
Se prépare bien des allarmes,
Et Menalque, & Cliton, & Cleante & Damis,
A ſes pieds ont verſé des larmes,
Ils ont été tour à tour éconduits,
Et cependant avoient tout ce qu'il faut pour plaire,
La plus tendre amitié nous joignoit toutes deux,
J'apprenois avec elle à faire la ſévere,
Floriſe demanda d'être admiſe à nos jeux,
Et quelque tems après Chloé voulut en être;
Un beau jour nous étions chez elle à badiner,
Quand elle nous apprit qu'elle alloit diſparoître;
C'eſt trop, dit-elle, me gêner,
Une foule d'Amans conſpire ma defaite,
Je veux paſſer des jours heureux,
Je ſuis libre, & je puis faire ce que je veux,
Le partit le meilleur eſt, je crois, la retraite,
Je vais à ma Campagne éviter le danger,
M'y venir voir, ce ſera m'obliger,
Si vos parens veulent vous le permettre;
Mais gardez-vous toûjours de vous ſoumettre
Au tyran que nous dédaignons.
Elle partit, malgré tous nos ſermons,
Et chacune de nous obteint de ſa famille
De venir quelquefois dans ces lieux la trouver;
On a tant de reſpect pour cet aimable fille,
Que de cette douceur on n'o a nous priver.
Nous ſuivons les conſeils que dicte ſa prudence.

Elle eſt la même encore, & la ſera toûjours.
Oh invente des jeux enfans de l'innocence ;
On ſourit ; on babille ; on danſe ;
C'eſt ainſi qu'on paſſe les jours
Sans ſoins, ſans déſirs, ſans amours ;
Encore ce matin, ſur l'amoureuſe yvreſſe,
Ton Amante s'ouvroit à moi,
Evitons, diſoit-elle, une indigne foibleſſe,
Et de l'amour oſons braver la loi.
Je te jure....

CLEON.

Ah, ma ſœur, ce ſerment eſt un crime.
A mon ame attendrie, épargnez en l'horreur,
En vain contre l'amour elle oſe armer ſon cœur,
Il faut qu'un jour elle ſoit ſa victime.

DORINE.

Tu te flattes, mon frere ; au ſimple mot d'amant,
Julie interdite, s'offenſe.

CLEON.

Pour m'ôter tout eſpoir, dis-moi qu'elle l'entend
Avec ſang froid, avec indifference.
Ah ! ſi ſon cœur s'émeut facilement,
Il peut enfin, ſans qu'il y penſe,
De la haine, paſſer au tendre ſentiment.

DORINE.

Je le voudrois, mon frere aſſurément,
Mais cette haine eſt réflechie,
Des foibleſſes du ſexe, elle s'eſt affranchie,

Elle s'eſt fait, je ne ſçais pas comment,
Un genre de philoſophie,
Dont le fatal éloignement,
Pour l'amoureuſe frénéſie,
Eſt la baze & le fondement.
Dans ce doux & champêtre azile,
Elle trouve tous ſes plaiſirs,
Maîtreſſe d'elle-même & ſans aucuns déſirs,
Quand nous venons la voir, elle eſt toûjours tranquile;
Tu ſçais déja nos paſſe-tems;
De plus chacune ſe ſignale
A tenir les propos les plus édifians,
On fronde les plaiſirs bruyans,
Dont l'umanité ſe régale;
Tout devient matiere à ſcandale;
Contre l'amour, ſur-tout les traits ſont plus piquans,
C'eſt le fort de notre morale,
On ſe delaſſe après par des jeux innocens,
De naïve & ſimple Bergere;
Mais notre loi la plus ſévere,
C'eſt de ne voir aucun homme ceans;
Oh! ſur ce point Julie eſt infléxible.

CLEON.

Ne pourrais-je du moins la voir par ton ſécours,
Ma ſœur, ma chere ſœur, ah! s'il t'étoit poſſible,
Songes que c'eſt me conſerver mes jours.
Si par exemple...oui...l'idée eſt charmante,
Comme une amie.

DORINE.

Avec ce joli minois-là

CLEON.

Je n'imagine que cela.

DORINE.

Renonce donc à l'eſpoir qui t'enchante,
Mais comment ſe fait-il, qu'abſent depuis long-tems,
L'amour t'attende en ce village ?
N'as-tu point vû d'objet dans un ſi long voyage,
Qui te fît éprouver de tendres ſentimens ?

CLEON.

Je te le dis, ma ſœur, avec franchiſe,
Le croiras-tu ? ſpectateur enchanté
Des biens dont l'amour favoriſe
Un cœur tendrement agité ?
A peu de choſe près j'avois ma liberté.
Sans doute il eſt un tems marqué par l'amour méme,
Pour rencontrer ce que l'on doit aimer,
De mille objets je me laiſſois charmer,
Mais ils me frappoient tous de même,
Mon cœur déſiroit tout & ne pouvoit choiſir,
Il ne ſe ſentoit pas ce goût de préference,
Ce ſentiment flateur, cet amoureux déſir,
Dont l'agréable violence,
Près d'un objet, vient vous ſaiſir,
J'arrive hier, je te demande,
Et l'on m'apprend ton ſéjour en ces lieux,
On parle de Julie, & chacun apprehende
Que je ne cede au pouvoir de ſes yeux,
On me fait le récit de ſa rigueur extrême,
Un ſecret mouvement ſe gliſſe dans mon cœur,

# L'ECOLE AMOUREUSE,

*Comedie en un Acte en Vers.*

REPRESENTE'E POUR LA PEMIERE FOIS
Par les Comédiens ordinaire du Roy,
Le 11. Septembre. 1747.

A LAHAYE,

M. DCC. XLVIII.

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| JULIE, | *Mlle Gaussin.* |
| DORINE, | *Mme Grænval.* |
| CHLOE', | *Mlle Dangeville.* |
| FLORISE, | *Mlle Gautier.* |
| CLÉON, | *Mr Grænval.* |

*La Scéne eſt dans une Maiſon de Campagne de Julie.*

Y-Stock
rest
16.36
2971

# L'ECOLE AMOUREUSE, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

DORINE, CLEON.

DORINE.

EN vérité c'eſt être fou, mon frere.

CLEON.

Je ne ſuis plus à moi, je veux me ſatisfaire,
Et lui peindre du moins l'excès de mon tourment.

DORINE.

Je ſçais qu'un cœur ſenſible a pû rendre les armes
A cet objet jeune & charmant,
Mais je ſçais que ce cœur, s'il aime conſtamment,
Se prépare bien des allarmes,
Et Menalque, & Cliton, & Cleante & Damis,
A ſes pieds ont verſé des larmes,
Ils ont été tour à tour éconduits,
Et cependant avoient tout ce qu'il faut pour plaire,
La plus tendre amitié nous joignoit toutes deux,
J'apprenois avec elle à faire la ſévere,
Floriſe demanda d'être admiſe à nos jeux,
Et quelque tems après Chloé voulut en être;
Un beau jour nous étions chez elle à badiner,
Quand elle nous apprit qu'elle alloit diſparoître;
C'eſt trop, dit-elle, me gêner,
Une foule d'Amans conſpire ma defaite,
Je veux paſſer des jours heureux,
Je ſuis libre, & je puis faire ce que je veux,
Le partit le meilleur eſt, je crois, la retraite,
Je vais à ma Campagne éviter le danger,
M'y venir voir, ce ſera m'obliger,
Si vos parens veulent vous le permettre;
Mais gardez-vous toûjours de vous ſoumettre
Au tyran que nous dédaignons.
Elle partit, malgré tous nos ſermons,
Et chacune de nous obteint de ſa famille
De venir quelquefois dans ces lieux la trouver;
On a tant de reſpect pour cet aimable fille,
Que de cette douceur on n'a nous priver.
Nous ſuivons les conſeils que dicte ſa prudence.

Elle eſt la même encore, & la ſera toûjours.
Oh invente des jeux enfans de l'innocence ;
On ſourit ; on babille ; on danſe ;
C'eſt ainſi qu'on paſſe les jours
Sans ſoins, ſans déſirs, ſans amours ;
Encore ce matin, ſur l'amoureuſe yvreſſe,
Ton Amante s'ouvroit à moi,
Evitons, diſoit-elle, une indigne foibleſſe,
Et de l'amour oſons braver la loi.
Je te jure....

CLEON.

Ah, ma ſœur, ce ſerment eſt un crime.
A mon ame attendrie, épargnez en l'horreur,
En vain contre l'amour elle oſe armer ſon cœur,
Il faut qu'un jour elle ſoit ſa victime.

DORINE.

Tu te flattes, mon frere ; au ſimple mot d'amant,
Julie interdite, s'offenſe.

CLEON.

Pour m'ôter tout eſpoir, dis-moi qu'elle l'entend
Avec ſang froid, avec indifference.
Ah ! ſi ſon cœur s'émeut facilement,
Il peut enfin, ſans qu'il y penſe,
De la haine, paſſer au tendre ſentiment.

DORINE.

Je le voudrois, mon frere aſſurément,
Mais cette haine eſt réflechie,
Des foibleſſes du ſexe, elle s'eſt affranchie,

Elle s'eſt fait, je ne ſçais pas comment,
Un genre de philoſophie,
Dont le fatal éloignement,
Pour l'amoureuſe frénéſie,
Eſt la baze & le fondement.
Dans ce doux & champêtre azile,
Elle trouve tous ſes plaiſirs,
Maîtreſſe d'elle-même & ſans aucuns déſirs,
Quand nous venons la voir, elle eſt toûjours tranquile :
Tu ſçais déja nos paſſe-tems ;
De plus chacune ſe ſignale
A tenir les propos les plus édifians,
On fronde les plaiſirs bruyans,
Dont l'umanité ſe régale ;
Tout devient matiere à ſcandale ;
Contre l'amour, ſur-tout les traits ſont plus piquans,
C'eſt le fort de notre morale,
On ſe delaſſe après par des jeux innocens,
De naïve & ſimple Bergere ;
Mais notre loi la plus ſévere,
C'eſt de ne voir aucun homme ceans ;
Oh ! ſur ce point Julie eſt infléxible.

CLEON.

Ne pourrais-je du moins la voir par ton ſécours,
Ma ſœur, ma chere ſœur, ah ! s'il t'étoit poſſible,
Songes que c'eſt me conſerver mes jours.
Si par exemple...oui...l'idée eſt charmante,
Comme une amie.

DORINE.

Avec ce joli minois-là

CLEON.

Je n'imagine que cela.

DORINE.

Renonce donc à l'eſpoir qui t'enchante,
Mais comment ſe fait-il, qu'abſent depuis long-tems,
L'amour t'attende en ce village ?
N'as-tu point vû d'objet dans un ſi long voyage,
Qui te fît éprouver de tendres ſentimens ?

CLEON.

Je te le dis, ma ſœur, avec franchiſe,
Le croiras-tu ? ſpectateur enchanté
Des biens dont l'amour favoriſe
Un cœur tendrement agité ?
A peu de choſe près j'avois ma liberté.
Sans doute il eſt un tems marqué par l'amour méme,
Pour rencontrer ce que l'on doit aimer,
De mille objets je me laiſſois charmer,
Mais ils me frappoient tous de même,
Mon cœur déſiroit tout & ne pouvoit choiſir,
Il ne ſe ſentoit pas ce goût de préference,
Ce ſentiment flateur, cet amoureux déſir,
Dont l'agréable violence,
Près d'un objet, vient vous ſaiſir,
J'arrive hier, je te demande,
Et l'on m'apprend ton ſéjour en ces lieux,
On parle de Julie, & chacun apprehende
Que je ne cede au pouvoir de ſes yeux,
On me fait le récit de ſa rigueur extrême,
Un ſecret mouvement ſe gliſſe dans mon cœur,

LIBRARY
ARMOUR

# L'ECOLE AMOUREUSE,

*Comedie en un Acte en Vers.*

REPRESENTE'E POUR LA PEMIERE FOIS
Par les Comédiens ordinaire du Roy,
Le 11. Septembre. 1747.

A LAHAYE,

M. DCC. XLVIII.

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| JULIE, | *Mlle Gauſſin.* |
| DORINE, | *Mme Granval.* |
| CHLOE', | *Mlle Dangeville.* |
| FLORISE, | *Mlle Gautier.* |
| CLEON, | *Mr Granval.* |

*La Scêne eſt dans une Maiſon de Campagne de Julie.*

Y-Stock
rest
16-36
2771

# L'ECOLE AMOUREUSE, COMEDIE.

## SCENE PREMIERE.

DORINE, CLEON.

DORINE.

EN vérité c'eſt être fou, mon frere.

CLEON.

Je ne ſuis plus à moi, je veux me ſatisfaire,
Et lui peindre du moins l'excès de mon tourment.

DORINE.

Je ſçais qu'un cœur ſenſible a pû rendre les armes
A cet objet jeune & charmant,
Mais je ſçais que ce cœur, s'il aime conſtamment,
Se prépare bien des allarmes,
Et Menalque, & Cliton, & Cleante & Damis,
A ſes pieds ont verſé des larmes,
Ils ont été tour à tour éconduits,
Et cependant avoient tout ce qu'il faut pour plaire,
La plus tendre amitié nous joignoit toutes deux,
J'apprenois avec elle à faire la ſévere,
Floriſe demanda d'être admiſe à nos jeux,
Et quelque tems après Chloé voulut en être;
Un beau jour nous étions chez elle à badiner,
Quand elle nous apprit qu'elle alloit diſparoître;
C'eſt trop, dit-elle, me gêner,
Une foule d'Amans conſpire ma defaite,
Je veux paſſer des jours heureux,
Je ſuis libre, & je puis faire ce que je veux,
Le partit le meilleur eſt, je crois, la retraite,
Je vais à ma Campagne éviter le danger,
M'y venir voir, ce ſera m'obliger,
Si vos parens veulent vous le permettre;
Mais gardez-vous toûjours de vous ſoumettre
Au tyran que nous dédaignons.
Elle partit, malgré tous nos ſermons,
Et chacune de nous obteint de ſa famille
De venir quelquefois dans ces lieux la trouver;
On a tant de reſpect pour cet aimable fille,
Que de cette douceur on n'a nous priver.
Nous ſuivons les conſeils que dicte ſa prudence.

Elle eſt la même encore, & la ſera toûjours.
Oh inventé des jeux enfans de l'innocence ;
On ſourit ; on babille ; on danſe ;
C'eſt ainſi qu'on paſſe les jours
Sans ſoins, ſans déſirs, ſans amours ;
Encore ce matin, ſur l'amoureuſe yvreſſe,
Ton Amante s'ouvroit à moi,
Evitons, diſoit-elle, une indigne foibleſſe,
Et de l'amour oſons braver la loi.
Je te jure....

CLEON.

Ah, ma ſœur, ce ſerment eſt un crime.
A mon ame attendrie, épargnez en l'horreur,
En vain contre l'amour elle oſe armer ſon cœur,
Il faut qu'un jour elle ſoit ſa victime.

DORINE.

Tu te flattes, mon frere ; au ſimple mot d'amant,
Julie interdite, s'offenſe.

CLEON.

Pour m'ôter tout eſpoir, dis-moi qu'elle l'entend
Avec ſang froid, avec indifference.
Ah ! ſi ſon cœur s'émeut facilement,
Il peut enfin, ſans qu'il y penſe,
De la haine, paſſer au tendre ſentiment.

DORINE.

Je le voudrois, mon frere aſſurément,
Mais cette haine eſt réflechie,
Des foibleſſes du ſexe, elle s'eſt affranchie,

Elle s'eſt fait, je ne ſçais pas comment,
Un genre de philoſophie,
Dont le fatal éloignement,
Pour l'amoureuſe frénéſie,
Eſt la baze & le fondement.
Dans ce doux & champêtre azile,
Elle trouve tous ſes plaiſirs,
Maîtreſſe d'elle-même & ſans aucuns déſirs,
Quand nous venons la voir, elle eſt toûjours tranquile;
Tu ſçais déja nos paſſe-tems;
De plus chacune ſe ſignale
A tenir les propos les plus édifians,
On fronde les plaiſirs bruyans,
Dont l'umanité ſe régale;
Tout devient matiere à ſcandale;
Contre l'amour, ſur-tout les traits ſont plus piquans,
C'eſt le fort de notre morale,
On ſe delaſſe après par des jeux innocens,
De naïve & ſimple Bergere;
Mais notre loi la plus ſévere,
C'eſt de ne voir aucun homme ceans;
Oh! ſur ce point Julie eſt infléxible.

CLEON.

Ne pourrais-je du moins la voir par ton ſécours,
Ma ſœur, ma chere ſœur, ah! s'il t'étoit poſſible,
Songes que c'eſt me conſerver mes jours.
Si par exemple...oui...l'idée eſt charmante,
Comme une amie.

DORINE.

Avec ce joli minois-là

CLEON.

Je n'imagine que cela.

DORINE.

Renonce donc à l'eſpoir qui t'enchante,
Mais comment ſe fait-il, qu'abſent depuis long-tems,
L'amour t'attende en ce village ?
N'as-tu point vû d'objet dans un ſi long voyage,
Qui te fît éprouver de tendres ſentimens ?

CLEON.

Je te le dis, ma ſœur, avec franchiſe,
Le croiras-tu ? ſpectateur enchanté
Des biens dont l'amour favoriſe
Un cœur tendrement agité ?
A peu de choſe près j'avois ma liberté.
Sans doute il eſt un tems marqué par l'amour même,
Pour rencontrer ce que l'on doit aimer,
De mille objets je me laiſſois charmer,
Mais ils me frappoient tous de même,
Mon cœur déſiroit tout & ne pouvoit choiſir,
Il ne ſe ſentoit pas ce goût de préference,
Ce ſentiment flateur, cet amoureux déſir,
Dont l'agréable violence,
Près d'un objet, vient vous ſaiſir,
J'arrive hier, je te demande,
Et l'on m'apprend ton ſéjour en ces lieux,
On parle de Julie, & chacun apprehende
Que je ne cede au pouvoir de ſes yeux,
On me fait le récit de ſa rigueur extrême,
Un ſecret mouvement ſe gliſſe dans mon cœur,

Ce matin agité de même,
Je me fais de Julie un portrait enchanteur,
Plus je tarde à la voir, plus mon ame eſt émûe,
Je viens donc, & ſous ce boſquet,
Ce qui frappe mon cœur auſſi-tôt que ma vûe,
C'eſt Julie occupée à ſe faire un bouquet.
Alors.

DORINE.

J'entens du bruit, quelqu'un ici s'avance,
Julie aſſez ſouvent ſe plaît ſous ce boſquet,
Si c'eſt elle, j'vais lui dire en confidence,
Tout le mal que ſes yeux t'ont fait,
Va te cacher derriere ce feüillage,
Je t'y rejoins, mais que Cleon ſoit ſage,
Il pourroit gâter mon ouvrage,
En ſe montrant en indiſcret.

*Cleon ſort.*

## SCENE. II.

### DORINE, CHLOE'.

FLORISE, *en habits d'hommes.*

DORINE.

COmment c'eſt Chloé, c'eſt Floriſe
En habits de jeunes galans!
On ne peut être plus ſurpriſe
Que je le ſuis de ces déguiſemens.

CHLOÉ.

En verité, chere Dorine,
Tous ces petits jeux innocens,
Auſquels nous paſſons notre tems,
Nous rendent l'humeur trop chagrine,
Il faut en tout la varieté,
Et le plaiſir ceſſe d'être goûté,
Quand mal à propos on s'obſtine
A la fade uniformité.

FLORISE.

Moi je rougis d'aller en naïve Bergere
Cueillir des fleurs, joüer ſur la fougere
Dans un buiſſon, découvrir quelques nids,
Examiner & baiſer les petits.

CHLOÉ

Ce dernier plaiſir-là me plaît plus que les autres,
Je ne ſçais ſi mon cœur eſt fait comme les vôtres,
Mais j'ai goûté cent fois une douceur,
Une certaine yvreſſe, un charme interieur,
Une tendreſſe inexprimable
A voir, à baiſer ces petits,
Qu'innocemment nous avions pris;
Oh! de tous nos plaiſirs, c'eſt-là le plus aimable.

DORINE.

Je ſuis aſſez de ton avis.

CHLOÉ.

Ce n'eſt pourtant encor qu'un plaiſir en peinture.

DORINE.

De tout cela, que voulez-vous conclure ?
Expliquez-moi votre deſſein.

FLORISE.

C'eſt une eſpece de gageure.

CHLOÉ.

Une amoureuſe lice, un combat incertain.

DORINE.

Je n'y comprend rien, je vous jure.

FLORISE.

On a dû t'apporter de la ville un habit,
Vas le voir, j'ai du moins commandé qu'on le fît,
Il faut, ainſi que nous, que tu te traveſtiſſes.

DORINE.

Mais il faut que tu m'éclairciſſes....

CHLOÉ.

Nous voulons, ma chere, en ce jour
Que celle de nous trois qui fera mieux l'amour ;
Pour prix, reçoive une guirlande,
C'eſt à Julie à juger entre nous.

DORINE.

Je vous entens, mais j'apprehende
Que Julie en courroux,
A qui ces jeux ſembleront fous,

De vous juger, ne ſe deffende :
Ne comptez point, quand à moi,
Que je ſois de la partie,
Mais à l'inſtant il me vient une amie,
Et parente de plus, donnons-lui mon emploi,
Vous l'aimerez, elle eſt jeune & jolie,
Ainſi que vous, je la traveſtirai.

CHLOÉ.

Tout comme il te plaira.

DORINE.

Bon, je vous aiderai
A gagner l'aimable Julie.
Je ſuis, vous le ſçavez, ſa plus intime amie,
J'ai ſur elle quelque pouvoir,
Comptez ſur moi, je le ferai valoir.

FLORISE.

Fais traveſtir ton amie au plûtôt.

CHLOÉ.

Adieu Dorine.

DORINE.

On fera ce qu'il faut.

## SCENE III.

### DORINE.

QUe je vais enchanter mon frere !
Lorſqu'il ſçaura ce que j'ai fait pour lui,
Il lui peindra ſes feux peut-être ſans déplaire,
Que mon eſprit l'a bien ſervi,
Faſſe l'amour qu'on le préfere,
Et qu'il ſoit heureux aujourd'hui,
Pour ſa tranquilité, pour la mienne peut-être,
Que faiſons-nous dans ce réduit champêtre ?
Je crois que nous extravaguons,
Julie a ſur nous un empire
Fondé, ſur quoi ? j'en vois peu les raiſons,
Et cependant à ſes leçons,
Tous les jours je me ſacrifie,
Ma vanité s'oppoſe aux plaiſirs de mon cœur,
Pour ſentir quelque amour, je voudrois que Julie,
Avant moi, ſentit la douceur
D'une amoureuſe ſympathie.
Mais je la vois.

## SCENE. IV.

### DORINE, JULIE.

DORINE.

HE bien, ma bonne & tendre amie,
Quel ſoin t'occupe en cet inſtant ?
Apprends-moi le ſujet de cette rêverie.

JULIE.

Je ne ſais, mais mon cœur dans un état flottant,
Cherche, ſans le trouver, l'embarras qui l'agite,
Je rêve, malgré moi, ſans ſujet & ſans ſuite.

DORINE.

Un cœur indifferent a ſes momens d'ennui,
C'eſt aux plaiſirs à chaſſer la triſteſſe,
Heureuſement, ma chere, qu'aujourd'hui
Tu pourras en gouter d'une nouvelle eſpece,
Et qui rameneront la gaïeté dans ces lieux :
C'eſt la plus galante entrepriſe ;
Chloé bientôt avec Floriſe,
En habits de galans, vont paroître à tes yeux ;
Elles ſont laſſes de nos jeux,
Je n'oſe condamner leur petite inconſtance,
Ils ſont ſi languiſſans.

JULIE.

Tu veux dire ennuyeux,

Nous leur devons pourtant toute notre innocence,
Mais à quoi bon ce traveſtiſſement ?

DORINE.

A te faire l'amour.

JULIE.

Que dis-tu là, comment ?
A me faire l'amour.

DORINE.

Oui, c'eſt-là leur idée,
Chacune au fond du cœur eſt très perſuadée,
Qu'à bien parler d'amour, elle réuſſira.

JULIE.

C'eſt une extravagance.

DORINE.

Au fond peu dangereuſe,
Qu'eſt-ce qu'il en arrivera ?

JULIE.

Oh ! l'entrepriſe eſt hazardeuſe,
Au danger on s'expoſera
Pendant un tems, d'amour on parlera,
Puis on finira par en prendre.

DORINE.

Vois donc que de ce jeux tu ne peu te deffendre,
Le déguiſement n'y fait rien,
Elles ont inventé cet innocent moyen,

Pour varier leur exercice,
Une guirlande eſt le prix du Vainqueur,
Tu ſeras juge de la lice,
Et voilà tout, je ne vois pas qu'on puiſſe
Craindre de-là quelque malheur.

JULIE.

D'accord.

DORINE.

Je me ſuis engagée
A te faire approuver leurs déſirs amoureux,
Je te ſerois fort obligée,
Si tu voulois te prêter à leurs jeux,
Au nom de l'amitié qui nous joint toutes deux.

JULIE.

En ta faveur je veux bien me ſoummettre
A prononcer ſur leurs petits débats,
Mais il faut auſſi me promettre,
Que des jeux auſſi fous, ne continueront pas,
Et ſeras-tu de la partie ?

DORINE.

Non, j'ai remis mon rôle, & j'en charge une amie,
Qui pour me voir, arrive de fort loin.

JULIE.

Je vais la reçevoir.

DORINE.

Il n'en eſt pas beſoin,
Dans mon appartement elle fait ſa toilette,

Et travaille ſans doute à ſon déguiſement,
Tu la verras dans ſon habillement
Elle y doit être bien, elle eſt grande & bien faite,
Et des yeux pleins de ſentiment;
Mais voici nos Amans.

## SCENE V.

JULIE, DORINE, FLORISE, CHLOE *tenant une guirlande.*

JULIE.

EN fort bel équipage.

CHLOÉ.

Il eſt charmant, s'il eſt de votre goût.

DORINE.

Voilà du plus tendre langage.

JULIE.

Et du plus précieux, ſur-tout.

DORINE.

Je vais avertir ma parente,
Que l'on n'attend plus qu'elle ici.

CHLOÉ.

Ne tarde pas, je ſuis impatiente
De commencer.

FLORISE.

FLORISE.

Moi je la ſuis auſſi.

DORINE.

Un moment en fera l'affaire.

## SCENE VI.

JULIE, CHLOE', FLORISE,

JULIE.

JE rougis à préſent de ma facilité,
Je vais donc, pour vous ſatisfaire,
Eſſuyer tout au long le jargon frelaté
D'un amoureux imaginaire :

FLORISE.

Mais c'eſt par-là que ce jeu doit vous plaire
Vous n'en craignez que la réalité.

JULIE.

C'eſt toujours le même langage,
Le même ennui, par conſéquent.

CHLOÉ.

Je ſuis d'un avis different,
Et c'eſt à notre eſprit faire un peu d'outrage,
Je prétends vous intereſſer,
Et je jouerai ſi bien mon rôle,
Qu'il pourra vous embarraſſer.

JULIE.

Allez, vous êtes une fole.

CHLOÉ.

Bientôt vous en jugerez mieux.

JULIE.

Je me réſerve au moins dans tout ce badinage
Le droit de contrôler vos propos amoureux,
Il faut que je me dédomage
De ce qu'ils auront d'ennuyeux.

FLORISE.

Dorine enfin amene ſa parente,

## SCENE VII.

DORINE, CLEON, ET LES PRECEDENS.

CLEON.

QUe d'attraits ! je ſuis interdit.

FLORISE.

En vérité ton amie eſt Charmante,
Aucun Amant n'eſt mieux ſous cet habit.

DORINE.

Elle eſt un peu timide.

JULIE.

Elle a grand tort de l'être.

DORINE.

Allons, ma chere amie, un peu de fermeté.
Songez que vous devez parroître
Amoureux de cette beauté,
Voyez vos aimables Rivales,
Sur leur front eſt peint l'enjouement,
Le même eſpoir les rend égales,
Imitez-les, ayez l'air d'un Amant.

JULIE.

N'allez pas cependant outrer la reſſemblance.

CLEON.

On ne ſçauroit être Amant à demi.

CHLOÉ.

Bon Dieu! quel ton, c'eſt un Amant tranſi.

FLORISE.

Qu'attendons-nous, pour que le jeu commence,
Allons, Chloé, ne perdons point de tems.

CHLOÉ.

Il faut céder le pas à l'Etrangere.

CLEON.

Non, s'il vous plaît, vos exemples charmans
M'apprendront ce que je dois faire.

FLORISE.

Hé bien, ſoit, je vais commencer,
Il faut, Julie, entre nous prononcer,
Sur-tout ſoyez Juge équitable,
Et couronnez l'Amant le plus aimable.

JULIE.

Ce ſera tout au plus le moins deſagréable,
Quoi qu'il en ſoit, finiſſons, s'ils vous plaît,
A ce ſujet-ci je me préte à regret.

FLORISE.

Je ne ſuis point un Amant ordinaire,
Je ne viens point á votre cœur
Parler le langage vulgaire
D'un ennuyeux adorateur;
Je vous aime, Julie, & d'une noble ardeur
Qui doit vous flater davantage,
Que le frivole & commun étalage
De ces propos uſés qu'inſpire la fadeur:
Les graces ſont votre partage,
Le mien eſt de les célebrer,
Et mon amour eſt un hommage,
Que les tems ſçauront conſacrer,
Je puis dans mon ardeur ſincere,
En célebrant votre beauté,
Lui donner l'immortalité:
Voilà les droits que j'ai pour plaire,
Tout ſervira de matiere à mes Vers,
Si vous continuez à faire la ſévere,
L'élegie auſſi-tôt de ces triſtes concerts
Fait retentir la plaintive harmonie,
Je me plains, je gémis, êtes-vous attendrie?
L'eſpoir éleve mon genie,
Une plus vive mélodie
Se fait entendre dans les airs,
Un Madrigal heureux, une Chanſon jolie,

Célebrent mon triomphe & vos attraits divers ;
Ainſi mon nom & mes feux pour Julie,
Vont ſe répandre au bout de l'univers.

JULIE.

Un Amant ( s'il en eſt ) cherche moins à paroître,
Le cœur de ſon Amante eſt l'univers pour lui,
Et l'amour propre eſt facile à connoître
Dans cette ardeur que vous ventez ici,
On ſçait le motif d'un tel zéle,
Tout Galant qui chante une belle,
Fait moins pour elle que pour lui.

FLORISE.

Il eſt vrai qu'avec vous j'aurai part à la gloire,
Mais ce ſera l'ouvrage de l'amour.

JULIE.

Qu'elle en ſoit donc le prix.

FLORISE.

Quoi, j'aime ſans retour,
En vérité je n'oſerois le croire,
C'eſt un tréſor qu'un Amant bel eſprit,
L'amour n'eſt pas inépuiſable,
Et ſouvent lorſqu'on s'eſt bien dit
Que l'on s'aime, & qu'on eſt aimable,
La converſation tarit,
L'eſprit ſoutient alors la douce intelligence
Si néceſſaire à deux Amans,
Eh ! peut-on craindre l'inconſtance,
Le dégoût ou l'indifférence
Où ſont l'amour & les talens ;

Cedez donc, aimable Julie,
Et banniſſez la cruauté;
S'il eſt quelque bien dans la vie,
Ah! c'eſt la ſenſibilité.

JULIE.

La morale eſt un peu legere,
Et vous me permettrez d'être d'un autre avis;
En un mot je reſte ſévere,
Malgré Phebus & tous ſes favoris.

DORINE.

C'eſt un événement qui leur eſt ordinaire.
Chloé m'a l'air victorieux,
Je gage qu'elle eſpere un ſuccès plus heureux.

CHLOÉ.

Du moins ai-je fait choix du plus beau caractere.

FLORISE.

A cet air conquérant je ne me fierois guere.

CHLOÉ.

Oh, je le crois, mais je parle à mon tour.
J'avois juré, belle Julie,
De ne plus écouter l'amour,
Mon cœur épris de la coquetterie,
Vouloit aimer & changer chaque jour;
J'aurois fort bien paſſé ma vie
A ce métier galant & ſéducteur;
Pour du tout, je vous vois & mon parjure cœur,
De vous aimer, fait la folie.

Oui, je ſens qu'il ſoupire, & qu'il fait même plus,
Voulez-vous qu'il s'épanche en diſcours ſuperflus ?
Il faut être enfin raiſonnable,
Songez que le mal qui l'accable,
Eſt un poiſon qu'il a pris dans vos yeux,
Et qu'il faut ou le rendre heureux,
Ou lui parroître moins aimable.

JULIE.

Votre cœur eſt le maître, & je n'empêche pas
Qu'il me trouve haïſſable.

CHLOÉ.

Oh ! la défaite eſt pitoyable,
Peut-il vous ôter vos appas.

JULIE.

J'ai juré d'être inacceſſible
Aux vœux frivoles des Amans.

CHLOÉ.

On ne tient point de ſemblables ſermens,
Il n'en eſt de ſacrés, que ceux d'être ſenſibles ;
Songez-vous que j'immole à vos charmans attraits
Mille douceurs, mille plaiſirs parfaits,
Je crois, ſans me vanter, qu'ici je puis le dire ;
Mais Danaé, Climene, & la jeune Themire
Auroient pour moi quelque bonté,
Si mettant à profit leur ingénuité,
Je feignois ſeulement de leur rendre les armes ;
Il eſt vrai qu'à mes yeux vous avez plus de charmes,
Mais ce n'eſt pas un droit qui fonde vos refus,
Allons plus de rigueur, ne me réſiſtez plus,

Donnez-moi cette main, que je la trouve belle !
Je vais la dévorer, encore la cruelle ;
Hé, ſi donc, une main eſt une bagatelle,
On ne refuſe pas ces petits cadeaux-là.

JULIE.

Allons donc, allons donc.

CHLOÉ.

Fort bien, nous y voilà,
Vous allez dire encor que je ſuis téméraire,
Que vous n'êtes pas faite à tant de liberté ;
Peut-être auſſi que je ſuis déteſté,
C'eſt à peu près la légende ordinaire ;
Mais je ſçais à quoi m'en tenir,
Voulez faire une gageure.

JULIE.

Et quelle, s'il vous plaît ?

CHLOÉ.

Que votre cœur murmure
De la rigeur qu'il vient de me faire ſouffrir,
Quoi ! vous baiſſez les yeux, vous faites la diſcrete,
Voici l'inſtant de la défaite ;
Convenez que l'amour eſt le charme des cœurs,
Qu'il eſt le ſeul bien de la vie,
Et qu'à ce Dieu charmant il faut qu'on ſacrifie
Raiſon, eſprit, richeſſe, emplois, honneurs ;
Je dirai plus, juſqu'à la vertu même,
J'entends cette vertu, dont l'âpre auſterité
D'un doux engagement fuit la néceſſité ;
On n'eſt ſage que quand on aime.

JULIE.

Vous peignez bien la vérité,
Il ne vous reſte plus qu'à prouver ce ſyſtême.

CHLOÉ.

Le prouver, eſt un autre point,
Ce n'eſt point du tout mon affaire,
D'ailleurs quand la choſe eſt ſi claire,
On décide, on ne prouve point.

JULIE.

C'eſt montrer aſſez ſa foibleſſe,
Que d'uſer d'un pareil détour,
Je dois l'exemple en ce ſéjour,
Et je répete encore ce que je dis ſans ceſſe,
Le premier ſoupir de l'amour
Eſt le dernier de la ſageſſe.

CHLOÉ.

C'eſt à moi de vanger ce Dieu de la tendreſſe,
De votre mépris pour ces feux,
Avouez donc que je vous intereſſe,
Vous ſouriez... fort bien vous détournez les yeux,
A merveille... je vois que vous êtes rendue,
Mes ſoupirs, mes feux, mon ardeur,
Ont paſſé juſqu'à votre cœur,
Et mes raiſons vous ont vaincue,
C'en eſt aſſez, & mon rôle eſt fini.

JULIE.

Vous l'avez fait avec intelligence,
La plûpart des Amans en agiſſent ainſi,

D'un amour qu'on n'a point ſenti,
Exagerer la violence,
Preſſer, prier ſur un ton prétieux,
En ſa faveur expliquer le ſilence
Ou les dédains de l'objet de ſes feux:
Voilà l'amour, voilà ſa manœuvre ordinaire.

FLORISE.

C'eſt à vous à combattre, allons, belle étrangère,
Voyons ſi vous ſçavez le langage d'amour.

CLEON.

Belle Julie, eſt-il vrai qu'en ce jour
Il m'eſt permis de dévoiler mon ame?
Je puis donc vous montrer tout l'excès de ma flâme;
Heureux aveu, s'il ne vous déplaît pas.

FLORISE.

Comment donc? pas ſi mal.

CLEON.

A ce tendre embarras,
A ce trouble confus dont mon ame eſt atteinte;
Non... je ne puis parler... accablé par la crainte,
Mon eſprit ſe refuſe aux tranſports de mon cœur,
Je ne puis vous montrer combien je vous adore;
On exprime aiſément une legére ardeur,
Il n'en eſt pas ainſi du feu qui me dévore,
En vain voudriez-vous, négligeant mes ſoupirs,
Preſcrire à mon ame allarmée
Le barbare devoir d'étouffer ſes deſirs,
Vous n'obtiendrez jamais de n'être point aimés,
Dès le premier inſtant que je vous apperçus,
Mon cœur fut agité, tous mes ſens éperdus

Me ſoumirent bien-tôt au pouvoir de vos charmes ;
Avec tranſport je vous rendis les armes ;
C'eſt à vous maintenant à régler mon deſtin,
Vous pouvez d'un ſeul mot me faire un ſort divin,
Ou me condamner à des larmes.

JULIE.

Dorine, ton amie, à l'air intéreſſant ;
Par ſes yeux, par ſa voix, elle pourroit ſéduire ;
C'eſt le langage & le ton d'un Amant.

CHLOÉ.

Mais c'eſt auſſi ce que j'admire,
On ne peut pas jouer plus vraiſemblablement.

FLORISE.

Avec quel art elle ſoupire,
On diroit qu'en effet ſon cœur eſt oppreſſé.

CHLOÉ.

Le mien, je crois, ſeroit embarraſſé,
S'il avoit à répondre à tout ce badinage.

JULIE.

Peut-on donner un meilleur témoignage
De la facilité qu'on trouve à nous duper ?
Qu'à nos genoux quelqu'un vienne ramper,
Qu'il parle de ſoupirs, de tendreſſe, d'hommage,
Le cœur commence à ſe préoccuper,
Qu'il ne ſe laſſe point, qu'il en parle encore,
Qu'il jure enfin, qu'il nous adore,
Il eſt bien ſûr de nous tromper,
Sur moi-même je le confeſſe,

Le faux Amant faiſoit impreſſion,
Ne ſçauroit-on nous parler de tendreſſe ?
Sans nous cauſer d'émotion ?

CLEON. *(vivement.)*

Qu'entends-je ? ô Ciel ! votre cœur s'intereſſe.

JULIE.

Voilà bien l'amoureuſe adreſſe,
Peut-elle feindre mieux ce qu'elle ne ſent pas ?

CLEON.

Ce que je ne ſens pas: vous me faites injure !
Quoi ! je pourrois inſulter vos appas
Par une lâche & cruelle impoſture ;
Le faux amour ſe diſtingue aiſément,
La véirté differe du parjure,
Reconnoiſſez le véritable Amant
A ſon reſpect pour la ſimple nature,
S'il oſe découvrir ſes feux,
C'eſt en tremblant, c'eſt en baiſſant les yeux,
Loin d'augmenter ſes maux, à peine il peut les peindre,
Il ſe tait, il ſoupire, il eſt reſpectueux ;
Belle Julie, eſt-ce ainſi qu'on ſçait feindre ?

JULIE.

Mais c'eſt du moins, ainſi que vous feignez
En ma faveur, vous même témoignez,
Ne penſeroit-on pas que vous êtes ſincere,
Que vous ſentez de véritable feux ?
Il ſemble que l'amour ſe ſoit peint dans ſes yeux.

CLEON.

Ah ! dans mon cœur il s'eſt gravé bien mieux

JULIE.

Si vous ne feigniez pas, que vous ſeriez à plaindre,
L'amour eſt le plus dangereux
De tous les maux qui ſont à craindre.

CLEON.

L'Amour ! quoi le ſeul bien que nous ait fait le ciel,
Cet eſprit répendu ſur toute la nature,
Cette douce union dont la force eſt ſi pure,
L'amour enfin peut-il vous ſembler tel ?
Il ſuit par-tout vos pas, il vous parle ſans ceſſe,
Il anime vos yeux, c'eſt pour eux qu'il nous bleſſe :
Ah ! de quel prix payez-vous ſes bienfaits ?
Dites-moi, ſans ce Dieu, que ſeroient vos attraits ?
Haïrez-vous celui par qui vous êtes belle,
Julie, à ſes decrets, ceſſe d'être rebelle,
Songez qu'ici tout eſt fait pour l'amour,
C'eſt le dieu de mon cœur & du vôtre, Julie,
En vain vous affectez d'être ſon ennemie,
Vous lui rendrez hommage quelque jour.
En n'aimant point, vous croyez être heureuſe,
Vous ne connoiſſez pas le plus parfait bonheur,
Un tendre ſentiment, une flâme amoureuſe,
Peuvent ſeuls remplir votre cœur.

CHLOÉ.

Auroit-elle raiſon ?

JULIE.

Je me trouve réveuſe,

Et me rends preſque à ſon erreur.

CLEON.

Pour moi, loin d'imiter votre rigueur extrême,
Je date mon bonheur du moment où j'aimai,
La froideur, eſt votre ſyſtême,
Moi j'aime mieux le malheur même
D'aimer ſans eſpoir d'être aimé.

JULIE.

Mais quel eſt donc le trouble qui m'agite?
J'éprouve un état violent,
Jamais rien à mes yeux ne parut ſi touchant,
Mon ame eſt confuſe, interdite.

Le langage d'amour vous eſt bien naturel,
Jose à peine vous voir... vos yeux, je le parie,
Adouciroient le cœur le plus cruel.

CLEON.

Ils n'ont rien fait ſur vous, Julie,
Vous qui les animez, vous les avez bravé.

JULIE

Ah! ne reprenez point ce rôle, je vous prie,
Il eſt embarraſſant, je l'ai trop éprouvé,
C'eſt aſſez loin pouſſer la raillerie:
O Ciel! comment, que faites-vous?
Pourquoi tomber à mes genoux? *

* *Il ſe jette à ſes genoux.*

Ceſſez de me troubler par de ſi fauſſes larmes,
Ce jeu pour un inſtant avoit pour moi des charmes,
Mais je vois qu'il eſt tems de le faire finir,
Le prix vous appartient, donne-moi la guirlande,
Dorine, ton amie, a droit de l'obtenir
Je ne crois pas qu'aucune la prétende.

FLORISE.

Je lui donne ma voix.

DORINE.

Qu'elle eſt la mienne auſſi.

CHLOÉ.

Qu'elle ait de plus cette embraſſade-ci.

JULIE.

Vous triomphez d'une voix unanime,
Et ce commun accord n'eſt que trop légitime;
Voilà le prix, vous l'avez merité,
Par-tout où vous irez, ſoyez ſûre de plaire,
Je ſuis heureuſe, en vérité,
Que votre amour ne ſoit qu'une chimere,
Oubliant toute ma rigueur,
Si vous étiez ce que vous ſemblez être,
A ce prix je joindrois mon cœur.

CLEON.

Hé bien, il eſt à moi, daignez me reconnoître,
Et cédez à ce doux penchant,
Je ſuis.

JULIE.

Achevez de m'inſtruire.

CLEON.

Je ſuis.

JULIE.

Hé bien.

CLEON.

Un témeraire Amant.
Il n'eſt plus tems de feindre, & l'amour qui m'inſpire,
Vient de me démaſquer ſans mon conſentement,
Le trouble de mon cœur a paſſé ſur ma bouche,
J'ai tout dit, vous fuyez, arrêtez un moment,
Mon état malheureux n'a-t il rien qui vous touche?

CHLOÉ.

Je ne m'étonne pas qu'il ait gagné le prix,
Il ſçavoit bien ſon métier.

FLORISE.

Pour moi, ce qui m'étonne,
C'eſt que nos yeux s'y ſoient mépris,
Il n'auroit dû tromper perſonne.

JULIE.

Quel embarras! je ne ſçais où j'en ſuis;
Eſperez-vous de me rendre ſenſible,
Vous qui m'avez trompée, & dont le fol amour,
Pour paroître, a beſoin d'un ſi lâche détour,
Vous, contre qui je ſens un courroux invincible;
Mais, que dis-je, avec vous, Dorine eſt de motié,
Sans elle, m'auriez-vous connue?
La cruelle a trahi cette tendre amitié,

Dont

Dont pour elle toujours on me vit prévenue,
C'eſt elle que j'accuſe, & que je doit haïr,
Elle en qui j'avois mis ma confiance entiere.

DORINE.

Helas ! vous allez l'en punir,
En mépriſant ſon trop malheureux frere.

JULIE.

Dorine, tu ſerois ſa ſœur ?

CLEON.

Le frere a balancé les devoirs de l'amie,
Voilà ſon crime, & mon malheur.

JULIE.

Tout ce qu'il dit, le juſtifie.

CLEON.

Voulez-vous appeller de votre propre arrêt ?
Ne ſuis-je pas ce que je ſemblois être ?
Ne ſuis-je pas votre amant en effet ?
Pourriez-vous bien encor me méconnoître ?

JULIE.

De ce que je diſois, prévoyois je l'effet ?

FLORISE.

Oh ! le mot eſt lâché, tu ne peux t'en dédire,
Julie, il faut en croire un penchant qui t'attire,
Peut-tu réſiſter à ſa voix ;
Tu ne pourras jamais faire un auſſi bon choix.

CHLOÉ.

Il faut qu'elle aime, elle a beau s'en défendre,
Je ſuis laſſe à la fin de ſa ſéverité,
Regardez donc cet air ſoumis & tendre,
Peut-on lui refuſer ce qu'il a mérité ?

DORINE.

De tous mes torts, près de toi, je m'accuſe,
Mais en faveur d'un frere, il faut me les paſſer.

JULIE.

Je fais plus encor, je t'excuſe,
Et je veux même t'embraſſer :
Oui, Dorine, à l'amour je rends enfin les armes,
Ton frere a mérité mon cœur,
Je ſens que tôt ou tard un aimable vainqueur,
A ce bien, fait trouver des charmes.

CLEON.

O Julie ! ô ma ſœur ! ô tranſport enchanteur !

JULIE

Souvent un jeu va plus loin qu'on ne penſe,
Moi-même j'ai perdu ma liberté, mon cœur,
D'une ruſe innocente, ils ſont la récompenſe :
O vous que mon exemple a ſéduites long-tems,
Pour votre cruauté, je fus votre modele :
Je vous ouvre aujourd'hui des chemins différens,
Que chacune de nous par des nouveaux ſermens,
Jure à l'amour une union fidele,
Et ne craignons, dans nos tranſports charmans,
Que de ne pas brûler d'une flâme éternelle.

FIN.

Palissot de Montenoy,

# L'ÉCUEIL DES MŒURS,

## OU

# LES COURTISANNES,

## *COMÉDIE*

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

*Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre Français, le 26 Juillet* 1782.

PAR M.r PALISSOT DE MONTENOI.

---

*PRIX, DOUZE SOUS.*

---

*A TOULOUSE,*

Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome, au coin de la rue Dumai.

M. DCC. LXXXII.

*Avec Approbation & Permiſſion.*

# *PERSONNAGES.*

GERNANCE.

LYSIMON, *Parent & ami de Gernance.*

Monſieur SOPHANÉS, *faux Philoſophe.*

MONDOR, *homme de finance & de plaiſir.*

ROSALIE,
ARTENICE,
ERMINIE,
HORTENSE. } *Courtiſannes.*

MARTON, *Courtiſanne Douairiere, actuellement ſuivante de Roſalie.*

UN MAITRE DE GUITTARE.

UN LAQUAIS.

UN FIACRE.

*La Scène eſt à Paris.*

# *LES*
# COURTISANNES,
## *COMÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

*Occupée à conſidérer différentes étoffes.*

LAISSE-MOI contempler ces étoffes nouvelles :
Quelle variété ! que les couleurs ſont belles !

MARTON.

Eh bien, vous jouiſſez enfin de mes avis !
Vous repentirez-vous de les avoir ſuivis ?
Vous allez éclipſer nos beautés les plus fières.

ROSALIE.

Ce Pékin-là doit être admirable aux lumières.

MARTON, *lui montrant un Ecrin.*

Ceci vaut un peu mieux. Regardez ces brillans.
Voilà, voilà, morbleu, de ſolides préſens,
Et qu'on peut convertir en bons contrats de rente.
Vivent de tels effets !

ROSALIE.

Ce Quéſaco m'enchante.

Comme il doit m'embellir ! vîte, un miroir, Marton ;
Je voudrois l'eſſayer.

MARTON.

Laiſſez-là ce chiffon,
Et ſongez,——

ROSALIE.

Alary * s'eſt, ma foi, ſurpaſſée.
Regarde cette plume avec grace élancée.——
Que je vais réuſſir au Bal de l'Opéra !

MARTON.

Je reconnois mon Sexe à ces ſottiſes-là.
Ce goût pour la parure au fond n'eſt point blâmable ;
Mais il eſt tems d'unir l'utile à l'agréable ;
Il eſt tems de penſer. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient sûrement du Financier Mondor.
La forme en eſt antique, & peut-être incommode ;
Et je donnerais, moi, tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien ! je t'en fais don.
Ce Mondor eſt ſi triſte & d'un ſi mauvais ton !

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaiſance.

ROSALIE.

Non, pour le ſupporter, je me fais violence,
Et je ne puis ſuffire aux propos aſſommans
Que ſans ceſſe il me tient. Avec ſes diamans,
Dont la collection l'éblouit & l'enivre,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre.
De ſes chevaux anglais qu'il raffole chez lui ;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ſon ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage ?
Eh bien ! s'il vous l'offroit, auriez-vous le courage
Là — de lui refuſer d'être de vos amis ?

ROSALIE.

Ce ſerait le payer bien cher, à mon avis.

MARTON.

Abjurez, croyez-moi, cette délicateſſe !
Que n'ai je, comme vous, la beauté, la jeuneſſe !
Je ſaurais profiter du moins de mon bonheur.
Apprenez que Mondor eſt un homme en faveur,
Un homme eſſentiel. Sa politique habile
Aux paſſions des Grands a ſu ſe rendre utile.
A ce titre-là ſeul il faut le conſerver.

* Fameuſe Marchande de Modes.

ROSALIE.

Par de pareils emplois il croit ſe relever!

MARTON.

S'il le croit? mais ſans doute. Ignorez-vous encore
Que dans ce ſiècle-ci, le Caducée honore,
Que c'eſt un sûr moyen de parvenir à tout,
Et qu'il n'eſt point d'état mieux accueilli par-tout.
C'eſt un Art à la mode & réduit en ſyſtême
Par plus d'un Important, par plus d'un Abbé même.
Connaiſſez donc nos mœurs & déſabuſez-vous.
Ne remarquez-vous pas qu'on nous reſpecte, nous?
A-t-on beſoin d'ayeux, alors qu'on eſt jolie?
La France, par dégrés, à tel point s'eſt polie,
Que nous donnons le ton à la Ville, à la Cour,
Et qu'on pardonne tout aux erreurs de l'amour.
Fiez-vous là-deſſus à mon expérience.
Tel aujourd'hui vous voit avec indifférence,
Qui, peut-être demain, mettrait tout ſon orgueil
A recevoir de vous la faveur d'un coup d'œil.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans? non, ma chère,
Avez-vous moins d'attrais que Naïs & Glycere?
Vous avez pu les voir. De leurs obſcurs débuts,
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.
On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe;
Eh bien! l'une eſt Marquiſe, & l'autre Vicomteſſe.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut, à ce point s'oublier?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui bleſſe l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos Sénateurs.——

ROSALIE.

Ah! ne m'en parle pas!
Un petit-Maître en-robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez ſu charmer un bel eſprit en titre,
Et qui déja, pour vous, a fait plus d'une Epitre.

ROSALIE.

Oui, la conquête eſt rare, un Ecrivain blazé,
Qui va traînant par-tout ſon perſiflage uſé;
J'ignore quels talens en ſa perſonne on vante,
Mais le plaiſir s'ennuie auſſitôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ſes vers plus de reſpect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il eſt doux,
(Cette gloire par fois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.
Mais ce qui me paraît pour vous plus ſéduiſant,
C'eſt d'avoir obtenu le ſuffrage impoſant,
L'amitié, les conſeils d'un des grands Perſonnages
Que la Philoſophie a mis au rang des ſages.
Ces Meſſieurs, pour ſervir, ne ſont rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de ſon ami.

MARTON.

De Gernance?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine;
Et ſi j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,
Qui doit à ſes deſtins enchaîner votre cœur.
Romaneſque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'eſt par vous que l'amour eut ſon premier hommage.
Sa figure eſt charmante; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propoſe a droit de vous flatter;
Mais avec lui, ſurtout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il ſe peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur,
Ce n'eſt qu'un ſimple goût qui parle en ſa faveur.
J'aime ſa bonne foi, ſon inexpérience.
Son amour eſt ſi vrai, ſi plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.
Ce ton du ſentiment eſt ſi nouveau pour moi,
Que, ſans me déguiſer qu'il tient à ſa jeuneſſe,
Sans m'aveugler enfin, ſon reſpect m'intéreſſe.
Tu ſais qu'il eſt d'ailleurs Maître de ſon deſtin,
Et qu'il peut, en effet, diſpoſer de ſa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aiſance:
Voudrais-tu, ſur la foi d'une vaine eſpérance,
Me conſeiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui ſemble me chercher?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à ſubjuger Gernance,
Vous vous êtes ſouvent conduite en ſa préſence,
Avec tant de réſerve & de diſcrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.

Votre humeur cependant diſſipée & volage
Ne s'accorderait guére avec le mariage ;
Mais, uſez de vos droits, du moins, juſqu'à ce jour ;
Et ſachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnoiſſance.——

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'eſt l'amî de Gernance.

## SCENE II.

Monſieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

Monſieur SOPHANÉS.

JE ne veux vous cauſer aucun dérangement,
Aimable Roſalie, & je viens ſeulement
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zèle.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle ;
Mais je vous peindrais mal ſa pétulante ardeur :
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu ſon idée,
Il ne m'écoutait pas. Sa tête eſt décidée,
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor.
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je répond du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe,
Pouvez-vous m'en répondre aſſez ? Si, par malheur,
Les préjugés allaient renaître dans ſon cœur ?
S'il venait à rougir ? ſi le public, l'uſage ?——

Monſieur SOPHANÉS.

L'uſage & le public ſont le mépris du ſage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toujours l'ouvrage de nos ſens ?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique ?
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.
Vous plaiſez à Gernance, eh bien ! tout eſt au mieux.
L'amour avait ſon but, quand il forma vos yeux.
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire ?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois.——
Sans vous être permis — quelque eſſai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre ?
Vous reprocheriez-vous un cœur ſenſible & tendre ?
Qu'un Miſantrope amer, dans ſon triſte loiſir,

Se faſſe une vertu de fronder le plaiſir !
Moi, je ſais compatir à l'humaine faibleſſe,
Et Ninon, à mon gré, l'emporte ſur Lucrece.

ROSALIE.

Ah ! Monſieur Sophanés, vous me flattez !

Monſieur SOPHANÉS.

Moi, non.
Je dis ce que je penſe, interrogez Marton.

MARTON.

Ma foi, cette morale eſt du moins très-commode.

Monſieur SOPHANÉS.

L'inſtinct de la nature eſt ma règle & mon code.
Je ne m'abaiſſe pas à ces ſcrupules vains
Dont ſe laiſſe bercer le commun des humains,
Et je laiſſe aux Pédans ces auſtères maximes
Qui mettent de niveau la faibleſſe & les crimes.

ROSALIE.

Mais Gernance, en effet, penſe-t-il comme vous ?
S'il venait à changer !

Monſieur SOPHANÉS.

Non, il eſt trop jaloux
De paraître affranchi des préjugés vulgaires,
Pour reprendre jamais ces erreurs populaires.
Vous pouvez bien d'ailleurs vous en fier à moi.

*A demi-voix.*

Entre nous, vous ſavez tout ce que je vous doi.
Ma vertu favorite eſt la reconnaiſſance,
Et je crois m'acquitter en vous livrant Gernance.

ROSALIE.

Eh bien ! je m'abandonne à vos avis.

Monſieur SOPHANÉS.

Parbleu !
Que pouvez-vous riſquer avec un ſi beau jeu ?
Gernance, dans l'accès de ſa verve amoureuſe,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuſe.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta ſon bandeau,
Et de plus, ſa manie eſt de voir tout en beau.
Que Marton ſeulement le flatte & vous ſeconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon ſens du monde.
A propos, il eſt tems d'employer ce reſſort,
Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

*Il fouille dans ſes poches.*

Je crois l'avoir ſur moi. Marton, avec prudence,
Saura choiſir l'inſtant d'en régaler Gernance.
Mais quoi ! L'aurais-je donc perdu ? Non le voici.

*Il remet une lettre à Marton.*

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCENE

## SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

CE Monſieur Sophanés eſt une ame excellente.

MARTON.

Oui, ſa Philoſophie eſt tout-à-fait riante.

ROSALIE.

Pour ſervir ſes amis, il ne ménage rien,
Il eſt plein de chaleur.

MARTON.

Vraiment, on le voit bien;
Sa morale.—Il avait, ma foi, deviné juſte.
Gernance vient à nous. Prenez votre air auguſte.

## SCENE IV.

GERNANCE, ROSALIE, MARTON.

GERNANCE.

VOus devez vous laſſer de me tenir rigueur,
Aimable Roſalie, & connaître mon cœur.
J'ai quelques droits du moins ſur votre confiance;
A quelle épreuve encor mettez-vous ma conſtance?
Qui vous croirait barbare avec des yeux ſi doux?

ROSALIE.

Mais quels ſont donc mes torts? Dequoi vous plaignez-vous?

GERNANCE, *avec feu.*

Je me plains.—Je me plains de vous voir indéciſe.
Eſt-ce là l'amitié que vous m'aviez promiſe?
Je voudrais vous venger de l'injuſte haſard
Qui rendit la fortune aveugle à votre égard;
C'eſt mon plus cher deſir; l'adverſité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle:
Cependant.—(Pardonnez à l'intérêt preſſant,
Que m'inſpire pour vous un cœur compatiſſant,
Et peut-être, à l'excès, enivré de vos charmes.)
Si j'en crois de ce cœur les ſecrettes allarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguiſez:

Auriez vous des parens au malheur exposés ?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE, *avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices :
Mais si mon seul partage était l'obscurité,
S'il mettait, entre nous, trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible espérance ?
Qui, moi, vous avilir ! Le pensez-vous, Gernance ?

GERNANCE.

Eh ! pourquoi différer de recevoir ma main ?
Quel caprice odieux !——

ROSALIE.

Vous me pressez en vain.

GERNANCE.

Ah ! vous me haïssez, & toute ma tendresse.——

ROSALIE, *du ton le plus auguste.*

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.
Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour !
Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite !
Je ne puis seulement supposer sans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Éclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuse un partage aussi doux,
Que peut-être, je suis plus à plaindre que vous.
Ainsi que votre amour, ma faiblesse est extrême ;
Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-même.

MARTON, *bas à Rosalie.*

A merveille !

GERNANCE.

Cessez des efforts superflus.
Apprenez que mon cœur ne se possede plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de Jeunesse,
Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.
Le malheur ne doit pas inspirer des remords,
Et la fortune enfin veut réparer ses torts.
Vous m'aimez. — Ah ! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'opposez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance, —
Mais non. De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,

Et donnez-vous le tems de l'éprouver un peu.
Tenez, ce ſoir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Hortenſe, Artémire, Ermine.
Que ſais-je ? La gaîté, la diſſipation
Pourront faire à vos feux quelque diverſion.
Vous en auriez beſoin. Vous viendrez, je l'eſpere.

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire!
Mais mon cœur, à ſon tour, vous impoſe une loi.

ROSALIE.

C'eſt ——

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

*A Marton.*

Que vous êtes preſſant! Il faut le ſatisfaire.
*A Gernance.*
A demain, ſoit. Je ſors un moment, pour affaire.

MARTON, *bas à Roſalie.*

Vous allez chez Mondor ?

ROSALIE, *à Marton bas.*

Il le faut bien.
*A Gernance haut.*
Adieu.

## *SCENE V.*

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENfin, j'ai le bonheur d'obtenir ſon aveu.
Mais, ma chere Marton, toi, qui lis dans ſon ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme ?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet ?

MARTON.

A ! Vous n'en doutez pas,
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu ſe méprendre ?
Ce timide embarras eſt facile à comprendre.
Elle vous aime; & craint, en acceptant vos vœux,
D'abuſer, contre vous, du pouvoir de ſes yeux.

GERNANCE.

Elle ſe plaint ſouvent des torts de la fortune.
Ma curioſité peut ſembler importune;
Mais j'y reviens encor : tu ſais tous ſes ſecrets.

Des Parens à ſa charge, & peut-être indiſcrets,
N'abuſeraient-ils pas de ſa bonté facile ?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un myſtere inutile ?
Sa Famille, il eſt vrai, n'eſt pas dans la ſplendeur ;
On peut ſans opulence, être loin du malheur.
Ah ! ſi vous connaiſſiez le cœur de Roſalie !
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monſieur, tant d'ingénuité !——

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrois ſeulement lui voir plus de prudence ;
Et que pour ſa fortune elle eût moins d'indolence,
Mais je n'ai pas le don de la perſuader.
C'eſt là deſſus, Monſieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non ſur ſes froideurs qui ne ſont qu'apparentes.
Si vous pouviez ſavoir les offres ſéduiſantes
Qu'elle vous ſacrifie——

GERNANCE.

A moi, Marton ?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil ſecret ſon cœur eſt trop jaloux ;
Je dois le reſpecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtreſſe
J'ai promis de me taire. Oh ! Non, point de faibleſſe.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chere Marton ?
Laiſſe-toi déſarmer.

MARTON.

Ah ! J'ai le cœur trop bon.
*Elle lui remet une lettre.*
Tenez, Monſieur, liſez. Jugez, ſi l'on vous aime,
Et ſi vous n'étiez pas d'une injuſtice extrême.
Voyez ce qu'on refuſe. Eh bien ! avais-je tort ?

GERNANCE.

*Liſant la fin de la lettre.*
« La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT ! »

MARTON.

Hélas ! de déſeſpoir, il eſt parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé ſi noble a droit de me confondre !
Dans une humble fortune, ô ciel ! que de grandeur !

Tu ne m'étonnes pas j'avais lu dans ſon cœur.
Et je vais, cependant eſſuyer les murmures,
Les reproches amers, peut être les injures
D'une foule de ſots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconſéquence extrême!
Le croiras-tu, Marton? Monſieur Sophanés même,
Lui, que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'oppoſait ce matin leur vaine tyrannie,
Et ſemblait, pour moi ſeul, démentir ſon génie.

MARTON.

Quoi! Monſieur Sophanés?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il eſt différent de parler ou d'agir!
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'uſage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lyſimon?
D'où me ſait-il ici? Retire toi, Marton.

## SCENE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'Apprens, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Duſſai-je vous déplaire en vous prouvant mon zèle,
L'amitié me défend de vous rien déguiſer.
Si j'en crois le public, vous aller épouſer
Une fille ſans nom, dont votre ame ſéduite
Ignore apparemment les mœurs & la conduite.
D'où provient ce ſoupçon dont vous êtes noirci?
J'ai ſçu par Sophanès que vous étiez ici,
Et ſans perdre un moment, j'ai volé pour vous dire
Tout ce qu'en pareil cas, l'honneur bleſſé m'inſpire.
Comment s'eſt répandu ce bruit injurieux?

GERNANCE.

De notre attachement je reſpecte les nœuds,
Lyſimon, reſpectez le cœur de Roſalie.
On ſe trompe ſouvent dans tout ce qu'on publie;
Mais mon cœur qui ne voit rien à ſe reprocher,
Veut bien ſe découvrir, & ne rien vous cacher.
Peu fait pour conſulter l'opinion commune,

Exempt d'ambition, maître de ma fortune,
Je prétends, il eſt vrai, diſpoſer de ma foi,
Et ne plus exiſter déſormais que pour moi.

LYSIMON.

Voilà donc où conduit cette philoſophie,
Cet abus de penſer, dont on ſe glorifie!
On croit, impunément, pouvoir braver les mœurs.

GERNANCE.

Dites qu'on fait la guerre à d'injuſtes erreurs.

LYSIMON.

Vous pouvez vous piquer du courage héroïque
De renoncer pour vous à l'eſtime publique;
Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au ſeul nom de leur mere,
Et punis, en naiſſant, des faibleſſes d'un Pere,
Auront ils, au beſoin, ce courage odieux?

GERNANCE.

J'aurai ſoin, Lyſimon, de deſſiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encenſe.
Mais briſons un diſcours dont l'amitié s'offenſe.
Vous parlez d'un objet qui vous eſt étranger;
Il faudrait le connaître avant de le juger.
Vous ſavez quels poiſons répand la calomnie:
Vous rougiriez, vous-même, en voyant Roſalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits impoſteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ſes mœurs,
Je ne la verrais pas ſans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi! ne vouloir pas même être déſabuſé!
Vos yeux——

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait impoſé.
Je ſuis ſans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainſi la vertu la plus rare,
Croyez qu'à l'amour ſeul je ne me fierais pas.
Roſalie, à mes yeux, ſans biens & ſans appas,
Par d'autres qualités ſauroit encor me plaire.

*Il lui montre la lettre de Clinfort.*

Jugez ſi ce refus eſt d'une ame vulgaire.
Liſez.

LYSIMON, *après avoir lû.*

Quoi! vous croyez à ces ſotiſes-là!
is, mon cher, il n'eſt point de fille d'Opéra

Qui ne ſache, au beſoin, ſe forger de ces titres.
Vous riez. Je n'en veux que vos yeux pour arbitres,
Et je vous prouverai. ——

GERNANCE.

L'on ne me prouve rien.

LYSIMON.

J'ai connu Carlin fort. Il ſeroit un moyen,
Quoiqu'il ſoit éloigné, d'obtenir une preuve
Qui vous détromperait. Permettez-en l'épreuve.

GERNANCE.

Non, mon cher Lyſimon, rendez-moi ce billet,
Et ſur cet objet-là, terminons, s'il vous plaît.
Vous pouvez me trouver ou fantaſque, ou crédule;
Mon choix peut vous ſembler bizarre ou ridicule;
Je ne conſulterai là-deſſus que mon cœur.
Adieu.

LYSIMON.

Tâchons encor de le tirer d'erreur.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'Amour y pourvoira! c'eſt parler à merveille;
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems preſſe, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monſieur Lyſimon eſt donc bien redoutable?

MARTON.

Oh! je vous en réponds! je crois que c'eſt le diable,
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès,
Pour lutter contre nous & troubler nos projets.
Je m'en ſuis défiée en le voyant paraître,

Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci, j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtère!
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colère;
Et ſi j'avais ſuivi mon premier mouvement,
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que diſait Germance?

MARTON.

Il était à la gêne,
Un dépit concentré, qu'il retenait à peine,
Et que ſa paſſion voulait diſſimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais ſur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!
C'eſt un aveuglement qui va juſqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait dans ſon cœur ſe rendre le plus fort,
Et bannir le preſtige où notre eſpoir ſe fonde.
Auriez-vous, par haſard, rencontré dans le monde
Ce Monſieur Lyſimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaiſſez?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en eſt aſſez. Je veux, — Germance eſt ſi crédule! —
Oui — cet expédient n'eſt pas trop ridicule.
Sophanès, au beſoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réuſſira. — Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des deſſeins de Germance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais — ſous condition.

MARTON.

J'entens.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Juſqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortence même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Germance, il ne ſe paſſe rien

Qui

Qui puiſſe lui cauſer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, ou je ſuis fort trompée,
Tout naturellement vous ſerait échappée,
Car nous avons l'eſprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légereté.
Heureuſement, Mondor eſt toujours plein de zèle.
*Regardant attentivement la main de Roſalie.*
Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?
Il eſt du plus beau feu.

ROSALIE, *ſouriant.*

Le trouves-tu, Marton?

MARTON.

Allons, vous ſaurez faire une bonne maiſon,
C'eſt ce que je voulais. Plus la fortune avare,
Vous —

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui? votre Abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'eſt bien-là le moment!

ROSALIE.

Que tu deviens ſévere!
Sais-tu qu'on en raffole? une voix ſi légere!
Des ſons ſi bien filés! un timbre ſi brillant!
Cours vîte à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend. —
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,
Abſolument, Marton, je n'y ſuis pour perſonne.

MARTON.

Belle précaution! pour qui? pour un Abbé!

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'eſcalier dérobé,
Entens-tu.

MARTON.

Je voudrais, morbleu! ne pas entendre.
Et ſi Germance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre;
Car c'eſt auſſi le jour de mon Peintre.

## SCENE II.

MARTON.

Vraiment,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement !
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fonds, mieux placer mes ſervices,
Je ſuis piquée au jeu ; d'ailleurs, un Lyſimon
Ne doit pas en crédit l'emporter ſur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

## SCENE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

Quel excès de fureur, & quelle extravagance!
Ta Maîtreſſe, Marton, eſt-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'inſtans dérobés à l'amour !

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous ſemblez en colère,
Monſieur, permettez-moi d'éclaircir un myſtère.
Vous me voyez encor dans une émotion ! ——

GERNANCE.

Quoi donc ?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyſimon,
Eu quelque démêlé ?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte ?
Tu me ſurprens.

MARTON.

Hélas ! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous. ——

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie ?

MARTON.

Eh oui, vraiment, ſur elle.
Je tremblais qu'il ne vint pour vous chercher quérelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, eſt-il croyable ?

MARTON.

Comment ? rien n'eſt plus sûr; mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.
Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt débaraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée;
Mais, Monſieur, Sophanés doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne ſe peut contenir.

MARTON.

Quoi donc ?

GERNANCE.

Si tu ſavais avec combien d'adreſſe
Il eſt venu, tantôt, me noircir ta Maîtreſſe,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement.
Comme il contrefaiſait le ton du ſentiment !
Oh ! je te défierais de t'empêcher d'en rire !

MARTON.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire ?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh ! ma foi, le trait eſt trop plaiſant !

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi divertiſſant.
Mais ſi je te peignais ſon air de pruderie,
Sa gravité, ſa morgue, & ſa pédanterie, *Il rit.*
Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh, bien, l'on en impoſe avec ſes grands airs là !
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Oppoſer ruſe à ruſe, & ſans émotion,
Sans y mettre d'humeur, ſans explication,
Je voudrais, juſqu'au bout, ſuivre ſa perfidie,
Et je ferais, ma foi; durer la Comédie
Juſqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour ſerait meilleur,
C'eſt bien dit, ha, ha, ha.

## SCENE IV.

Monſieur SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

Monſieur SOPHANÉS.

TU ris de bien bon cœur!
Je venais m'accuſer à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême imprudence
En t'adreſſant ici le triſte Lyſimon.

MARTON, *très-preſtement.*

Vous vous en accuſez vraiment avec raiſon :
Un rival maltraité, de qui la jalouſie
Aurait pu ſe porter à quelque frénéſie,
Car vous ſavez combien ſon orgueil fut bleſſé,
Et comme il eſt ardent malgré ſon air glacé.
Par bonheur, ſon dépit ſe borne à des injures.

Monſieur SOPHANÉS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.
*A Gernance.*
Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offenſait que moi;
Mais Roſalie! —

Monſieur SOPHANÉS.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui ſe plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit?

GERNANCE.

J'ignorais ſon motif;
Mais parbleu! l'amour propre eſt bien vindicatif!
C'eſt un déchaînement contre mon mariage!

Monſieur SOPHANÉS.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le ſuffrage,
Que de quelques eſprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup-ſûr, par l'envie attaqués;
Tu ſais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais ſi de ta raiſon le ſouverain empire
T'élève, en homme libre, au-deſſus des clameurs
De ce peuple inſenſé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Roſalie a l'eſprit, les talens, la figure;

D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus :
Eh bien ! pour être heureux, que te faut-il de plus ?

GERNANCE.

Ah ! je te reconnais à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du ſage !

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

Monſieur SOPHANÉS.

Sais-tu bien que Marton eſt philoſophe ?

MARTON.

Moi !
Je ſuis, tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embarraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans — mais, on ſonne, je crois ?

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh ! oui, j'entends ſa voix.
J'y vais !

Monſieur SOPHANÉS.

Adieu mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

*Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.*

GERNANCE.

A demain.

Monſieur SOPHANÉS.

Sûrement.

## SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

SEs yeux ſeront témoins de notre engagement,
Charmante Roſalie, & cet ami fidèle
Rendra notre union encor plus ſolemnelle.
Il ſera le garant des ſermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour ;
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me ſemble.
Regardez ce portrait ; trouvez-vous qu'il reſſemble ?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'eſt bien précieux :
Mais pardonnez — mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux ſi ſéduiſans que l'amour ſeul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiſte il n'eſt rien à reprendre ;
Ce portrait eſt charmant, j'en conviens, mais tenez,
La, — ſans prévention — vous-même — examinez,
Voyez ſi cette bouche où regne un doux ſourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art ſemblent infructueux !
Le teint a moins d'éclat, le nez moins de fineſſe,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentilleſſe.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur ;
Gernance, mais enfin, c'eſt un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je reſſens tout le prix d'une faveur ſi chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monſieur Lyſimon ?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant ſon nom.
Mais pardonnez, de grace, à ſon extravagance ;
Il eſt aſſez puni par votre indifférence.

ROSALIE, *avec fineſſe.*

Ses diſcours n'ont point fait d'impreſſion ſur vous ?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne ſont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inſpiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ſes ſecrets ſentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens ;
Mais je les ſacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous, ce ſoir, à mon Notaire.
Ce ſont vos intérêts que nous devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à raſſembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le ſais.

## SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Cet enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inſpirer l'amour.
Je crois que par degrés ſa paſſion m'enflamme,
Et ce n'eſt plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſiéges.

## SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au devant de ſes amies.*

Quoi! c'eſt vous?

ARTENICE.

Nous accourons, ma reine;
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Germance eſt-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra;
Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons paſſer avec toi la ſoirée.

ROSALIE.

Rien n'eſt plus obligeant. Marton, qu'on laiſſe entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.

Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci, j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtère!
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colère;
Et ſi j'avais ſuivi mon premier mouvement,
Je l'aurais, de mes mains, étranglé prudemment.

ROSALIE.

Mais que diſait Gernance?

MARTON.

Il était à la gêne,
Un dépit concentré, qu'il retenait à peine,
Et que ſa paſſion voulait diſſimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais ſur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!
C'eſt un aveuglement qui va juſqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait dans ſon cœur ſe rendre le plus fort,
Et bannir le preſtige où notre eſpoir ſe fonde.
Auriez-vous, par haſard, rencontré dans le monde
Ce Monſieur Lyſimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaiſſez?

ROSALIE.

Je l'ai vu quelquefois.

MARTON.

C'en eſt aſſez. Je veux, — Gernance eſt ſi crédule! —
Oui — cet expédient n'eſt pas trop ridicule.
Sophanès, au beſoin, peut l'appuyer encor:
Il nous réuſſira. — Vous avez vu Mondor?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des deſſeins de Gernance;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il?

ROSALIE.

Mais — ſous condition.

MARTON.

J'entens.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Juſqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortence même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne ſe paſſe rien

Qui

Qui puiſſe lui cauſer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, ou je ſuis fort trompée,
Tout naturellement vous ſerait échappée,
Car nous avons l'eſprit d'une frivolité!
Un papillon n'a pas plus de légereté.
Heureuſement, Mondor eſt toujours plein de zèle.
*Regardant attentivement la main de Roſalie.*
Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?
Il eſt du plus beau feu.

ROSALIE, *ſouriant.*

Le trouves-tu, Marton?

MARTON.

Allons, vous ſaurez faire une bonne maiſon,
C'eſt ce que je voulais. Plus la fortune avare,
Vous —

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui? votre Abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'eſt bien-là le moment!

ROSALIE.

Que tu deviens ſévere!
Sais-tu qu'on en raffole? une voix ſi légere!
Des ſons ſi bien filés! un timbre ſi brillant!
Cours vîte à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend. —
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,
Abſolument, Marton, je n'y ſuis pour perſonne.

MARTON.

Belle précaution! pour qui? pour un Abbé!

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'eſcalier dérobé,
Entens-tu.

MARTON.

Je voudrais, morbleu! ne pas entendre.
Et ſi Gernance vient?

ROSALIE.

Tu le feras attendre;
Car c'eſt auſſi le jour de mon Peintre.

## SCENE II.

MARTON.

VRaiment,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement !
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fonds, mieux placer mes ſervices,
Je ſuis piquée au jeu ; d'ailleurs, un Lyſimon
Ne doit pas en crédit l'emporter ſur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

## SCENE III.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE, *en lui-même.*

QUel excès de fureur, & quelle extravagance!
Ta Maîtreſſe, Marton, eſt-elle de retour?

MARTON.

Pas encor.

GERNANCE.

Que d'inſtans dérobés à l'amour !

MARTON.

Elle ne peut tarder. Vous ſemblez en colère ;
Monſieur, permettez-moi d'éclaircir un myſtère.
Vous me voyez encor dans une émotion ! ——

GERNANCE.

Quoi donc ?

MARTON.

N'auriez-vous pas, vous & ce Lyſimon,
Eu quelque démêlé ?

GERNANCE.

D'où te vient cette crainte ?
Tu me ſurprens.

MARTON.

Hélas ! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous. ——

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie ?

MARTON.

Eh oui, vraiment, ſur elle.
Je tremblais qu'il ne vint pour vous chercher quérelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, eſt-il croyable ?

MARTON.

Comment ? rien n'eſt plus sûr; mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.
Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt débaraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée ;
Mais, Monſieur, Sophanés doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne ſe peut contenir.

MARTON.

Quoi donc ?

GERNANCE.

Si tu ſavais avec combien d'adreſſe
Il eſt venu, tantôt, me noircir ta Maîtreſſe,
Me reprocher mon choix & mon aveuglement.
Comme il contrefaiſait le ton du ſentiment !
Oh ! je te défierais de t'empêcher d'en rire !

MARTON.

En honneur, c'était-là ce qu'il venait vous dire ?

GERNANCE.

En honneur.

MARTON.

Oh ! ma foi, le trait eſt trop plaiſant !

GERNANCE.

Je n'ai jamais rien vu de ſi divertiſſant.
Mais ſi je te peignais ſon air de pruderie,
Sa gravité, ſa morgue, & ſa pédanterie, *Il rit.*
Tu n'y pourrais tenir. Ha, ha, ha, ha, ha, ha.
Eh, bien, l'on en impoſe avec ſes grands airs là !
Mais je me promets bien de prendre ma revanche.

MARTON.

Je voudrais lui porter une botte moins franche,
Oppoſer ruſe à ruſe, & ſans émotion,
Sans y mettre d'humeur, ſans explication,
Je voudrais, juſqu'au bout, ſuivre ſa perfidie,
Et je ferais, ma foi; durer la Comédie
Juſqu'après votre hymen.

GERNANCE.

Le tour ſerait meilleur,
C'eſt bien dit, ha, ha, ha.

## SCENE IV.

Monſieur SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

Monſieur SOPHANÉS.

Tu ris de bien bon cœur !
Je venais m'accuſer à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême imprudence
En t'adreſſant ici le triſte Lyſimon.

MARTON, *très-preſtement.*

Vous vous en accuſez vraiment avec raiſon :
Un rival maltraité, de qui la jalouſie
Aurait pu ſe porter à quelque frénéſie,
Car vous ſavez combien ſon orgueil fut bleſſé,
Et comme il eſt ardent malgré ſon air glacé.
Par bonheur, ſon dépit ſe borne à des injures.

Monſieur SOPHANÉS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.
*A Gernance.*
Tu dois lui pardonner.

GERNANCE.

S'il n'offenſait que moi ;
Mais Roſalie ! —

Monſieur SOPHANÉS.

Eh bien, ce doit être pour toi
Un triomphe de plus. Du moins, rien ne me flatte
Comme un rival jaloux qui ſe plaint d'une ingrate.
Il t'en a donc bien dit ?

GERNANCE.

J'ignorais ſon motif ;
Mais parbleu ! l'amour propre eſt bien vindicatif !
C'eſt un déchaînement contre mon mariage !

Monſieur SOPHANÉS.

Je l'avais bien prévu : tu n'auras le ſuffrage,
Que de quelques eſprits à peine remarqués,
Et toujours, à coup-ſûr, par l'envie attaqués ;
Tu ſais ce que tantôt j'ai cru devoir te dire.
Mais ſi de ta raiſon le ſouverain empire
T'élève, en homme libre, au-deſſus des clameurs
De ce peuple inſenſé qui crie au nom des mœurs,
Moi-même, aveuglément, je t'invite à conclure.
Roſalie a l'eſprit, les talens, la figure ;

D'un honnête homme au moins, je lui crois les vertus :
Eh bien ! pour être heureux, que te faut-il de plus ?

GERNANCE.

Ah ! je te reconnais à ce noble langage.
Que peut le préjugé contre la voix du ſage !

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

Monſieur SOPHANÉS.

Sais-tu bien que Marton eſt philoſophe ?

MARTON.

Moi !
Je ſuis, tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embarraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans — mais, on ſonne, je crois ?

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh ! oui, j'entends ſa voix.
J'y vais !

Monſieur SOPHANÉS.

Adieu mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

*Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.*

GERNANCE.

A demain.

Monſieur SOPHANÉS.

Sûrement.

## SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

SEs yeux ſeront témoins de notre engagement,
Charmante Roſalie, & cet ami fidèle
Rendra notre union encor plus ſolemnelle.
Il ſera le garant des ſermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour ;
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me ſemble :
Regardez ce portrait ; trouvez-vous qu'il reſſemble ?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'eſt bien précieux :
Mais pardonnez — mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux ſi ſéduiſans que l'amour ſeul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiſte il n'eſt rien à reprendre ;
Ce portrait eſt charmant, j'en conviens, mais tenez,
La, — ſans prévention — vous-même — examinez,
Voyez ſi cette bouche où regne un doux ſourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art ſemblent infructueux !
Le teint a moins d'éclat, le nez moins de fineſſe,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentilleſſe.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur ;
Gernance, mais enfin, c'eſt un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je reſſens tout le prix d'une faveur ſi chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monſieur Lyſimon ?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant ſon nom.
Mais pardonnez, de grace, à ſon extravagance ;
Il eſt aſſez puni par votre indifférence.

ROSALIE, *avec fineſſe.*

Ses diſcours n'ont point fait d'impreſſion ſur vous ?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne ſont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

GERNANCE.

Il ne m'en aurait pas inſpiré davantage,
Quand j'aurais ignoré ſes ſecrets ſentimens.
Je me prive à regret de mes plus doux momens ;
Mais je les ſacrifie à mon unique affaire.
J'ai donné rendez-vous, ce ſoir, à mon Notaire.
Ce ſont vos intérêts que nous devons régler,
Et j'ai quelques papiers encore à raſſembler.
Adieu.

ROSALIE.

Vous reviendrez, nous aurons compagnie.

GERNANCE.

Je le ſais.

## SCENE VI.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

CEt enfant vous aime à la folie,
Et vous lui devez bien quelque tendre retour.

ROSALIE.

Tant d'amour, à la fin, doit inſpirer l'amour.
Je crois que par degrés ſa paſſion m'enflamme,
Et ce n'eſt plus l'orgueil qui commande à mon ame.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſiéges.

## SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au devant de ſes amies.*

QUoi! c'eſt vous?

ARTENICE.

Nous accourons, ma reine;
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Germance eſt-il ici?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra;
Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons paſſer avec toi la ſoirée.

ROSALIE.

Rien n'eſt plus obligeant. Marton, qu'on laiſſe entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.

*A l'aſſemblée.*

Eh bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre ?

HORTENSE.

On dit qu'Arſinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi vraiment ?

ARTENICE.

Oui vraiment, & le trait eſt bien bon !

*A Roſalie.*

Tu ſais qu'ils s'étaient pris de belle paſſion.
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux tems l'incroyable conſtance.
Ils s'étaient ſéqueſtrés du monde abſolument,
Et cela s'appellait un coup de ſentiment.

ROSALIE.

Eh bien ?

ARTENICE.

Pour t'abréger : notre auguſte héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la ſourdine.
Les gens étaient ſéduits, les paquets emportés,
Le pauvre amant dormait ſur la foi des traités :
Juge de ſon réveil, lorſqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.

*A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.*

J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux Enfers il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi ! déjà ?

MONDOR.

Sans doute. Arſinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il eſt vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avait enlévée au Financier Chryſante,
Qui lui faiſait bâtir une maiſon charmante ;
Il lui devait au moins un dédomagement :
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

ROSALIE.

Aglaé me paraît mille fois plus jolie.

HORTENSE

HORTENSE.

Elle a de beaux cheveux.

ARTENICE.

Mais d'un blond très-ardent.

ROSALIE.

Je ne m'en doutais pas.

ARTENICE.

C'eſt un fait cependant.

ROSALIE.

Son teint —

MONDOR.

A de l'éclat, grace au blanc qu'elle employe.

ROSALIE.

Elle !

MONDOR.

Pour en juger, il ſuffit qu'on la voie.

ROSALIE.

Ah ! c'eſt une noirceur.

MONDOR.

Je vous dis qu'elle en met.

Pour peu qu'elle m'en eût demandé le ſecret,
Je ne le dirais pas.

HORTENSE.

Un fait plus incroyable,
Plus rare, & qui pourtant n'eſt pas moins véritable,
C'eſt que Julie —

ERMINIE.

Eh bien ?

HORTENSE.

Oh ! ma foi devinez.

MONDOR.

Je n'y ſuis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

HORTENSE.

Cherchez, imaginez.

ARTENICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle ?

HORTENSE.

Vous tiendrais-je en ſuſpens pour une bagatelle ?
Elle eſt dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie !

MONDOR.

Elle a le diable au corps !

HORTENSE.

Vous n'êtes pas au bout. La prude ſe marie.....

MONDOR.

Et quel eſt le mortel de qui l'ame aguerrie ?—

HORTENSE.

C'eſt une eſpèce d'ours, un noble campagnard
Du Limouſin, dit-on, nommé Monſieur Nacquard.

ROSALIE.

Nacquard tant qu'on voudra, mais, malgré ſa réforme,
Avec ſon air ignoble, & ſa figure énorme,
Julie eſt de tout point un objet révoltant.

MONDOR.

Ah ! ſes yeux quelquefois, ont aſſez de montant.

ROSALIE.

Oui, c'eſt tout ce qu'elle a de la figure humaine.

HORTENSE.

La nouvelle pourtant n'en eſt pas moins certaine.

ERMINIE.

Dieu préſerve à jamais de tout mauvais hazard
Le front & la ſanté du bon Monſieur Nacquard !

ROSALIE.

Vous ne me dites rien de l'illuſtre Arſénie ?

MONDOR.

On prétend qu'elle mene une aſſez triſte vie
Avec ſon Commandeur. Il en eſt ſi jaloux,
Qu'on ne peut lui parler ſans le mettre en courroux.
C'eſt bien de tout Paris le duo le plus ſombre ;
Aux ſpectacles, au bal, il la ſuit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'eſt lui ménager
Ce ſuprême bonheur qu'on goûte à ſe venger.

ARTENICE.

Qui peut la retenir dans ce dur eſclavage ?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans ſans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maiſon.
Il joue à s'abymer, malgré ſon opulence,
Et c'eſt ce qu'Arſénie attend avec prudence.

HORTENSE.

Le deſtin de ſa ſœur eſt beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceſte en eſt, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins, de ſa tendreſſe.

ARTENICE.

Comment ?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Comteſſe,
Il, ſe piquant d'honneur, pour la premiere fois ;

Affichait la conſtance, au moins pour un mois.
On la dit furieuſe, outrée, inconſolable.
Il faut qu'Alceſte, au fonds, ſoit un homme impayable
Pour occaſionner de ſi vives douleurs.

HORTENSE.

Dit-on qu'il gagne au change ?

ROSALIE.

Oui, du côté des mœurs.

MONDOR.

C'eſt toujours pour Cléone un très-beau ſacrifice.

ROSALIE.

Sans doute, & très-flatteur pour la fille d'un Suiſſe.

ERMINIE.

Quoi ! ce n'eſt que cela ?

ARTENICE.

Peut être moins encor.

HORTENSE.

On devrait de ſes airs rabattre un peu l'eſſor.

ROSALIE.

Le tableau de nos mœurs eſt, ma foi, bien bizarre !

ERMINIE.

Quoi ? des réflexions ? la fantaiſie eſt rare.

*On entend chanter derriere le Théâtre.*

Que veut dire ce bruit ? eſt-ce un chant nuptial ?

## *SCENE VIII.*

L'ABBÉ FICHET, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MONDOR.

EH ! c'eſt l'Abbé Fichet, en propre original.

ARTENICE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs ſont notés, divine Roſalie ;
Vous avez le premier & le ſecond deſſus.

MONDOR.

Comment le voilà fait ?

HORTENSE.

Qu'il a les yeux battus !

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chanſons nouvelles.

L'ABBÉ

J'ai toujours du regret à refuſer les belles.

Pardonnez. Ma poitrine eſt d'un délabrement,
Qui ne me permet pas de parler ſeulement.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe :
Je devais y chanter, y jouer un proverbe.
C'eſt ma fureur à moi qu'un proverbe ! & d'honneur,
Je me ſuis vu forcé de lui tenir rigueur.
De mon talent un jour, je ſerais la victime,
Et je vais, quelque tems, m'exiler par régime.
Je ſuis anéanti.

ARTENICE.

Quoi ! ſans remiſſion ? —

L'ABBÉ.

Moi, me faire prier ? c'eſt mon averſion.

ROSALIE.

Ah ! ne lui faiſons pas de demande indiſcrette,
Il a beſoin —

L'ABBÉ.

Je vais riſquer une Ariette,
Puiſque vous m'y forcez ; mais c'eſt ſous le ſecret :
Céliante jamais ne me pardonnerait.

*Il prélude & chante un Air quelconque, mais très-court.*

ROSALIE.

Il eſt délicieux !

ARTENICE.

Inconcevable !

ERMINIE.

Unique !

MONDOR.

Harmoniſte profond ! — En parlant de Muſique,
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall ?

HORTENSE, *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au Bal ?
Mondor nous menerait.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au Marais un triſte cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne ſauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non ; mais je vois pour vous un autre arrangement,
Vous pourrez diſpoſer de ma berline anglaiſe.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y ſerez à l'aiſe.
Sur le ſiége, au beſoin, l'Abbé tiendrait encor ;
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTENICE, *à Rosalie.*

Eh! mais, charmante Reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguſte chaîne,
Irrémiſſiblement tu vas prendre un époux?

MONDOR.

Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous!

ARTENICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance?
Eſt-il toujours aveugle, & plein de confiance?
Nous ne te perdrons pas apparemment?

MONDOR.

Oh! non!

*Appercevant Gernance.*

Mais, c'eſt lui-même.

## SCENE IX

GERNANCE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARTENICE, *ſe compoſant & élevant la voix pour être entendu de Gernance.*

ON dit qu'il eſt du meilleur ton,

*A Gernance.*

A! nous parlions de vous; & du fond de mon ame,
Je faiſois à l'inſtant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'aſſurément vous êtes connaiſſeur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

HORTENSE.

De tous les gens ſenſés vous aurez le ſuffrage,
Et vous faites un choix au-deſſus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux,
Et l'Amour leur promet le ſort le plus heureux.

ARTENICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.
Il faut pour cette nuit nous mettre ſous les armes.

*A Roſalie.*

Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous preſſer pour revenir plutôt.

## SCENE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé ?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire !
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !
Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

GERNANCE.

Ah! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :
Nous pourrons, sous le masque, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pû m'en défendre ;
Allez changer d'habit & revenez me prendre.

*Fin du second Acte*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Mon rouge est-il bien mis, Marton ?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche, est, je crois, placée artistement ?

Comment me trouves-tu ?

MARTON.

Je vous trouve charmante ;
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Germance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,
Et même je faiſais une réflexion.

MARTON.

Vous ?

ROSALIE.

Je penſais qu'Hortence, Erminie, Artenice,
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Comment ! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment ? —

ROSALIE.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalouſie,
Vu le ſecret dépit dont leur ame eſt ſaiſie ?
Rien ne m'eſt échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs ſouris mocqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épouſant Germance,
A mettre déſormais un intervalle immenſe
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suiſſe à baudrier,
Le ſac, une livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'uſage ;
Et ſi quelque haſard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les déſeſpérer.

MARTON.

Ce ſera votre état ; que pourroient-elles dire ?

ROSALIE.

Oh ! rien ne contraindra leur fureur de médire,
Mais ce ſera de loin ; & je n'entendrai pas
Leurs propos inſolens, leurs perfides éclats.
Ah ! quel bonheur, Marton, d'écraſer des rivales
Qui ſe croyaient en droit de nous traiter d'égales !
Combien je vais jouir de leur confuſion !

MARTON.

Mais il faut ſe monter ſur ſa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez diſſimuler ce deſir de vengeance
Juſqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'eſt bien ce que je veux,
Et même les forcer à ſeconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traîtreſſes,
Leur prodiguer encor les plus tendres careſſes.
Elles n'y perdront rien, & mes reſſentimens.—

## SCENE II.

Monſieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

Monſieur SOPHANÉS.

EH bien, tout eſt-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Roſalie? Epouſez-vous Germance?
Craignez de vous trahir par quelque négligence.
Lyſimon peut cacher quelque mauvais deſſein,
Et je ſuis informé qu'il manœuvre ſous main.

ROSALIE.

Quoi! pourrait-il encor nous donner de l'ombrage?

MARTON.

Quand il faudrait lutter contre un nouvel orage,
Nous ſaurions mettre au pis le Seigneur Lyſimon.
N'avez-vous pas pour vous & l'amour & Marton;
*Montrant Roſalie,*
Et ces yeux-là, ſurtout, en qui je me confie,
Et Monſieur Sophanés, & ſa Philoſophie?

ROSALIE.

Et Germance, d'ailleurs, Germance en un moment
Pourrait-il démentir ſon tendre empreſſement?

Monſieur SOPHANÉS.

Un moment, quelquefois, n'eſt pas ſans conſéquence.
A parler vrai, pourtant, j'y vois peu d'apparence.
Mais, par malheur, enfin, s'il venait à changer,
Il faudroit bien encor ne pas trop s'affliger.
Le mariage, au fond, n'eſt qu'un nœud populaire,
Un pis aller.

MARTON.

Sans doute. Avec ſon caractere,
L'hymen n'auroit jamais trouvé grace à mes yeux.

Monſieur SOPHANÉS.

On pourrait aiſément vous trouver beaucoup mieux;
Du moins pour la fortune; &, dans l'âge où nous ſommes;
L'intérêt eſt le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jetter ſur ſon nom.

Un

Un vernis impoſant de réputation,
Et tout peut y ſervir, même juſqu'au ſcandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je ſuis à l'inſtant tout prêt à publier,
Ma foi, je ſuis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de bel-eſprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous diſpoſons ainſi de la célébrité.
Il n'eſt point, parmi nous, de ſi mince génie,
D'Auteur, ſi peu fêté, qui n'ait ſon Aſpaſie.
Je vous mets du ſecret. Un tel rôle, au beſoin,
Pourrait vous réuſſir, & vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zèle, à mon expérience :
D'ailleurs, il n'eſt pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, ſoit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu ! j'y tiens auſſi, j'en ai conduit le plan,
Et j'ai ſu diſpoſer Gernance de maniere
Qu'à Monſieur Lyſimon il doit rompre en viſiere.
*A Roſalie.*
Allez, je vous prédis le plus heureux ſuccès.
Mais, avec l'agrément de Monſieur Sophanés,
Il faut ſonger, Madame, à s'habiller bien vîte :
C'eſt un moyen de plus pour notre réuſſite :
Nous aurons, cette nuit, Gernance ſous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

## SCENE III.

Monſieur SOPHANÉS, *ſeul.*

ROſalie eſt encore un effet très-ſtérile,
Mais un jour ſa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne ſait quelquefois
L'eſpoir qu'on peut fonder ſur un pareil minois.

## SCENE IV.

GERNANCE, Monſieur SOPHANÉS,

Monſieur SOPHANÉS.

AH! vous voilà, Gernance, en habit de conquête!
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'eſt toujours à demain?

GERNANCE.

Oui, c'eſt le jour heureux
Qui va livrer enfin Roſalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi! c'eſt Lyſimon!

## SCENE V.

LYSIMON, GERNANCE, Monſieur SOPHANÉS.

LYSIMON.

JE vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courſes néceſſaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumieres.
Qui m'avez cru tantôt l'eſprit préoccupé:
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On eſt ſi confiant, d'ailleurs, lorſque l'on aime!
Mais, on doit, à l'inſtant, m'apporter ici-même,
Des faits bien conſtatés, bien sûrs, bien évidens:
Vous vous devez, du moins, ces éclairciſſemens.
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître
Le deſtin, qui, ſans moi, vous menaçait peut-être.
Ma reſſource eſt encor au fond de votre cœur:
Conſultez-le, Gernance, il eſt né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lyſimon, vous épargner ces peines;
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches ſont vaines.
J'en connais les motifs, d'ailleurs; & c'eſt aſſez.

Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.
*Ironiquement.*
Je ne vous presse pas d'en être le témoin;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?
*à Monsieur Sophanés.*
Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance;
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,
Vous, Monsieur Sophanés?

Monsieur SOPHANÉS, *d'un ton léger.*
Il est bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme;
Mais toute ma morale a glissé sur son ame.
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je sais que bien des gens fronderont sa manie;
Mais un zèle indiscret deviendrait tirannie.
D'ailleurs l'amitié même a ses prévention.
Le bonheur, comme on sait, tient aux opinions:
La sienne est de braver tout usage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à sa mode.

LYSIMON.

Ciel! de combien d'écueils il est environné,
Et que le nom d'ami me semble profané!
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec cette indécence!
Ces coupables excès ont duré trop longtems,
Et j'oserais m'attendre à d'heureux changemens.
Nous revoyons les loix en vigueur, &, peut-être,
Nous touchons à l'instant où les mœurs vont renaître.

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur sent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne suis pas surpris
Qu'il ait pû quelquefois, fatiguer Rosalie.

LYSIMON.

La fatiguer? qui? moi! Quelle est cette folie,
Gernance?

Monsieur SOPHANÉS, *à Gernance.*
Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille; & cet air d'embarras
Est très-comique, au moins.

LYSIMON, *en lui-même.*
J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus ſage a, par fois, ſes momens de caprice;
Il faudrait, ſeulement, qu'il prît un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce perfiflage obſcur;
J'en démêle aiſément la ſource clandeſtine.
Je reconnais, par-tout, l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conſeils ſéducteurs,
Mais l'amitié vous reſte, & les remords vengeurs
Ramèneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, eſclave d'une femme,
Vous mêler, ſans pudeur, à ces hommes perdus,
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont plus,
Ont d'un nom reſpectable avili la nobleſſe,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtreſſe.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenſer de tous ces vains éclats
D'une fauſſe chaleur, qui ne m'impoſe pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Roſalie eſt chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zèle.
C'eſt trop vous emporter dans ſa propre maiſon.

LYSIMON.

J'y reſte, & vous ſavez quelle en eſt la raiſon;
Mais croyez que l'ardeur de vous rendre ſervice,
Ne m'impoſa jamais un plus grand ſacrifice.
Je vois trop, en effet, l'aſcendant de ces lieux,
Combien on y reſpire un air contagieux;
Mais je vois vos dangers, je vous ſuis néceſſaire:
On ne rebute pas une amité ſincere.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt preſſant qui commande à mon cœur;
Vous ne me verrez point ſenſible à cet outrage.
Je veux à vos périls meſurer mon courage;
Et dût tomber ſur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

Monſieur SOPHANÉS, *à Gernance.*

Mais vraiment, c'eſt porter le délire à l'extrême.

## *SCENE VI.*

ROSALIE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

GERNANCE.

VEnez, venez ici vous défendre vous-même.

C'eſt trop le ménager. Que ſa confuſion
Egale, s'il ſe peut, ſon obſtination.
Montrez-vous, qu'il rougiſſe en vous voyant ſi belle :
Je vous jure, à ſes yeux, une ardeur éternelle.

ROSALIE, *à Lyſimon.*

Eh ! quoi ! vous vous plaiſez à me ſurprendre ainſi !
Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Mais ne feignez donc point de ne me pas connaître,
Votre reſſentiment ſe calmera peut-être.
Quel ſujet avez-vous de vous plaindre de moi ?
Ne puis-je librement diſpoſer de ma foi ?

LYSIMON.

On m'avait prévenu de l'éclat de vos charmes,
J'éprouve en les voyant de nouvelles allarmes.
Je ne me pique pas d'inſenſibilité,
Et je ſais quel hommage on doit à la beauté.
Je ne m'en défens pas ; cette figure aimable
Rendrait à d'autres yeux ſa faibleſſe excuſable.
Moi-même, je pourrais pardonner une erreur ;
Mais il a des projets réprouvés par l'honneur.
Voyez à quels dangers ſa paſſion l'expoſe.
Son cœur un jour, peut-être, en haïrait la cauſe.
Prévenez ces malheurs, & vous-même aujourd'hui
Prêtez-lui, contre vous, un généreux appui.
Agréez un conſeil à tous deux ſalutaire.
Renoncez, par prudence, au don qu'il veut vous faire,
Ou craignez que bientôt une triſte clarté
Ne dévoile à ſes yeux l'affreuſe vérité.

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace ;
Je conviens, cependant, que ce ton m'embarraſſe,
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Germance a-t-il un maître ? êtes-vous ſon tuteur ?
Quels ſont vos droits ſur lui ?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidèle,
Et c'en était aſſez pour exciter mon zèle.
Mais pour lui rappeller ce qu'il doit à ſon rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du ſang.
Je ſaurai les défendre ; & j'oſe vous prédire
Que l'honneur, malgré vous, reprendra ſon empire.

ROSALIE.

Monſieur vient donc au bal ?

LYSIMON, *froidement.*

Oui, s'il en eſt beſoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.

Cela ſera plaiſant.

Monſieur SOPHANÉS.

Très plaiſant.

## SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS, & MARTON, *qui ſe tient à portée de ſervir.*

HORTENSE, *à Roſalie.*

AH! ma chère,
N'allez pas nous gronder. Vous ſemblez en colère.
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajuſtement.
Le Bal ſera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon ſoir, Monſieur Gernance.

Monſieur SOPHANÉS, *à Gernance, au fond du Théâtre.*

Lyſimon vous promet des éclairciſſemens:
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Roſalie à mes yeux n'en eſt que plus touchante.

ERMINIE.

Mais, nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

HORTENSE.

Oh! Mondor eſt exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'eſpere. — A propos, on dit qu'il ſe prépare
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau;
Un ſpectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appellant un Laquais.*

Marin! — Courez ce ſoir me fermer une Loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. — C'eſt un régal pour moi
Que de voir dans ſa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENSE, *à M. Sophanès, qui parcourt une brochure.*

Ah! Monſieur Sophanès, que liſez-vous donc-là?

*Elle regarde le titre.*

ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola*;
C'eſt un conte charmant. N'eſt-il pas de Voltaire?

Monſieur SOPHANÈS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc? de Moliere?

Monſieur SOPHANÈS.

L'auteur eſt inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injuſtement,
Car il ſait tout gazer ſi délicatement,
D'un ton ſi — je croyais entendre la Berline.

ARTENICE, *à Roſalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.
Nous n'arriverons pas.

*Montrant Lyſimon.*

Quel eſt ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Germance, une eſpèce de fou.

HORTENSE, *à Roſalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.
Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LYSIMON, *en lui-même.*

Et Germance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux!

ERMINIE.

Le traître de Mondor! le tour eſt odieux!

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque mépriſe.

HORTENSE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un Remiſe.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remiſe, au plus vite, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monſieur Mondor, vous m'en ferez raiſon!

ARTENICE.

Il aura ſûrement oublié ſa parole.

HORTENSE,

Oui, c'eſt ſon maudit jeu, ſon chien de cavagnole.
Puiſſe-t-il éprouver des revers inouis!

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ſerais d'un écu par louis.

ERMINIE

Comme ils ſont impolis, tous ces gens de Finance !

HORTENSE.

Ah! c'eſt une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh! je m'en doutais bien!
Mais il faudrait pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée — on pourrait, ſur la place,
Trouver quelque cocher. ——

ARTENICE.

Un fiacre ! ah! quelle horreur !

HORTENSE.

Pourquoi pas? dans le fonds, ceſt un petit malheur.

MARTON.

Voyez, conſultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une;
Car tous nos élégans ſont les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ſerait trop piquant de manquer le Vaux-ha.
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De déſordre, d'excès, anime une partie.
*A Artenice, à demi-voix.*
Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, *apportant une lettre à Liſimon.*

Cette Lettre s'adreſſe à Monſieur Liſimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! je reſpire enfin. — Juſqu'ici, cher Gernance,
J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avoit vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

Monſieur SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'*

*ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.

*A Gernan*

*A Germance.*

Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez. ——

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous eclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là ?

HORTENSE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

## SCENE VIII. & derniere.

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS précédens.

*Germance eſt tour-à-tour occupé de la Scène, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.*

MARTON.

CE vilain homme eſt yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre ;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

LE FIACRE.

C'eſt très-bien dit ;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a ſa marotte.

*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*

Mais je me donne au diable — ou c'eſt ma ſœur Javotte.

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras !

LE FIACRE.

Oui, parbleu ! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles ! d'honneur,

Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence.——

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû ? quel état, juſte ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel degré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe !

LYSIMON.

N'ajoûtez, pas l'inſulte à ſa confuſion.
Eh bien, Gernance, eh bien !

GERNANCE.

Ah ! mon cher Lyſimon,
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à deſcendre !

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux
Des éclairciſſemens, peut-être dangereux ;
Qui ſait où la faibleſſe aurait pû vous conduire ?
Le ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire :
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

*Il l'emmene.*

LE FIACRE, *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere,
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere ;
Elle eſt honnête au moins.

Monſieur SOPHANÉS, *à Roſalie*

Sans adieu, belle enfant ;
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

*FIN.*

# L'EMMÉNAGEMENT DE LA FOLIE,

## *COMÉDIE,*

## EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY,

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des* VARIÉTÉS *amusantes, en* 1781.

ERMINIE

Comme ils ſont impolis, tous ces gens de Finance !

HORTENSE.

Ah ! c'eſt une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh ! je m'en doutais bien !
Mais il faudrait pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée — on pourrait, ſur la place,
Trouver quelque cocher. —

ARTENICE.

Un fiacre ! ah ! quelle horreur !

HORTENSE.

Pourquoi pas ? dans le fonds, ceſt un petit malheur.

MARTON.

Voyez, conſultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une ;
Car tous nos élégans ſont les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ſerait trop piquant de manquer le Vaux-ha.
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De déſordre, d'excès, anime une partie.
*A Artenice, à demi-voix.*
Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, *apportant une lettre à Liſimon.*

Cette Lettre s'adreſſe à Monſieur Liſimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! je reſpire enfin. — Juſqu'ici, cher Germance,
J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avoit vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

Monſieur SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.

*A Germance*

*A Gernance.*

Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez. ——

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là?

HORTENSE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

## *SCENE VIII. & derniere.*

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS précédens.

*Gernance eſt tour-à-tour occupé de la Scène, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.*

MARTON.

CE vilain homme eſt yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

LE FIACRE.

C'eſt très-bien dit;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits: chacun a ſa marotte.

*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*

Mais je me donne au diable — ou c'eſt ma ſœur Javotte.

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras!

LE FIACRE.

Oui, parbleu! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles! d'honneur,

Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence.——

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû? quel état, juſte ciel!

MARTON.

Ah! le malheureux bal!

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel degré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe!

LYSIMON.

N'ajoûtez, pas l'inſulte à ſa confuſion.
Eh bien, Gernance, eh bien!

GERNANCE.

Ah! mon cher Lyſimon,
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à deſcendre!

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux
Des éclairciſſemens, peut-être dangereux;
Qui ſait où la faibleſſe aurait pû vous conduire?
Le ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire:
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

*Il l'emmene.*

LE FIACRE, *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere,
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere;
Elle eſt honnête au moins.

Monſieur SOPHANÉS, *à Roſalie*

Sans adieu, belle enfant;
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

*FIN.*

Cela ſera plaiſant.

Monſieur SOPHANÉS.

Très plaiſant.

## SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS, & MARTON, *qui ſe tient à portée de ſervir.*

HORTENSE, *à Roſalie.*

AH! ma chère,
N'allez pas nous gronder. Vous ſemblez en colère?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajuſtement.
Le Bal ſera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon ſoir, Monſieur Gernance.

Monſieur SOPHANÉS, *à Gernance, au fond du Théâtre.*

Lyſimon vous promet des éclairciſſemens:
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Roſalie à mes yeux n'en eſt que plus touchante.

ERMINIE.

Mais, nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

HORTENSE.

Oh! Mondor eſt exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'eſpere. — A propos, on dit qu'il ſe prépare
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,
Un ſpectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appellant un Laquais.*

Marin! — Courez ce ſoir me fermer une Loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. — C'eſt un régal pour moi
Que de voir dans ſa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENSE, *à M. Sophanès, qui parcourt une brochure.*

Ah! Monſieur Sophanès, que liſez-vous donc-là?

*Elle regarde le titre.*

ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola*;
C'eſt un conte charmant. N'eſt-il pas de Voltaire?

Monſieur SOPHANÈS.

Très-certainement, non.

ERMINIE.

De qui donc? de Moliere?

Monſieur SOPHANÈS.

L'auteur eſt inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injuſtement,
Car il ſait tout gazer ſi délicatement,
D'un ton ſi — je croyais entendre la Berline.

ARTENICE, *à Roſalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.
Nous n'arriverons pas.

*Montrant Lyſimon.*

Quel eſt ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Germance, une eſpèce de fou.

HORTENSE, *à Roſalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.
Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LYSIMON, *en lui-même.*

Et Germance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux!

ERMINIE.

Le traître de Mondor! le tour eſt odieux!

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque mépriſe.

HORTENSE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un Remiſe.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remiſe, au plus vite, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monſieur Mondor, vous m'en ferez raiſon!

ARTENICE.

Il aura ſûrement oublié ſa parole.

HORTENSE.

Oui, c'eſt ſon maudit jeu, ſon chien de cavagnole.
Puiſſe-t-il éprouver des revers inouis!

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ſerais d'un écu par louis.

ERMINIE

Comme ils ſont impolis, tous ces gens de Finance !

HORTENSE.

Ah ! c'eſt une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh ! je m'en doutais bien !
Mais il faudrait pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée — on pourrait, ſur la place,
Trouver quelque cocher. ——

ARTENICE.

Un fiacre ! ah ! quelle horreur !

HORTENSE.

Pourquoi pas ? dans le fonds, ceſt un petit malheur.

MARTON.

Voyez, conſultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une ;
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ſerait trop piquant de manquer le Vaux-ha.
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De déſordre, d'excès, anime une partie.

*A Artenice, à demi-voix.*

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, *apportant une lettre à Liſimon.*

Cette Lettre s'adreſſe à Monſieur Liſimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! je reſpire enfin. — Juſqu'ici, cher Germance,
J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avoit vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

Monſieur SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.

*A Germance*

*A Gernance.*

Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez. —

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là ?

HORTENSE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

## *SCENE VIII. & derniere.*

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS précédens.

*Gernance eſt tour-à-tour occupé de la Scène, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.*

MARTON.

CE vilain homme eſt yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre ;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

LE FIACRE.

C'eſt très-bien dit ;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a ſa marotte.
*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*
Mais je me donne au diable — ou c'eſt ma ſœur Javotte.

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras !

LE FIACRE.

Oui, parbleu ! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles ! d'honneur,

Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence.——

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû ? quel état, juſte ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel degré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe !

LYSIMON.

N'ajoûtez, pas l'inſulte à ſa confuſion.
Eh bien, Gernance, eh bien !

GERNANCE.

Ah ! mon cher Lyſimon,
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à deſcendre !

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux
Des éclairciſſemens, peut-être dangereux ;
Qui ſait où la faibleſſe aurait pû vous conduire !
Le ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire :
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

*Il l'emmene.*

LE FIACRE, *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere,
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere ;
Elle eſt honnête au moins.

Monſieur SOPHANÉS, *à Roſalie*

Sans adieu, belle enfant ;
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

*FIN.*

# L'EMMÉNAGEMENT DE LA FOLIE,

## *COMÉDIE,*

## EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY,

*Repréſentée pour la première fois, à Paris, ſur le Théâtre des* VARIÉTÉS *amuſantes, en* 1781.

ERMINIE

Comme ils ſont impolis, tous ces gens de Finance !

HORTENSE.

Ah ! c'eſt une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh ! je m'en doutais bien !
Mais il faudrait pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée — on pourrait, ſur la place,
Trouver quelque cocher. ——

ARTENICE.

Un fiacre ! ah ! quelle horreur !

HORTENSE.

Pourquoi pas ? dans le fonds, ceſt un petit malheur.

MARTON.

Voyez, conſultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une ;
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ſerait trop piquant de manquer le Vaux-ha.
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De déſordre, d'excès, anime une partie.
*A Artenice, à demi-voix.*
Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS, *apportant une lettre à Liſimon.*

Cette Lettre s'adreſſe à Monſieur Liſimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! je reſpire enfin. — Juſqu'ici, cher Gernance,
J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avoit vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

Monſieur SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.

*A Gernance*

*A Gernance.*

Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire,
Mais craignez. ——

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là?

HORTENSE.

Vraiment, après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

## *SCENE VIII. & derniere.*

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS précédens.

*Gernance eſt tour-à-tour occupé de la Scène, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans ſon jeu l'étonnement & l'indignation.*

MARTON.

CE vilain homme eſt yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me ſuivre;
Il veut faire ſon prix, dit-il.

LE FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la courſe.
Vous ſavez qu'un Vaux-hall eſt un jour de reſſource.

HORTENSE.

Va, tu ſeras content, partons.

LE FIACRE.

C'eſt très-bien dit;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits: chacun a ſa marotte.

*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*

Mais je me donne au diable — ou c'eſt ma ſœur Javotte.

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras!

LE FIACRE.

Oui, parbleu! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles! d'honneur,

Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence.——

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû ? quel état, juſte ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel degré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe !

LYSIMON.

N'ajoûtez, pas l'inſulte à ſa confuſion.
Eh bien, Gernance, eh bien !

GERNANCE.

Ah ! mon cher Lyſimon,
Dans quel abîme, ô ciel, j'étais prêt à deſcendre !

LYSIMON.

Le hazard a plus fait que je n'oſais attendre.
Cette faveur du ſort nous épargne à tous deux
Des éclairciſſemens, peut-être dangereux ;
Qui ſait où la faibleſſe aurait pû vous conduire ?
Le ciel vous fit un cœur trop facile à ſéduire :
Venez, que l'amitié vous conſole en ce jour,
Et vous ſauve à jamais des erreurs de l'amour.

*Il l'emmene.*

LE FIACRE, *à Roſalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere,
C'eſt à toi de rougir, reſpecte ma miſere ;
Elle eſt honnête au moins.

Monſieur SOPHANÉS, *à Roſalie*

Sans adieu, belle enfant ;
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

*FIN.*

# L'EMMÉNAGEMENT DE LA FOLIE,

## *COMÉDIE,*

## EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY,

*Repréſentée pour la première fois, à Paris, ſur le Théâtre des* VARIÉTÉS *amuſantes, en* 1781.

## *PERSONNAGES.*

MOMUS.
UN SUISSE.
UN PHILOSOPHE.
LA RAISON.
UNE PETITE MAITRESSE.
PLUTUS.
ARLEQUIN.
GILLES.
CRISPIN.
LA FOLIE.

SUITE DE MOMUS.

UNE DANSEUSE, *parlant.*
UN PLAISIR, *parlant.*

SUITE DE LA FOLIE.

*La Scène eſt chez Momus.*

# L'EMMÉNAGEMENT DE LA FOLIE,

## *COMÉDIE.*

### *SCENE PREMIERE.*

*Le Théâtre repréſente un Appartement nud.*

(*Les* Ris, *les* Jeux *&* *les* Plaisirs *de la Suite de* Momus, *danſant & folâtrant. Ils ont des ballets de plume, & épouſſent des reſtes de meubles qu'ils emportent, &c.*)

Un Plaisir.

Mes amis, jouons de notre reſte ; on dit que le Seigneur Momus, notre Maître, veut louer auſſi cette maiſon.

Une Danseuse.

C'eſt bien ſûr, & dès aujourd'hui même il y va mettre écriteau. Ainſi, croyez-moi, le peu de momens qui nous reſtent encore, employons-les à nous bien divertir. (*On danſe.*)

## *SCENE II.*

LES MÊMES, LE SUISSE *apportant l'écriteau.*

LE SUISSE *un peu ivre.*

ALLONS, vous autres, comire, aider-moi ein peu. Les uns placir l'écriteau, les autres paleyer, nétoyer par-tout; & moi, carter la porte, pour répontre à toute le monte.

LE PLAISIR.

Voyons, donnez-moi ce placard; je vais le mettre ſi bien en vue, que nous n'attendrons pas longtems. (*Il le poſe en l'air.*)

LA DANSEUSE, *au Suiſſe.*

Écoutez, camarade, nous ſommes convenus d'achever notre bail dans les plaiſirs, ainſi en attendant qu'on nous déloge, faites comme nous; jouez, danſez, perſonne n'y trouvera à redire.

LE SUISSE.

Ia, gouth! Vous ly affre raiſon, ma petit camarate; la pleſſir ly être ein ponne choſe! fous courir après afec la jambe, vous porter la pleſſir dans la cholie fiſſache.... Pour moi, ché trouver encore autre part.

LA DANSEUSE.

Et où donc, s'il vous plaît?

LE SUISSE *tirant une bouteille de ſa poche.*

Ly être là-dedans, Mamſelle. Allons drink, mein Liber chaſſ! Ein petit goutte de pleſſir.

LA DANSEUSE.

Oh! bien obligée, Monſieur, nous ne connoiſſons pas ce plaiſir-là, nous.

LE SUISSE.

Tant pire pour toi. Ly être la meilleur. Ly être la clef pour toutes les autres.

LE PLAISIR.

Eh bien, eh bien, il n'y a qu'à le laiſſer boire, pourvu qu'il nous laiſſe danſer; nous ne demandons pas autre choſe.

LE SUISSE.

Pon. Chacun faire ſon écot pour ſon part.

LE PLAISIR.

Allons, enfans, réjouiſſons-nous. Buvez à notre ſanté, camarade. (*Ils danſent en rond à l'entour du Suiſſe qui boit.*)

LE SUISSE.

Ia, gouth! Tanſe auſſi long-tems comme je vas boire.

## SCENE III.

*Entre un* PHILOSOPHE *qui interrompt la Danſe, & ſe trouve pris au milieu avec* LE SUISSE.

LE PHILOSOPHE.

EH bien, eh bien, enfans! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette pétulance?

LE SUISSE, *au Philoſophe.*

Ah! tarteiffle! par où tiaple eſt-ce que toi entrir là-tedans? Qu'eſt-ce que toi cherchir?

LE PHILOSOPHE.

Il appert évidemment que j'y cherchois ce que je n'y trouverai pas.

LE SUISSE.

Ly être poſſible. Parle touchours.

LE PHILOSOPHE, *conſidérant les Danſeuſes.*

Non. C'eſt inutile. Où venois-je me fourrer! Si je juge du local par les acceſſoires, ma Maitreſſe & moi nous ne paſſerons pas de bail ici.

LA DANSEUSE.

Vous ſeriez bien dégoûté, Monſieur! Qu'eſt-ce qu'il vous faudroit donc de mieux?

LE SUISSE.

Tarteiffle! moi ché prentre pien mon cazernement dans ce local-là.

LE PHILOSOPHE.

Ah! mon ami, l'on voit bien que vous ne connoiſſez guères les écueils dont vous êtes environnés.

LE SUISSE.

Non, ché connoître point d'écueil dans tout ça, ou pien ché trouſſe l'écueil pien choli.

LE PHILOSOPHE *s'écriant.*

Eh! voilà juſtement en quoi vous êtes à plaindre! Vous vous endormez lâchement au milieu des ennemis qui vous entourent.

LE SUISSE *fait un mouvement pour mettre la main ſur ſon ſabre.*

Ah! tarteiffle! où ly être l'ennemi? montre ein peu tout-à-l'heure.

LE PHILOSOPHE *montrant les Danſeuſes, &c.*

Les voilà, mon ami. Ce ſont les amorces de la volupté, les ſéductions qui vous abuſent, les piéges qui vous environnent, & où un ſeul moment de foibleſſe va vous précipiter.

LA DANSEUSE.

Des piéges! La peſte, Monſieur, vous nous repréſentez-là ſous des traits bien agréables!

LE PHILOSOPHE.

Que voulez-vous? c'eſt la vérité.

LE SUISSE.

Laiſſe dire, va; quand vous voulez, je laiſſe encore prentre moi dans le piége.

LE PLAISIR, *aux autres.*

Mes amis, laiſſons-là ce bavard, & allons continuer nos jeux dans les autres appartemens.

LA DANSEUSE.

C'eſt bien dit. (*Au Philoſophe.*) Adieu, Monſieur. S'il ne vient ici que des locataires comme vous, nous avons bien l'air de ne pas avoir grande communication enſemble.

(*Ils s'en vont ſur l'air d'une Contredanſe; le Suiſſe veut les ſuivre, le Philoſophe le retient.*)

## *SCENE IV.*

LE PHILOSOPHE, LE SUISSE.

LE SUISSE.

EH pien! qu'eſt-ce que voule-vous? Vous ly avre fait peur pour à elles, je cours pour raſſurer ein peu.

LE PHILOSOPHE.

Reſtez, je vous prie, je veux avoir une petite explication avec vous.

LE SUISSE.

Faire tonc fite. Je n'aimer pas les grandes diſcouremens.

LE PHILOSOPHE.

Dites-moi, qui en eſt le propriétaire de cette maiſon?

LE SUISSE.

Ly être Monſeigneur Momus, la chef du magaſin des Plaiſirs.

LE PHILOSOPHE.

Je m'en étois douté, par les Hôtes que je viens d'y voir.

LE SUISSE.

Et toi, qu'eſt-ce que toi ly être ?

LE PHILOSOPHE.

Ce que je ſuis ? Un être ſublime ! reſpectable ! un Philoſophe en un mot, & je précède ici ma Maitreſſe, qui vient voir ſi cet appartement lui pourra convenir.

LE SUISSE.

Et ta Maitreſſe, qu'eſt-ce que ly être ?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt la divine Philoſophie.

LE SUISSE.

Che connoître pas ça.

LE PHILOSOPHE.

Suivant d'autres, c'eſt la Sageſſe, ou, ſi vous l'aimez mieux, c'eſt la Raiſon.

LE SUISSE.

Ché connoître pas davantage.

LE PHILOSOPHE.

Elle va venir elle-même, vous vous expliquerez enſemble.

LE SUISSE.

Ia, gouth ! pien trouvé ! Moi, cauſer avec la

Raiſon ! Nous pas capaple pour parler enſemplement. Ché cours chercher mon Maître. Il ententre peut-être mieux ſon paragouin. (*A part.*) Chaffre pien peur qu'une fiſite pareille il porte malheur pour la reſte de la chournée. (*Il rentre dans l'autre appartement.*)

## *SCENE V.*

### LA RAISON, LE PHILOSOPHE.

LA RAISON.

EH bien ! avez vous vu la maiſon ? croyez-vous que cela puiſſe faire mon affaire ?

LE PHILOSOPHE.

Ah ! Madame, j'ai peur que cela ne vous convienne pas ; je l'ai même déja annoncé.

LA RAISON.

Pourquoi ? L'avez-vous viſitée ?

LE PHILOSOPHE.

Non, je n'ai encore vu que cette pièce ; mais....

LA RAISON.

Mais, mais.... voilà comme vous êtes, & ce dont je me plains toujours. Vous n'approfondiſſez rien, vous diſputez ſans ceſſe ſur des mots ; ſans examiner le fond, vous jugez ſur la forme ; mais vous parlez en mon nom, & le tort me reſte.

LE PHILOSOPHE.

Madame, excuſez. Vous connoiſſez mon profond reſpect, & pour défendre vos droits, j'ai cru....

LA RAISON.

Mes droits!... mes droits ſe défendroient d'eux-mêmes, & vous leur nuiſez très-ſouvent. De ſimples & clairs qu'ils ſont, vous les embrouillez quelquefois ſi bien qu'on n'y reconnoît plus rien; & vous m'annoncez ſouvent moi-même d'une façon ſi baroque & ſi ſingulière que vous n'inſpirez guère l'envie de me recevoir.

LE PHILOSOPHE.

Mais, Madame, j'ai cru qu'on ne pouvoit vous annoncer avec trop de prétention. Une Dame comme vous!...

LA RAISON.

Mais, non; voilà poſitivement ce qui me déplaît. Une Dame comme moi!... Une Dame comme moi eſt modeſte, doit être douce, & ſurtout ne prend jamais de ton; je ne m'étonne plus ſi le monde prend le change ſur mon compte. Vous me repréſentez avec des couleurs ſi extraordinaires que l'on me hait ſans me connoître. Par vos tics rebutants, vous me rendez ridicule; par votre opiniâtreté, vous me faites paſſer pour entêtée, à votre extérieur on me prend pour ſauvage, & par la ſuperfluité de vos définitions inutiles; vous m'avez mille fois traité de bavarde!.... voilà pourtant les obligations que je vous ai.

LE PHILOSOPHE.

Eh! Madame, ſi vous viviez comme nous au

milieu de la ſociété, vous verriez qu'on eſt ſouvent obligé d'en impoſer à ceux même qui auroient le plus d'intérêt de vous ménager. Aujourd'hui, votre nom ſeul effraye; & ſans aller plus loin, je gage que le Propriétaire de cette maiſon ne vous y reçoit pas s'il vous connoît.

LA RAISON.

Mais tout cela eſt la ſuite de ce dont je me plaignois tout-à-l'heure, & des ridicules que vous m'avez prêtés. Mais, qui eſt-il donc ce Propriétaire ſi mal diſpoſé en ma faveur?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt Momus.

LA RAISON.

Le Dieu du plaiſir!... il eſt vrai.... & c'eſt une preuve de ſon inconſéquence. Il y perd plus que moi. Combien le plaiſir ne verroit-il pas augmenter ſes jouiſſances s'il les laiſſoit ménager par la Raiſon.

LE PHILOSOPHE.

Je l'entends qui vient, je vous laiſſe avec lui; mais, ſauf votre meilleur avis, je crois que pour ne pas vous expoſer au déſagrément d'un refus en face, il ſeroit prudent de ne pas lui parler en votre nom. (*Il ſort.*)

## SCENE VI.

LA RAISON, *ſeule.*

JE veux ſuivre ſon conſeil, & paſſer auprès de Momus pour ma ſœur, la Science. Si le plaiſir m'a vue quelquefois, ces rencontres-là ont été ſi rares que je ne dois pas craindre d'en être reconnue.

## SCENE VII.

LA RAISON, MOMUS *entrant d'un ton gai & leſte.*

MOMUS.

PARDON, Madame, ſi je vous ai fait attendre ; mais le Suiſſe s'eſt ſi mal expliqué que j'ai eu peine à comprendre la viſite qu'il m'annonçoit. Qui êtes vous, s'il vous plaît, & que demandez-vous ?

LA RAISON.

Qui je ſuis, Monſieur ? Vous ne me connoiſſez donc pas ?

MOMUS.

Je ne crois pas avoir cet honneur-là.

LA RAISON, *à part.*

Je l'avois bien dit. (*Haut.*) Monſieur, je ſuis la

Science, & je viens de la part de la Raiſon, ma ſœur, pour examiner....

MOMUS.

Je vous demande excuſe ſi je vous interrompts, Madame; je ne connoiſſois pas cette parentée-là.

LA RAISON.

Qu'y trouvez-vous donc d'étrange?

MOMUS.

Madame, je vous dirai que comme j'ai trouvé quelquefois des Savans qui ne m'ont pas paru connoître la Raiſon beaucoup plus que moi, je ne ſuppoſois pas qu'elle fut ſœur de la Science.... ou du moins je ne les croyois pas aſſez bien enſemble pour que l'une fit les affaires de l'autre.

LA RAISON.

Eh bien, Monſieur, vous étiez dans l'erreur. Vous voyez aujourd'hui que leur ſociété eſt très-intime.

MOMUS.

Je vous en félicite toutes deux, Meſdames. C'eſt un beau prodige! la Science & la Raiſon d'accord! ah! parbleu, ſi tous les Savans deviennent raiſonnables, nous allons voir une belle réforme!

LA RAISON.

Mais, Monſieur, cela étonneroit peut-être moins que de voir Momus circonſpect.

MOMUS.

Ah! Madame la Science! de l'Épigramme? Oui, je vous reconnois bien là!... Le petit coup de langue en avant, une morſure pour commencer,

& puis la plume toute prête, une bonne Satyre pour achever.

LA RAISON.

Oh! ce n'eſt pas à vous qu'il faudroit ſe jouer. On ſait que Momus n'eſt jamais en reſte.

MOMUS.

Oui; comme on dit, j'ai auſſi bec & ongles: mais ſavez-vous ma meilleure recette en pareille cas?

LA RAISON.

Non; apprenez-la moi.

MOMUS.

Elle eſt bien ſimple. Jamais de chagrin, jamais de fiel; tournant tout en plaiſanterie, ramenant tout à la gaieté; ne penſant qu'à rire & à faire rire les autres. Si quelquefois la Critique me fait des bleſſures un peu profonde, j'en ſuis conſolé par les ſuffrages de l'indulgence.

LA RAISON.

Mais c'eſt un heureux caractère que celui-là!

MOMUS.

Ma foi, Madame, je le ſouhaite à tout le monde. Oublier le mal & ſe ſouvenir du bien, c'eſt le moyen de paſſer d'heureux momens.... Mais venons au ſujet qui vous amène.

LA RAISON.

Le voici: je viens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la part de la Raiſon, pour viſiter votre maiſon, afin de ſavoir ſi elle pourra lui convenir.

MOMUS.

Ah, Madame! quel terrible locataire me propoſez-vous-là ?

LA RAISON.

Comment donc! eſt-ce que vous auriez peur d'elle ?

MOMUS.

Peur! n'eſt pas le mot.... J'en ai apprivoiſé de bien farouches ; mais franchement je vous avouerai que j'y regarderois à deux fois, avant de contracter avec elles.

LA RAISON.

Pourquoi donc ?

MOMUS.

Mais, j'ai pluſieurs motifs. Premièrement, je dois vous avertir d'une des conditions de mon marché : c'eſt que je me réſerve un logement dans la maiſon.

LA RAISON.

Eh bien! quelle difficulté cela pourroit-il faire ?

MOMUS.

Oh ! pluſieurs encore. D'abord, nous gêner pour nous-mêmes, enſuite pour les viſites que chacun de nous recevroit ; car je crois que nos Cotteries ne ſe reſſembleroient guères.

LA RAISON.

Et ſur quoi jugez-vous cela ?

MOMUS.

Mais, ſur la différence de nos caractères.

LA RAISON.

Ceci me paroît plaiſant !... Ne connoiſſant pas la

la Raiſon, quelle notion pouvez-vous avoir de ſon caractère ? Je ſerois charmée de ſavoir l'idée que vous vous en faites.

MOMUS.

Oh ! en quatre mots je vais vous faire ſon portrait. Un maintien froid, un air fâché, une démarche guindée, un vêtement triſte & lugubre, une converſation alambiquée ; pédante avec les enfans, tirannique avec les hommes faits, mauſſade avec les vieillards ; toujours contrariante, ne permettant rien, reprochant tout ; craignant le bien, aigriſſant le mal : en un mot, jamais contente.... Voilà à-peu-près, Madame, le portrait de la Compagne que vous voulez me donner.

LA RAISON *un peu piquée.*

Effectivement ! Cela ne cadreroit pas avec le vôtre ; car ma ſœur eſt Peintre auſſi ; & ſavez-vous comme elle vous a dépeint nombre de fois ?

MOMUS.

Bon ! Prenez votre revanche.

LA RAISON.

Oh ! non. Les traits ſont bien plus délicats, c'eſt un contraſte parfait.... Le plaiſir, me diſoit-elle, reſſemble à un buiſſon de roſes. Cette fleur charmante attire par la vivacité de ſes couleurs ; on reſpire ſon parfum délicieux ; on s'approche, on l'admire un inſtant ; pouſſé par le deſir, on s'arrache les doigts pour la cueillir ; & le fruit de tant de peines, eſt le regret de la voir ſe faner dans ſes mains.

MOMUS.

C'eſt un malheur ! Mais dans un buiſſon il n'y

a pas pour une roſe, & l'on n'en débiteroit pas tant de boutons, ſi la crainte de la piquûre empêchoit d'y retourner.

LA RAISON.

Je vois que vous êtes incorrigible.

MOMUS.

Oui. Je crois que tous deux nous avons pris notre pli; nous ne nous réformerons ni l'un ni l'autre. Ainſi, faites entendre à Madame votre ſœur que mon voiſinage ne lui conviendroit pas. Je la reſpecte infiniment, & j'en fais le plus grand cas; mais ſi nous demeurions enſemble, nous nous gênerions mutuellement, & j'aurois peur que nous ne finiſſions par nous brouiller tout-à-fait. Croyez-moi, reſtons plutôt bons amis, mais ſéparés.

LA RAISON.

Oh! tranquilliſez-vous. C'eſt un eſſai qu'elle vouloit faire. Je vais lui porter votre réponſe, & je puis vous aſſurer d'avance qu'elle n'eſt pas plus diſpoſée à habiter avec vous, que vous avec elle.

MOMUS.

Bon. Conſervez-la bien dans ces ſentimens-là, & perſuadez-la que perſonne n'eſt plus ſon très-humble ſerviteur que moi.

LA RAISON, *piquée.*

Et elle, aſſurément, Monſieur, votre très-humble ſervante.

(*Elle ſort.*)

## SCENE VIII.

MOMUS, *ſeul.*

ELLE s'en va piquée. Elle fera de mauvais rapports de moi. Ah! ma foi, tout coup vaille; j'aime encore mieux qu'elle en médiſe de loin que de me gêner de près.... Mais qu'apperçois-je! Voici uneautre Dame dont la tournure me promet. A l'élégance de ſa taille & de ſon ajuſtement, j'augurerois preſque que nous ferons affaire enſemble.

## SCENE IX.

MOMUS, LA VOLUPTÉ *en lévite, coëffure à l'enfant, petit chapeau rond, une canne, &c.*

LA VOLUPTÉ.

BON JOUR, Monſieur.

MOMUS.

Votre ſerviteur, Madame.

LA VOLUPTÉ.

Eſt-ce ceci qui eſt à louer?

MOMUS.

Oui, Madame, & je ſuis le Propriétaire.

LA VOLUPTÉ.

Monſieur, votre maiſon me paroît aſſez mal expoſée ; l'entrée n'en eſt pas magnifique, au moins.

MOMUS.

Cela eſt vrai, Madame ; mais nous nous en conſolons, pourvu que nos bons amis la trouvent agréable.

LA VOLUPTÉ.

De plus, cela ne me paroît pas fort logeable. La diſtribution en eſt baroque ; je ne vois ici ni chambre, ni anti-chambre.

MOMUS.

Non, Madame ; nous avons mis preſque tout le terrein en ſalle de compagnie.

LA VOLUPTÉ.

Vous recevez donc beaucoup de viſites ?

MOMUS.

Quelquefois ; mais jamais autant que nous le voudrions bien.

LA VOLUPTÉ.

Mais pour un homme qui reçoit beaucoup de monde, votre ſallon n'eſt guères orné.

MOMUS.

Madame, c'eſt que vous ne le voyez pas des mêmes yeux que moi. Au ſurplus, je dois vous avouer que ma ſalle emprunte ſon plus bel ornement de la compagnie que j'ai l'honneur d'y recevoir.

LA VOLUPTÉ.

Monſieur, je ne ſais ſi je me trompe, mais

il me ſemble que je vous ai déja vu quelque part.

MOMUS.

Cela pourroit bien être, Madame ; j'ai auſſi la même idée.

LA VOLUPTÉ.

Qui êtes-vous ? Je cherche à me remettre vos traits, je n'en puis venir à bout.

MOMUS.

Vous me faites la même impreſſion, Madame, il faut apparemment que nous ne nous ſoyons vus qu'en paſſant.

LA VOLUPTÉ.

C'eſt cela, ſans doute. Enfin, nous nous retrouvons toujours ; voyons ſi nous nous arrangerons.

MOMUS.

Ah ! Madame, il faut être bien difficile pour ne pas s'arranger avec moi : rien n'eſt ſi complaiſant, rien n'eſt ſi prévenant même. Toujours aux ordres des Belles, elles me trouvent ſouvent ſans me chercher ; c'eſt leur faute quand je leur échappe.

LA VOLUPTÉ.

Attendez donc, je crois que je vous remets actuellement : oui, c'eſt bien vous. Je vous ai vu quelques fois à ces petits ſoupers, que le petit Duc me donnoit dans ſa petite maiſon ?...

MOMUS.

Cela ſe peut ; je ſuis quelquefois prié de ces petites parties-là.

Science, & je viens de la part de la Raiſon, ma ſœur, pour examiner....

MOMUS.

Je vous demande excuſe ſi je vous interrompts, Madame; je ne connoiſſois pas cette parentée-là.

LA RAISON.

Qu'y trouvez-vous donc d'étrange?

MOMUS.

Madame, je vous dirai que comme j'ai trouvé quelquefois des Savans qui ne m'ont pas paru connoître la Raiſon beaucoup plus que moi, je ne ſuppoſois pas qu'elle fut ſœur de la Science.... ou du moins je ne les croyois pas aſſez bien enſemble pour que l'une fit les affaires de l'autre.

LA RAISON.

Eh bien, Monſieur, vous étiez dans l'erreur. Vous voyez aujourd'hui que leur ſociété eſt très-intime.

MOMUS.

Je vous en félicite toutes deux, Meſdames. C'eſt un beau prodige! la Science & la Raiſon d'accord! ah! parbleu, ſi tous les Savans deviennent raiſonnables, nous allons voir une belle réforme!

LA RAISON.

Mais, Monſieur, cela étonneroit peut-être moins que de voir Momus circonſpect.

MOMUS.

Ah! Madame la Science! de l'Épigramme? Oui, je vous reconnois bien là!... Le petit coup de langue en avant, une morſure pour commencer,

& puis la plume toute prête, une bonne Satyre pour achever.

LA RAISON.

Oh ! ce n'eſt pas à vous qu'il faudroit ſe jouer. On ſait que Momus n'eſt jamais en reſte.

MOMUS.

Oui ; comme on dit, j'ai auſſi bec & ongles : mais ſavez-vous ma meilleure recette en pareille cas ?

LA RAISON.

Non ; apprenez-la moi.

MOMUS.

Elle eſt bien ſimple. Jamais de chagrin, jamais de fiel ; tournant tout en plaiſanterie, ramenant tout à la gaieté ; ne penſant qu'à rire & à faire rire les autres. Si quelquefois la Critique me fait des bleſſures un peu profonde, j'en ſuis conſolé par les ſuffrages de l'indulgence.

LA RAISON.

Mais c'eſt un heureux caractère que celui-là !

MOMUS.

Ma foi, Madame, je le ſouhaite à tout le monde. Oublier le mal & ſe ſouvenir du bien, c'eſt le moyen de paſſer d'heureux momens.... Mais venons au ſujet qui vous amène.

LA RAISON.

Le voici : je viens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, de la part de la Raiſon, pour viſiter votre maiſon, afin de ſavoir ſi elle pourra lui convenir.

MOMUS.

Ah, Madame! quel terrible locataire me propoſez-vous-là ?

LA RAISON.

Comment donc! eſt-ce que vous auriez peur d'elle ?

MOMUS.

Peur! n'eſt pas le mot.... J'en ai apprivoiſé de bien farouches ; mais franchement je vous avouerai que j'y regarderois à deux fois, avant de contracter avec elles.

LA RAISON.

Pourquoi donc ?

MOMUS.

Mais, j'ai pluſieurs motifs. Premièrement, je dois vous avertir d'une des conditions de mon marché : c'eſt que je me réſerve un logement dans la maiſon.

LA RAISON.

Eh bien! quelle difficulté cela pourroit-il faire ?

MOMUS.

Oh ! pluſieurs encore. D'abord, nous gêner pour nous-mêmes, enſuite pour les viſites que chacun de nous recevroit ; car je crois que nos Cotteries ne ſe reſſembleroient guères.

LA RAISON.

Et ſur quoi jugez-vous cela ?

MOMUS.

Mais, ſur la différence de nos caractères.

LA RAISON.

Ceci me paroît plaiſant !... Ne connoiſſant pas la

la Raiſon, quelle notion pouvez-vous avoir de ſon caractère ? Je ſerois charmée de ſavoir l'idée que vous vous en faites.

MOMUS.

Oh ! en quatre mots je vais vous faire ſon portrait. Un maintien froid, un air fâché, une démarche guindée, un vêtement triſte & lugubre, une converſation alambiquée ; pédante avec les enfans, tirannique avec les hommes faits, mauſſade avec les vieillards ; toujours contrariante, ne permettant rien, reprochant tout ; craignant le bien, aigriſſant le mal : en un mot, jamais contente.... Voilà à-peu-près, Madame, le portrait de la Compagne que vous voulez me donner.

LA RAISON *un peu piquée.*

Effectivement ! Cela ne cadreroit pas avec le vôtre ; car ma ſœur eſt Peintre auſſi ; & ſavez-vous comme elle vous a dépeint nombre de fois ?

MOMUS.

Bon ! Prenez votre revanche.

LA RAISON.

Oh ! non. Les traits ſont bien plus délicats, c'eſt un contraſte parfait.... Le plaiſir, me diſoit-elle, reſſemble à un buiſſon de roſes. Cette fleur charmante attire par la vivacité de ſes couleurs ; on reſpire ſon parfum délicieux ; on s'approche, on l'admire un inſtant ; pouſſé par le deſir, on s'arrache les doigts pour la cueillir ; & le fruit de tant de peines, eſt le regret de la voir ſe faner dans ſes mains.

MOMUS.

C'eſt un malheur ! Mais dans un buiſſon il n'y

a pas pour une roſe, & l'on n'en débiteroit pas tant de boutons, ſi la crainte de la piquûre empêchoit d'y retourner.

LA RAISON.

Je vois que vous êtes incorrigible.

MOMUS.

Oui. Je crois que tous deux nous avons pris notre pli; nous ne nous réformerons ni l'un ni l'autre. Ainſi, faites entendre à Madame votre ſœur que mon voiſinage ne lui conviendroit pas. Je la reſpecte infiniment, & j'en fais le plus grand cas; mais ſi nous demeurions enſemble, nous nous gênerions mutuellement, & j'aurois peur que nous ne finiſſions par nous brouiller tout-à-fait. Croyez-moi, reſtons plutôt bons amis, mais ſéparés.

LA RAISON.

Oh! tranquilliſez-vous. C'eſt un eſſai qu'elle vouloit faire. Je vais lui porter votre réponſe, & je puis vous aſſurer d'avance qu'elle n'eſt pas plus diſpoſée à habiter avec vous, que vous avec elle.

MOMUS.

Bon. Conſervez-la bien dans ces ſentimens-là, & perſuadez-la que perſonne n'eſt plus ſon très-humble ſerviteur que moi.

LA RAISON, *piquée.*

Et elle, aſſurément, Monſieur, votre très-humble ſervante.

(*Elle ſort.*)

## SCENE VIII.

MOMUS, *ſeul.*

ELLE s'en va piquée. Elle fera de mauvais rapports de moi. Ah! ma foi, tout coup vaille; j'aime encore mieux qu'elle en médiſe de loin que de me gêner de près.... Mais qu'apperçois-je! Voici uneautre Dame dont la tournure me promet. A l'élégance de ſa taille & de ſon ajuſtement, j'augurerois preſque que nous ferons affaire enſemble.

## SCENE IX.

MOMUS, LA VOLUPTÉ *en lévite, coëffure à l'enfant, petit chapeau rond, une canne, &c.*

LA VOLUPTÉ.

BON JOUR, Monſieur.

MOMUS.

Votre ſerviteur, Madame.

LA VOLUPTÉ.

Eſt-ce ceci qui eſt à louer?

MOMUS.

Oui, Madame, & je ſuis le Propriétaire.

LA VOLUPTÉ.

Monſieur, votre maiſon me paroît aſſez mal expoſée ; l'entrée n'en eſt pas magnifique, au moins.

MOMUS.

Cela eſt vrai, Madame ; mais nous nous en conſolons, pourvu que nos bons amis la trouvent agréable.

LA VOLUPTÉ.

De plus, cela ne me paroît pas fort logeable. La diſtribution en eſt baroque ; je ne vois ici ni chambre, ni anti-chambre.

MOMUS.

Non, Madame ; nous avons mis preſque tout le terrein en ſalle de compagnie.

LA VOLUPTÉ.

Vous recevez donc beaucoup de viſites ?

MOMUS.

Quelquefois ; mais jamais autant que nous le voudrions bien.

LA VOLUPTÉ.

Mais pour un homme qui reçoit beaucoup de monde, votre ſallon n'eſt guères orné.

MOMUS.

Madame, c'eſt que vous ne le voyez pas des mêmes yeux que moi. Au ſurplus, je dois vous avouer que ma ſalle emprunte ſon plus bel ornement de la compagnie que j'ai l'honneur d'y recevoir.

LA VOLUPTÉ.

Monſieur, je ne ſais ſi je me trompe, mais

il me ſemble que je vous ai déja vu quelque part.

MOMUS.

Cela pourroit bien être, Madame ; j'ai auſſi la même idée.

LA VOLUPTÉ.

Qui êtes-vous ? Je cherche à me remettre vos traits, je n'en puis venir à bout.

MOMUS.

Vous me faites la même impreſſion, Madame, il faut apparemment que nous ne nous ſoyons vus qu'en paſſant.

LA VOLUPTÉ.

C'eſt cela, ſans doute. Enfin, nous nous retrouvons toujours ; voyons ſi nous nous arrangerons.

MOMUS.

Ah ! Madame, il faut être bien difficile pour ne pas s'arranger avec moi : rien n'eſt ſi complaiſant, rien n'eſt ſi prévenant même. Toujours aux ordres des Belles, elles me trouvent ſouvent ſans me chercher ; c'eſt leur faute quand je leur échappe.

LA VOLUPTÉ.

Attendez donc, je crois que je vous remets actuellement : oui, c'eſt bien vous. Je vous ai vu quelques fois à ces petits ſoupers, que le petit Duc me donnoit dans ſa petite maiſon ?...

MOMUS.

Cela ſe peut ; je fuis quelquefois prié de ces petites parties-là.

LA VOLUPTÉ.

Vous êtes encore venu vous promener avec nous dans mes jardins ?

MOMUS.

Je ne les fuis pas ; mais mes promenades favorites ſont au grand air. Ne nous ſommes-nous pas trouvés au bois de Boulogne plutôt ?

LA VOLUPTÉ.

Cela ſe pourroit bien. J'y vais auſſi..... J'ai encore idée que vous avez paſſé quelques après-dîners dans mes boudoirs.

MOMUS.

Ah ! je le croirois volontiers. Ce ſont des endroits dont je me plais à faire les honneurs.

LA VOLUPTÉ.

Oui, je vois que nous ſommes parfaitement de connoiſſance : tant mieux, nous en aurons plutôt fait notre marché.

MOMUS.

Faire notre marché, n'eſt pas le tout, Madame. L'eſſentiel eſt de ſavoir s'il tiendra long-tems.

LA VOLUPTÉ.

Pourquoi pas, Monſieur ? Qui pourroit le rompre ?

MOMUS.

Ah ! Madame, vous la première, ou moi-même peut-être, qui ſait ? Je ſuis bien inconſtant, je vous en préviens, bien volage !

LA VOLUPTÉ.

Eh ! Monſieur, mais c'eſt un ton bien avantageux

que vous prenez-là. C'eſt preſque me reprocher que je n'aurai pas le talent de vous fixer.

MOMUS.

Madame, ce ne ſont ni les talens ni les graces qui vous manqueroient pour cela. Le caractère ſeul y pourroit contribuer.

LA VOLUPTÉ.

Comment, Monſieur! me connoîtriez-vous aſſez mal pour craindre le mien?

MOMUS.

Oui, Madame, je vous connois, Momus ſait ce qu'il doit à la Volupté; mais il craint ſa compagnie.

LA VOLUPTÉ.

Eh! pourquoi donc? Suis-je ſi dangereuſe? La Volupté & le Plaiſir devroient être inſéparables. Laiſſez-moi le ſoin de votre maiſon. Je veux y commander en Reine, & vous ne pouvez qu'y gagner. Je vais planter des jardins délicieux, conſtruire les boudoirs les plus voluptueux & faire de cet endroit un ſéjour enchanteur qui ne le cédera pour les agrémens ni à Paphos ni à Cithère.

MOMUS.

Eh! pourquoi tous ces remue-ménages, Madame? Ma maiſon eſt bien comme elle eſt. Il ne faut pas tant de cérémonie quand on n'y veut loger que le Bonheur & le Plaiſir.

LA VOLUPTÉ.

Laiſſez-moi faire, vous dis-je; pour éviter également le bruit & le ſoleil, je placerai de

doubles jalouſies ſur toutes les fenêtres, à peine un demi-jour y pourra-t-il pénétrer ; mais des glaces par-tout multipliées nous répèteront la lumière des bougies ; les parfums les plus exquis, les mets les plus délicats couvriront notre table, les meubles les plus galants embelliront vos appartemens, & vous vous trouverez trop heureux de me donner tous vos momens.

MOMUS.

Je crois bien que nous pourrions nous accorder enſemble, je m'y ſens même aſſez diſpoſé ; mais vous raffinez trop, ce n'eſt plus là goûter le plaiſir, c'eſt l'alambiquer. Il faut y aller à la franquette avec moi, Madame, je ſuis bon à prendre en gros, voyez-vous ; mais je m'évapore dans les détails.

LA VOLUPTÉ.

Eh quoi ! voudriez-vous donc jouir comme le Peuple ! Il faut plus de délicateſſe ; il faut mettre de la différence dans ſes goûts.

MOMUS.

Voilà ce qui vous trompe.... Vos ſens, trop émouſſés par les ſoins que vous prenez de les exciter ſans ceſſe, & même ſouvent de détourner leur uſage, ne ſont plus touchés que des formes ; le Peuple plus heureux, parce qu'il eſt plus ſage, va droit au fait, & connoît mieux le Plaiſir : en un mot, vous ne voyez que l'ombre, il jouit de la choſe, & quand vous n'avez que de légères ſenſations, il a le bonheur d'éprouver des ſentimens.

LA VOLUPTÉ.

Ah ! Momus, vous ſortez de votre genre. La

Volupté n'eſt guères Philoſophe, & le Dieu du Plaiſir ordinairement n'eſt pas raiſonneur.

MOMUS.

Non, ſans doute; mais il peut être raiſonnable, & c'eſt en cette qualité que je vous déclare que c'eſt avec bien du regret, mais cependant très-décidément que je veux éviter votre compagnie.

LA VOLUPTÉ.

Le propos n'eſt pas galant, Momus! prenez-y garde. Notre adieu auroit l'air d'une rupture.... Mais comme je crois que nous devons nous ménager, ſi nous ne voulons pas vivre enſemble, au moins quittons-nous amicalement.

MOMUS.

C'eſt bien auſſi mon intention. Nous pouvons nous rendre mutuellement de grands ſervices, mais nos intérêts trop oppoſés veulent que nous vivions ſéparément. Vous régnerez ſur les grands & ſur les riches; moi, ſur le peuple & les gens ſimples; & ſi, de tems en tems, nous voulons faire quelques trocs, ou quelques nouveaux eſſais de notre puiſſance, charmante Volupté! vous viendrez endormir mes Favoris, & moi j'irai réveiller les vôtres. ( *Il lui baiſe la main, & la reconduit juſqu'à la porte.* )

## *SCENE X.*

MOMUS, PLUTUS *en Financier.*

PLUTUS.

HÉ, l'ami ! dites-moi un peu, n'eſt-ce pas ici chez Monſieur Momus ?

MOMUS.

Oui, Monſieur, & vous parlez à lui-même.

PLUTUS *lui frappant ſur l'épaule.*

Bon ! Tant mieux ! Bon jour, mon cher enfant ; il y a furieuſement long-tems que je te cherche ! Je craignois de ne te jamais rencontrer.

MOMUS.

(*A part.*) Il eſt ſans gêne. (*Haut.*) A votre aiſe, Monſieur. (*A part.*) A ſa familiarité, je reconnois la Richeſſe. (*Haut.*) Monſieur eſt Plutus apparemment ?

PLUTUS.

Oui, mon enfant. Je ſuis le Doyen des Financiers ; toi, le Patron des Plaiſirs, n'eſt-ce pas ? Allons, morbleu, troc pour troc ; donne-moi un peu du tien pour un peu du mien, & nous ſerons bientôt d'accord.

MOMUS.

Oh ! Monſeigneur, je ne vais pas ſi vîte en beſogne.

PLUTUS.

Comment donc! des façons! Oui, on me l'a bien dit. Tu es Formaliſte; mais j'ai un ſecret pour abréger les cérémonies & décider les ſcrupules, moi. Tiens, tiens, mon enfant, voilà de l'or. Prends & donne.

MOMUS.

Pour votre or d'abord, je n'en ai que faire; vous pouvez le ſerrer.

PLUTUS.

Tu n'en as que faire! La peſte! tu m'en as pourtant déja diablement coûté!

MOMUS.

Moi!

PLUTUS.

Oui, toi. Oh! tu m'as déja fait plus d'un tour, va!

MOMUS.

Je ne croyois pas que nous euſſions jamais eu d'affaires enſemble.

PLUTUS.

Je n'ai pas traité directement avec toi.

MOMUS.

A qui vous êtes-vous donc adreſſé?

PLUTUS.

Eh, parbleu! à tes Subſtituts.

MOMUS.

A mes Subſtituts! Eh qui ſont-ils, je vous prie?

PLUTUS.

Ah, morbleu! ce ſont des gaillards qui font bien payer tes droits de préſence!

MOMUS.

Vous m'avez donc vu déja quelques fois ?

PLUTUS.

Bon ! J'ai cru te voir ; mais on me trompoit. C'étoit ton ombre, ou tout au plus de mauvaiſes copies ; mais, ventrebleu ! je les ai toujours payées pour original.

MOMUS.

Eh ! comment avez-vous pu vous laiſſer abuſer comme cela !

PLUTUS.

Que diable veux-tu ! quand on ne te connoît pas, qu'on te cherche & qu'on n'eſt pas méfiant...

MOMUS.

Dites, quand on n'eſt pas délicat, voilà le mot.

PLUTUS.

Si-fait, je ſuis délicat ; mais je ne ſuis pas difficile.

MOMUS.

Eh bien, oui, je vous entends comme cela ; c'eſt l'équivalent.

PLUTUS.

Eh dame, écoute donc : tu te caches auſſi, tu te ſauves ! à la fin on ſe laſſe de courir après toi ; on nous propoſe de nous épargner le chemin & la fatigue, de t'amener enfin ;... le deſir s'excite, on te préſente en maſque, à un ſouper, à un bal ; dupe de l'apparence, on paye le conducteur ; le maſque vous careſſe, on s'endort ſur la bonne-foi, & on ſe réveille déſabuſé.

MOMUS.

Eh! avez-vous été ſouvent trompé comme cela?

PLUTUS.

Mais n'ai pas laiſſé que d'être attrapé pluſieurs fois; la dernière ſur-tout.... Celle avec qui j'ai fait marché pour un de tes portraits! oh, c'étoit bien la plus habile fripponne! la plus ruſée Commère! charmante, du reſte; de beaux grands yeux noirs, ſi vifs! une petite bouche ſi fraîche! ſi riante! des façons ſi engageantes! Oh! ma foi, je lui pardonne de m'avoir trompé; car, tiens, je ſens que je m'y laiſſerois prendre encore.

MOMUS.

Quelle foibleſſe! Vous ne regrettez donc pas d'avoir été trahi?

PLUTUS.

Que veux-tu! Je calcule, moi. Je vois que le lot de l'humanité eſt de ſe repaître de chimères, & je ſuis la règle générale. Volant à la gloire, aſpirant aux honneurs, courant après la fortune, ou careſſé par l'Amour, tous les hommes ſont également ſéduits par des objets divers. Lequel eſt le plus heureux? C'eſt celui dont l'illuſion dure le plus longtems. Le moment cruel n'eſt pas celui qui nous trompe, va, mon enfant; c'eſt celui qui nous éclaire.

MOMUS.

Monſieur, cette philoſophie-là eſt le ſyſtême des dupes. Pour le bien de l'humanité, il eſt à ſouhaiter qu'il ne faſſe pas beaucoup de Proſélites.... mais enfin, revenons à l'objet de votre viſite.

PLUTUS.

Comment! eſt-ce que tu ne me devines pas?

MOMUS.

Aucunement.

PLUTUS.

Je viens louer ta maiſon, & comme je t'aime beaucoup, te propoſer de ne plus nous quitter. Il ne te manquera rien avec moi, d'abord.

MOMUS.

Grand merci; l'opulence ne me tente pas, & franchement je crois que vous ne vous accommoderiez pas non plus de ma façon de penſer.

PLUTUS.

Mais qu'a-t-elle donc d'étrange?

MOMUS.

Oh! beaucoup d'oppoſition avec la vôtre.... Vous aimez la profuſion, moi j'aime la médiocrité. Vous cherchez le bruit, moi je l'évite; vous logez dans des Palais, je n'habite que des petits réduits; voulant tout acheter à grands frais, rien n'a de mérite à vos yeux que ce qui vous coûte beaucoup; pour moi, qui me plaîs à tout donner, l'or ne peut rien ſur moi; le Plaiſir eſt comme l'Amour, toujours donné gratis, il n'a de valeur que quand il eſt le prix du ſentiment.

PLUTUS.

Fort bien, mon ami, fort bien. Entretiens-toi dans ces préjugés-là, tu feras une bonne maiſon!... Ecoute, je ſuis déja accoutumé à me paſſer de toi, cela ne me coûtera pas davantage, je vais

continuer comme j'ai commencé. Tu ſais que nous avons des dédommagemens.... Au ſurplus, je te laiſſe faire tes réflexions.... Adieu, ſi tu te raviſes, tu me le feras ſavoir par le Journal. Serviteur.

(*Il s'en va.*)

## SCENE XI.

MOMUS, *ſeul.*

VOILA pourtant bien des belles occaſions que je manque aujourd'hui! Auſſi je ſuis trop difficile! Je ſuis tenté de me croire contrariant! Ceux qui courent après moi, je les évite; & ſouvent ceux qui me fuyent, je me jette à leur tête.... Mais j'entends encore du monde.... Quel eſt donc ce bruit-là! Voudroit-on forcer mon Suiſſe?

(*On entend dehors le Suiſſe qui crie.*)

Non, non, toi n'entrir pas comme ça.

## *SCENE XII.*

LE SUISSE *entre, ſuivi d'*ARLEQUIN, GILLES & CRISPIN, *portant des ballots, &c. Il les repouſſe.*

LE SUISSE.

MONSEIGNEUR, ly être là tes perſonnes qui vouloir emménager forcément.

MOMUS.

Ah! c'eſt contre le droit des gens! Eh! qui ſont ces perſonnes-là?

ARLEQUIN.

C'eſt nous, Monſeigneur, qui venons, ſans dire garre, prendre poſſeſſion de votre maiſon.

MOMUS.

Ceci me paroît plaiſant!... Mais il faut du moins ſavoir ſi je le trouverai bon.

ARLEQUIN.

Oh! que oui! oh! que oui! Ça va ſans dire. On ne nous a jamais refuſé nulle part ... (*Aux autres.*) Mes amis, poſons toujours ici nos paquets.

LE SUISSE.

Monſeigneur, vous vouloir que moi jettir par la fenêtre la paquet & la perſonne? (*Il va pour prendre Arlequin.*)

ARLEQUIN,

ARLEQUIN, *le battant.*

Ohé! mon ami, doucement, s'il vous plaît. Reſpect aux Suivans de la Folie.

MOMUS.

De la Folie! Comment! Viendriez-vous de ſa part?

CRISPIN.

Oui, Monſeigneur, c'eſt elle-même qui nous envoye ici comme ſon avant-garde, & vous allez bientôt la voir arriver en perſonne, avec ſon corps de réſerve.

MOMUS.

Oh! je ne veux pas manquer cette occaſion de la recevoir avec éclat; je vais avertir tout mon monde, & voler moi-même à ſa rencontre.... Le Plaiſir par fois peut fuir la qualité, rebuter la Richeſſe, être effarouché par la Raiſon; mais il va preſque toujours au-devant de la Folie. (*Il ſort.*)

## SCENE XIII.

LE SUISSE, ARLEQUIN, GILLES, CRISPIN.

CRISPIN.

ALLONS, mes amis, nous voilà maîtres de la place; il faut en viſiter tous les recoins.

GILLES.

C'eſt bien dit ça, viſiter! Je m'en vais commencer par la cave, moi.

ARLEQUIN.

Et moi par la cuiſine. (*Ils vont pour ſortir.*)

LE SUISSE *les arrête.*

Alte-là.

CRISPIN.

Quoi! tu ne capitules pas encore, toi! Allons, morbleu! bas les àrmes. A moi, mes camarades.

ARLEQUIN.

Allons, ſangueudémi! feu ſur ce drôle-là. Il faut le lapider avec nos ballots.

GILLES, *au Suiſſe.*

Ecoute donc, camarade, tu n'auras pas beau jeu, vois-tu; nous ſommes trois contre un.

ARLEQUIN, *ſe campant fièrement.*

Oui, & trois rudes champignons encore!

CRISPIN.

La partie ſeroit trop forte, va, crois moi, renguaine.

GILLES.

Et ſi tu es bon garçon, nous parlerons pour toi à notre maitreſſe, afin qu'elle te prenne à ſon ſervice.

ARLEQUIN.

Oui, ça peut ſe faire. Nous te ſtylerons un peu à notre manière, & nous te préſenterons après.

LE SUISSE.

Et ta maitreſſe ly être ti ein ponne perſonne?

CRISPIN.

Oh! c'eſt le meilleur cœur du monde! Avec elle on eſt toujours en joie & en bombance.

LE SUISSE.

En pompance, ah ! gouth, moi toute ſuite encacher afec elle.... ly donner de pons gages?

ARLEQUIN.

Oh ! nous ne ſommes pas mercenaire à ce ſervice-là. Elle ne nous donne rien.

LE SUISSE.

Rien ! ly être guères.

GILLES.

Oui, mais nous fourageons par-ci par-là, & tout ce que nous attrapons eſt de bonne-priſe.

LE SUISSE.

Oh ! alors l'y être peaucoup ! Et qu'eſt-ce que vous porte-là tans ces paquets?

CRISPIN.

Ce ſont des proviſions de bouche.

LE SUISSE.

Tes proviſions de pouche ! Tonne ein peu, nous faire la fiſite.

ARLEQUIN.

Tout beau, camarade, ces proviſions de bouche-là ne ſont pas faites pour la tienne. Ça ne ſe mange pas, ça.

LE SUISSE.

Et par la fentre tiaple ! S'il n'être pas mangeable, il n'être pas profiſion de pouche.

CRISPIN.

C'eſt un terme figuré, vois-tu ! C'eſt que nous ſommes des ſavans nous ! Vlà ce que c'eſt que

de ſervir dans de certaines maiſons, on apprend toujours quelque choſe.

GILLES.

Oui, va, l'eſprit va te venir tout de ſuite, ſans que tu t'en apperçoive.

LE SUISSE.

Montre tonc ein peu ça proviſion-là.

ARLEQUIN, *lui montrant ſon balot.*

Tiens, ſais-tu lire? Regarde l'étiquette. (*Bons-mots, ſaillies de gaité, fines plaiſanteries.*)

LE SUISSE.

Ah! tiable! non, il n'être pas mangeable, celui-là. (*Il ſoulève le ballot.*) Mais il être pien petit la paquet!

ARLEQUIN.

La peſte! C'eſt que cette marchandiſe-là commence à devenir rare!

CRISPIN, *lui préſente ſon ballot.*

En voilà un autre. (*Critiques, Satyres, Epigrammes.*)

LE SUISSE.

Ah! cherni! ly être lourd celui-là!

CRISPIN.

Ah! ventrebleu! je le crois bien. Il n'en faut quelquefois qu'une pincée pour écraſer un pauvre Auteur.

LE SUISSE, *à Gilles.*

Et toi, qu'eſt-ce que toi portir-là?

GILLES, *liſant l'étiquette.*

(*Farces, Scènes burleſques, Tragédies pour rire, Parades & Comédies.*)

LE SUISSE.

Tiaple ! c'eſt la plus grand paquet.

GILLES.

Dame, c'eſt que c'eſt de celles-là que nous débitons le plus.

LE SUISSE.

Et qu'eſt-ce que l'y être ça, ein Comédie? Móntre moi ein, défaire le ballot.

GILLES.

Oh ! c'eſt pas la peine ! Tu n'y connoîtrois rien.... Mais, tiens, une Comédie, c'eſt.... pardine, c'eſt une Comédie.... (*Aux autres.*) Comment diantre l'y expliquer ça?

ARLEQUIN.

Eh ! parbleu ! une Comédie, c'eſt une choſe pour faire rire.

LE SUISSE.

Pour faire rire ! Eh ! quand ché naffre pas envie te rire?

GILLES.

Eh ben, vous allez voir une Tragédie.

LE SUISSE.

Et qu'eſt-ce que ly être ein Dragédie ?

CRISPIN.

C'eſt une choſe pour pleurer.

LE SUISSE.

Et quand ché n'affre pas enfie pour pleurer ?

GILLES.

Vous allez voir l'Opéra.

LE SUISSE.

Qu'eſt-ce que ly être encore l'Opéra ?

GILLES.

C'eſt une choſe pour chanter.

LE SUISSE.

Mais quand ché n'affre pas non plus enfie te chanter ?

CRISPIN.

Ah ! va te promener, à la fin ! Peſte ſoit de l'imbecille !

ARLEQUIN.

Écoute, écoute, camarade..... Je veux lui faire comprendre ce que c'eſt qu'une Comédie, moi.

LE SUISSE.

Ah ! gouth ! Voyons, tire moi pien.

ARLEQUIN.

Une Comédie, vois-tu, c'eſt comme qui diroit.... Par exemple, toi, tu es un ivrogne....

LE SUISSE.

Ivrogne, toi-même ! A qui toi parlir ?

ARLEQUIN.

Non, je te dis, c'eſt pour la frime.... tu es un ivrogne....

LE SUISSE.

Ly être pas frai. Toi ly affre menti.

CRISPIN, *à Arlequin.*

Tu ne t'y prens pas bien. (*Au Suiſſe.*) Écoute-moi, toi, tu es un cocu, & je veux t'enlever ta femme....

LE SUISSE.

Tarteiffle! toi ly affre encore plus menti. Ché n'affre point femme, & ché n'en fouloir point encore.

GILLES, *aux deux autres.*

Vous êtes des bêtes. Laiſſez-moi lui conter ça.... Camarade, dis donc, tu es un avare, & je viens pour te voler ta bourſe. (*Il met la main dans la poche du Suiſſe, en lui faiſant des mines que le Suiſſe obſerve en fronçant le ſourcil.*)

LE SUISSE *arrêtant la main de Gilles qui tient ſa bourſe.*

Ah! chernitiable! moi foir à ſtheure. Fous ly être trois canailles; moi, ein pête. (*A Gilles.*) Et toi, ein voleur. Toi, vas payer pour toutes. (*Il le prend au collet & le ſerre.*)

GILLES, *criant.*

Ohé, ohé, prends donc garde! Eh diable, tu ſerres trop. C'eſt un dénouement tragique que tu vas faire là.

LE SUISSE.

Ly être ein petit à-compte. Aſtheure, moi, fas chercher la Carte, & faire prendre pour vous toutes. (*Il s'en va.*)

## *SCENE XIV.*

ARLEQUIN, CRISPIN, GILLES.

ARLEQUIN & CRISPIN *rient & ſe moquent de Gilles.*

ARLEQUIN, *riant.*

POU, ouh ! il a été plus habile que nous. Nous avons voulu lui expliquer la Comédie, & lui il nous la donne.

(*Ici on entend une Fanfare ; c'eſt l'annonce de la Folie qui arrive accompagnée de tout ſon monde & de la ſuite de Momus, &c.*)

## *SCENE XV ET DERNIERE.*

*On joue les folies d'Eſpagne, pendant leſquelles on voit défiler deux à deux les Suivans de* MOMUS *& de la* FOLIE. *Elle entre la dernière, s'appuyant ſur le bras de* MOMUS.

LA FOLIE.

MON cher frère, je ſuis on ne peut pas plus ſenſible à cette marque d'attention de votre part, & je n'attendois pas moins de vous. On ſait que dans tous les tems nous avons toujours été bien enſemble.

MOMUS.

Oui, je crois qu'il eſt peu d'union ſi bien établie

que la nôtre. Eh, d'où venez-vous donc comme cela ? Il y avoit quelque tems que je ne vous avois vu par ici.

LA FOLIE.

Oh ! j'ai bien couru ! bien fait des miennes, allez ! Vous ſavez que je ſuis toujours en l'air ; & dans ce charmant pays, j'ai tant de pratiques à contenter, tant de viſites à recevoir ! tant d'Arrêts à dicter !... A la Ville, aux Fauxbourgs, il faut répondre à tout. Décider une coëffure, régler un ajuſtement, préſider à un repas, arranger une partie de campagne, inſpirer un Poëte, échauffer un Muſicien, conduire le cerveau d'un Peintre !... Je ne ſais pas comment je peux ſuffire à tout cela ! En vérité, ſi je n'étois pas la Folie, je crois que j'en deviendrois folle.

MOMUS.

Effectivement, vous avez de la beſogne ! & ſur-tout à préſent ; voilà un terrible tems pour vous ! c'eſt le moment de l'année où vous êtes le plus occupée.

LA FOLIE.

Ah ! je vous dis, ne m'en parlez pas, la tête m'en tourne. Et les Bals, & les Maſques, & les Fêtes, & l'Opéra ? & la Porte Saint-Antoine !... Oh ! jamais je ne pourrai me trouver à la fois dans tous les quartiers où ma préſence ſera néceſſaire.... Heureuſement j'ai déja bon nombre de ſubſtituts, de bonnes têtes, là, bien conditionnées, ſur leſquelles je peux compter comme ſur moi-même. De jeunes Marquis, de vieilles Douarières, de petits Abbés, de bons maris.... Enfin, dans la robe, la Finance ou l'épée, j'ai des repréſentans par-tout ; & cela m'épargne un peu.

MOMUS.

Comment donc! mais ſans cela vous n'y pouriez pas réſiſter. Eh ma, foi, c'eſt un compliment à vous faire; parmi ces repréſentans-là, il y en a que vous avez ſi bien ſtylés qu'on les prendroit pour vous-même.

LA FOLIE.

Ne penſez pas rire. Je vous aſſure qu'il n'y a preſque pas de jour où ils ne s'aviſent de faits ſi extravagans, ſi incroyables, qu'ils me feroient honneur à moi-même, & que quelquefois j'en ſuis jalouſe.

MOMUS.

Je le crois bien. Auſſi pour faire de bons élèves, rien n'eſt tel que de leur prêcher d'exemple.

LA FOLIE.

Et ſur-tout de trouver des caractères bien diſpoſés. Ah! la bonne Ville que celle-ci pour moi! L'heureux climat! Oh! je ſuis ici dans mon centre. Petits ou Grands, vieux, jeunes, riches ou pauvres..... L'enfant qui bégaye, l'homme qui croit raiſonner, le vieillard qui radotte; tout reçonnoît mes loix. Invoquée par les uns, adorée par les autres; protégeant celui-ci, inſpirant celui-là, chaque jour m'amène de nouveaux honneurs, & chaque inſtant de nouveaux triomphes.

MOMUS.

Il eſt vrai que je ne connois pas de divinité plus encenſée que vous.

LA FOLIE.

Ni qui mérite mieux de l'être, convenez-en. A qui voulez-vous que les mortels portent leur

hommage? Seroit-ce à l'Amour, ce petit Dieu des Céladons & des Tircis, qui ne ſe nourrit que de ſoupirs, qui ne vous entretient que de fadeurs, & qui à la fin du Roman meurt de langueur, ſi je n'ai pas la charité de le reſſuſciter moi-même, par quelques traits de mon invention.

MOMUS.

Effectivement.

LA FOLIE.

Iront-ils invoquer le Dieu des richeſſes? Eh! que feroient-ils ſans moi de ſes faveurs? Quand ils en ſont comblés, ne faut-il pas encore que je leur apprenne le ſecret de diſſiper ſes tréſors?

MOMUS.

Ce n'eſt pas-là la moindre de vos occupations.

LA FOLIE.

S'adreſſeront-ils à la Science? Iront-ils pâlir ſur des in-folio, dévorer des volumes pour s'inſtruire? Eh! mon cher! ils trouveront encore mon nom à la tête de l'Ouvrage.

MOMUS.

Il paroît, ma chère ſœur, que vous connoiſſez bien tous vos avantages.

LA FOLIE.

Et pourquoi les ignorer? La Folie eſt un don du Ciel & la conſolatrice de l'humanité.... Je ne parle pas de ces Folies noires & haïſſables qui dégénèrent en vices deſtructeurs.... Nous parlons de ces folies gaies, légères & aimables, compagnons du plaiſir, de l'honneur & de la gloire, & qui compoſent enſemble le caractère charmant de cette Nation qui nous reçoit ſi bien.

MOMUS.

Oui, vous avez raiſon, ma ſœur, uniſſons nous pour lui payer le tribut de reconnoiſſance que nous lui devons. Paſſez ici votre quartier d'Hiver, ma maiſon eſt à votre ſervice. Invitons-y en détail tout un Peuple dont nous ſommes jaloux de faire les amuſemens. Et puiſſe-t-il convenir en nous y voyant enſemble, qu'attiré par la Folie, il y a trouvé le plaiſir !

LA FOLIE, *à ſa ſuite.*

Allons, mes amis, prenons poſſeſſion de notre logement, & diſpoſons tout pour y recevoir de notre mieux les compagnies qui viendront nous honorer de leurs viſites.

MOMUS.

Ma ſœur, en vous laiſſant la maitreſſe abſolue chez moi, je dois cependant vous prévenir que j'ai ici un ancien Locataire que nous devons tous deux bien ménager ; car c'eſt celui qui a toujours le plus achalandé ma maiſon. C'eſt le Dieu du goût. Conſultons-le dans nos fêtes & dans nos jeux, qu'il règle nos divertiſſemens, & qu'il en ſoit toujours l'ame ! Car aux yeux du Public éclairé, le plaiſir n'eſt rien, s'il n'eſt épuré par le bon goût.

LA FOLIE, *au Public.*

Meſſieurs, je vais m'emménager ici dans l'intention de pouvoir vous y amuſer. Puiſſai-je avoir le bonheur d'y réuſſir ! & vous voir revenir ſi ſouvent dans mon nouveau logement, que la quantité de vos viſites m'aide à y payer mon terme !

FIN.

# L'ENRÔLEMENT SUPPOSÉ, COMÉDIE EN UN ACTE,

*Représentée pour la premiere fois sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, en 1781.*

PRIX, DOUZE SOUS.

*A TOULOUSE,*

Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome, au coin de la rue Dumai.

M. DCC. LXXXII.

*Avec Approbation & Permiſſion.*

*PERSONNAGES.* ACTEURS.

THOMAS, *Fort de la Halle.* *M. Dorvigny.*

Madame SIMONNE, *Maîtreſſe Fruitière Orangère.* *Mlle. Leprieur.*

VIEUX - CANON, *vieux Sergent.* *M. Baroteau.*

GUILLAUME, *Fils de Madame Simonne.* *M. Beaulieu.*

FANCHON, *Marchande de Pommes, fille de Jerôme.* *Mlle. Deſtrées.*

---

*La Scène eſt dans la Chambre de Thomas.*

# L'ENRÔLEMENT SUPPOSÉ, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

FANCHON, *ſeule.*

QUEUBLE hiſtoire que cet amour ! comme ça vous met ſans deſſus deſſous ! Ça vous trimouſſe la tête, que vous ne penſez qu'à ça ; & le cœur vous bat comme eune horloge. Quand on eſpère encore, ça n'eſt pas ſi tant terrible ; mais ce que je deſire, moi, je n'en tâterai pas. J'aime Guillaume, & Guillaume m'aime. Lui z'& moi, je nous adorons d'une ardeur impoſſible ; eh ben, tout s't'amour-là, c'eſt comme bon ſoir. Mame Simonne a' ne veut pas que ſon fils m'épouſe : par rapport qu'alle eſt riche, elle, & qu'en fait d'écus mon pere n'eſt pas calé Par ainſi, j'avons beau y avoir promis tout ce qu'on peut ſe promettre, pourrons nous rien tenir.

## SCENE II.

FANCHON, GUILLAUME.

GUILLAUME.

AH ! bon ! v'là que t'es cheux toi ; j'en ſis ben aiſe.

FANCHON.

Queuque tu me veux, mon pauvre Guillaume ?

GUILLAUME.

Ecoute, Fanchon, que je te diſe. Ce matin, ma mere m'a t'encore parlé au ſujet de ton chapite.

FANCHON.

A' n'a pas fait mon éloge, pas vrai ?

GUILLAUME.

Oh ! ça, tu l'as dit. Mais je n'écoute pas ça, moi. Quand on ne chante pas tes louanges, mon cœur me bouche les oreilles.

FANCHON.

Pourquoi donc que ſte mere Simonne a comme ça z'un velin contre moi ?

GUILLAUME.

Eh pardine ! tu le ſais ben. C'eſt que ton pere ne t'a pas amaſſé de noyaux. Ma mere qu'aime ça, & qu'en a pas mal, a' veut à toutes forces que j'épouſe la fortune. Mais, moi, Fanchon, tu le ſais, j'aime mieux eune fille qu'un ſac ; & ce qu'on careſſe a ben pus de prix pour moi, que ce qui ſe compte.

FANCHON.

Ben obligé de la préfarence, Guillaume ; mais quoique ça, mon ami, je nous vois dans la peine, parce qu'enfin ta mere eſt ta mere.

GUILLAUME.

Eh ben ! qu'eſt que ça dit, ça ?

FANCHON.

Ça dit que t'es ſon fils, & que tu ſeras ben obligé de.....

GUILLAUME.

Obligé ?... Non, le diable m'emporte ! j'y ai ben dit ce matin. Quoique ça j'y ai parlé raiſon, t'entends ben. Comme j'y ai dit : ma mere, vous faites là votre renchérie. Eh ! mais, gny a pas tant de différence entre Fanchon s'& vous.

FANCHON.

Ah ! Guillaume, ſi-fait.

GUILLAUME.

Où que t'en trouves donc tant, toi ? Ma mere eſt Fruquiere-Orangere, c'eſt vrai ; mais, toi, eſt que tu ne vends pas des fruits, auſſi ?

FANCHON.

Ah ! ben, oui ; mais.... ta mere vous a t'eune belle boutique dans ſte Halle, ben ſolide, ben établie ; au lieur que moi, je vous ai mon inventaire, avec quoi que je trime dans Paris, & pis v'là tout.

GUILLAUME.

Mais enfin, vos marchandiſes ſon de même acabit, p't'être.

FANCHON.

C'eſt vrai ; mais la ſienne attend le chaland, & la miennne court après : ça fait z'une différence.

GUILLAUME.

Quiens, Fanchon, t'as beau dire & beau faire. Un amant z'enflammé comme je peux t'être, ne calcule que l'z'appas de ſon objet z'adorable. Et pis je ne fais pas le gros, moi ; je ſais que je ne ſis preſque rien : c'eſt pourquoi que t'es chauſſure à mon pied ; & en dépit de tout, tu ſeras ma femme.

FANCHON.

Hier encore, ta mere diſoit que ça ne ſeroit pas ; qu'alle y perdroit putôt ſon latin.

GUILLAUME.

Oh ! ſon latin, a' ne peut pas le perdre ; le Rudiment z'& elle n'ont jamais paſſé par la même porte. Mais ce matin, j'y ai dit que dans s't'affaire-la a' pourroit ben y perdre ſon fils.

FANCHON.

Ah ! c'eſt fort ça.

GUILLAUME.

C'eſt comme ça. Ou je me marie z'avec toi, ou ben j'épouſe.... un fuſil.

FANCHON.

Quoi ! Guillaume, tu t'engagerois.

GUILLAUME.

Pourquoi pas.

FANCHON.

Ah ! mon ami, tu me fais peur. Et les boulets qui viendront t'apoſtroſier.

GUILLAUME.

Quiens ! comme t'y vas, toi ! Tu me mets tout de

ſuite à la gueule du canon. Oh ! ça n'iroit pas juſque là, va. Ma mere aime l'argent ; mais dans le fond, a' m'aime encore davantage ; avec ça que je mene tout ſon commerce. Dès qu'a'me verroit la cocarde, a' viendroit bentôt à jubé. Et quiens, Fanchon ; entre nous, ſi a' s'entête toujoux comme ça, je ne connois que ce moyen-la de la déſoſtiner.

FANCHON.

Pis que c'eſt comme ça, fais ce qui faut faire, & dépêche-toi : parce qu'enfin je t'aime, c'eſt vrai ; mais le plaiſir eſt le paiement de l'amour. Je ſis intéreſſé, moi ; je ne voudrois pas t'avoir aimé *gratis*.

GUILLAUME

Laiſſe faire, vas ; je ne te ferai pas banqueroute. Quiens, faut que je te donne des arrhes.

( *Guillaume embraſſe Fanchon.* ).

## SCENE III.

*Les Précédens*, THOMAS.

THOMAS, *entrant, quand Guillaume embraſſe Fanchon.*

EH ben ? qu'eſt que c'eſt que ça, donc ?

GUILLAUME.

Ah ! bon jour, pere Thomas.... C'eſt que.... je parlions....

THOMAS.

Eſt qu'ous êtes ſourds, pour vous parler de ſi près ?

FANCHON.

Ah ! mon pere, c'étoit une politeſſe de Guillaume.

THOMAS.

Oui ! de la politeſſe. I' en a trop, lui ; & ſa mere pas t'aſſez.

GUILLAUME.

Quoi qu'ous voulez donc dire, pere Thomas ?

THOMAS.

Oh ! je m'entends, vas.... Morgué !... Tu vois ben ce moule de gand là ?

GUILLAUME.

Eh ben ?

THOMAS.

Eh ben, ta mere eſt une femme ; je ne te dis que ça.

FANCHON.

A quoi que ça rime donc, mon pere ? Vous avez l'air tout choſe.

THOMAS.

Je t'aime ben z'encore, toi, avec ton choſe ! Je dis que tout-à-l'heure la mere Simonne a ben fait d'avoir ſon ſeſque. Si tout auſſi ben Guillaume avoit z'un homme pour mere, je vous l'aurois fleurie d'eune géroflée z'à cinq feuilles, qu'alle auroit vu z'à la fois tous les verberes de Paris.

GUILLAUME.

Qu'eſt qu'a' vous a fait donc, pere Thomas ?

THOMAS.

Ce qu'a' m'a fait ? A' s'en vient là dans ſte Halle me flanquer z'eune opprobe ſous le nez des paſſans, que c'étoit comme eune avance.

GUILLAUME.

A mon ſujet, je gage ?

THOMAS.

Sans doute ; & pis au tien, Fanchon. A' vient me dire que ma fille débauche ſon fils.

FANCHON.

A ! peut-on dire ça )

THOMAS.

Auſſi là-deſſus, tout le monde y a tumbé ſur le corps. Gny a point z'un Fort de la Halle qui n'y ait rivé ſon cloud. Oh ! ça, on t'a ben juſtifiée.

GUILLAUME.

Monſieur Thomas, je ſis fâché de ça, voyez ; mais ça ſe ſechera. Je m'en vais trouver ma mere, &.....

THOMAS.

Ne va pas trop faire le rebecca, pourtant. T'es ſon fils à ſte femme. Faut li faire patte de velours ; mais dis li qu'alle a tort, parce que ma fille eſt ſage de pis les pieds juſqu'à la tête.

FANCHON.

Oh ! pardine ! mon pere, pour ce qu'eſt de ma ſageſſe, Guillaume ſait ben que ça ne fait pas le plus petit plis.

GUILLAUME.

Je connois ta vertu, Fanchon. Auſſi je te jure par elle que tu ſeras ma femme.

THOMAS.

Dame ! écoute donc, moi ; je ne m'y oppoſe pas à ça. C'eſt ta mere qui ne veux pas en démordre.

GUILLAUME.

Elle en démordera, pere Thomas ; & toi, Fanchon,

compte de d'ſus la fermeté de ma tendreſſe. Mon amour viendra z'au but ; je m'en fais fort. Vas, ma petite, juſqu'à préſent j'avons t'eu l'honnêteté de ne nous faire que des promeſſes ; mais bentôt je réparerons le temps perdu. Adieu, pere Thomas. Tu ſais ce que je t'ai promis, Fanchon, eh ben, c'eſt clair..... Je ſuis le fils de ma mere, je l'avoue ; mais je ſuis l'amant de Fanchon. Je connois t'à fond toute la force de la nature ; je veux de d'même faire connoître celle de l'amour, &..... je m'en vais voir à voir ça.....

( *Guillaume ſort.* )

## SCENE IV.

THOMAS, FANCHON.

THOMAS.

Diable ! il paroît ben déciſif. Qu'eſt qu'il t'a donc dit qu'il feroit ?

FANCHON.

Dame ! je ne ſais pas, moi. Il dit qu'il a z'un moyen de venir à bout de ſa mere.

THOMAS.

Dieu veuille qu'il réuſſiſſe ; car ça m'ennuye ben, toujours. Auſſi, t'es terrible, toi.

FANCHON.

Pourquoi ça donc, mon pere ?

THOMAS.

Eh pardine ! c'eſt tout ſimple. Dans ſte Halle, y a là z'un tas de garçons qui font leux farces, qui aguiſent les filles, qui ſont drôles, enfin ; ça n'eſt pas riche, mais ça gagne ſa vie ben gentiment. V'là ce qu'il te falloit, à toi. Pas du tout, tu vas t'entre-flamer d'amour avec un créſus, auprès de nous.

FANCHON.

Dame ! mon pere, c'eſt ſti-là qui m'a donné dans l'œil.

THOMAS.

Falloit fermer les yeux, Manzelle, & ne pas le regarder. Vous voyez pas tout l'embarras que ça me cauſe ?

FANCHON.

Je vous aime ben comme ça, vous. Eſt qu'on eſt maî-

tre

tre de ça, donc ? L'amour nous vient comme une envie d'éternuer. Ce garçon m'a vue, j'y ai plû, je l'ai vu, il m'a plû ; il me l'a dit ; j'y ai dit : ça s'eſt fait tout de ſuite, mon pere.

THOMAS.

Falloit pas comme ça couper z'au court. De dépis ce temps-là, vous vous êtes attiſés l'un l'autre dans votre ardeur ; votre tendreſſe eſt enracinée comme tous les diables. La belle avance ! La mere Simone a' ne veut pas de toi, z'à préſent. Te v'là propre.

FANCHON, *prête à pleurer.*

Eh ! mais, mon pere, que voulez-vous que j'y faſſe ? J'ai z'un cœur, moi.

THOMAS.

Gny a pas de mal à ça, Mam'zelle ; mais je voudrois que ce cœur-là ne ſe ſoit pas enguillaumé.

FANCHON, *pleurant.*

C'eſt pas ma faute à moi, & pis c'eſt fait.

THOMAS.

Allons, vl'à que t'es dans la Dragédie. Quiens, ça me ſcie le dos, moi, tes pleurs. Eh ben, j'ai tort, là. Prends que je n'aie rien dit. Ça s'arrangera, ce mariage. Vas, laiſſe faire Guillaume ; ça ira tout ſeul.

FANCHON.

Pardine ! pourquoi pas !

THOMAS.

Quand je te le dis. Allons, pas de chagrin. Ne parlons pus de ça. J'avons beſoin de gaîté. V'là ton oncle qu'eſt ici, & qui va venir.

FANCHON.

Lequel donc, mon pere ?

THOMAS.

C'eſt ton oncle le Sergent.

FANCHON.

Oh ! y a ben long-temps que je ne l'ai pas vu.

THOMAS.

Je me ſuis trouvé là dans ſte Halle comme il arrivoit. Je croyois que c'étoit un rêve. Il eſt allé ici à côté. Tu vas le voir tout-à-l'heure. J'y ai dit que je déjeunerions. Aſſiſ, tâche de nous tripotter queuque choſe.

FANCHON.

C'eſt facile, ça. J'y vas, mon pere.

THOMAS.

Oui, arrange-nous ça.

(*Fanchon ſort.*)

*PERSONNAGES.* ACTEURS.

THOMAS, *Fort de la Halle.* *M. Dorvigny.*

Madame SIMONNE, *Maîtreſſe Fruitière Orangère.* *Mlle. Leprieur.*

VIEUX - CANON, *vieux Sergent.* *M. Baroteau.*

GUILLAUME, *Fils de Madame Simonne.* *M. Beaulieu.*

FANCHON, *Marchande de Pommes, fille de Jerôme.* *Mlle. Deſtrées.*

---

*La Scène eſt dans la Chambre de Thomas.*

# L'ENRÔLEMENT SUPPOSÉ, COMÉDIE.

## SCENE PREMIERE.

FANCHON, *ſeule.*

QUEUBLE hiſtoire que cet amour ! comme ça vous met ſans deſſus deſſous ! Ça vous trimouſſe la tête, que vous ne penſez qu'à ça ; & le cœur vous bat comme eune horloge. Quand on eſpère encore, ça n'eſt pas ſi tant terrible ; mais ce que je deſire, moi, je n'en tâterai pas. J'aime Guillaume, & Guillaume m'aime. Lui z'& moi, je nous adorons d'une ardeur impoſſible ; eh ben, tout s't'amour-là, c'eſt comme bon ſoir. Mame Simonne a' ne veut pas que ſon fils m'épouſe : par rapport qu'alle eſt riche, elle, & qu'en fait d'écus mon pere n'eſt pas calé Par ainſi, j'avons beau nous avoir promis tout ce qu'on peut ſe promettre, je ne pourrons nous rien tenir.

## SCENE II.

FANCHON, GUILLAUME.

GUILLAUME.

AH ! bon ! v'là que t'es cheux toi ; j'en ſis ben aiſe.

FANCHON.

Queuque tu me veux, mon pauvre Guillaume ?

GUILLAUME.

Ecoute, Fanchon, que je te diſe. Ce matin, ma mere m'a t'encore parlé au ſujet de ton chapite.

FANCHON.

A' n'a pas faiſ mon éloge, pas vrai ?

GUILLAUME.

Oh ! ça, tu l'as dit. Mais je n'écoute pas ça, moi. Quand on ne chante pas tes louanges, mon cœur me bouche les oreilles.

FANCHON.

Pourquoi donc que ſte mere Simonne a comme ça z'un velin contre moi ?

GUILLAUME.

Eh pardine ! tu le ſais ben. C'eſt que ton pere ne t'a pas amaſſé de noyaux. Ma mere qu'aime ça, & qu'en a pas mal, a' veut à toutes forces que j'épouſe la fortune. Mais, moi, Fanchon, tu le ſais, j'aime mieux eune fille qu'un ſac ; & ce qu'on careſſe a ben pus de prix pour moi, que ce qui ſe compte.

FANCHON.

Ben obligé de la préfarence, Guillaume ; mais quoique ça, mon ami, je nous vois dans la peine, parce qu'enfin ta mere eſt ta mere.

GUILLAUME.

Eh ben ! qu'eſt que ça dit, ça ?

FANCHON.

Ça dit que t'es ſon fils, & que tu ſeras ben obligé de.....

GUILLAUME.

Obligé ?... Non, le diable m'emporte ! J'y ai ben dit ce matin. Quoique ça j'y ai parlé raiſon, t'entends ben. Comme j'y ai dit : ma mere, vous faites là votre renchérie. Eh ! mais, gny a pas tant de différence entre Fanchon z'& vous.

FANCHON.

Ah ! Guillaume, ſi-fait.

GUILLAUME.

Où que t'en trouves donc tant, toi ? Ma mere eſt Fruquiere-Orangere, c'eſt vrai ; mais, toi, eſt que tu ne vends pas des fruits, auſſi ?

FANCHON.

Ah ! ben, oui ; mais.... ta mere vous a t'eune belle boutique dans ſte Halle, ben ſolide, ben établie ; & lieur que moi, je vous ai mon inventaire, avec quoi que je txime dans Paris, & pis v'là tout.

GUILLAUME.

Mais enfin, vos marchandiſes ſon de même acabit, p't'être.

FANCHON.

C'eſt vrai ; mais la ſienne attend le chaland, & la miennne court après : ça fait z'une différence.

GUILLAUME.

Quiens, Fanchon, t'as beau dire & beau faire. Un amant z'enflammé comme je peux t'être, ne calcule que l'z'appas de ſon objet z'adorable. Et pis je ne fais pas le gros, moi ; je ſais que je ne ſis preſque rien : c'eſt pourquoi que t'es chauſſure à mon pied ; & en dépit de tout, tu ſeras ma femme.

FANCHON.

Hier encore, ta mere diſoit que ça ne ſeroit pas ; qu'alle y perdroit putôt ſon latin.

GUILLAUME.

Oh ! ſon latin, a' ne peut pas le perdre ; le Rudiment z'& elle n'ont jamais paſſé par la même porte. Mais ce matin, j'y ai dit que dans s't'affaire-la a' pourroit ben y perdre ſon fils.

FANCHON.

Ah ! c'eſt fort ça.

GUILLAUME.

C'eſt comme ça. Ou je me marie z'avec toi, ou ben j'épouſe.... un fuſil.

FANCHON.

Quoi ! Guillaume, tu t'engagerois.

GUILLAUME.

Pourquoi pas.

FANCHON.

Ah ! mon ami, tu me fais peur. Et les boulets qui viendront t'apoſtroſer.

GUILLAUME.

Quiens ! comme t'y vas, toi ! Tu me mets tout de

ſuite à la gueule du canon. Oh ! ça n'iroit pas juſque là, va. Ma mere aime l'argent ; mais dans le fond, a' m'aime encore davantage ; avec ça que je mene tout ſon commerce. Drès qu'a'me verroit la cocarde, a' viendroit bentôt à jubé. Et quiens, Fanchon ; entre nous, ſi a' s'entête toujoux comme ça, je ne connois que ce moyen-la de la déſoſtiner.

FANCHON.

Pis que c'eſt comme ça, fais ce qui faut faire, & dépêche-toi : parce qu'enfin je t'aime, c'eſt vrai ; mais le plaiſir eſt le paiement de l'amour. Je ſis intéreſſé, moi ; je ne voudrois pas t'avoir aimé *gratis*.

GUILLAUME

Laiſſe faire, vas ; je ne te ferai pas banqueroute. Quiens, faut que je te donne des arrhes.

( *Guillaume embraſſe Fanchon.* )

## SCENE III.

*Les Précédens*, THOMAS.

THOMAS, *entrant, quand Guillaume embraſſe Fanchon.*

EH ben ? qu'eſt que c'eſt que ça, donc ?

GUILLAUME.

Ah ! bon jour, pere Thomas.... C'eſt que.... je parlions....

THOMAS.

Eſt qu'ous êtes ſourds, pour vous parler de ſi près ?

FANCHON.

Ah ! mon pere, c'étoit eune politeſſe de Guillaume.

THOMAS.

Oui ! de la politeſſe. I' en a trop, lui ; & ſa mere pas t'aſſez.

GUILLAUME.

Quoi qu'ous voulez donc dire, pere Thomas ?

THOMAS.

Oh ! je m'entends, vas.... Morgué !... Tu vois ben ce moule de gand là ?

GUILLAUME.

Eh ben ?

THOMAS.

Eh ben, ta mere eſt une femme ; je ne te dis que ça.

FANCHON.

A quoi que ça rime donc, mon pere ? Vous avez l'air tout choſe.

THOMAS.

Je t'aime ben z'encore, toi, avec ton choſe ! Je dis que tout-à-l'heure la mere Simonne a ben fait d'avoir ſon ſeſque. Si tout auſſi ben Guillaume avoit z'un homme pour mere, je vous l'aurois fleurie d'eune géroflée z'à cinq feuilles, qu'alle auroit vu z'à la fois tous les verberes de Paris.

GUILLAUME.

Qu'eſt qu'a' vous a fait donc, pere Thomas ?

THOMAS.

Ce qu'a' m'a fait ? A' s'en vient là dans ſte Halle me flanquer z'eune opprobe ſous le nez des paſſans, que c'étoit comme eune avance.

GUILLAUME.

A mon ſujet, je gage ?

THOMAS.

Sans doute ; & pis au tien, Fanchon. A' vient me dire que ma fille débauche ſon fils.

FANCHON.

A ! peut-on dire ça )

THOMAS.

Auſſi là-deſſus, tout le monde y a tumbé ſur le corps. Gny a point z'un Fort de la Halle qui n'y ait rivé ſon cloud. Oh ! ça, on t'a ben juſtifiée.

GUILLAUME.

Monſieur Thomas, je ſis fâché de ça, voyez ; mais ça ſe ſechera. Je m'en vais trouver ma mere, &.....

THOMAS.

Ne va pas trop faire le rebecca, pourtant. T'es ſon fils à ſte femme. Faut li faire patte de velours ; mais dis li qu'alle a tort, parce que ma fille eſt ſage de pis les pieds juſqu'à la tête.

FANCHON.

Oh ! pardine ! mon pere, pour ce qu'eſt de ma ſageſſe, Guillaume ſait ben que ça ne fait pas le plus petit plis.

GUILLAUME.

Je connois ta vertu, Fanchon. Auſſi je te jure par elle que tu ſeras ma femme.

THOMAS.

Dame ! écoute donc, moi, ie ne m'y oppoſe pas à ça. C'eſt ta mere qui ne veux pas en démordre.

GUILLAUME.

Elle en démordera, pere Thomas ; & toi, Fanchon,

compte de d'ſus la fermeté de ma tendreſſe. Mon amour viendra z'au but ; je m'en fais fort. Vas, ma petite, juſqu'à préſent j'avons t'eu l'honnêteté de ne nous faire que des promeſſes ; mais bentôt je réparerons le temps perdu. Adieu, pere Thomas. Tu ſais ce que je t'ai promis, Fanchon, eh ben, c'eſt clair..... Je ſuis le fils de ma mere, je l'avoue ; mais je ſuis l'amant de Fanchon. Je connois t'à fond toute la force de la nature ; je veux de d'même faire connoître celle de l'amour, &..... je m'en vais voir à voir ça.....

( *Guillaume ſort.* )

## SCENE IV.

THOMAS, FANCHON.

THOMAS.

Diable ! il paroît ben déciſif. Qu'eſt qu'il t'a donc dit qu'il feroit ?

FANCHON.

Dame ! je ne ſais pas, moi. Il dit qu'il a z'un moyen de venir à bout de ſa mere.

THOMAS.

Dieu veuille qu'il réuſſiſſe ; car ça m'ennuye ben, toujours. Auſſi, t'es terrible, toi.

FANCHON.

Pourquoi ça donc, mon pere ?

THOMAS.

Eh pardine ! c'eſt tout ſimple. Dans ſte Halle, y a là z'un tas de garçons qui font leux farces, qui aguiſent les filles, qui ſont drôles, enfin ; ça n'eſt pas riche, mais ça gagne ſa vie ben gentiment. V'là ce qu'il te falloit, à toi. Pas du tout, tu vas t'entre-flamer d'amour avec un créſus, auprès de nous.

FANCHON.

Dame ! mon pere, c'eſt ſti-là qui m'a donné dans l'œil.

THOMAS.

Falloit fermer les yeux, Manzelle, & ne pas le regarder. Vous voyez pas tout l'embarras que ça me cauſe ?

FANCHON.

Je vous aime ben comme ça, vous. Eſt qu'on eſt maî-

tre

tre de ça, donc ? L'amour nous vient comme une envie d'éternuer. Ce garçon m'a vue, j'y ai plû; je l'ai vu, il m'a plû ; il me l'a dit ; j'y ai dit : ça s'eſt fait tout de ſuite, mon pere.

THOMAS.

Falloit pas comme ça couper z'au court. De dépis ce temps-là, vous vous êtes attiſés l'un l'autre dans votre ardeur ; votre tendreſſe eſt enracinée comme tous les diables. La belle avance ! La mere Simone a' ne veut pas de toi, z'à préſent. Te v'là propre.

FANCHON, *prête à pleurer.*

Eh ! mais, mon pere, que voulez-vous que j'y faſſe ? J'ai z'un cœur, moi.

THOMAS.

Gny a pas de mal à ça, Mam'zelle ; mais je voudrois que ce cœur-là ne ſe ſoit pas enguillaumé.

FANCHON, *pleurant.*

C'eſt pas ma faute à moi, & pis c'eſt fait.

THOMAS.

Allons, vl'à que t'es dans la Dragédie. Quiens, ça me ſcie le dos, moi, tes pleurs. Eh ben, j'ai tort, là. Prends que je n'aie rien dit. Ça s'arrangera, ce mariage. Vas, laiſſe faire Guillaume ; ça ira tout ſeul.

FANCHON.

Pardine ! pourquoi pas !

THOMAS.

Quand je te le dis. Allons, pas de chagrin. Ne parlons pus de ça. J'avons beſoin de gaîté. V'là ton oncle qu'eſt ici, & qui va venir.

FANCHON.

Lequel donc, mon pere ?

THOMAS.

C'eſt ton oncle le Sergent.

FANCHON.

Oh ! y a ben long-temps que je ne l'ai pas vu.

THOMAS.

Je me ſuis trouvé là dans-ſte Halle comme il arrivoit. Je croyois que c'étoit un rêve. Il eſt allé ici à côté. Tu vas le voir tout-à-l'heure. J'y ai dit que je déjeûnerions. Ainſi, tâche de nous tripotter quequ'e choſe.

FANCHON.

C'eſt facile, ça. J'y vas, mon pere.

THOMAS.

Oui, arrange-nous ça.

(*Fanchon ſort.*)

FANCHON.

Moi, mon oncle ? Ça va t'à vous ravir.

VIEUX-CANON.

Tant mieux m'nenfant ! tant mieux ! Comme la v'là grandie ! Çà nous pouſſe, ça, Thomas.

THOMAS.

Ah ! que veux-tu ? J'en avons pouſſé d'autres, chacun ſon tour. Allons, Fanchon, donne-nous de quoi mouiller la converſation.

FANCHON.

Je ſis t'à vous, mon pere.

( *Elle avance ſur l'Avant-ſcene la table qui eſt ſur le Théâtre, & elle y poſe le broc. Puis elle ſort pour aller chercher du pain & des couverts.* )

## SCENE VIII.

THOMAS, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON.

V'là cane ménagere dans toutes les regles.

THOMAS.

Oui. Reſſouviens-toi de ſa mere ; c'eſt tout ſon portrait.

VIEUX-CANON.

Queu plaiſir que d'avoir d'z'enfans comme ça.

THOMAS.

Oui ; mais c'eſt pas quand il faut les marier.....

( *Fanchon rentre, & apporte du pain & des couverts qu'elle met ſur la table.* )

THOMAS, *continuant en voyant Fanchon.*

Chut ! ne parlons pas de ça.

( *Fanchon reſſort pour aller chercher le fricot.* )

VIEUX-CANON.

Comme elle eſt leſte ! Faudroit pas que ça vienne dans une Armée, da ! nos lurons vous bloqueroient ça.....

THOMAS.

Oh ! a' ſoutiendroit ben le ſiege.

## SCENE IX.

THOMAS, VIEUX-CANON, FANCHON.

FANCHON, *rentrant, un plat en main.*

QUand vous voudrez, mon pere.

THOMAS, *s'aſſeyant.*

Allons, Vieux-canon; v'là un tabouret qui te tend les bras, mon ami. Caſſons la croûte.

*(Ils s'aſſeyent. Fanchon au milieu de la table, en face du Public, & Thomas & Vieux-canon aux deux côtés.)*

THOMAS, *continuant & verſant à boire.*

D'abord, buvons. Ça nous ouvrira la vallée d'Angoulême.

VIEUX-CANON.

Ben dit.

THOMAS, *choquant avec Vieux-canon.*

A ta ſanté.

VIEUX-CANON, *choquant avec Thomas.*

De tout mon cœur.

FANCHON, *choquant avec ſon pere.*

Santé, mon pere. *(Elle va pour boire & ſe reprend.)* Que je ſis bête! *(Elle choque avec ſon oncle.)* Et mon oncle auſſi.

VIEUX-CANON, *choquant avec Fanchon.*

A ta ſanté, ma fille.

THOMAS, *montrant le plat à Vieux-canon.*

Ah! ça, Vieux-canon, vois; cherche ta vie. Ça ne vaut pas grand'choſe; mais c'eſt de bon cœur.

VIEUX-CANON.

Tu te moques. Un Soldat n'eſt pas difficile. Souvent nous ne déjeunons pas ſi ben que ça.

FANCHON.

C'eſt vrai, mon oncle. On dit que queuque fois ces gens de l'armée n'en ont pas pus qu'il ne faut.

VIEUX-CANON.

Ah! dame, y a d'z'inſtans qu'on eſt à court; mais ça revient.

THOMAS.

Queu belle choſe pourtant qu'une armée toute en guierre, enfilée comme ça en rangs d'oignons, pas vrai?

VIEUX-CANON.

Oüi. Ça a eune bonne tournure, mais c'eſt après le combat, quand on a eu l'avantage, qu'il faut voir ça!

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

T'as raiſon. C'eſt ce qu'on fait quand on a battu l'Ennemi.

THOMAS.

Et quand c'eſt lui qu'a le deſſus?

VIEUX-CANON.

On boit encore, ſi on en trouve, pour reprendre des forces, & li rendre la pareille. C'eſt vrai qu'on ne boit pas ſi gaiement; mais ne parlons pas de ça.

FANCHON.

Oui, parlons de la victoire.

VIEUX-CANON.

Oh! ça, c'eſt eune différence. Gny a pas de fête comme ça. C'eſt eune bombance! Les futailles des Ennemis qui ſont à cul comme leux Maîtres. On s'en donne.... C'eſt eune bénédiction. Et pis on boit à la ſanté de celui dont on vient de gagner la cauſe.

THOMAS.

Ah! ah! comme les chapeaux ſautent!

VIEUX-CANON.

Et les cœurs de d'même.

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

Vas comme il eſt dit.... Allons, Fanchon.

FANCHON.

Ah! mon oncle, je ne bois pas ſi ben que vous.

VIEUX-CANON.

Mon enfant, chaque âge a ſes perfections.

THOMAS.

Sans doute. T'en as une, toi, qu'eſt ben déperfectionnée cheux nous.

## SCENE X.

*Les précédens*, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'Eſt encore moi.

THOMAS.

Eh ben ?

GUILLAUME.

Ma mère vient z'encore de cuiraſſer ſon cœur contre les ſupplications de mon amour. J'ai z'employé toute la rubrique de l'éloquence qu'un fils peut z'avoir ; mais j'ai vu z'affaire à d'z'oreilles aveugles, où ce que mes paroles n'ont pas pu s'y faire jour. Ainſi donc, pere Thomas, à l'émétique faut de grands maux. Mon parti z'eſt pris.

THOMAS.

Comme alle eſt entêtée donc, ſte mère Simonne ! En vérité, Guillaume, t'es le fils d'eune mule, dis ! Et quel parti que t'as pris ?

GUILLAUME.

Le parti de la guerre.

THOMAS, *ſe levant & ſurpris.*

Comment ?

FANCHON, *ſe levant & ſurpriſe.*

Ah ! Guillaume !

VIEUX-CANON, *ſe levant fièrement.*

Tant mieux ! mon camarade. Vous v'là au ſervice d'un bon Maître.

GUILLAUME.

Je n'y ſuis pas t'encore.

VIEUX-CANON.

Tant pis !

GUILLAUME.

Mais vous, Monſieur, qui venez t'ici comme un à propos, il ne tient qu'à vous.

VIEUX-CANON.

Tant mieux ! Votre affaire ſera bientôt toiſée.

THOMAS.

Mais, mon frere, c'eſt l'Amant de Fanchon.

GUILLAUME.

Monſieur eſt votre frere ?

VIEUX-CANON.

A votre ſervice.

GUILLAUME.

Tant mieux ! Je veux m'engager pour devenir votre neveu. C'eſt un ſtratagême qui m'eſt néceſſaire, parce que pourquoi : drès que ma mere me verra l'habit de d'ſus le corps, al' m'aime, al' ſe déſolera, al' s'attendrira, al' me dégagera, al' me mariera.

THOMAS.

Eh ben, mais, ſi ça s'enfile comme tu le dis, ça n'ira pas ſi mal, je crois.

VIEUX-CANON.

Ah ! ça, mais, ça change la theſe, ça ; entendons-nous. (*A Thomas.*) Tu veux donc que Monſieur Guillaume devienne ton Gendre ?

FANCHON.

Ah ! mon oncle, ſi gny avoit que mon pere, ça iroit tout' dego.

VIEUX-CANON.

Bon ! arrangeons-ça. Jeune homme, je peux vous rendre ſervice, ſans qu'il vous en coûte. Votre enrôlement, à ce que je vois, ne ſeroit qu'une affaire d'argent. Le Maître que je ſers s'arrange ſi bien, qu'il n'en a pas beſoin. Ainſi, je vas vous prêter un habit ; nous ferons une apparence d'engagement. Si votre mere a le cœur tendre comme vous le dites, ſte frime-là ſera ſur elle autant que la vérité.

GUILLAUME.

Ah ! papa, que je vous ai de redevance ! Souffrez que ma reconnoiſſance éclate en votre endroit. Laiſſez-la ce déjeûner ; vous en méritez un meilleur. Choiſiſſez dans tous les déjeûners de Paris ; c'eſt moi qui régale.

THOMAS.

Diable ! t'as là-z'un tranſport ben nourriſſant. Ça me met tout en train, moi. Mais, n'allons pas ſi loin ; allons tout bonnement lever le coude à la petite hôte.

GUILLAUME.

Allons, partons ; au revoir, Fanchon. En ſinant ſt'engagement ſuppoſé, je m'en vas parapher mot' bonheur.

(*Les trois Hommes ſortent.*)

SCÈNE

## SCENE XI.

FANCHON, *ſeule.*

*( Elle range la table & les tabourets. )*

QUe je ſerois contente, ſi ça pouvoit réuſſir ! Ah ! Guillaume, on dit que le mariage eſt le cimetiere de l'amour ; je n'en crois rien. Je me ſens t'un amour qu'a bon appétit ; & tout ce qu'a faim n'a pas envie de mourir.

## SCENE XII.

FANCHON, Madame SIMONNE.

Madame SIMONNE, *entrant.*

TE v'là donc, la belle aux yeux doux ?

FANCHON.

Oui, Madame.

Madame SIMONNE.

Ton pere n'y eſt pas ?

FANCHON.

Non.

Madame SIMONNE.

C'eſt donc toi, mon chou, qui tourne la tête à mon fils, avec ta belle peinture de figure ?

FANCHON.

Ah ça ! je dis, Mame Simonne, ne v'nez pas faire ici votre embaras, parce que....

Madame SIMONNE.

Eh ben ! qu'eſt que tu ferois, Perette ?... Je veux que tu me diſes tout-à-l'heure où ce qu'eſt Guillaume.

FANCHON, *ironiquement.*

Mais il pourroit ben être par-ci, par-là, queuque part, aux environs de queuque endroit.

Madame SIMONNE.

Ah ! tu le prends ſur ce ton-là ?

FANCHON, *ironiquement.*

Oui. C'eſt là ma Muſique à moi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je te ferai connoître mon violon ; tu verras qu'il reſſemble comme deux gouttes d'eau à un coteret. Je t'apprendrai à jetter des dévolus ſur Guillaume. Nous verrons ſi mon fils eſt à ta portée.

FANCHON.

Pourquoi donc pas ? Il n'eſt pas ſi gros Seigneur.

Madame SIMONNE.

Eh, ben ! voyez ſte péronelle qui rabaiſſe ce qu'alle aime.

FANCHON.

Je ne le rabaiſſe pas ; mais pourquoi voulez-vous que je l'éleve pus haut qu'il ne faut.

Madame SIMONNE.

Fanchon, tu me le payeras.

FANCHON.

Eh ben, c'eſt bon.

Madame SIMONNE.

Petite dévergondée !..... J'avois un fils qu'étoit la vertu en mignature. La bagatelle n'y étoit de rien. Il vous paiſoit à travers tout ce ſeſque de la Halle, ſage comme une image. Jamais ça ne ſe regimboit contre moi. Et faut que ſte petite guenon-là vienne me le changer, que je ne le reconnois pus.

FANCHON.

Et moi donc, eſt que vous croyez qu'il ne m'a rien fait, votre fils ? Pardine ! ſi je turlupine Guillaume, il me rend ben la monnoie de ma piece.

Madame SIMONNE.

Et pourquoi penſer comme ça l'un z'à l'autre ?

FANCHON.

Quiens ! ſte queſtion ! Eſt-ce qu'une demande comme ça ſe demande, donc ! Et rappellez-vous donc de votre mari qu'étoit né coëffé, & qu'eſt mort de d'même : eſt-ce que vous ne penſiez pas à ce pauvre cher homme, avant que de l'épouſer ? Eſt-ce qu'il vous eſt venu là comme un accident ?

Madame SIMONNE.

Mais, c'eſt ben différent.

FANCHON.

Et en quoi donc Mame Satan ?

Madame SIMONNE.

Mon mari étoit fait pour moi.

FANCHON.

Quien ! fait pour elle. On y avoit moulé exprès.

Madame SIMONNE.

Sans doute, on m'avoit cherché z'un garçon qui me donnoit un ſouper égal au diner que j'apportois.

FANCHON.

Oh ! je vous vois venir, Mame l'intérêt ; mais ça ne prendra pas avec Guillaume. Il ſe moque des noyaux, lui ; il n'a des yeux que pour mon petit mérite.

Madame SIMONNE.

En vérité, ma petite. Eh ben ! il ne t'aura pas pourtant.

FANCHON.

Dame ! il dit que ſi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je dis que non, trognon.

FANCHON.

Et là, là, Mame ſoupe au lait.

Madame SIMONNE.

Quiens, mon fils n'aime pas les yeux au beurre noir ; faut que j'y mette les tiens.

FANCHON.

N'y venez pas, ou je vous retape.

( *Les deux Femmes, ſe montrant les poings, reſtent dans l'attitude de Combattantes à la vue de Thomas.* )

## SCENE XIII.

LES PRÉCEDENS, THOMAS.

THOMAS, *entrant.*

QUeſt-ce que c'eſt donc que ſt'explication-là.

FANCHON.

C'eſt Mame Simonne qui veut me baſſiner les yeux.

THOMAS.

Morguenne ! Mame Simonne, vous êtes ben téméraire, toujours. Je m'en ai douté que vous feſiez ici votre ſabat. Je vous ai vu paſſé, & je ſuis reſté ſur z'un verre de vin pour vous ſuivre. Croyez-moi, filez doux ; car ſi eune fois la colere m'aveugle, je ne me connoîtrai pus en ſeſque, déja.

Madame SIMONNE.

Pourquoi qu'a me dit qu'alle aura mon fils malgré moi ?

THOMAS.

Eh ! votre fils, que le Diable l'emporte, & vous auſſi !

Madame SIMONNE.

Ah ! mais, Thomas.....

THOMAS.

Pardine ! pour vous parler, faut-il pas prendre des mitaines, tandis que vous prenez le moule des vôtres pour careſſer m'nenfant.

Madame SIMONNE.

Queu dommage ! faut prendre garde, quand on le magne, dea ! ce beau bijou d'Almagne. Et vous croyez que ça épouſera mon fils, ça ?

THOMAS.

Ma foi, on a vu des choſes pus incrédules.

Madame SIMONNE.

On ne verra pas celle-là, Thomas ; ça feroit un beau ménage, pas trop ; oh ! que non. Je ſis comme la Boulangere, moi ; j'ai d'z'écus. Faut que ma bru me reſſemble ; ſans ça, bernique !

THOMAS.

Et qu'eſt qui vous demande tout ça ? Gardez vos écus, & ſur-tout vos ſottiſes.

Madame SIMONNE.

Rendez-moi mon fils, vous autres. Vous m'avez volé ſon cœur, & le v'là aujourd'hui la proie z'amoureuſe de je ne ſais quelle fille.

FANCHON.

Ah ! taiſez-vous donc, Mame Simonne, avec votre fille. Quiens, ſte magniere ! fille... Eſt-ce que vous ne l'avez jamais été, pour me reprocher ça ?

THOMAS.

C'eſt vrai, ça ; & pis ; il ne tient qu'à vous qu'a ne le ſoit pus, fille.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON, *à demi-ivre.*

EH ben ! Thomas, tu me laiſſe-là dans ce Cabaret, comme une ſolitude.

THOMAS.

Ah ! excuſe, mon Vieux-canon ; c'eſt que.....

VIEUX-CANON.

Oui, ſec ! ſec ! je ſuis diablement mouillé, moi. Il a fallu que je boive pour moi & pour toi.

THOMAS.

Eſt que ça te déſole, mon ancien ?

VIEUX-CANON.

Tout au contraire, ça m'égaye ; mais je dis..... (*Il apperçoit Madame Simonne, en trébuchant du côte de Thomas, & il la regarde.*) Quiens ! v'là z'une femme qui me creve les yeux, & je ne la voyois pas.

THOMAS, *à part, & à Vieux-canon.*

C'eſt Mame Simonne, la mere de Guillaume.

VIEUX-CANON, *haut.*

Ah ! ah ! ça ſe laiſſe-t-il embraſſer, une Mame Simonne ? (*Vieux-canon, en trébuchant, va à elle pour l'embraſſer.*)

Madame SIMONNE, *le repouſſant.*

Allons, ouſſe ! je n'aime pas l'ordure.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais la femme, à bas les mains, pas de geſtes.

FANCHON.

Comme ça vous bouſcule un homme, donc, ſte Mame Simonne !

VIEUX-CANON.

C'eſt qu'a n'aime pas le vin, je vois ça.

THOMAS.

Pourquoi donc que ces femmes en veulent tant au Cabaret ; quand on en ſort pourtant, on a ben d'z'intentions pour elles.

VIEUX-CANON.

C'eſt vrai, ça, au moins, Mame Simonne. Moi, tenez, je vous aime, ou cinq cent mille canons me fracaſſent.

Madame SIMONNE.

Eh ben ! me v'là-t-il point z'une conquête ? J'ai envie de m'en faire cadeau, de ſt'amoureux-là ; ça par'ra ma cheminée.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais je dis au bout du compte, pas tant de rigueur ; on ſe paſſera ben de vous.

Madame SIMONNE.

Le faudra ben, Monſieur grigou.

VIEUX-CANON.

Allons, adieu, bon ſoir ; je ne vous aime pus. Dis donc, eh ! Thomas.

FANCHON.

Moi, mon oncle ? Ça va t'à vous ravir.

VIEUX-CANON.

Tant mieux m'nenfant ! tant mieux ! Comme la v'là grandie ! Çà nous pouſſe, ça, Thomas.

THOMAS.

Ah ! que veux-tu ? J'en avons pouſſé d'autres, chacun ſon tour. Allons, Fanchon, donne-nous de quoi mouiller la converſation.

FANCHON.

Je ſis t'à vous, mon pere.

( *Elle avance ſur l'Avant-ſcene la table qui eſt ſur le Théâtre, & elle y poſe le broc. Puis elle ſort pour aller chercher du pain & des couverts.* )

## SCENE VIII.

THOMAS, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON.

V'là cane ménagere dans toutes les regles.

THOMAS,

Oui. Reſſouviens-toi de ſa mere ; c'eſt tout ſon portrait.

VIEUX-CANON.

Queu plaiſir que d'avoir d'z'enfans comme ça.

THOMAS.

Oui ; mais c'eſt pas quand il faut les marier.....

( *Fanchon rentre, & apporte du pain & des couverts qu'elle met ſur la table.* )

THOMAS, *continuant en voyant Fanchon.*

Chut ! ne parlons pas de ça.

( *Fanchon reſſort pour aller chercher le fricot.* )

VIEUX-CANON.

Comme elle eſt leſte ! Faudroit pas que ça vienne dans une Armée, da ! nos lurons vous bloqueroient ça.....

THOMAS.

Oh ! a' ſoutiendroit ben le ſiege.

## SCENE IX.

THOMAS, VIEUX-CANON, FANCHON.

FANCHON, *rentrant, un plat en main.*

QUand vous voudrez, mon pere.

THOMAS, *s'aſſeyant.*

Allons, Vieux-canon; v'là un tabouret qui te tend les bras, mon ami. Caſſons la croûte.

(*Ils s'aſſeyent. Fanchon au milieu de la table, en face du Public; & Thomas & Vieux-canon aux deux côtés.*)

THOMAS, *continuant & verſant à boire.*

D'abord, buvons. Ça nous ouvrira la vallée d'Angoulême.

VIEUX-CANON.

Ben dit.

THOMAS, *choquant avec Vieux-canon.*

A ta ſanté.

VIEUX-CANON, *choquant avec Thomas.*

De tout mon cœur.

FANCHON, *choquant avec ſon pere.*

Santé, mon pere. (*Elle va pour boire & ſe reprend.*) Que je ſis bête! (*Elle choque avec ſon oncle.*) Et mon oncle auſſi.

VIEUX-CANON, *choquant avec Fanchon.*

A ta ſanté, ma fille.

THOMAS, *montrant le plat à Vieux-canon.*

Ah! ça, Vieux-canon, vois; cherche ta vie. Ça ne vaut pas grand'choſe; mais c'eſt de bon cœur.

VIEUX-CANON.

Tu te moques. Un Soldat n'eſt pas difficile. Souvent nous ne déjeunons pas ſi ben que ça.

FANCHON.

C'eſt vrai, mon oncle. On dit que queuque fois ces gens de l'armée n'en ont pas pus qu'il ne faut.

VIEUX-CANON.

Ah! dame, y a d'z'inſtans qu'on eſt à court; mais ça revient.

THOMAS.

Queu belle choſe pourtant qu'une armée toute en guierre, enfilée comme ça en rangs d'oignons, pas vrai?

VIEUX-CANON.

Oui. Ça a eune bonne tournure, mais c'eſt après le combat, quand on a eu l'avantage, qu'il faut voir ça!

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

T'as raiſon. C'eſt ce qu'on fait quand on a battu l'Ennemi.

THOMAS.

Et quand c'eſt lui qu'a le deſſus ?

VIEUX-CANON.

On boit encore, ſi on en trouve, pour reprendre des forces, & li rendre la pareille. C'eſt vrai qu'on ne boit pas ſi gaiement ; mais ne parlons pas de ça.

FANCHON.

Oui, parlons de la victoire.

VIEUX-CANON.

Oh ! ça, c'eſt eune différence. Gny a pas de fête comme ça. C'eſt eune bombance ! Les futailles des Ennemis qui ſont à cul comme leux Maîtres. On s'en donne.... C'eſt eune bénédiction. Et pis on boit à la ſanté de celui dont on vient de gagner la cauſe.

THOMAS.

Ah ! ah ! comme les chapeaux ſautent !

VIEUX-CANON.

Et les cœurs de d'même.

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

Vas comme il eſt dit.... Allons, Fanchon.

FANCHON.

Ah ! mon oncle, je ne bois pas ſi ben que vous.

VIEUX-CANON.

Mon enfant, chaque âge a ſes perfections.

THOMAS.

Sans doute. T'en as une, toi, qu'eſt ben déperfectionnée cheux nous.

## SCENE X.

*Les précédens*, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'Eſt encore moi.

THOMAS.

Eh ben ?

GUILLAUME.

Ma mère vient z'encore de cuiraſſer ſon cœur contre les ſupplications de mon amour. J'di z'employé toute la rubrique de l'éloquence qu'un fils peut z'avoir ; mais j'ai vu z'affaire à d'z'oreilles aveugles, où ce que mes paroles n'ont pas pu s'y faire jour. Ainſi donc, pere Thomas, à l'émétique faut de grands maux. Mon parti z'eſt pris.

THOMAS.

Comme alle eſt entêtée donc, ſte mere Simonne ! En vérité, Guillaume, t'es le fils d'une mule, dà ! Et quel parti que t'as pris ?

GUILLAUME.

Le parti de la guerre.

THOMAS, *ſe levant & ſurpris.*

Comment ?

FANCHON, *ſe levant & ſurpriſe.*

Ah ! Guillaume !

VIEUX-CANON, *ſe levant fièrement.*

Tant mieux ! mon camarade. Vous v'là au ſervice d'un bon Maître.

GUILLAUME.

Je n'y ſuis pas t'encore.

VIEUX-CANON.

Tant pis !

GUILLAUME.

Mais vous, Monſieur, qui venez t'ici comme un à propos, il ne tient qu'à vous.

VIEUX-CANON.

Tant mieux ! Votre affaire ſera bientôt toiſée.

THOMAS.

Mais, mon frere, c'eſt l'Amant de Fanchon.

GUILLAUME.

Monſieur eſt votre frere ?

VIEUX-CANON.

A votre ſervice.

GUILLAUME.

Tant mieux ! Je veux m'engager pour devenir votre neveu. C'eſt un ſtratagême qui m'eſt néceſſaire, parce que pourquoi : drès que ma mere me verra l'habit de d'ſus le corps, al' m'aime, al' ſe déſolera, al' s'attendrira, al' me dégagera, al' me mariera.

THOMAS.

Eh ben, mais, ſi ça s'enfile comme tu le dis, ça n'ira pas ſi mal, je crois.

VIEUX-CANON.

Ah ! ça, mais, ça change la theſe, ça ; entendons-nous. (*A Thomas.*) Tu veux donc que Monſieur Guillaume devienne ton Gendre ?

FANCHON.

Ah ! mon oncle, ſi gny avoit que mon pere, ça iroit tout' dego.

VIEUX-CANON.

Bon ! arrangeons-ça. Jeune homme, je peux vous rendre ſervice, ſans qu'il vous en coûte. Votre enrôlement, à ce que je vois, ne ſeroit qu'une affaire d'argent. Le Maître que je ſers s'arrange ſi bien, qu'il n'en a pas beſoin. Ainſi, je vas vous prêter un habit ; nous ferons une apparence d'engagement. Si votre mere a le cœur tendre comme vous le dites, ſte frime-là ſera ſur elle autant que la vérité.

GUILLAUME.

Ah ! papa, que je vous ai de redevance ! Souffrez que ma reconnoiſſance éclate en votre endroit. Laiſſez-là ce déjeûner ; vous en méritez un meilleur. Choiſiſſez dans tous les déjeûners de Paris ; c'eſt moi qui régale.

THOMAS.

Diable ! t'as là-z'un tranſport ben nourriſſant. Ça me met tout en train, moi. Mais, n'allons pas ſi loin ; allons tout bonnement lever le coude à la petite hôte.

GUILLAUME.

Allons, partons ; au revoir, Fanchon. En ſinant ſt'engagement ſuppoſé, je m'en vas parapher mot' bonheur.

(*Les trois Hommes ſortent.*)

SCÈNE

## SCENE XI.

FANCHON, *ſeule.*

*( Elle range la table & les tabourets. )*

QUe je ſerois contente, ſi ça pouvoit réuſſir ! Ah ! Guillaume, on dit que le mariage eſt le cimetiere de l'amour ; je n'en crois rien. Je me ſens t'un amour qu'a bon appétit ; & tout ce qu'a faim n'a pas envie de mourir.

## SCENE XII.

FANCHON, Madame SIMONNE.

Madame SIMONNE, *entrant.*

TE v'là donc, la belle aux yeux doux ?

FANCHON.

Oui, Madame.

Madame SIMONNE.

Ton pere n'y eſt pas ?

FANCHON.

Non.

Madame SIMONNE.

C'eſt donc toi, mon chou, qui tourne la tête à mon fils, avec ta belle peinture de figure ?

FANCHON.

Ah ça ! je dis, Mame Simonne, ne v'nez pas faire ici votre embaras, parce que....

Madame SIMONNE.

Eh ben ! qu'eſt que tu ferois, Perette ?... Je veux que tu me diſes tout-à-l'heure où ce qu'eſt Guillaume.

FANCHON, *ironiquement.*

Mais il pourroit ben être par-ci, par-là, queuque part, aux environs de queuque endroit.

Madame SIMONNE.

Ah ! tu le prends ſur ce ton-là ?

FANCHON, *ironiquement.*

Oui. C'eſt là ma Muſique à moi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je te ferai connoître mon violon ; tu verras qu'il reſſemble comme deux gouttes d'eau à un coteret. Je t'apprendrai à jetter des dévolus ſur Guillaume. Nous verrons ſi mon fils eſt à ta portée.

FANCHON.

Pourquoi donc pas ? Il n'eſt pas ſi gros Seigneur.

Madame SIMONNE.

Eh, ben ! voyez ſte péronelle qui rabaiſſe ce qu'alle aime.

FANCHON.

Je ne le rabaiſſe pas ; mais pourquoi voulez-vous que je l'éleve pus haut qu'il ne faut.

Madame SIMONNE.

Fanchon, tu me le payeras.

FANCHON.

Eh ben, c'eſt bon.

Madame SIMONNE.

Petite dévergondée !..... J'avois un fils qu'étoit la vertu en mignature. La bagatelle n'y étoit de rien. Il vous paſſoit à travers tout ce ſeſque de la Halle, ſage comme une image. Jamais ça ne ſe regimboit contre moi. Et faut que ſte petite guenon-là vienne me le changer, que je ne le reconnois pus.

FANCHON.

Et moi donc, eſt que vous croyez qu'il ne m'a rien fait, votre fils ? Pardine ! ſi je turlupine Guillaume, il me rend ben la monnoie de ma piece.

Madame SIMONNE.

Et pourquoi penſer comme ça l'un z'à l'autre ?

FANCHON.

Quiens ! ſte queſtion ! Eſt-ce qu'une demande comme ça ſe demande, donc ! Et rappellez-vous donc de votre mari qu'étoit né coëffé, & qu'eſt mort de d'même : eſt-ce que vous ne penſiez pas à ce pauvre cher homme, avant que de l'épouſer ? Eſt-ce qu'il vous eſt venu là comme un accident ?

Madame SIMONNE.

Mais, c'eſt ben différent.

FANCHON.

Et en quoi donc Mame Satan ?

Madame SIMONNE.

Mon mari étoit fait pour moi.

FANCHON.

Quien ! fait pour elle. On y avoit moulé exprès.

Madame SIMONNE.

Sans doute, on m'avoit cherché z'un garçon qui me donnoit un ſouper égal au diner que j'apportois.

FANCHON.

Oh ! je vous vois venir, Mame l'intérêt ; mais ça ne prendra pas avec Guillaume. Il ſe moque des noyaux, lui ; il n'a des yeux que pour mon petit mérite.

Madame SIMONNE.

En vérité, ma petite. Eh ben ! il ne t'aura pas pourtant.

FANCHON.

Dame ! il dit que ſi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je dis que non, trognon.

FANCHON.

Et là, là, Mame ſoupe au lait.

Madame SIMONNE.

Quiens, mon fils n'aime pas les yeux au beurre noir ; faut que j'y mette les tiens.

FANCHON.

N'y venez pas, ou je vous retape.

( *Les deux Femmes, ſe montrant les poings, reſtent dans l'attitude de Combattantes à la vue de Thomas.* )

## SCENE XIII.

LES PRÉCEDENS, THOMAS.

THOMAS, *entrant.*

QUeſt-ce que c'eſt donc que ſt'explication-là.

FANCHON.

C'eſt Mame Simonne qui veut me baſſiner les yeux.

THOMAS.

Morguenne ! Mame Simonne, vous êtes ben téméraire, toujours. Je m'en ai douté que vous feſiez ici votre ſabat. Je vous ai vu paſſé, & je ſuis reſté ſur z'un verre de vin pour vous ſuivre. Croyez-moi, filez doux ; car ſi eune fois la colere m'aveugle, je ne me connoîtrai pus en ſeſque, déja.

Madame SIMONNE.

Pourquoi qu'a me dit qu'alle aura mon fils malgré moi ?

THOMAS.

Eh ! votre fils, que le Diable l'emporte, & vous auſſi !

Madame SIMONNE.

Ah ! mais, Thomas.....

THOMAS.

Pardine ! pour vous parler, faut-il pas prendre des mitaines, tandis que vous prenez le moule des vôtres pour careſſer m'nenfant.

Madame SIMONNE.

Queu dommage ! faut prendre garde, quand on le magne, dea ! ce beau bijou d'Almagne. Et vous croyez que ça épouſera mon fils, ça ?

THOMAS.

Ma foi, on a vu des choſes pus incrédules.

Madame SIMONNE.

On ne verra pas celle-là, Thomas ; ça feroit un beau ménage, pas trop ; oh ! que non. Je ſis comme la Boulangere, moi ; j'ai d'z'écus. Faut que ma bru me reſſemble ; ſans ça, bernique !

THOMAS.

Et qu'eſt qui vous demande tout ça ? Gardez vos écus, & ſur-tout vos ſottiſes.

Madame SIMONNE.

Rendez-moi mon fils, vous autres. Vous m'avez volé ſon cœur, & le v'là aujourd'hui la proie z'amoureuſe de je ne ſais quelle fille.

FANCHON.

Ah ! taiſez-vous donc, Mame Simonne, avec votre fille. Quiens, ſte magniere ! fille... Eſt-ce que vous ne l'avez jamais été, pour me reprocher ça ?

THOMAS.

C'eſt vrai, ça ; & pis ; il ne tient qu'à vous qu'a ne le ſoit pus, fille.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON, *à demi-ivre.*

EH ben ! Thomas, tu me laiſſe-là dans ce Cabaret, comme une ſolitude.

THOMAS.

Ah ! excuſe, mon Vieux-canon ; c'eſt que.....

VIEUX-CANON.

Oui, ſec ! ſec ! je ſuis diablement mouillé, moi. Il a fallu que je boive pour moi & pour toi.

THOMAS.

Eſt que ça te déſole, mon ancien ?

VIEUX-CANON.

Tout au contraire, ça m'égaye ; mais je dis..... (*Il apperçoit Madame Simonne, en trébuchant du côte de Thomas, & il la regarde.*) Quiens ! v'là z'une femme qui me creve les yeux, & je ne la voyois pas.

THOMAS, *à part, & à Vieux-canon.*

C'eſt Mame Simonne, la mere de Guillaume.

VIEUX-CANON, *haut.*

Ah ! ah ! ça ſe laiſſe-t-il embraſſer, une Mame Simonne ? (*Vieux-canon, en trébuchant, va à elle pour l'embraſſer.*)

Madame SIMONNE, *le repouſſant.*

Allons, ouſſe ! je n'aime pas l'ordure.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais la femme, à bas les mains, pas de geſtes.

FANCHON.

Comme ça vous bouſcule un homme, donc, ſte Mame Simonne !

VIEUX-CANON.

C'eſt qu'a n'aime pas le vin, je vois ça.

THOMAS.

Pourquoi donc que ces femmes en veulent tant au Cabaret ; quand on en ſort pourtant, on a ben d'z'intentions pour elles.

VIEUX-CANON.

C'eſt vrai, ça, au moins, Mame Simonne. Moi, tenez, je vous aime, ou cinq cent miile canons me fracaſſent.

Madame SIMONNE.

Eh ben ! me v'là-t-il point z'une conquête ? J'ai envie de m'en faire cadeau, de ſt'amoureux-là ; ça par'ra ma cheminée.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais je dis au bout du compte, pas tant de rigueur ; on ſe paſſera ben de vous.

Madame SIMONNE.

Le faudra ben, Monſieur grigou.

VIEUX-CANON.

Allons, adieu, bon ſoir ; je ne vous aime pus. I donc, eh ! Thomas.

VIEUX-CANON.

Oui. Ça a eune bonne tournure, mais c'eſt après le combat, quand on a eu l'avantage, qu'il faut voir ça!

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

T'as raiſon. C'eſt ce qu'on fait quand on a battu l'Ennemi.

THOMAS.

Et quand c'eſt lui qu'a le deſſus?

VIEUX-CANON.

On boit encore, ſi on en trouve, pour reprendre des forces, & li rendre la pareille. C'eſt vrai qu'on ne boit pas ſi gaiement; mais ne parlons pas de ça.

FANCHON.

Oui, parlons de la victoire.

VIEUX-CANON.

Oh! ça, c'eſt eune différence. Gny a pas de fête comme ça. C'eſt eune bombance! Les futailles des Ennemis qui ſont à cul comme leux Maîtres. On s'en donne.... C'eſt eune bénédiction. Et pis on boit à la ſanté de celui dont on vient de gagner la cauſe.

THOMAS.

Ah! ah! comme les chapeaux ſautent!

VIEUX-CANON.

Et les cœurs de d'même.

THOMAS.

Buvons.

VIEUX-CANON.

Vas comme il eſt dit.... Allons, Fanchon.

FANCHON.

Ah! mon oncle, je ne bois pas ſi ben que vous.

VIEUX-CANON.

Mon enfant, chaque âge a ſes perfections.

THOMAS.

Sans doute. T'en as une, toi, qu'eſt ben déperfectionnée cheux nous.

## SCENE X.

*Les précédens*, GUILLAUME.

GUILLAUME.

C'Eſt encore moi.

THOMAS.

Eh ben ?

GUILLAUME.

Ma mère vient z'encore de cuiraſſer ſon cœur contre les ſupplications de mon amour. J'ai z'employé toute la rubrique de l'éloquence qu'un fils peut z'avoir ; mais j'ai évu z'affaire à d'z'oreilles aveugles ; où ce que mes paroles n'ont pas pu s'y faire jour. Ainſi donc, pere Thomas, à l'émétique faut de grands maux. Mon parti z'eſt pris.

THOMAS.

Comme alle eſt entêtée donc, ſte mere Simonne ! En vérité, Guillaume, t'es le fils d'éune mule, dà ! Et quel parti que t'as pris ?

GUILLAUME.

Le parti de la guerre.

THOMAS, *ſe levant & ſurpris.*

Comment ?

FANCHON, *ſe levant & ſurpriſe.*

Ah ! Guillaume !

VIEUX-CANON, *ſe levant fièrement.*

Tant mieux ! mon camarade. Vous v'là au ſervice d'un bon Maître.

GUILLAUME.

Je n'y ſuis pas t'encore.

VIEUX-CANON.

Tant pis !

GUILLAUME.

Mais vous, Monſieur, qui venez t'ici comme un à propos, il ne tient qu'à vous.

VIEUX-CANON.

Tant mieux ! Votre affaire ſera bientôt toiſée.

THOMAS.

Mais, mon frere, c'eſt l'Amant de Fanchon.

GUILLAUME.

Monſieur eſt votre frere ?

VIEUX-CANON.

A votre ſervice.

GUILLAUME.

Tant mieux ! Je veux m'engager pour devenir votre neveu. C'eſt un ſtratagême qui m'eſt néceſſaire, parce que pourquoi : drès que ma mere me verra l'habit de d'ſus le corps, al' m'aime, al' ſe déſolera, al' s'attendrira, al' me dégagera, al' me mariera.

THOMAS.

Eh ben, mais, ſi ça s'enfile comme tu le dis, ça n'ira pas ſi mal, je crois.

VIEUX-CANON.

Ah ! ça, mais, ça change la theſe, ça ; entendons-nous. (*A Thomas.*) Tu veux donc que Monſieur Guillaume devienne ton Gendre ?

FANCHON.

Ah ! mon oncle, ſi gny avoit que mon pere, ça iroit tout' dego.

VIEUX-CANON.

Bon ! arrangeons-ça. Jeune homme, je peux vous rendre ſervice, ſans qu'il vous en coûte. Votre enrôlement, à ce que je vois, ne ſeroit qu'une affaire d'argent. Le Maître que je ſers s'arrange ſi bien, qu'il n'en a pas beſoin. Ainſi, je vas vous prêter un habit ; nous ferons une apparence d'engagement. Si votre mere a le cœur tendre comme vous le dites, ſte frime-là ſera ſur elle autant que la vérité.

GUILLAUME.

Ah ! papa, que je vous ai de redevance ! Souffrez que ma reconnoiſſance éclate en votre endroit. Laiſſez-là ce déjeûner ; vous en méritez un meilleur. Choiſiſſez dans tous les déjeûners de Paris ; c'eſt moi qui régale.

THOMAS.

Diable ! t'as là z'un tranſport ben nourriſſant. Ça me met tout en train, moi. Mais, n'allons pas ſi loin ; allons tout bonnement lever le coude à la petite hôte.

GUILLAUME.

Allons, partons ; au revoir, Fanchon. En ſinant ſt'engagement ſuppoſé, je m'en vas parapher not' bonheur.

(*Les trois Hommes ſortent.*)

SCÈNE

## SCENE XI.

FANCHON, *ſeule.*

*( Elle range la table & les tabourets. )*

QUe je ſerois contente, ſi ça pouvoit réuſſir ! Ah ! Guillaume, on dit que le mariage eſt le cimetiere de l'amour ; je n'en crois rien. Je me ſens t'un amour qu'a bon appétit ; & tout ce qu'a faim n'a pas envie de mourir.

## SCENE XII.

FANCHON, Madame SIMONNE.

Madame SIMONNE, *entrant.*

TE v'là donc, la belle aux yeux doux ?

FANCHON.

Oui, Madame.

Madame SIMONNE.

Ton pere n'y eſt pas ?

FANCHON.

Non.

Madame SIMONNE.

C'eſt donc toi, mon chou, qui tourne la tête à mon fils, avec ta belle peinture de figure ?

FANCHON.

Ah ça ! je dis, Mame Simonne, ne v'nez pas faire ici votre embaras, parce que....

Madame SIMONNE.

Eh ben ! qu'eſt que tu ferois, Perette ?... Je veux que tu me diſes tout-à-l'heure où ce qu'eſt Guillaume.

FANCHON, *ironiquement.*

Mais il pourroit ben être par-ci, par-là, queuque part, aux environs de queuque endroit.

Madame SIMONNE.

Ah ! tu le prends ſur ce ton-là ?

FANCHON, *ironiquement.*

Oui. C'eſt là ma Muſique à moi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je te ferai connoître mon violon ; tu verras qu'il reſſemble comme deux gouttes d'eau à un coteret. Je t'apprendrai à jetter des dévolus ſur Guillaume. Nous verrons ſi mon fils eſt à ta portée.

FANCHON.

Pourquoi donc pas ? Il n'eſt pas ſi gros Seigneur.

Madame SIMONNE.

Eh, ben ! voyez ſte péronelle qui rabaiſſe ce qu'alle aime.

FANCHON.

Je ne le rabaiſſe pas ; mais pourquoi voulez-vous que je l'éleve pus haut qu'il ne faut.

Madame SIMONNE.

Fanchon, tu me le payeras.

FANCHON.

Eh ben, c'eſt bon.

Madame SIMONNE.

Petite dévergondée !..... J'avois un fils qu'étoit la vertu en mignature. La bagatelle n'y étoit de rien. Il vous paſſoit à travers tout ce ſeſque de la Halle, ſage comme une image. Jamais ça ne ſe regimboit contre moi. Et faut que ſte petite guenon-là vienne me le changer, que je ne le reconnois pus.

FANCHON.

Et moi donc, eſt que vous croyez qu'il ne m'a rien fait, votre fils ? Pardine ! ſi je turlupine Guillaume, il me rend ben la monnoie de ma piece.

Madame SIMONNE.

Et pourquoi penſer comme ça l'un z'à l'autre ?

FANCHON.

Quiens ! ſte queſtion ! Eſt-ce qu'une demande comme ça ſe demande, donc ! Et rappellez-vous donc de votre mari qu'étoit né coëffé, & qu'eſt mort de d'même : eſt-ce que vous ne penſiez pas à ce pauvre cher homme, avant que de l'épouſer ? Eſt-ce qu'il vous eſt venu là comme un accident ?

Madame SIMONNE.

Mais, c'eſt ben différent.

FANCHON.

Et en quoi donc Mame Satan ?

Madame SIMONNE.

Mon mari étoit fait pour moi.

FANCHON.

Quien ! fait pour elle. On y avoit moulé exprès.

Madame SIMONNE.

Sans doute, on m'avoit cherché z'un garçon qui me donnoit un ſouper égal au diner que j'apportois.

FANCHON.

Oh ! je vous vois venir, Mame l'intérêt ; mais ça ne prendra pas avec Guillaume. Il ſe moque des noyaux, lui ; il n'a des yeux que pour mon petit mérite.

Madame SIMONNE.

En vérité, ma petite. Eh ben ! il ne t'aura pas pourtant.

FANCHON.

Dame ! il dit que ſi.

Madame SIMONNE.

Et moi, je dis que non, trognon.

FANCHON.

Et là, là, Mame ſoupe au lait.

Madame SIMONNE.

Quiens, mon fils n'aime pas les yeux au beurre noir ; faut que j'y mette les tiens.

FANCHON.

N'y venez pas, ou je vous retape.

( *Les deux Femmes, ſe montrant les poings, reſtent dans l'attitude de Combattantes à la vue de Thomas.* )

## SCENE XIII.

LES PRÉCEDENS, THOMAS.

THOMAS, *entrant.*

QUeſt-ce que c'eſt donc que ſt'explication-là.

FANCHON.

C'eſt Mame Simonne qui veut me baſſiner les yeux.

THOMAS.

Morguenne ! Mame Simonne, vous êtes ben téméraire, toujours. Je m'en ai douté que vous feſiez ici votre ſabat. Je vous ai vu paſſé, & je ſuis reſté ſur z'un verre de vin pour vous ſuivre. Croyez-moi, filez doux ; car ſi eune fois la colere m'aveugle, je ne me connoîtrai pus en ſeſque, déja.

Madame SIMONNE.

Pourquoi qu'a me dit qu'alle aura mon fils malgré moi ?

THOMAS.

Eh ! votre fils, que le Diable l'emporte, & vous auſſi !

Madame SIMONNE.

Ah ! mais, Thomas.....

THOMAS.

Pardine ! pour vous parler, faut-il pas prendre des mitaines, tandis que vous prenez le moule des vôtres pour careſſer m'nenfant.

Madame SIMONNE.

Queu dommage ! faut prendre garde, quand on le magne, dea ! ce beau bijou d'Almagne. Et vous croyez que ça épouſera mon fils, ça ?

THOMAS.

Ma foi, on a vu des choſes pus incrédules.

Madame SIMONNE.

On ne verra pas celle-là, Thomas ; ça feroit un beau ménage, pas trop ; oh ! que non. Je ſis comme la Boulangere, moi ; j'ai d'z'écus. Faut que ma bru me reſſemble ; ſans ça, bernique !

THOMAS.

Et qu'eſt qui vous demande tout ça ? Gardez vos écus, & ſur-tout vos ſottiſes.

Madame SIMONNE.

Rendez-moi mon fils, vous autres. Vous m'avez volé ſon cœur, & le v'là aujourd'hui la proie z'amoureuſe de je ne ſais quelle fille.

FANCHON.

Ah ! taiſez-vous donc, Mame Simonne, avec votre fille. Quiens, ſte magniere ! fille... Eſt-ce que vous ne l'avez jamais été, pour me reprocher ça ?

THOMAS.

C'eſt vrai, ça ; & pis ; il ne tient qu'à vous qu'a ne le ſoit pus, fille.

## SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, VIEUX-CANON.

VIEUX-CANON, *à demi-ivre.*

EH ben ! Thomas, tu me laiſſe-là dans ce Cabaret, comme une ſolitude.

THOMAS.

Ah ! excuſe, mon Vieux-canon ; c'eſt que.....

VIEUX-CANON.

Oui, ſec ! ſec ! je ſuis diablement mouillé, moi. Il a fallu que je boive pour moi & pour toi.

THOMAS.

Eſt que ça te déſole, mon ancien ?

VIEUX-CANON.

Tout au contraire, ça m'égaye ; mais je dis..... (*Il apperçoit Madame Simonne, en trébuchant du côte de Thomas, & il la regarde.*) Quiens ! v'là z'une femme qui me creve les yeux, & je ne la voyois pas.

THOMAS, *à part, & à Vieux-canon.*

C'eſt Mame Simonne, la mere de Guillaume.

VIEUX-CANON, *haut.*

Ah ! ah ! ça ſe laiſſe-t-il embraſſer, une Mame Simonne ? (*Vieux-canon, en trébuchant, va à elle pour l'embraſſer.*)

Madame SIMONNE, *le repouſſant.*

Allons, ouſſe ! je n'aime pas l'ordure.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais la femme, à bas les mains, pas de geſtes.

FANCHON.

Comme ça vous bouſcule un homme, donc, ſte Mame Simonne !

VIEUX-CANON.

C'eſt qu'a n'aime pas le vin, je vois ça.

THOMAS.

Pourquoi donc que ces femmes en veulent tant au Cabaret ; quand on en ſort pourtant, on a ben d'z'intentions pour elles.

VIEUX-CANON.

C'eſt vrai, ça, au moins, Mame Simonne. Moi, tenez, je vous aime, ou cinq cent mille canons me fracaſſent.

Madame SIMONNE.

Eh ben ! me v'là-t-il point z'une conquête ? J'ai envie de m'en faire cadeau, de ſt'amoureux-là ; ça par'ra ma cheminée.

VIEUX-CANON.

Ah ! mais je dis au bout du compte, pas tant de rigueur ; on ſe paſſera ben de vous.

Madame SIMONNE.

Le faudra ben, Monſieur grigou.

VIEUX-CANON.

Allons, adieu, bon ſoir ; je ne vous aime pus. Dis donc, eh ! Thomas.

THOMAS.

Eh ben ?

VIEUX-CANON.

Je viens de faire une affaire ſuperbe.

FANCHON.

Queulle affaire don ?

VIEUX-CANON.

Ça te conviendroit ben à toi, Fanchon. Joli garçon ; ma foi ! je l'ai dans ma poche. Brun, bel homme, quatre pouces, facé. J'y ai donné rendez-vous ici pour li donner ſa premiere leçon d'exercice.

Madame SIMONNE.

Je ſerois ben curieuſe de connoître un libertin comme ça ; ça vous a p't-être une mere ?

THOMAS.

Et p't-être pus d'un pere, que ſait-on ?

VIEUX-CANON.

Ah ! je peux déja vous dire ſon nom. V'là ſon engagement.

FANCHON, *á part.*

Ahi ! v'là le goujon ; comment ce qu'a' va l'avaler, la mere Simonne ?

VIEUX-CANON, *liſant.*

Gui.... Gui.... Guillaume.

FANCHON, *feignant d'être ſurpriſe.*

Guillaume !

THOMAS, *feignant d'être ſurpris.*

Guillaume !

Madame SIMONNE, *effrayée.*

Comment que vous dites, Monſieur ?

VIEUX-CANON.

Je dis Guillaume ; liſez pustôt.

Madame SIMONNE.

Ah ! c'eſt mon fils.

VIEUX-CANON.

C'eſt qu'apparemment vous êtes ſa mere.

Madame SIMONNE.

C'eſt ſte morveuſe-là qu'en eſt cauſe. Faut que je l'étrangle.

FANCHON.

N'y venez pas, ou je vous.... Je fis t'aſſez à plaindre, moi-même. Mon cher z'Amant, je ne te verrai pus.

Madame SIMONNE.

Tu ne l'as que trop vu, Satan. Ah ! mon cher Monſieur, eſt qu'on ne peut pas arranger ça ?

FANCHON.

Eh ! Mame Simonne, je ne ſis pas tant à rejetter ; j'ai mon petit mérite tout comme un autre. Vous me voyez toute attendrie. Faites comme moi ; laiſſez-vous toucher par votre fils.

Madame SIMONNE.

Allons, pis qu'il le faut, le faut ben.

GUILLAUME.

Ah ! ma mere.

FANCHON.

Ah ! Madame.

Madame SIMONNE, *à Fanchon.* ; *avec attendriſſement.*

Ma fille, te v'là ma bru ; mais le Diable m'emporte ſi je m'y attendois.

VIEUX-CANON.

J'aime ben quand on entend raiſon comme ça, tout de ſuite.

THOMAS.

Allons, Mame Simonne, oublions tout. Vous trouverez en nous d'honnêtes gens, ça en vaut ben des riches. Allons cheux le Notaire ; après ça je ferons la noce, & pis après, je ſouhaiterons le bon-ſoir aux Mariés.

GUILLAUME.

Ah, je dis, pere Thomas, le bon-ſoir ; ça ſe dit à ceux qu'ont envie de dormir ; & moi, ſt'envie-là ne me tiendra pas.... Jouiſſons de la félicité de not' bonheur, ma chere z'Amante. Quiens. ( *Il ôte ſon chapeau & le donne à Fanchon.* ) Je ſuis libre & tout enquier à toi. Je quitte le ſervice ; prends mon chapeau, ôtes-en la cocarde.

Madame SIMONNE.

Et n'y mets jamais d'aigrette.

FANCHON.

N'ayez pas peur, Mame Simonne ; ſte coëffure-là a beau être à la mode : Guillaume ne la portera pas. Mais ne parlons pus de ça, ne penſons qu'à la noce.

*AU PUBLIC.*

Si vous voulez que j'y danſions gaiement, Meſſieurs daignez approuver notre mariage, gn'y a que ce moyen-là pour que notre bonheur ne ſoit pas un bonheur ſuppoſé.

*FIN.*

*TROISIEME SUPPLEMENT au nouveau Catalogue des Pièces de Théâtre qui ſe trouvent chez* BROULHIET, *Libraire à Toulouſe (20 Octobre 1782.)*

AGIS, Tragédie par M. Laignelot.--- Le Public vengé, Comédie, & le Poiſſon d'Avril, ſon Prologue, par M. Imbert.--- L'Homme dangereux, ou le Satyrique.--- Les Courtiſanes, ou l'Ecueil des Mœurs. (Ces deux Comédies ſont de M. Paliſſot.)— Le Vaporeux, Coméd. en 2 actes & en proſe.— L'Eclipſe totale, très-joli Opéra en vers & ariettes, Poëme de M. la Chabeauſſiere, muſique de M. d'Alevrac, Toulouſain.— L'Amour & la Folie, Op. de M. Desfontaines.— La Soirée d'Eté, Op. par M. Pariſeau.— Manco Capac, Tragédie par M. le Blanc.— Moliere à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, de Laharpe.— Colinette à la Cour, grand Opéra, muſique de Gretry.— Aucaſſin & Nicolette, ou les mœurs du bon vieux temps, de Sedaine & Gretry.— Les deux Sylphes, par M. Imbert.— Boniface pointu & ſa famille, Coméd.— Les fauſſes Conſultations, Comédie de d'Orvigny.— Le Fou raiſonnable, Comédie de Patrat, édition corrigée par l'Auteur.— Jeannette, ou les battus ne payent pas toujours l'amende, Comédie.— Felix, ou l'Enfant trouvé, Opéra, par MM. Sedaine & Monſigny, avec les dernieres corrections.— La veuve de Cancale, Parodie de celle du Malabar, en 3 actes, par M. Pariſeau.— Gabrielle de Paſſi, Parodie en Vaudevilles, de Gabrielle de Vergy, par MM. Imbert & d'Uſſieux.— L'Amour Quêteur, par M. ***——*Pièces moins nouvelles.*——Le Sylphe, Comédie, 1780.— Les Regrets, Comédie, 1780.— Le Chevalier Français à Londres.— Le Chevalier Français à Turin. (toutes deux par M. Dorat, 1780.)— Jerôme, le porteur de chaiſe, de Monvel, 1779.— Le Triomphe de l'Amour, Opéra, 1779.— Les Prôneurs, Comédie de Dorat, 1778. —L'Alcade de Zalamea, Drame, 1778.— Le retour de tendreſſe, par M. Anſeaume, 1778.— Les Panaches, ou les Coëffures à la mode, 1778.— Le Pardon inutile, ou l'Amant ſans caractère, par M. Dumanian.— Les Français en Huronie, du même.— Les Français à la Grenade, ou l'Impromptu de la guerre & de l'amour, par M. d'Har... —La bonne femme, ou le Phénix, jolie Parodie en Vaudevilles de l'Opéra d'Alceſte, par M. Piis, 1776.— Matroco, Drame burleſque, par M. Laujon, 1776.— Batilde, ou l'Héroïſme de l'Amour, Drame en 5 a & en vers, par M. de Dyſſembart de la Foſſar

1775.— Monſieur Rodomont, ou l'Amant Loup-Garou; par Collot d'Herbois— Les Noces d'un fils de Roi, Drame. —Gabrielle d'Eſtrées, Tragédie, par M. de Sauvigny, 1778. L'Epreuve réciproque, charmante petite Comédie d'Alain. (Cette Piece manquoit).— Le Mercure galant, avec les dernieres corrections faites à Paris.— Le Payſan Magiſtrat, ou Il y a bonne Juſtice, Drame, par M. Collot d'Herbois, (Cette Piece ſi ſouvent demandée & qui ne ſe trouvoit plus, vient d'être réimprimée.)— Abenſaïd, Tragédie de l'Abbé le Blanc.— La Femme Fille & Veuve, de Legrand.— Le Triomphe du Temps.— Paſſé.— Préſent —& Futur, par Legrand.— La Réconciliation Villageoiſe, Opéra de Poinſinet.— Le Port de Mer, jolie piece, par Boindin.— Le Retour imprévu, de Regnard.— La Fille Petit-Maître, par***— L'Embarras des Richeſſes, de Dalainval.— L'Epreuve nouvelle, de Marivaux.— Les Philoſophes amoureux, de Deſtouches.— La Fête des Tygres, Comédie.— Artaxerce, de Burſay.— Mômus Fabuliſte, du même.— Le Mariage fait & rompu, de Dufrêny.— L'Opéra de Province, 1778.— Deucalion & Phyrra, de Sainte-Foix.— Mon Pucelage, par M. Lefevre.— Iphigénie en Tauride, de Piccini, Grand Opéra. —Roland, de Piccini.— Orphée de Gluck.— La Rage d'Amour, Parodie de Roland, par d'Orvigny, 1778. —Le Printemps, Opéra en Vaudevilles, de Piis & Barré. —Les Amours d'Eté, *idem*.— Le Sabot perdu, *idem*.— Caſſandre, Oculiſte, *idem*.— Les Vendangeurs, *idem*.— Caſſandre, Aſtrologue, *idem*.— Ariſtote Amoureux, *idem*.— Jerôme pointu. —— Chriſtophe le Rond. —— Oui ou Non. —— Iſabelle - Huſſard. —— Le Seigneur Bienfaiſant, Grand Opéra, muſique de Floquet. —— L'Officieux, Comédie.— Colin & Jeannot, Comédie.— Chacun a ſa folie, ou le Conciliateur.— Adélaïde, Comédie.— Les Maris Corrigés.— L'Infante de Zamora, de Paëſiello.— Nadir, ou Thamas-Koulikan, Tragédie.— Clémentine & Deſormes, Drame.— Les Evénemens imprévus, de Gretry.— Aline, Reine de Golconde.— L'impatient.— L'Amour Français.— Eriphile.— Irene, Tragédie.— Œdipe chez Admette, Tragédie de M. Ducis.— La Veuve du Malabar, Tragédie de M. Lemierre.— Pierre le Grand, Tragédie.— Muſtapha & Zéangir, Trag.— L'Amant Jaloux.— La Belle Arſenne.— Jeannot, ou les Battus payent l'amende.— Zuma, Tragédie de M. Lefevre, 1777.——*Nouveautés attendues, jouées à Paris, en Août* 1782.——Les deux Jumeaux de Bergame.— Eſope à la Foire.— Tibere & Serenus, Trag.— Zoraï, Tragédie. Les Parodies d'Agis & de Tibere.

# LES ENSORCELÉS;

*OU*

## JEANNOT ET JEANNETTE,

*PARODIÉ*

## DES SURPRISES DE L'AMOUR.

*Par Mde. FAVART & Mrs. GUERIN & H...*

Repréſenté pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi premier Septembre 1757.

*A PARIS,*

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-deſſus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & permiſſion.*

# ACTEURS.

JEANNOT.

JEANNETTE.

Madame D'ORVILLE.

GUILLAUME.

---

*La Scene ſe paſſe au Château de Madame d'Orville.*

# LES ENSORCELÉS

## *OU LA NOUVELLE*

## SURPRISE DE L'AMOUR.

### SCENE PREMIERE.

GUILLAUME.

AIR : *La Mahonoiſe.*

EPouſe jolie
Me plaît fort,
Quand il faut en faire la folie;
Epouſe jolie
Me plaît fort;
Mais ſot qui s'oublie
Sur le coffre fort.

J'ai le cœur en joie, & ſtapendant, ma boutique n'en-va pas mieux.

2 AIR : *Tonton t'a donné rendez-vous ce ſoir.*

Morgué l'amour eſt un chien de ſorcier
Qui m'fra bientôt oublier mon métier,
Moi qu'on nommoit la fleur des Marichaux,
Pour un'fillette, j'néglige mes ch'vaux
Et n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.

*Même Air.*

Pauvre Guillaume, en dépit de ton ſoin.
L'Amour te donne à ton tour du tintoin.
Tous tes efforts, tout ton art, tout ton tems
T'obtiendront-ils un tendron de quinze ans,
Qui n'entend rien aux tourmens que tu r'ſens.

*Même Air.*

Ah! Ma poitrine eſt un'forge d'lamour,
Dont mes ſoupirs ſoufflent le feu nuit & jour.

VIEUX-CANON.

La tête haute. (*Vieux canon poſe Guillaume.*)

Madame SIMONNE.

Mais comme il le tripotte, donc !

VIEUX-CANON, *faiſant un mouvement de canne.*

Droit donc, ou.....

Madame SIMONNE.

Ah !

FANCHON.

Ah !

THOMAS.

Ah ! Vieux-canon, faut z'arranger ça, mon ami.

Madame SIMONNE.

Rendez-moi mon fils, Monſieur ; tenez, v'là de l'argent.

VIEUX-CANON.

Ah ! parlons.

GUILLAUME.

Non, mon Sergent ; non.

VIEUX-CANON.

Eſt que t'as eune vocation décidée pour l'état, toi ?

GUILLAUME.

Je vous l'ai dit, je le redis t'encore : que ma mere conſente à me donner Fanchon. Ce n'eſt qu'à cette condition que je quitte le Service.

FANCHON.

Eh ! Mame Simonne, topez à ça.

Madame SIMONNE.

Comment ? faudroit !...

GUILLAUME.

Mais, ma mere, pourquoi ce balancement de votre cœur ? Pourquoi ne pas le fiſquer tout de ſuite ? Où ce qu'alle eſt ſte bru que vous voulez préférer z'à Fanchon ? Vous ne la connoiſſez pas tant ſeulement. C'eſt ſt'objet z'imaginaire qui me contrequarre dans votre cœur. Ah ! ma mere, vous n'aimez donc pus Guillaume, ou ſi vous l'aimez t'encore, pourquoi ne pas le rendre heureux, ſt'enfant ?

THOMAS.

Allons, déboutonnez vot' cœur en faveur de vot' fils. Qu'eſt que vous riſquez ? Fanchon eſt eune bonne fille. A' connoît le train du méquier ; a' vous ſera utile.

VIEUX-CANON.

Décidez-vous, Mame Simonne ; le tambour va battre.

FANCHON.

Eh ! Mame Simonne, je ne ſis pas tant à rejetter ; j'ai mon petit mérite tout comme un autre. Vous me voyez toute attendrie. Faites comme moi ; laiſſez-vous toucher par votre fils.

Madame SIMONNE.

Allons, pis qu'il le faut, le faut ben.

GUILLAUME.

Ah ! ma mere.

FANCHON.

Ah ! Madame.

Madame SIMONNE, *à Fanchon.* ; *avec attendriſſement.*

Ma fille, te v'là ma bru ; mais le Diable m'emporte ſi je m'y attendois.

VIEUX-CANON.

J'aime ben quand on entend raiſon comme ça, tout de ſuite.

THOMAS.

Allons, Mame Simonne, oublions tout. Vous trouverez en nous d'honnêtes gens, ça en vaut ben des riches. Allons cheux le Notaire ; après ça je ferons la noce, & pis après, je ſouhaiterons le bon-ſoir aux Mariés.

GUILLAUME.

Ah, je dis, pere Thomas, le bon-ſoir ; ça ſe dit à ceux qu'ont envie de dormir ; & moi, ſt'envie-là ne me tiendra pas.... Jouiſſons de la félicité de not' bonheur, ma chere z'Amante. Quiens. ( *Il ôte ſon chapeau & le donne à Fanchon.* ) Je ſuis libre & tout enquier à toi. Je quitte le ſervice ; prends mon chapeau, ôtes-en la cocarde.

Madame SIMONNE.

Et n'y mets jamais d'aigrette.

FANCHON.

N'ayez pas peur, Mame Simonne ; ſte coëffure-là a beau être à la mode : Guillaume ne la portera pas. Mais ne parlons pus de ça, ne penſons qu'à la noce.

*AU PUBLIC.*

Si vous voulez que j'y danſions gaiement, Meſſieurs daignez approuver notre mariage, gn'y a que ce moyen-là pour que notre bonheur ne ſoit pas un bonheur ſuppoſé.

*FIN.*

*TROISIEME SUPPLEMENT au nouveau Catalogue des Pièces de Théâtre qui ſe trouvent chez* BROULHIET, *Libraire à Toulouſe (20 Octobre 1782.)*

AGIS, Tragédie par M. Laignelot.--- Le Public vengé, Comédie, & le Poiſſon d'Avril, ſon Prologue, par M. Imbert.--- L'Homme dangereux, ou le Satyrique.--- Les Courtiſanes, ou l'Ecueil des Mœurs. (Ces deux Comédies ſont de M. Paliſſot.)— Le Vaporeux, Coméd. en 2 actes & en proſe.— L'Eclipſe totale, très-joli Opéra en vers & ariettes, Poëme de M. la Chabeauſſiere, muſique de M. d'Alevrac, Toulouſain.— L'Amour & la Folie, Op. de M. Desfontaines.— La Soirée d'Eté, Op. par M. Pariſeau.— Manco Capac, Tragédie par M. le Blanc.— Moliere à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, de Laharpe.— Colinette à la Cour, grand Opéra, muſique de Gretry.— Aucaſſin & Nicolette, ou les mœurs du bon vieux temps, de Sedaine & Gretry.— Les deux Sylphes, par M. Imbert.— Boniface pointu & ſa famille, Coméd.— Les fauſſes Conſultations, Comédie de d'Orvigny.— Le Fou raiſonnable, Comédie de Patrat, édition corrigée par l'Auteur.— Jeannette, ou les battus ne payent pas toujours l'amende, Comédie.— Felix, ou l'Enfant trouvé, Opéra, par MM. Sedaine & Monſigny, avec les dernieres corrections.— La veuve de Cancale, Parodie de celle du Malabar, en 3 actes, par M. Pariſeau.— Gabrielle de Paſſi, Parodie en Vaudevilles, de Gabrielle de Vergy, par MM. Imbert & d'Uſſieux.— L'Amour Quêteur, par M. ***——*Pièces moins nouvelles.*——Le Sylphe, Comédie, 1780.— Les Regrets, Comédie, 1780.— Le Chevalier Français à Londres.— Le Chevalier Français à Turin. (toutes deux par M. Dorat, 1780.)— Jerôme, le porteur de chaiſe, de Monvel, 1779.— Le Triomphe de l'Amour, Opéra, 1779.— Les Prôneurs, Comédie de Dorat, 1778. —L'Alcade de Zalamea, Drame, 1778.— Le retour de tendreſſe, par M. Anſeaume, 1778.— Les Panaches, ou les Coëffures à la mode, 1778.— Le Pardon inutile, ou l'Amant ſans caractère, par M. Dumanian.— Les Français en Huronie, du même.— Les Français à la Grenade, ou l'Impromptu de la guerre & de l'amour, par M. d'Har... —La bonne femme, ou le Phénix, jolie Parodie en Vaudevilles de l'Opéra d'Alceſte, par M. Piis, 1776.— Matroco, Drame burleſque, par M. Laujon, 1776.— Batilde, ou l'Héroïſme de l'Amour, Drame en 5 actes & en vers, par M. de Dyſſembart de la Foſſarderie,

1775.— Monſieur Rodomont, ou l'Amant Loup-Garou; par Collot d'Herbois— Les Noces d'un fils de Roi, Drame. —Gabrielle d'Eſtrées, Tragédie, par M. de Sauvigny, 1778. L'Epreuve réciproque, charmante petite Comédie d'Alain. (Cette Piece manquoit).— Le Merçure galant, avec les dernieres corrections faites à Paris.— Le Payſan Magiſtrat, ou Il y a bonne Juſtice, Drame, par M. Collot d'Herbois, (Cette Piece ſi ſouvent demandée & qui ne ſe trouvoit plus, vient d'être réimprimée.)— Abenſaïd, Tragédie de l'Abbé le Blanc.— La Femme Fille & Veuve, de Legrand.— Le Triomphe du Temps.— Paſſé.— Préſent —& Futur, par Legrand.— La Réconciliation Villageoiſe, Opéra de Poinſinet.— Le Port de Mer, jolie piece, par Boindin.— Le Retour imprévu, de Regnard.— La Fille Petit-Maître, par***— L'Embarras des Richeſſes, de Dalainval.— L'Epreuve nouvelle, de Marivaux.— Les Philoſophes amoureux, de Deſtouches.— La Fête des Tygres, Comédie.— Artaxerce, de Burſay.— Momus Fabuliſte, du même.— Le Mariage fait & rompu, de Dufrêny.— L'Opéra de Province, 1778.— Deucalion & Phyrra, de Sainte-Foix.— Mon Pucelage, par M. Lefevre.— Iphigénie en Tauride, de Piccini, Grand Opéra. —Roland, de Piccini.— Orphée de Gluck.— La Rage d'Amour, Parodie de Roland, par d'Orvigny, 1778. —Le Printemps, Opéra en Vaudevilles, de Piis & Barré. —Les Amours d'Eté, *idem*.— Le Sabot perdu, *idem*.— Caſſandre, Oculiſte, *idem*.— Les Vendangeurs, *idem*.— Caſſandre, Aſtrologue, *idem*.— Ariſtote Amoureux, *idem*.— Jerôme pointu. —— Chriſtophe le Rond. —— Oui ou Non. —— Iſabelle - Huſſard. —— Le Seigneur Bienfaiſant, Grand Opéra, muſique de Floquet. —— L'Officieux, Comédie.— Colin & Jeannot, Comédie.— Chacun a ſa folie, ou le Conciliateur.— Adélaïde, Comédie.— Les Maris Corrigés.— L'Infante de Zamora, de Paëſiello.— Nadir, ou Thamas-Koulikan, Tragédie.— Clémentine & Deſormes, Drame.— Les Evénemens imprévus, de Gretry.— Aline, Reine de Golconde — L'impatient.— L'Amour Français.— Eriphile.— Irene, Tragédie.— Œdipe chez Admette, Tragédie de M. Ducis.— La Veuve du Malabar, Tragédie de M. Lemierre.— Pierre le Grand, Tragédie.— Muſtapha & Zéangir, Trag.— L'Amant Jaloux.— La Belle Arſenne.— Jeannot, ou les Battus payent l'amende.— Zuma, Tragédie de M. Lefevre, 1777.——*Nouveautés attendues, jouées à Paris, en Août* 1782.——Les deux Jumeaux de Bergame.— Eſope à la Foire.— Tibere & Serenus, Trag.— Zorai, Tragédie. Les Parodies d'Agis & de Tibere.

# LES ENSORCELÉS;

## OU

## JEANNOT ET JEANNETTE,

*PARODIÉ*

## DES SURPRISES DE L'AMOUR.

*Par Mde. FAVART & Mrs. GUERIN & H...*

Repréſenté pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Jeudi premier Septembre 1757.

*A PARIS,*

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-deſſus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

*Avec Approbation & permiſſion.*

# ACTEURS.

JEANNOT.

JEANNETTE.

Madame D'ORVILLE.

GUILLAUME.

---

*La Scene ſe paſſe au Château de Madame d'Orville.*

# LES ENSORCELÉS

## *OU LA NOUVELLE*

## SURPRISE DE L'AMOUR.

### SCENE PREMIERE.

GUILLAUME.

AIR : *La Mahonoiſe.*

Epouſe jolie
Me plaît fort,
Quand il faut en faire la folie;
Epouſe jolie
Me plaît fort;
Mais ſot qui s'oublie
Sur le coffre fort.

J'ai le cœur en joie, & ſtapendant, ma boutique n'en-va pas mieux.

2 AIR : *Tonton t'a donné rendez-vous ce ſoir.*

Morgué l'amour eſt un chien de ſorcier
Qui m'fra bientôt oublier mon métier,
Moi qu'on nommoit la fleur des Marichaux,
Pour un'fillette, j'néglige mes ch'vaux
Et n'fais plus qu'm'occuper de mes maux.

*Même Air.*

Pauvre Guillaume, en dépit de ton ſoin.
L'Amour te donne à ton tour du tintoin.
Tous tes efforts, tout ton art, tout ton tems
T'obtiendront-ils un tendron de quinze ans,
Qui n'entend rien aux tourmens que tu r'ſens.

*Même Air.*

Ah! Ma poitrine eſt un'forge d'lamour,
Dont mes ſoupirs ſouffient le feu nuit & jour.

D'une flamme ardente j' m'ſens embraſer.
Pour l'appaiſer, j' m'efforçons d' l'arroſer;
Mais j'ons beau boire, ç'a n'fait qu'l'attirer.

Madame d'Orville, de qui j'ai l'honneur d'être le Maréchal, eſt la Marraine de Jeannette; c'eſt elle qui baille la dot, il faut que je li faſſe ma cour; alle vient de m'envoyer chercher; c'eſt apparemment pour me propoſer de lui vendre ma petite jument dont elle a envie. Voilà une bonne occaſion pour li parler de Jeannette.

## SCENE II.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME.

Mde. D'ORVILLE.

AH, vous voilà, maître Guillaume!

GUILLAUME.

Prêt à vous obéir, Madame. Drès que j'ons ſu que vous aviez beſoin de mes ſervices, j'ons quitté la grande cavale de Colas, le Meunier, qui a les avives, pour me rendre aux ordres de Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous ſuis obligée de la préférence.

GUILLAUME.

Madame ſait que depuis quatre ans en ça que j'ai l'honneur de ferrer ſes chevaux, je me ſuis toujours fait un plaiſir de mettre les fers au feu pour elle.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, on diroit que je ſuis de votre diſtrict.

GUILLAUME.

Oh, Madame! on ſait bien que vous ne vous déferrez pas ſi aiſément. Tant y a que me v'la, pour ſavoir en quoi mon petit miniſtere peut vous être agriable.

Mde. D'ORVILLE.

Oh ça, maître Guillaume: on dit que vous avez de la conſcience.

GUILLAUME.

Je m'en pique autant que d'habileté dans ma profeſſion, & ſans vanité, je ne fais pas mal mes affaires.

AIR. *De Grimaudin.*

Guillaume dans le voiſinage
N'a point d'égal,
Je ſuis de tout notre Village
Le Maréchal;
Mais ma ſcience & mes travaux,
Ne s'bornent pas à des chevaux.

Mde. D'ORVILLE.

Je le crois.

GUILLAUME.

*Même* AIR.

Du Beaume unique de Simone ;
J'ai le ſecret ;
Chacun en veut, & l'on s'étonne
De ſon effet.
Avec quatre mots de Latin,
Je pourrions être Médecin.

Mde. D'ORVILLE.

Oui, vous êtes un homme merveilleux ; mais il ne s'agit point ici de votre ſcience. J'ai un marché à vous propoſer.

GUILLAUME.

Et moi itou, Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Vous avez une petite Jument.....

GUILLAUME.

Vous avez une petite Filleule.....

Mde. D'ORVILLE.

Qui me plaît beaucoup.

GUILLAUME.

Et moi itou, Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut avouer que c'eſt la plus jolie petite bête....

GUILLAUME.

Oh ! Madame, alle n'eſt pas ſi bête, elle n'a que d'l'innocence ; mais quand je l'aurons dreſſée, avec votre bon plaiſir, il n'y aura pas de femme ni de fille dans le Village qui la vaudra, je m'en vante.

Mde. D'ORVILLE.

Eſt-ce que la tête vous tourne ! De qui parlez-vous ?

GUILLAUME.

Eh ! Pargué de Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous parle moi de votre petite Jument qu'il faut me vendre.

GUILLAUME.

4 AIR. *Le Confiteor.*

Hé bian, c'eſt une affaire faite,
Et j'allons terminer en bloc :
Alle eſt à vous, j'demande en troc,
Que vous bailliez la p'tit' Jeannette.
J'entend Jeannette avec ſa dot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous n'auriez pas un mauvais lot.

GUILLAUME.

Dame, Madame, quoique Jeannette ſoit bien gentille ; une bonne dot embellit encore mieux un viſage.

Mde. D'ORVILLE.

Vous êtes un parti très-convenable pour elle ; mais je ne veux point gêner l'inclination de Jeannette, & je me ſuis apperçue qu'elle en avoit pour Jeannot, le fils de mon Fermier.

GUILLAUME.

Bon, Madame ! ce ſont des enfans qui n'ſavent pas encore ce qu'ils reſſentont l'un pour l'autre. Ils ſont venus ſéparément, pour me conſulter là-deſſus.

5 AIR : *L'autre jour me promenant.*

Tous les deux fort déſolés :
M'avont conté leur ſouffrance,
Ces pauvres cervaux troublés
Se croyant enſorcelés.
Ils vont r'venir à l'inſtant
Pour me d'mander queuqu'allégeance,
Et j'en profit'rons d'autant.

Mde. D'ORVILLE ET GUILLAUME.

Ah, ah, ah, rien n'eſt ſi plaiſant.

Mde. D'ORVILLE.

Que leur direz vous ?

GUILLAUME.

Que leur maladie deviendra mortelle, s'ils ne s'abſentiennent de ſe voir.

Mde. D'ORVILLE.

Pour ces ſortes de maux là, Me. Guillaume, je crois que les remedes ſont plus efficaces que le régime.

GUILLAUME.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Madame le permet, j'entreprendrai Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Volontiers, & moi, je me charge du ſoin de guérir Jeannot.

GUILLAUME.

C'eſt bian dit, il eſt juſte qu'une Dame de Paroiſſe faſſe du bien dans ſon Village.

Mde. D'ORVILLE.

Mon cœur s'intéreſſe à ce jeune homme, & s'il répond à mes intentions, je ferai ſon établiſſement.

6. AIR.

J'ai de le voir un deſir preſſant ;
C'eſt un ſujet fort intéreſſant,
Lorſqu'à ſon âge un cœur innocent

Sent
Un amour naiſſant.
On eſt d'un feu ſi pur
Sûr,
Ces étourdis actifs,
Vifs,
Sont ſouvent des galans
Lents,
Qui n'ont aucun talent.

Monſieur Guillaume, voyez Jeannot, vous me rendrez compte de ce qu'il vous aura dit; je vous attends chez moi.

*Elle ſort.*

GUILLAUME.

Oui, Madame.

## SCENE III.

GUILLAUME.

MAdame d'Orville & moi nous voilà donc Médecins d'amour. Je penſe à dire vrai, que ſes ordonnances ſeront plus fortes que les miennes; ce n'eſt pas que je ne ſache ce qui convient aux femelles.

7. AIR. *v'la l'plaiſir des Dames.*

Toujours danſer,
Se trémouſſer,
V'la l'plaiſir des filles.
Des violons,
Et des chanſons,
Propos joyeux,
Et petits jeux,
Bouquets, ribans, & des garçons bon drilles,
V'la l'deſir
Des filles,
V'la l'plaiſir

J'apperçois Jeannot, voyons en quel état eſt ſon cœur.

## SCENE IV.

JEANNOT, GUILLAUME.

8. AIR. *Romance de Daphné.*

HE Elas, nuit & jour j'roupire,
Dans mon cœur y a d'l'embarras;
Il brule, il bat, & de pire,
Quand je m'en plains on s'met à rire.
Eſt-c'donc un mal qu'on ne dit pas.

Ah! c'eſt vous que je charche maître Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bian, mon pauv'Jeannot, comment va la ſanté!

JEANNOT.

Hem, fort mal, Monſieur Guillaume, je n'mange plus, je n'dors plus.

9. AIR.

La nuit quand j'penſe à Jeannette,
On diroit que j'ai des couſins;
J'fons des ſauts dans ma couchette
A réveiller les voiſins,
Comme l'battant d'une horloge,
Mon pouls va toujours trotant;
Comme un chevreau hors ſa loge
Mon cœur va toujours ſautant.

GUILLAUME.

Que je te plains!

JEANNOT.

*Même Air.*

Je ſens quand j'voyons Jeannette,
Du plaiſir & du chagrin;
Je n'ſais pas ce que j'ſouhaite
Et le deſir va ſon train,
Qu'and j'l' me r'garde, je grille,
C'a m' fait pardre la raiſon:
Les yeux tant doux d'une fille,
Avont-ils queuque poiſon?

GUILLAUME.

Pauv' malheureux!

JEANNOT.

*Même Air.*

Je buvons de belle yau claire,
Pour appaiſer ce grand feu;
J'nous jettons dans la riviere,
Et j'n'y reſtons pas pour peu.
Je mettons dans not'ſalade,
Des herbes de toutes façons,
Et je n'en ſuis pas moins malade;
Ces r'med'-là ſont pourtant bons.

GUILLAUME.

Voilà un tarrible ſort qu'on t'a jetté là, mon Enfant.

JEANNOT.

Et vous croyez qu'ça vient de Jeannette?

GUILLAUME.

Sans doute.

JEANNOT.

Mais alle eſt bien jeune pour ſavoir jetter des ſorts.

GUILLAUME

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que la ſcience vient d'bonne heure aux filles ;

JEANNOT.

Mais alle a l'air ſi ſimple.

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que les filles cachont leu ſcience.

JEANNOT.

Mais je n'y ai rien fait à Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt à cauſe de ça.

JEANNOT.

Pourquoi donc m'auroit-elle jetté un ſort ?

GUILLAUME.

Pour ſon plaiſir.

JEANNOT.

Qu'eſt-ce qui lui en reviendra ?

GUILLAUME.

Pas grand choſe, du caractere dont je te connois.

JEANNOT.

Voyez qu'eſt-ce qui diroit ça de Jeannette !

GUILLAUME.

Toutes les filles ſont d'même : ces petites ſorcieres là ne cherchons qu'à faire enrager les garçons.

JEANNOT.

Alles avont pourtant l'air ſi doux, ſi avenant.

GUILLAUME.

Tu n'as qu'à t'y fier.

JEANNOT.

Alles avons tant de charmes !

GUILLAUME.

C'eſt avec des charmes qu'on baille des ſorts.

JEANNOT.

Comment, Monſieur Guillaume, toutes ces petites gentilleſſes qui ſont venues à Jeannette depuis queuque tems.....

GUILLAUME.

Sont des charmes diaboliques.

JEANNOT.

Ah vous avez raiſon ; car quant je regarde ça, je ſuis tout partroublé.

GUILLAUME.

10. AIR.

Tian, ſi tu la regarde encore,
Te v'la perdu ſans eſpoir.
Pour guarir l'mal qui t'dévore,
J't'avions défendu d' la voir.

JEANNOT.

Guillaume votre recette

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déjà tout pâle.

JEANNOT.

Oui, Monſieur Guillaume, *Abracadabra.*

## SCENE V.

GUILLAUME ET JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'la qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh, c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pu fort que moi. J'ai toujours envie d'être avec lui. Mes compagnes diſont que c'eſt l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'eſt une maladie bien dangereuſe pour les filles.

JEANNETTE.

13 AIR: *Hélas! Daphnis eſt amoureux.*

Jeannette, hélas, n'fait plus que languir,
Si cela dure il faut mourir.
A chaque inſtant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.
C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

C'eſt un ſort!

GUILLAUME.

C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt un ſort qui me tourmente.
Jeannette hélas! n' fait plus qu'languir;
Si cela dure, il faut mourir.

GUILLAUME.

Tatigué que ce s'roit bian dommage, ça me fait peine de vous voir comme-ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

14. AIR.

Ah, queu martire!

GUILLAUME.

C'eſt un délire

Vous n' dormez pas ?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Où vous tiant c' bobo là ?

JEANNETTE, *portant la main au cœur.*

Là, Là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença ?

JEANNETTE, *faiſant le même geſte.*

Là, Là,
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvons aiſément,
Votr' ſoulagement:
Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un amant. Quequ'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Un amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux, moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! Vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non ?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les amoureux qui baillent des ſorts & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendont les filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes; moi je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en déshabituer, il faudra toujours être avec moi.

Ah ! c'eſt vous que je charche maître Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bian, mon pauv' Jeannot, comment va la ſanté ?

JEANNOT.

Hem, fort mal, Monſieur Guillaume, je n'mange plus, je n'dors plus.

9. AIR.

La nuit quand j'penſe à Jeannette,
On diroit que j'ai des couſins ;
J'fons des ſauts dans ma couchette
A réveiller les voiſins,
Comme l'battant d'une horloge,
Mon pouls va toujours trotant ;
Comme un chevreau hors ſa loge
Mon cœur va toujours ſautant.

GUILLAUME.

Que je te plains !

JEANNOT.

*Même Air.*

Je ſens quand j'voyons Jeannette,
Du plaiſir & du chagrin ;
Je n'ſais pas ce que j'ſouhaite
Et le deſir va ſon train,
Qu'and j'ai' me r'garde, je grille,
C'a m' fait pardre la raiſon :
Les yeux tant doux d'une fille,
Avont-ils queuque poiſon ?

GUILLAUME.

Pauv' malheureux !

JEANNOT.

*Même Air.*

Je buvons de belle yau claire,
Pour appaiſer ce grand feu ;
J'nous jettons dans la riviere,
Et j'n'y reſtons pas pour peu.
Je mettons dans not' ſalade,
Des herbes de toutes façons,
Et je n'en ſuis pas moins malade ;
Ces r'med'-là ſont pourtant bons.

GUILLAUME.

Voilà un tarrible ſort qu'on t'a jetté là, mon Enfant.

JEANNOT.

Et vous croyez qu'ça vient de Jeannette ?

GUILLAUME.

Sans doute.

JEANNOT.

Mais alle eſt bien jeune pour ſavoir jetter des ſorts.

GUILLAUME

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que la ſcience viant d'bonne heure aux filles ;

JEANNOT.

Mais alle a l'air ſi ſimple.

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que les filles cachont leu ſcience.

JEANNOT.

Mais je n'y ai rien fait à Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt à cauſe de ça.

JEANNOT.

Pourquoi donc m'auroit-elle jetté un ſort ?

GUILLAUME.

Pour ſon plaiſir.

JEANNOT.

Qu'eſt-ce qui lui en reviendra ?

GUILLAUME.

Pas grand choſe, du caractere dont je te connois.

JEANNOT.

Voyez qu'eſt-ce qui diroit ça de Jeannette !

GUILLAUME.

Toutes les filles ſont d'même : ces petites ſorcieres là ne cherchons qu'à faire enrager les garçons.

JEANNOT.

Alles avont pourtant l'air ſi doux, ſi avenant.

GUILLAUME.

Tu n'as qu'à t'y fier.

JEANNOT.

Alles avons tant de charmes !

GUILLAUME.

C'eſt avec des charmes qu'on baille des ſorts.

JEANNOT.

Comment, Monſieur Guillaume, toutes ces petites gentilleſſes qui ſont venues à Jeannette depuis queuque tems.....

GUILLAUME.

Sont des charmes diaboliques.

JEANNOT.

Ah vous avez raiſon ; car quant je regarde ça, je ſuis tout partroublé.

GUILLAUME.

10. AIR.

Tian, ſi tu la regarde encore,
Te v'la perdu ſans eſpoir.
Pour guarir l'mal qui t'dévore,
J't'avions défendu d' la voir.

JEANNOT.

Guillaume votre recette

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

D'une flamme ardente j' m'ſens embraſer.
Pour l'appaiſer, j' m'efforçons d' l'arroſer;
Mais j'ons beau boire, ç'a n'fait qu'l'attirer.

Madame d'Orville, de qui j'ai l'honneur d'être le Maréchal, eſt la Marraine de Jeannette; c'eſt elle qui baille la dot, il faut que je li faſſe ma cour; alle vient de m'envoyer chercher; c'eſt apparemment pour me propoſer de lui vendre ma petite jument dont elle a envie. Voilà une bonne occaſion pour li parler de Jeannette.

## SCENE II.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME.

Mde. D'ORVILLE.

AH, vous voilà, maître Guillaume!

GUILLAUME.

Prêt à vous obéir, Madame. Drès que j'ons ſu que vous aviez beſoin de mes ſervices, j'ons quitté la grande cavale de Colas, le Meunier, qui a les avives, pour me rendre aux ordres de Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous ſuis obligée de la préférence.

GUILLAUME.

Madame ſait que depuis quatre ans en ça que j'ai l'honneur de ferrer ſes chevaux, je me ſuis toujours fait un plaiſir de mettre les fers au feu pour elle.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, on diroit que je ſuis de votre diſtrict.

GUILLAUME.

Oh, Madame! on ſait bien que vous ne vous déferrez pas ſi aiſément. Tant y a que me v'la, pour ſavoir en quoi mon petit miniſtere peut vous être agréable.

Mde. D'ORVILLE.

Oh ça, maître Guillaume: on dit que vous avez de la conſcience.

GUILLAUME.

Je m'en pique autant que d'habileté dans ma profeſſion, & ſans vanité, je ne fais pas mal mes affaires.

AIR. *De Grimaudin.*

Guillaume dans le voiſinage
N'a point d'égal,
Je ſuis de tout notre Village
Le Maréchal;
Mais ma ſcience & mes travaux,
Ne s'bornent pas à des chevaux.

Mde. D'ORVILLE.

Je le crois.

GUILLAUME.

*Même* AIR.

Du Beaume unique de Simone ;
J'ai le ſecret ;
Chacun en veut, & l'on s'étonne
De ſon effet.
Avec quatre mots de Latin,
Je pourrions être Médecin.

Mde. D'ORVILLE.

Oui, vous êtes un homme merveilleux ; mais il ne s'agit point ici de votre ſcience. J'ai un marché à vous propoſer.

GUILLAUME.

Et moi itou, Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Vous avez une petite Jument.....

GUILLAUME.

Vous avez une petite Filleule.....

Mde. D'ORVILLE.

Qui me plaît beaucoup.

GUILLAUME.

Et moi itou, Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut avouer que c'eſt la plus jolie petite bête....

GUILLAUME.

Oh ! Madame, alle n'eſt pas ſi bête, elle n'a que d'l'innocence ; mais quand je l'aurons dreſſée, avec votre bon plaiſir, il n'y aura pas de femme ni de fille dans le Village qui la vaudra, je m'en vante.

Mde. D'ORVILLE.

Eſt-ce que la tête vous tourne ! De qui parlez-vous ?

GUILLAUME.

Eh ! Pargué de Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous parle moi de votre petite Jument qu'il faut me vendre.

GUILLAUME.

4 AIR. *Le Confiteor.*

Hé bian, c'eſt une affaire faite,
Et j'allons terminer en bloc :
Alle eſt à vous, j'demande en troc,
Que vous bailliez la p'tit' Jeannette.
J'entend Jeannette avec ſa dot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous n'auriez pas un mauvais lot.

GUILLAUME.

Dame, Madame, quoique Jeannette ſoit bien gentille ; une bonne dot embellit encore mieux un viſage.

Mde. D'ORVILLE.

Vous êtes un parti très-convenable pour elle ; mais je ne veux point gêner l'inclination de Jeannette, & je me ſuis apperçue qu'elle en avoit pour Jeannot, le fils de mon Fermier.

GUILLAUME.

Bon, Madame ! ce ſont des enfans qui n'ſavent pas encore ce qu'ils reſſentont l'un pour l'autre. Ils ſont venus ſéparément, pour me conſulter là-deſſus.

5 AIR : *L'autre jour me promenant.*

Tous les deux fort déſolés :
M'avont conté leur ſouffrance,
Ces pauvres cervaux troublés
Se croyant enſorcelés.
Ils vont r'venir à l'inſtant
Pour me d'mander queuqu'allégeance,
Et j'en profit'rons d'autant.

Mde. D'ORVILLE ET GUILLAUME.

Ah, ah, ah, rien n'eſt ſi plaiſant.

Mde. D'ORVILLE.

Que leur direz vous ?

GUILLAUME.

Que leur maladie deviendra mortelle, s'ils ne s'abſentiennent de ſe voir.

Mde. D'ORVILLE.

Pour ces ſortes de maux là, Me. Guillaume, je crois que les remedes ſont plus efficaces que le régime.

GUILLAUME.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Madame le permet, j'entreprendrai Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Volontiers, & moi, je me charge du ſoin de guérir Jeannot.

GUILLAUME.

C'eſt bian dit, il eſt juſte qu'une Dame de Paroiſſe faſſe du bien dans ſon Village.

Mde. D'ORVILLE.

Mon cœur s'intéreſſe à ce jeune homme, & s'il répond à mes intentions, je ferai ſon établiſſement.

6. AIR.

J'ai de le voir un deſir preſſant ;
C'eſt un ſujet fort intéreſſant,
Lorſqu'à ſon âge un cœur innocent

Sent
Un amour naiſſant.
On eſt d'un feu ſi pur
Sûr,
Ces étourdis actifs,
Vifs,
Sont ſouvent des galans
Lents,
Qui n'ont aucun talent.

Monſieur Guillaume, voyez Jeannot, vous me rendrez compte de ce qu'il vous aura dit; je vous attends chez moi.

*Elle ſort.*

GUILLAUME.

Oui, Madame.

## SCENE III.

GUILLAUME.

MAdame d'Orville & moi nous voilà donc Médecins d'amour. Je penſe à dire vrai, que ſes ordonnances ſeront plus fortes que les miennes; ce n'eſt pas que je ne ſache ce qui convient aux femelles.

7. AIR. *v'la l'plaiſir des Dames.*

Toujours danſer,
Se trémouſſer,
V'la l'plaiſir des filles.
Des violons,
Et des chanſons,
Propos joyeux &
Et petits jeux,
Bouquets, ribans, & des garçons bon drilles,
V'la l'deſir
Des filles,
V'la l'plaiſir

J'apperçois Jeannot, voyons en quel état eſt ſon cœur.

## SCENE IV.

JEANNOT, GUILLAUME.

8. AIR. *Romance de Daphné.*

HElas, nuit & jour j'ſoupire,
Dans mon cœur y a d'l'embarras;
Il brule, il bat, & de pire,
Quand je m'en plains on s'met à rire.
Eſt-c'donc un mal qu'on ne dit pas,

Ah! c'eſt vous que je charche maître Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bian, mon pauv'Jeannot, comment va la ſanté!

JEANNOT.

Hem, fort mal, Monſieur Guillaume, je n'mange plus, je n'dors plus.

9. AIR.

La nuit quand j'penſe à Jeannette,
On diroit que j'ai des couſins;
J'fons des ſauts dans ma couchette
A réveiller les voiſins,
Comme l'battant d'une horloge,
Mon pouls va toujours trotant;
Comme un chevreau hors ſa loge
Mon cœur va toujours ſautant.

GUILLAUME.

Que je te plains!

JEANNOT.

*Même Air.*

Je ſens quand j'voyons Jeannette,
Du plaiſir & du chagrin;
Je n'ſais pas ce que j'ſouhaite
Et le deſir va ſon train,
Qu'and j'ai' me r'garde, je grille,
C'a m' fait pardre la raiſon:
Les yeux tant doux d'une fille,
Avont-ils queuque poiſon?

GUILLAUME.

Pauv' malheureux!

JEANNOT.

*Même Air.*

Je buvons de belle yau claire,
Pour appaiſer ce grand feu;
J'nous jettons dans la riviere,
Et j'n'y reſtons pas pour peu.
Je mettons dans not'ſalade,
Des herbes de toutes façons,
Et je n'en ſuis pas moins malade;
Ces r'med'-là ſont pourtant bons.

GUILLAUME.

Voilà un tarrible ſort qu'on t'a jetté là, mon Enfant.

JEANNOT.

Et vous croyez qu'ça vient de Jeannette?

GUILLAUME.

Sans doute.

JEANNOT.

Mais alle eſt bien jeune pour ſavoir jetter des ſorts.

GUILLAUME

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que la ſcience vient d'bonne heure aux filles ;

JEANNOT.

Mais alle a l'air ſi ſimple.

GUILLAUME.

Ne ſais-tu pas que les filles cachont leu ſcience.

JEANNOT.

Mais je n'y ai rien fait à Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt à cauſe de ça.

JEANNOT.

Pourquoi donc m'auroit-elle jetté un ſort ?

GUILLAUME.

Pour ſon plaiſir.

JEANNOT.

Qu'eſt-ce qui lui en reviendra ?

GUILLAUME.

Pas grand choſe, du caractere dont je te connois.

JEANNOT.

Voyez qu'eſt-ce qui diroit ça de Jeannette !

GUILLAUME.

Toutes les filles ſont d'même : ces petites ſorcieres là ne cherchons qu'à faire enrager les garçons.

JEANNOT.

Alles avont pourtant l'air ſi doux, ſi avenant.

GUILLAUME.

Tu n'as qu'à t'y fier.

JEANNOT.

Alles avons tant de charmes !

GUILLAUME.

C'eſt avec des charmes qu'on baille des ſorts.

JEANNOT.

Comment, Monſieur Guillaume, toutes ces petites gentilleſſes qui ſont venues à Jeannette depuis queuque tems.....

GUILLAUME.

Sont des charmes diaboliques.

JEANNOT.

Ah vous avez raiſon ; car quant je regarde ça, je ſuis tout partroublé.

GUILLAUME.

10. AIR.

Tian, ſi tu la regarde encore,
Te v'la perdu ſans eſpoir.
Pour guarir l'mal qui t'dévore,
J't'avions défendu d' la voir.

JEANNOT.

Guillaume votre recette

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déjà tout pâle.

JEANNOT.

Oui, Monſieur Guillaume, *Abracadabra.*

## SCENE V.

GUILLAUME ET JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'la qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh, c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pu fort que moi. J'ai toujours envie d'être avec lui. Mes compagnes diſont que c'eſt l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'eſt une maladie bien dangereuſe pour les filles.

JEANNETTE.

13 AIR: *Hélas! Daphnis eſt amoureux.*

Jeannette, hélas, n'fait plus que languir,
Si cela dure il faut mourir.
A chaque inſtant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.
C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

C'eſt un ſort!

GUILLAUME.

C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt un ſort qui me tourmente.
Jeannette hélas! n' fait plus qu'languir;
Si cela dure, il faut mourir.

GUILLAUME.

Tatigué que ce s'roit bian dommage, ça me fait peine de vous voir comme-ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

14. AIR.

Ah, queu martire!

GUILLAUME.

C'eſt un délire

Vous n' dormez pas ?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Où vous tiant c' bobo la ?

JEANNETTE, *portant la main au cœur.*

Là, Là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença ?

JEANNETTE, *faiſant le même geſte.*

Là, Là,
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvons aiſément,
Votr' ſoulagement:
Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un amant. Quequ'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Un amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux, moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! Vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non ?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les amoureux qui baillent des ſorts & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendont les filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes; moi je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en déshabituer, il faudra toujours être avec moi.

GUILLAUME.

Dame, Madame, quoique Jeannette ſoit bien gentille ; une bonne dot embellit encore mieux un viſage.

Mde. D'ORVILLE.

Vous êtes un parti très-convenable pour elle ; mais je ne veux point gêner l'inclination de Jeannette, & je me ſuis apperçue qu'elle en avoit pour Jeannot, le fils de mon Fermier.

GUILLAUME.

Bon, Madame ! ce ſont des enfans qui n'ſavent pas encore ce qu'ils reſſentont l'un pour l'autre. Ils ſont venus ſéparément, pour me conſulter là-deſſus.

5 AIR : *L'autre jour me promenant.*

Tous les deux fort déſolés :
M'avont conté leur ſouffrance,
Ces pauvres cervaux troublés
Se croyant enſorcelés.
Ils vont r'venir à l'inſtant
Pour me d'mander queuqu'allégeance,
Et j'en profit'rons d'autant.

Mde. D'ORVILLE ET GUILLAUME.

Ah, ah, ah, rien n'eſt ſi plaiſant.

Mde. D'ORVILLE.

Que leur direz vous ?

GUILLAUME.

Que leur maladie deviendra mortelle, s'ils ne s'abſentiennent de ſe voir.

Mde. D'ORVILLE.

Pour ces ſortes de maux là, Me. Guillaume, je crois que les remedes ſont plus efficaces que le régime.

GUILLAUME.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Madame le permet, j'entreprendrai Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Volontiers, & moi, je me charge du ſoin de guérir Jeannot.

GUILLAUME.

C'eſt bian dit, il eſt juſte qu'une Dame de Paroiſſe faſſe du bien dans ſon Village.

Mde. D'ORVILLE.

Mon cœur s'intéreſſe à ce jeune homme, & s'il répond à mes intentions, je ferai ſon établiſſement.

6. AIR.

J'ai de le voir un deſir preſſant ;
C'eſt un ſujet fort intéreſſant,
Lorſqu'à ſon âge un cœur innocent

Sent
Un amour naiſſant.
On eſt d'un feu ſi pur
Sûr,
Ces étourdis actifs,
Vifs,
Sont ſouvent des galans
Lents,
Qui n'ont aucun talent.

Monſieur Guillaume, voyez Jeannot, vous me rendrez compte de ce qu'il vous aura dit; je vous attends chez moi.

*Elle ſort.*

GUILLAUME.

Oui, Madame.

## SCENE III.

GUILLAUME.

MAdame d'Orville & moi nous voilà donc Médecins d'amour. Je penſe à dire vrai, que ſes ordonnances ſeront plus fortes que les miennes; ce n'eſt pas que je ne ſache ce qui convient aux femelles.

7. AIR. *v'la l'plaiſir des Dames.*

Toujours danſer,
Se trémouſſer,
V'la l'plaiſir des filles.
Des violons,
Et des chanſons,
Propos joyeux,
Et petits jeux,
Bouquets, ribans, & des garçons bon drilles,
V'la l'deſir
Des filles,
V'la l'plaiſir

J'apperçois Jeannot, voyons en quel état eſt ſon cœur.

## SCENE IV.

JEANNOT, GUILLAUME.

8. AIR. *Romance de Daphné.*

Elas, nuit & jour j'ſoupire,
Dans mon cœur y a d'l'embarras;
Il brule, il bat, & de pire,
Quand je m'en plains on s'met à rire.
Eſt-c'donc un mal qu'on ne dit pas,

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déjà tout pâle.

JEANNOT.

Oui, Monſieur Guillaume, *Abracadabra.*

## SCENE V.

GUILLAUME ET JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'la qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh, c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pu fort que moi. J'ai toujours envie d'être avec lui. Mes compagnes diſont que c'eſt l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'eſt une maladie bien dangereuſe pour les filles.

JEANNETTE.

13 AIR: *Hélas! Daphnis eſt amoureux.*

Jeannette, hélas, n'fait plus que languir,
Si cela dure il faut mourir.
A chaque inſtant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.
C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

C'eſt un ſort!

GUILLAUME.

C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt un ſort qui me tourmente.
Jeannette hélas! n' fait plus qu'languir;
Si cela dure, il faut mourir.

GUILLAUME.

Tatigué que ce s'roit bian dommage, ça me fait peine de vous voir comme-ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

14. AIR.

Ah, queu martire!

GUILLAUME.

C'eſt un délire

Vous n' dormez pas ?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Où vous tiant c' bobo la ?

JEANNETTE, *portant la main au cœur.*

Là, Là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença ?

JEANNETTE, *faiſant le même geſte.*

Là, Là,
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvons aiſément,
Votr' ſoulagement:
Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un amant. Quequ'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Un amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux, moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! Vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non ?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les amoureux qui baillent des ſorts & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendent les filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes; moi je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en déshabituer, il faudra toujours être avec moi.

JEANNETTE.

Ça n'y feroit rian, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Eſt-ce que vous vous ennuyez avec moi?

JEANNETTE.

Non pas à préſent, nous parlons de Jeannot.

GUILLAUME.

Eh, morgué, laiſſez-là vot' Jeannot, parlons de moi; ça vaut mieux.

15. AIR.

Viens, Jeannette,
Sur l'herbette,
Nous jourons à mille petits jeux;
Tian, Guillaume
Eſt un homme
Qui rendra tous tes momens heureux.
A ton âge
Quel dommage
De céder aux ſoucis ennuyeux!
Bannis la mélancolie,
Le plaiſir rend plus jolie,
Eſſaye un peu de folie
Et tu t'en trouveras beaucoup mieux.

JEANNETTE.

Oh, laiſſez-moi, je n'ai pas le cœur à la danſe.

## SCENE VI.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, avez-vous parlé à Jeannot?

GUILLAUME.

Oui, Madame; il eſt toujours occupé de ſa ſorcellerie, ainſi que Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Hé bien, ma petite, qu'eſt ce que c'eſt? on dit qu'il t'a enſorcelée, ce méchant Jeannot.

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine.

Mde. D'ORVILLE.

Comment cela eſt-il donc arrivé?

JEANNETTE.

Ce fut tout dretement depis la fête du Village. Jeannot m'apportit une petite corbeille garnie de ribans avec un bouquet.

GUILLAUME.

Un bouquet ! juſtement.

JEANNETTE.

Ma Marraine, il voulit me l'attacher li même à mon côté; je l'laiſſai faire ſans penſer à mal.

16 AIR. *Les Fleurettes.*

Dans mon corcet i' l'place;
Mais drés qui m'touche, hélas !
Je ſens eun'flamme, eun'glace,
Un trouble, un embarras.

Mde. D'ORVILLE.

Ainſi l'on prend les fillettes.

JEANNETTE.

J'en perds la tête à l inſtant.

GUILLAUME.

On enſorcelle ſouvent
Par les Fleurettes.

JEANNETTE.

J'ons encor ce bouquet là, ma Marraine, j'vous le ferai voir. Je crois que le ſort eſt toujours dedans; car quand je le vois, je ſoupire.

Mde. D'ORVILLE.

Défaites-vous de cela bien vîte, petite fille.

GUILLAUME.

Je l'condamnons au feu.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas tout; en m'donnant un bouquet, pour achever de m'enſorceler, il m'a donné encor un baiſer.

Mde. D'ORVILLE.

Un baiſer.....

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine, je n'me deffiois de rian, moi.

GUILLAUME.

Ce Jeannot eſt un petit drôle bien dangéreux.

JEANNETTE.

Depuis ce tems là.....

Mde. D'ORVILLE.

Depuis ce tems-là.....

JEANNETTE.

17 AIR.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſi-tôt j'm'arrête;
Quoique Jeannot ne diſe mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête,
Quand il m' r'garde, il m'interdit,
J'deviens roug' comme eun' fraiſe:
Apparemment que l'on rougit

Lorſque l'on eſt bien aiſe.

Mde. D'ORVILLE.

18 AIR. *C'eſt la fille à ma Tante.*

Eh, comment donc, bien aiſe!

GUILLAUME.

Mais, vous n'y penſez pas.

JEANNETTE.

Dam' ne vous en déplaiſe,
Quand Jeannot ſuit mes pas....

Mde. D'ORVILLE.

Vous en êtes contente?

JEANNETTE.

Ça n'mpêch' pas d' ſouffrir;
Mais quoique c' mal tourmente,
Ça fait toujours plaiſir.

19 AIR. *C'eſt bien la faute du Guet.*

Mde. D'ORVILLE.

Plaiſir!

GUILLAUME.

Plaiſir!

JEANNETTE.

En un mot,
D'où viant qu'mon cœur ſaute?

GUILLAUME.

C'eſt un charme de Jeannot.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

GUILLAUME.

Pour li vot' cœur va le trot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous brûlez pour ce marmot?

JEANNETTE.

C'eſt la faute de Jeannot,
Ce n'eſt pas ma faute.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut vous venger de lui, ma filleule.

JEANNETTE.

Je n'ſaurions ma Marraine; plus il m'fait de peine, moins j'ons de rancune,; tout ce que je crains, c'eſt qu'il ne me faſſe encore queuque ſorcellerie.

Mde. D'ORVILLE.

Pour éviter ce malheur, il faut rompre tout commerce avec lui.

GUILLAUME.

C'eſt mon avis.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut lui renvoyer tous les préſens qu'il vous a faits.

GUILLAUME.

GUILLAUME.

Oui, tout ce qu'il baille eſt enſorcelé.

JEANNETTE.

20 AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je ferai ce qu'on me conſeille :
Je lui rendrai ſes ribans, ſa corbeille,
Et ſon bouquet, quoique fané.

GUILLAUME.

Fort bien.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous le recommande.

JEANNETTE.

Mais le baiſer qu'il m'a donné,
Faudra-t'il auſſi que j'l'lui rende ?

GUILLAUME.

Non, non, c'eſt à moi à qui vous le rendrez.

JEANNETTE.

Oh, Monſieur Guillaume, il appartient à Jeannot, faut d'la conſcience.

Mde. D'ORVILLE.

Monſieur le Maréchal, voilà un ſort qui me paroît difficile à lever.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, Madame, mais i' n' faut déſeſpérer de rian.

Mde. D'ORVILLE.

Allez-donc chercher Jeannot & me l'envoyez afin qu'il me conſulte à mon tour.

GUILLAUME.

Oui, Madame,

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

Mde. D'ORVILLE, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

ET vous Jeannette, je vous défends de ſonger à lui, & d'écouter ce qu'il vous dira.

21. AIR.

Ecouter, c'eſt ſe rendre,
Et vous en auriez après
Des regrets ;
L'amour peut vous ſurprendre,
N'éprouvez jamais
Ses traits.
Hélas ! par innocence,

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déjà tout pâle.

JEANNOT.

Oui, Monſieur Guillaume, *Abracadabra.*

## SCENE V.

GUILLAUME ET JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'la qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh, c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pu fort que moi. J'ai toujours envie d'être avec lui. Mes compagnes diſont que c'eſt l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'eſt une maladie bien dangereuſe pour les filles.

JEANNETTE.

13 AIR: *Hélas! Daphnis eſt amoureux.*

Jeannette, hélas, n'fait plus que languir,
Si cela dure il faut mourir.
A chaque inſtant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.
C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

C'eſt un ſort!

GUILLAUME.

C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt un ſort qui me tourmente.
Jeannette hélas! n' fait plus qu'languir;
Si cela dure, il faut mourir.

GUILLAUME.

Tatigué que ce s'roit bian dommage, ça me fait peine de vous voir comme ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

14. AIR.

Ah, queu martire!

GUILLAUME.

C'eſt un délire.

Vous n' dormez pas ?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Où vous tiant c' bobo là ?

JEANNETTE, *portant la main au cœur.*

Là, Là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença ?

JEANNETTE, *faiſant le même geſte.*

Là, Là,
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvons aiſément,
Votr' ſoulagement:
Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un amant. Quequ'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Un amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux, moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! Vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non ?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les amoureux qui baillent des ſorts & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendont les filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes; moi je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en déshabituer, il faudra toujours être avec moi.

JEANNETTE.

Ça n'y feroit rian, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Eſt-ce que vous vous ennuyez avec moi?

JEANNETTE.

Non pas à préſent, nous parlons de Jeannot.

GUILLAUME.

Eh, morgué, laiſſez-là vot' Jeannot, parlons de moi, ça vaut mieux.

15. AIR.

Viens, Jeannette,
Sur l'herbette,
Nous jourons à mille petits jeux;
Tian, Guillaume
Eſt un homme
Qui rendra tous tes momens heureux.
A ton âge
Quel dommage
De céder aux ſoucis ennuyeux!
Bannis la mélancolie,
Le plaiſir rend plus jolie,
Eſſaye un peu de folie
Et tu t'en trouveras beaucoup mieux.

JEANNETTE.

Oh, laiſſez-moi, je n'ai pas le cœur à la danſe.

## SCENE VI.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, avez-vous parlé à Jeannot?

GUILLAUME.

Oui, Madame; il eſt toujours occupé de ſa ſorcellerie, ainſi que Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Hé bien, ma petite, qu'eſt ce que c'eſt? on dit qu'il t'a enſorcelée, ce méchant Jeannot.

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine.

Mde. D'ORVILLE.

Comment cela eſt-il donc arrivé?

JEANNETTE.

Ce fut tout dretement depis la fête du Village. Jeannot m'apportit une petite corbeille garnie de ribans avec un bouquet.

GUILLAUME.

Un bouquet ! juſtement.

JEANNETTE.

Ma Marraine, il voulit me l'attacher li même à mon côté ; je l'laiſſai faire ſans penſer à mal.

16 AIR. *Les Fleurettes.*

Dans mon corcet i' l'place ;
Mais drés qui m'touche, hélas !
Je ſens eun'flamme, eun'glace,
Un trouble, un embarras.

Mde. D'ORVILLE.

Ainſi l'on prend les fillettes.

JEANNETTE.

J'en perds la tête à l inſtant.

GUILLAUME.

On enſorcelle ſouvent
Par les Fleurettes.

JEANNETTE.

J'ons encor ce bouquet là, ma Marraine, j'vous le ferai voir. Je crois que le ſort eſt toujours dedans ; car quand je le vois, je ſoupire.

Mde. D'ORVILLE.

Défaites-vous de cela bien vîte, petite fille.

GUILLAUME.

Je l'condamnons au feu.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas tout ; en m'donnant un bouquet, pour achever de m'enſorceler, il m'a donné encor un baiſer.

Mde. D'ORVILLE.

Un baiſer.....

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine, je n'me deffiois de rian, moi.

GUILLAUME.

Ce Jeannot eſt un petit drôle bien dangéreux.

JEANNETTE.

Depuis ce tems là.....

Mde. D'ORVILLE.

Depuis ce tems-là.....

JEANNETTE.

17 AIR.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſi-tôt j'm'arrête ;
Quoique Jeannot ne diſe mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête,
Quand il m' r'garde, il m'interdit,
J'deviens roug' comme eun' fraiſe :
Apparemment que l'on rougit

Lorſque l'on eſt bien aiſe.

Mde. D'ORVILLE.

18 AIR. *C'eſt la fille à ma Tante.*

Eh, comment donc, bien aiſe!

GUILLAUME.

Mais, vous n'y penſez pas.

JEANNETTE.

Dam' ne vous en déplaiſe,
Quand Jeannot ſuit mes pas....

Mde. D'ORVILLE.

Vous en êtes contente?

JEANNETTE.

Ça n'mpêch' pas d' ſouffrir;
Mais quoique c' mal tourmente,
Ça fait toujours plaiſir.

19 AIR. *C'eſt bien la faute du Guet.*

Mde. D'ORVILLE.

Plaiſir!

GUILLAUME.

Plaiſir!

JEANNETTE.

En un mot,
D'où viant qu'mon cœur ſaute?

GUILLAUME.

C'eſt un charme de Jeannot.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

GUILLAUME.

Pour li vot' cœur va le trot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous brûlez pour ce marmot?

JEANNETTE.

C'eſt la faute de Jeannot,
Ce n'eſt pas ma faute.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut vous venger de lui, ma filleule.

JEANNETTE.

Je n'ſaurions ma Marraine; plus il m'fait de peine, moins j'ons de rancune,; tout ce que je crains, c'eſt qu'il ne me faſſe encore queuque ſorcellerie.

Mde. D'ORVILLE.

Pour éviter ce malheur, il faut rompre tout commerce avec lui.

GUILLAUME.

C'eſt mon avis.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut lui renvoyer tous les préſens qu'il vous a faits.

GUILLAUME.

GUILLAUME.

Oui, tout ce qu'il baille eſt enſorcelé.

JEANNETTE.

20 AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je ferai ce qu'on me conſeille :
Je lui rendrai ſes ribans, ſa corbeille,
Et ſon bouquet, quoique fané.

GUILLAUME.

Fort bien.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous le recommande.

JEANNETTE.

Mais le baiſer qu'il m'a donné,
Faudra-t'il auſſi que j'l'lui rende ?

GUILLAUME.

Non, non, c'eſt à moi à qui vous le rendrez.

JEANNETTE.

Oh, Monſieur Guillaume, il appartient à Jeannot, faut d'la conſcience.

Mde. D'ORVILLE.

Monſieur le Maréchal, voilà un ſort qui me paroît difficile à lever.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, Madame, mais i' n' faut déſeſpérer de rian.

Mde. D'ORVILLE.

Allez-donc chercher Jeannot & me l'envoyez afin qu'il me conſulte à mon tour.

GUILLAUME.

Oui, Madame,

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

Mde. D'ORVILLE, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

ET vous Jeannette, je vous défends de ſonger à lui, & d'écouter ce qu'il vous dira.

21. AIR.

Ecouter, c'eſt ſe rendre,
Et vous en auriez après
Des regrets ;
L'amour peut vous ſurprendre ;
N'éprouvez jamais
Ses traits.
Hélas ! par innocence,

Ne m'eſt pas d'un grand ſecours
J'ons biau n'pas regarder Jeannette;
Hélas, je la voyons toujours.

GUILLAUME.

II. AIR.

Hé bian, pauvre fou,
Vois la tout ton ſaoul,
Sois comme un matou
Qui court le guildou,
Ou, comme un hibou,
Gémis dans un trou.

JEANNOT.

Ah, je friſſonne!

GUILLAUME.

J' t'abandonne,
Tu prendras la forme d'un Lou garou;
Et le Diable après te tordra le cou.

JEANNOT.

Miſéricorde! je ne veux plus voir Jeannette.

GUILLAUME.

C'eſt le bon parti.

JEANNOT.

Mais ſes charmes m'attireront encore maugré moi: vous ſavez qu'un ſorcilege eſt pu fort que nous; ſi je mettions du ſel ſur moi, Monſieur Guillaume?

GUILLAUME.

Tu ne ferois pas mal.

JEANNOT.

A propos de ça: j'ai entendu dire qu'on pouvoit renvoyer un ſort ſur celui qui l'a jetté.

GUILLAUME.

Cela ſe peut.

JEANNOT.

Apprenez-moi donc à renvoyer un ſort, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Voilà ce qu'il faut faire: Tu t'enfermeras chez toi pendant quinze jours.

JEANNOT.

Tout ſeul?

GUILLAUME.

Tout ſeul.

JEANNOT.

Sans voir Jeannette?

GUILLAUME.

Sans voir Jeannette.

JEANNOT.

Oh, je n'irai pas juſqu'à la quinzaine, Monſieur Guillaume, je mourrai.

GUILLAUME.

Oh, que non. Enſuite tu mettras ſous ta cheminée un cœur de tourterelle que tu larderas d'éguilles.

JEANNOT.

Oh, je ne veux point. Ça f'roit mourrir Jeannette. Donnez-moi d'autres ſecrets.

GUILLAUME.

Hé bien; ſi all't'attire encor par ſes charmes, tu n'as qu'à lui tourner le dos en diſant: *Abracadabra.*

JEANNOT.

*Abracadabra?*

GUILLAUME.

Oui, & tu t'enfuiras.

JEANNOT.

Et je ſerai guéri?

GUILLAUME.

Pas tout-à-fait; mais tu iras trouver Madame d'Orville qui achevera ta guériſon,

JEANNOT.

12. AIR. *Quant le péril eſt agréable.*

Que me fera Madame d'Orville?

GUILLAUME.

Al' te baillera des leçons;
Pour ôter le ſort aux garçons,
C'eſt un femme habile.

JEANNETTE, *dans la couliſſe.*

Petit, petit, petit,

JEANNOT.

Ah! M. Guillaume, v'la Jeannette qui donne à manger à ſes petits poulets.

GUILLAUME.

Va t'en.

JEANNETTE, *dans la cuiſine.*

Petit, petit, petit.

JEANNOT.

Ah! Monſieur Guillaume que ne ſuis-je un petit poulet!

GUILLAUME.

Tu fais de biaux ſouhaits! c'eſt pour leux couper le cou, que Jeannette les engraiſſe & les careſſe. Prens la fuite avant qu'elle te voie.

JEANNOT.

Mais, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Veux-tu t'en aller. Te voilà déjà tout pâle.

JEANNOT.

Oui, Monſieur Guillaume, *Abracadabra.*

## SCENE V.

GUILLAUME ET JEANNETTE.

GUILLAUME.

AH, ah, ah, le pauvre innocent! v'la qui tourne bien pour moi.

JEANNETTE.

Monſieur Guillaume, n'ai-je pas vu Jeannot avec vous? Ce garçon-là me fait une peur terrible.

GUILLAUME.

Eh, c'eſt à cauſe de ça que vous venez le chercher?

JEANNETTE.

Dam' c'eſt pu fort que moi. J'ai toujours envie d'être avec lui. Mes compagnes diſont que c'eſt l'tourment d'amour.

GUILLAUME.

Oui, c'eſt une maladie bien dangereuſe pour les filles.

JEANNETTE.

13 AIR: *Hélas! Daphnis eſt amoureux.*

Jeannette, hélas, n'fait plus que languir,
Si cela dure il faut mourir.
A chaque inſtant mon trouble augmente.

GUILLAUME.

Je n'avois pas tort.
C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

C'eſt un ſort!

GUILLAUME.

C'eſt un ſort.

JEANNETTE.

Oui, c'eſt un ſort qui me tourmente.
Jeannette hélas! n' fait plus qu'languir;
Si cela dure, il faut mourir.

GUILLAUME.

Tatigué que ce s'roit bian dommage, ça me fait peine de vous voir comme-ça. Baillez-moi votre pouls.

JEANNETTE.

14. AIR.

Ah, queu martire!

GUILLAUME.

C'eſt un délire

Vous n' dormez pas ?

JEANNETTE.

La nuit, hélas!
Mon mal empire.

GUILLAUME.

Où vous tiant c' bobo la ?

JEANNETTE, *portant la main au cœur.*

Là, Là.

GUILLAUME.

Et ce mal commença ?

JEANNETTE, *faiſant le même geſte.*

Là, Là,
Daignais me dire
Un r'mede à ça.

GUILLAUME.

Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
J'trouvons aiſément,
Votr' ſoulagement:
Jeunette,
Jeannette,
Petite brunette,
La bonne recette,
C'eſt un bon amant.

JEANNETTE.

Un amant. Quequ'c'eſt qu'ça, Monſieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Un amant, c'eſt comme qui diroit un amoureux, moi, par exemple.

JEANNETTE.

Oh! Vous n'êtes pas un amoureux, vous.

GUILLAUME.

Pourquoi non ?

JEANNETTE.

C'eſt qu'on dit que ce ſont les amoureux qui baillent des ſorts & vous n'êtes pas aſſez méchant pour être ſorcier.

GUILLAUME.

Il y a des amoureux qui baillent des ſorts, & d'autres qui les guériſſent; les uns rendont les filles triſtes, & les autres les rendent gaillardes; moi je ſuis de ceux qui les font rire.

JEANNETTE.

Ah! Monſieur Guillaume, vous ne pourrez jamais me faire rire, tant que j'penſerons à Jeannot.

GUILLAUME.

Pour vous en déshabituer, il faudra toujours être avec moi.

JEANNETTE.

Ça n'y feroit rian, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Eſt-ce que vous vous ennuyez avec moi?

JEANNETTE.

Non pas à préſent, nous parlons de Jeannot.

GUILLAUME.

Eh, morgué, laiſſez-là vot' Jeannot, parlons de moi, ça vaut mieux.

15. AIR.

Viens, Jeannette,
Sur l'herbette,
Nous jourons à mille petits jeux;
Tian, Guillaume
Eſt un homme
Qui rendra tous tes momens heureux.
A ton âge
Quel dommage
De céder aux ſoucis ennuyeux!
Bannis la mélancolie,
Le plaiſir rend plus jolie,
Eſſaye un peu de folie
Et tu t'en trouveras beaucoup mieux.

JEANNETTE.

Oh, laiſſez-moi, je n'ai pas le cœur à la danſe.

## SCENE VI.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, avez-vous parlé à Jeannot?

GUILLAUME.

Oui, Madame; il eſt toujours occupé de ſa ſorcellerie, ainſi que Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Hé bien, ma petite, qu'eſt ce que c'eſt? on dit qu'il t'a enſorcelée, ce méchant Jeannot.

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine.

Mde. D'ORVILLE.

Comment cela eſt-il donc arrivé?

JEANNETTE.

Ce fut tout dretement depis la fête du Village. Jeannot m'apportit une petite corbeille garnie de ribans avec un bouquet.

GUILLAUME.

Un bouquet ! juſtement.

JEANNETTE.

Ma Marraine, il voulit me l'attacher li même à mon côté; je l'laiſſai faire ſans penſer à mal.

16 AIR. *Les Fleurettes.*

Dans mon corcet i' l'place;
Mais drés qui m'touche, hélas !
Je ſens eun'flamme, eun'glace,
Un trouble, un embarras.

Mde. D'ORVILLE.

Ainſi l'on prend les fillettes.

JEANNETTE.

J'en perds la tête à l'inſtant.

GUILLAUME.

On enſorcelle ſouvent
Par les Fleurettes.

JEANNETTE.

J'ons encor ce bouquet là, ma Marraine, j'vous le ferai voir. Je crois que le ſort eſt toujours dedans; car quand je le vois, je ſoupire.

Mde. D'ORVILLE.

Défaites-vous de cela bien vîte, petite fille.

GUILLAUME.

Je l'condamnons au feu.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas tout; en m'donnant un bouquet, pour achever de m'enſorceler, il m'a donné encor un baiſer.

Mde. D'ORVILLE.

Un baiſer.....

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine, je n'me deffiois de rian, moi.

GUILLAUME.

Ce Jeannot eſt un petit drôle bien dangéreux.

JEANNETTE.

Depuis ce tems là.....

Mde. D'ORVILLE.

Depuis ce tems-là.....

JEANNETTE.

17 AIR.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſi-tôt j'm'arrête;
Quoique Jeannot ne diſe mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête,
Quand il m' r'garde, il m'interdit,
J'deviens roug' comme eun' fraiſe:
Apparemment que l'on rougit

Lorſque j'on eſt bien aiſe.

Mde. D'ORVILLE.

18 AIR. *C'eſt la fille à ma Tante.*

Eh, comment donc, bien aiſe!

GUILLAUME.

Mais, vous n'y penſez pas.

JEANNETTE.

Dam' ne vous en déplaiſe,
Quand Jeannot ſuit mes pas....

Mde. D'ORVILLE.

Vous en êtes contente?

JEANNETTE.

Ça n'mpêch' pas d' ſouffrir;
Mais quoique c' mal tourmente,
Ça fait toujours plaiſir.

19 AIR. *C'eſt bien la faute du Guet.*

Mde. D'ORVILLE.

Plaiſir!

GUILLAUME.

Plaiſir!

JEANNETTE.

En un mot,
D'où viant qu'mon cœur ſaute?

GUILLAUME.

C'eſt un charme de Jeannot.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

GUILLAUME.

Pour li vot' cœur va le trot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous brûlez pour ce marmot?

JEANNETTE.

C'eſt la faute de Jeannot,
Ce n'eſt pas ma faute.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut vous venger de lui, ma filleule.

JEANNETTE.

Je n'ſaurions ma Marraine; plus il m'fait de peine, moins j'ons de rancune,; tout ce que je crains, c'eſt qu'il ne me faſſe encore queuque ſorcellerie.

Mde. D'ORVILLE.

Pour éviter ce malheur, il faut rompre tout commerce avec lui.

GUILLAUME.

C'eſt mon avis.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut lui renvoyer tous les préſens qu'il vous a faits.

GUILLAUME.

GUILLAUME.

Oui, tout ce qu'il baille eſt enſorcelé.

JEANNETTE.

20 AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je ferai ce qu'on me conſeille :
Je lui rendrai ſes ribans, ſa corbeille,
Et ſon bouquet, quoique fané.

GUILLAUME.

Fort bien.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous le recommande.

JEANNETTE.

Mais le baiſer qu'il m'a donné,
Faudra-t'il auſſi que j'l'lui rende ?

GUILLAUME.

Non, non, c'eſt à moi à qui vous le rendrez.

JEANNETTE.

Oh, Monſieur Guillaume, il appartient à Jeannot, faut d'la conſcience.

Mde. D'ORVILLE.

Monſieur le Maréchal, voilà un ſort qui me paroît difficile à lever.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, Madame, mais i' n' faut déſeſpérer de rian.

Mde. D'ORVILLE.

Allez-donc chercher Jeannot & me l'envoyez afin qu'il me conſulte à mon tour.

GUILLAUME.

Oui, Madame,

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

Mde. D'ORVILLE, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

ET vous Jeannette, je vous défends de ſonger à lui, & d'écouter ce qu'il vous dira.

21. AIR.

Ecouter, c'eſt ſe rendre,
Et vous en auriez après
Des regrets;
L'amour peut vous ſurprendre,
N'éprouvez jamais
Ses traits.
Hélas! par innocence,

Vous pourriez, ſans y ſonger,
Vous engager;
Par mon expérience,
J'en connois le danger.

Adieu mon enfant, allez vous divertir avec vos petites compagnes, & n'ayez plus aucun ſouci.

## SCENE VIII.

JEANNETTE.

OH divertiſſez-vous, c'eſt bien aiſé à dire.

22. AIR.

Etant jeunette,
J'm'muſois à de petits jeux;
La climuſette
M'rendoit l'cœur joyeux.
Mon eſprit charche & travaille,
Et je baille,
Oh, dam' moi,
Je ne ſais pourquoi,
Queuqu'part qu' j'aille
L'ennui
Me ſuit aujourd'hui.
Quand on eſt grande:
Si les p'tits jeux
Sont ennuyeux,
{ Je me demande
{ C' qu'on peut faire d' mieux. (*bis*)

23 AIR.

L'alouette
Guillerette,
Chante tout le jour:
L'moineau qui vous la guette,
Voltige à l'entour;
Le coq, près d'ſa poulette,
V'a s'ragaillardir;
Elle fait codette,
Et c'eſt de plaiſir;
Nos pigeons s'ébattons,
Roucoulons
Et s'abectons;
Not' troupeau ſur l'herbette
Toujours jouant, ſautant
A l'air content. (*bis*)
Et n'y a qu' la pauvre Jeannette
Qui bien loin d'en faire autant

N'a qu' du tourment. (*bis*)

J'apperçois Jeannot, v'la l'émotion qui me r'prend. Obéiſſons à ma Marraine : il faut rompre tout commerce avec lui, & pour commencer, j'allons charcher les préſens qu'il m'a faits, pour les lui rendre.

## SCENE IX.

JEANNOT.

Morgué, tatigué, jen' ſaurois durer d'vantage com'ça, il faut qu'ça finiſſe. J'voulons voir Jeannette pour la derniere fois ; ſi alle ne veut pas m'rendre ma liberté, à préſent je ſais repouſſer un ſort, nous varrons beau jeu. La voilà, je ſuis déjà tout tremblant : allons, Jeannot, de la fermeté.

## SCENE X.

JEANNOT, JEANNETTE.

JEANNETTE.

AH ! je ſuis bian aiſe de vous trouver, Monſieur Jeannot.

JEANNOT.

Hé bien....& moi itou Mademoiſelle Jeannette. Courage.

JEANNETTE.

J'voudrois bien ſavoir, Monſieur Jeannot pourquoi vous me traitez de la magniere que vous faites ?

JEANNOT.

J'voudrois bian ſavoir, Mademoiſelle Jeannette, d'où viant qu'vous me choiſiſſez pour le ſujet d' vot' malice ?

JEANNETTE.

Moi d'la malice !

JEANNOT.

Pargué ? Qui de nous deux a jetté un ſort à l'autre ?

JEANNETTE.

Tu le ſais bian, méchant, c'eſt toi.

JEANNOT.

C'eſt bian toi-même.

24. AIR : *Dans le fond d'une Ecurie.*

Quand ſur le midi je r'poſe,
Tu cours vîte à la maiſon,
Charcher des fruits de la ſaiſon ;
A ton gré faut qu'j'en diſpoſe :
Ça, Jeannette, jarniguoi,
D'mon tourment quelle eſt la cauſe ?
Ça, Jeannette, jarniguoi,

JEANNETTE.

Ça n'y feroit rian, Monſieur Guillaume.

GUILLAUME.

Eſt-ce que vous vous ennuyez avec moi?

JEANNETTE.

Non pas à préſent, nous parlons de Jeannot.

GUILLAUME.

Eh, morgué, laiſſez-là vot' Jeannot, parlons de moi; ça vaut mieux.

15. AIR.

Viens, Jeannette,
Sur l'herbette,
Nous jourons à mille petits jeux;
Tian, Guillaume
Eſt un homme
Qui rendra tous tes momens heureux.
A ton âge
Quel dommage
De céder aux ſoucis ennuyeux!
Bannis la mélancolie,
Le plaiſir rend plus jolie,
Eſſaye un peu de folie
Et tu t'en trouveras beaucoup mieux.

JEANNETTE.

Oh, laiſſez-moi, je n'ai pas le cœur à la danſe.

## SCENE VI.

Mde. D'ORVILLE, GUILLAUME, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

Maître Guillaume, avez-vous parlé à Jeannot?

GUILLAUME.

Oui, Madame; il eſt toujours occupé de ſa ſorcellerie, ainſi que Jeannette.

Mde. D'ORVILLE.

Hé bien, ma petite, qu'eſt ce que c'eſt? on dit qu'il t'a enſorcelée, ce méchant Jeannot.

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine.

Mde. D'ORVILLE.

Comment cela eſt-il donc arrivé?

JEANNETTE.

Ce fut tout dretement depis la fête du Village. Jeannot m'apportit une petite corbeille garnie de ribans avec un bouquet.

GUILLAUME.

Un bouquet ! juſtement.

JEANNETTE.

Ma Marraine, il voulit me l'attacher li même à mon côté; je l'laiſſai faire ſans penſer à mal.

16 AIR. *Les Fleurettes.*

Dans mon corcet i' l'place;
Mais drés qui m'touche, hélas !
Je ſens eun'flamme, eun'glace,
Un trouble, un embarras.

Mde. D'ORVILLE.

Ainſi l'on prend les fillettes.

JEANNETTE.

J'en perds la tête à l inſtant.

GUILLAUME.

On enſorcelle ſouvent
Par les Fleurettes.

JEANNETTE.

J'ons encor ce bouquet là, ma Marraine, j'vous le ferai voir. Je crois que le ſort eſt toujours dedans; car quand je le vois, je ſoupire.

Mde. D'ORVILLE.

Défaites-vous de cela bien vîte, petite fille.

GUILLAUME.

Je l'condamnons au feu.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas tout; en m'donnant un bouquet, pour achever de m'enſorceler, il m'a donné encor un baiſer.

Mde. D'ORVILLE.

Un baiſer.....

JEANNETTE.

Oui, ma Marraine, je n'me deffiois de rian, moi.

GUILLAUME.

Ce Jeannot eſt un petit drôle bien dangéreux.

JEANNETTE.

Depuis ce tems là.....

Mde. D'ORVILLE.

Depuis ce tems-là.....

JEANNETTE.

17 AIR.

Dès que je vois paſſer Jeannot,
Tout auſſi-tôt j'm'arrête;
Quoique Jeannot ne diſe mot,
Près d'lui chacun m'paroît bête,
Quand il m' r'garde, il m'interdit,
J'deviens roug' comme eun' fraiſe:
Apparemment que l'on rougit

Lorſque l'on eſt bien aiſe.

Mde. D'ORVILLE.

18 AIR. *C'eſt la fille à ma Tante.*

Eh, comment donc, bien aiſe!

GUILLAUME.

Mais, vous n'y penſez pas.

JEANNETTE.

Dam' ne vous en déplaiſe,
Quand Jeannot ſuit mes pas....

Mde. D'ORVILLE.

Vous en êtes contente?

JEANNETTE.

Ça n'mpêch' pas d' ſouffrir;
Mais quoique c' mal tourmente,
Ça fait toujours plaiſir.

19 AIR. *C'eſt bien la faute du Guet.*

Mde. D'ORVILLE.

Plaiſir!

GUILLAUME.

Plaiſir!

JEANNETTE.

En un mot,
D'où viant qu'mon cœur ſaute?

GUILLAUME.

C'eſt un charme de Jeannot.

JEANNETTE.

Ce n'eſt pas ma faute.

GUILLAUME.

Pour li vot' cœur va le trot.

Mde. D'ORVILLE.

Vous brûlez pour ce marmot?

JEANNETTE.

C'eſt la faute de Jeannot,
Ce n'eſt pas ma faute.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut vous venger de lui, ma filleule.

JEANNETTE.

Je n'ſaurions ma Marraine; plus il m'fait de peine, moins j'ons de rancune,; tout ce que je crains, c'eſt qu'il ne me faſſe encore queuque ſorcellerie.

Mde. D'ORVILLE.

Pour éviter ce malheur, il faut rompre tout commerce avec lui.

GUILLAUME.

C'eſt mon avis.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut lui renvoyer tous les préſens qu'il vous a faits.

GUILLAUME.

GUILLAUME.

Oui, tout ce qu'il baille eſt enſorcelé.

JEANNETTE.

20 AIR. *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Je ferai ce qu'on me conſeille :
Je lui rendrai ſes ribans, ſa corbeille,
Et ſon bouquet, quoique fané.

GUILLAUME.

Fort bien.

Mde. D'ORVILLE.

Je vous le recommande.

JEANNETTE.

Mais le baiſer qu'il m'a donné,
Faudra-t'il auſſi que j'l'lui rende ?

GUILLAUME.

Non, non, c'eſt à moi à qui vous le rendrez.

JEANNETTE.

Oh, Monſieur Guillaume, il appartient à Jeannot, faut d'la conſcience.

Mde. D'ORVILLE.

Monſieur le Maréchal, voilà un ſort qui me paroît difficile à lever.

GUILLAUME.

C'eſt vrai, Madame, mais i' n' faut déſeſpérer de rian.

Mde. D'ORVILLE.

Allez-donc chercher Jeannot & me l'envoyez afin qu'il me conſulte à mon tour.

GUILLAUME.

Oui, Madame,

(*Il ſort.*)

## SCENE VII.

Mde. D'ORVILLE, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

ET vous Jeannette, je vous défends de ſonger à lui, & d'écouter ce qu'il vous dira.

21. AIR.

Ecouter, c'eſt ſe rendre,
Et vous en auriez après
Des regrets ;
L'amour peut vous ſurprendre,
N'éprouvez jamais
Ses traits.
Hélas ! par innocence,

Vous pourriez, ſans y ſonger,
Vous engager;
Par mon expérience,
J'en connois le danger.

Adieu mon enfant, allez vous divertir avec vos petites compagnes, & n'ayez plus aucun ſouci.

## SCENE VIII.

JEANNETTE.

OH divertiſſez-vous, c'eſt bien aiſé à dire.

22. AIR.

Etant jeunette,
J'm'muſois à de petits jeux;
La climuſette
M'rendoit l'cœur joyeux.
Mon eſprit charche & travaille,
Et je baille,
Oh, dam' moi,
Je ne ſais pourquoi,
Queuqu'part qu' j'aille
L'ennui
Me ſuit aujourd'hui.
Quand on eſt grande:
Si les p'tits jeux
Sont ennuyeux,
{ Je me demande
{ C' qu'on peut faire d' mieux. (*bis*)

23 AIR.

L'alouette
Guillerette,
Chante tout le jour:
L'moineau qui vous la guette,
Voltige à l'entour;
Le coq, près d'ſa poulette,
V'a s'ragaillardir;
Elle fait codette,
Et c'eſt de plaiſir;
Nos pigeons s'ébattons,
Roucoulons
Et s'abectons;
Not' troupeau ſur l'herbette
Toujours jouant, ſautant
A l'air content. (*bis*)
Et n'y a qu' la pauvre Jeannette
Qui bien loin d'en faire autant

N'a qu' du tourment. (*bis*)

J'apperçois Jeannot, v'la l'émotion qui me r'prend. Obéiſſons à ma Marraine : il faut rompre tout commerce avec lui, & pour commencer, j'allons charcher les préſens qu'il m'a faits, pour les lui rendre.

## SCENE IX.

JEANNOT.

MOrgué, tatigué, jen' ſaurois durer d.vantage com'ça, il faut qu'ça finiſſe. J'voulons voir Jeannette pour la derniere fois ; ſi alle ne veut pas m'rendre ma liberté, à préſent je ſais repouſſer un ſort, nous varrons beau jeu. La voilà, je ſuis déjà tout tremblant : allons, Jeannot, de la fermeté.

## SCENE X.

JEANNOT, JEANNETTE.

JEANNETTE.

AH ! je ſuis bian aiſe de vous trouver, Monſieur Jeannot.

JEANNOT.

Hé bien....& moi itou Mademoiſelle Jeannette. Courage.

JEANNETTE.

J'voudrois bien ſavoir, Monſieur Jeannot pourquoi vous me tráitez de la magniere que vous faites ?

JEANNOT.

J'voudrois bian ſavoir, Mademoiſelle Jeannette, d'où viant qu'vous me choiſiſſez pour le ſujet d' vot' malice ?

JEANNETTE.

Moi d'la malice !

JEANNOT.

Pargué ? Qui de nous deux a jetté un ſort à l'autre ?

JEANNETTE.

Tu le ſais bian, méchant, c'eſt toi.

JEANNOT.

C'eſt bian toi-même.

24. AIR : *Dans le fond d'une Ecurie.*

Quand ſur le midi je r'poſe,
Tu cours vîte à la maiſon,
Charcher des fruits de la ſaiſon ;
A ton gré faut qu'j'en diſpoſe :
Ça, Jeannette, jarniguoi,
D'mon tourment quelle eſt la cauſe ?
Ça, Jeannette, jarniguoi,

Diras-tu que c'n'eſt pas toi ?

*Même Air.*

Tous les jours tu m'enſorcelle,
Par tes charmes, par tes ſoins.

JEANNETTE.

Oh ! j'ai plus de cent témoins
Que c'eſt-toi....

JEANNOT.

C'eſt toi, cruelle.

JEANNETTE.

Ça, Jeannot, en bonne foi ?....

JEANNOT.

Qu'eſt-c' qui m'trouble la çarvelle ?
Ça Jeannette, en bonne foi,
Diras-tu que c' n'eſt pas toi ?

JEANNETTE.

*Même Air.*

Souvians-toi d'un jour de Fête.
Que tu m'donis un bouquet ;
M'l'attachant d'un air honnête,
M'embraſſant quand ça fut fait.
Ça Jeannot, en bonne foi,
Qu'eſt-c' qui m'fait tourner la tête ?
Ça Jeannot en bonne foi,
Diras-tu que c' n'eſt pas toi ?

JEANNOT.

*Même Air.*

Dis-moi quel pouvoir m'attire
Dès l'aurore ſur tes pas ?
Je m'déplais où tu n'eſt pas,
Je languis & je ſoupire.
Ça Jeannette, en bonne foi,
Qu'eſt-c' qui cauſe mon martire ?
Ça Jeannette, &c.

JEANNETTE.

AIR 25 *Second Couplet.*

La nuit pour peu que j'ſomeille,
Dans mes rêves je te vois,
En ſurſaut j' prête l'oreille,
Croyant entendre ta voix :
Ça Jeannot, en bonne foi,
Si matin qu'eſt-ç' qui m'éveille ?
Ça Jeannot, &c.

JEANNOT.

*Troiſieme Couplet : Dans le fond d'une Ecurie,*

D' ma volonté tu diſpoſe,
*Je n' ſuis pus maître de moi ;*

Tout c' que tu m'dis eſt un' loi,
Tout c' que tu fais m'en impoſe.
Ça Jeannette, en bonne foi.
De tout ça qu'eſt-c' qu'eſt la cauſe ?
Ça Jeannette, &c.

JEANNETTE.

AIR 25 : *Troiſième Couplet*.

Ce n'eſt qu'avec moi que tu cauſe,
Et tu m' baille des préſens,
A moi ſeul' tu donne quelqu'choſe
Tian, n'vla t-il pas tes ribans ?
Ça, Jeannot, en bonne foi.
D' mon tourment quelle eſt la cauſe ?
Ça, Jeannot, en bonne foi,
Diras-tu que...que c' n'eſt pas toi ?

JEANNOT.

26 AIR.

Au moment que j't'écoute,
Je m' ſens encor troubler.

JEANNETTE.

Moi j'te troublons ?

JEANNOT.

Sans doute,
Et je n'veux plus t'parler.

JEANNETTE.

C'eſt moi que l'mal opreſſe ;
Tu t'plais à m'voir ſouffrir.

JEANNOT.

Me feras-tu languir ſans ceſſe ?

JEANNETTE.

Me feras-tu mourir ?

JEANNOT.

Tu n'veux donc pas avoir pitié de Jeannot ?

JEANNETTE.

Tu n'veux donc pas avoir pitié de Jeannette ?

27 AIR. *L'Allemande Suiſſe.*

V'la qu'eſt fini,
Tu s'ras puni
Du ſorcilege
Qui m'tendoit un piege.

JEANNOT.

Allons au fait :
Je n't'ai rien fait.

JEANNETTE.

Va, va, je ſais de bout en bout,

JEANNOT.

Tu m'perçois le cœur,
En douceur,
Queu noirceur ! *( à part. )*

*( à Jeannette. )*

Une couleuvre eſt moins cruelle
Qu'elle.
Moi qui t'aimois,
T'eſtimois
Plus qu' jamais.
Hélas ! je m'croyois près de toi,
Roi.

JEANNETTE.

Quand j'te voyois,
J'te croyois,
Avec moi
D'ſi bonn' foi !
J'étois du ſoin qui t'occupe,
Dupe.
Rompons tous deux.

JEANNOT.

Je le veux;
Tiens, Jeannot,
Sans dir' mot,
S'enfuira s'il t'apperçoit.

JEANNETTE.

Soit.
J'nécoutrons plus ton caquet.
V'la ton bouquet,
Ton paquet
D'ribans;
J'envoy' tout au barniquet,
V'la tes préſens
Que j'te rends,
Prends.

JEANNOT.

Je s'rois niais
Si j'y touchois;
L'y a d'l'artifice,
Du maléfice,
Et tu fais
Ça tout exprès;
Sur d'autres jette tes ſorts,
Sors.

JEANNETTE. V

Sors toi même, je ſuis chez ma Marraine.

JEANNOT.

Hé bian, c'eſt ta Marraine qui m'a envoyé chercher pour me guérir.

JEANNETTE.

Pour te guérir ?

JEANNOT.

Ça te fâche ? oui, pour me guérir, & pour m'empêcher de t'aimer encor.

JEANNETTE.

Eh ſi tu m'aimes, mon cher Jeannot....

JEANNOT.

Mon cher Jeannot ! Ah ! La traîtreſſe ! V'la ma fievre qui augmente.

JEANNETTE.

Qu'eſt-ce que tu y gagneras, quand j's'rons morte ?

JEANNOT.

28 AIR : *Mam'ſel' Javot'.*

Mam'ſel' Jeannett' finiſſez donc ;
Car ça m'trouble
Car ça r'double.

ENSEMBLE.

*Jeannot.* { Mam'ſel' Jeannett' } finiſſez donc ;
*Jeannette.* { Monſieur Jeannot. }
Car ça m'trouble la raiſon. (*fin.*)

JEANNETTE.

Eh, qu't'a fait c'te pauv' Jeannette ?

JEANNOT.

Eh, qu't'a fait ce pauv' garçon ?

JEANNETTE.

Moi qui t'careſſois.

JEANNOT.

Moi qui t'chériſſois.

JEANNETTE.

Agit-on
De cette façon ?

ENSEMBLE.

*Jeannot.* { Mam'ſel' Jeannett', } finiſſez-donc ;
*Jeannette.* { Monſieur Jeannot, }
Car ça m'trouble la raiſon. (*fin.*)

JEANNOT.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

J'étouffe.

JEANNOT.

Tiens, Jeannette, prends garde à toi : ne tu ſais pas que j'avons itou le pouvoir de la ſorcellerie.

JEANNETTE.

Je ne le fais que trop.

JEANNOT.

He bien, rends moi mon repos de bonne grace.

JEANNETTE.

Rends moi le mien.

JEANNOT.

Ah! Tu veux donc toujours te gobarger de moi? Morgué, c'en eſt trop: r'pouſons l'ſort, tournons lui l'dos. *Abracadabra.*

JEANNETTE.

Ah! le voilà qui dit des paroles!

JEANNOT.

Oh, c' n'eſt pas l'tout, j'avons un cœur de tourterelle.

JEANNETTE.

Oh! le malheureux!

JEANNOT.

Avec des éguilles.

JEANNETTE.

Au ſecours, ma Marraine, au ſecours.

JEANNOT.

*Abracadabra.*

JANNETTE.

Ecoute Jeannot.

JEANNOT.

Ne m'approche pas.

JEANNETTE.

J'allons nous plaindre au Procureux Fiſcal de tes méchancetés.

JEANNOT.

Je ferons itou notre plainte.

## SCENE XI.

Mde. D'ORVILLE, JEANNOT, JEANNETTE.

Mde. D'ORVILLE.

QU'eſt-ce qu'il y a donc mes enfans? Vous êtes en querelle?

JEANNETTE.

Ma Marraine, c'eſt Jeannot qui n'ceſſe de m'tourmenter avec ſa ſorcellerie. Je vians de lui rendre tous ſes préſens, & l'ſort ne ſe paſſe pas; j'ai toüjours du plaiſir à voir Jeannot.

Mde. D'ORVILLE.

Et vous Jeannot?

JEANNOT

JEANNOT.

Et moi auſſi Madame ; car c'eſt elle qui eſt une enchanteuſe.

JEANNETTE.

Tais-toi méchant, je ſuis dans une colere...dans une agitation....Oh ! j' te battrois de bon cœur, ſi j'n'avois pas peur de t'faire du mal.

Mde. D'ORVILLE.

Modérez-vous Jeannette ; vous Jeannot, dites moi....

JEANNOT.

Ah ! Madame, je ne peux rien dire, je ne peux pas parler.....

Mde. D'ORVILLE.

Pourquoi ?

JEANNOT.

C'eſt que Jeannette eſt toujours-là. Fi, n'eſt-elle pas honteuſe d'être jolie com'ça pour le tourment du pauvre monde.

Mde. D'ORVILLE.

Retirez-vous Jeannette.

JEANNETTE.

Je n'ſaurois, ma Marraine, Jeannot m'en empêche ; dites-lui qu'il s'en aille le premier.

Mde. D'ORVILLE.

Que de raiſons ! obéiſſez.

JEANNETTE.

Oh, le vilain Jeannot !

Mde. D'ORVILLE.

Encore ?

## SCENE XII.

Mde. D'ORVILLE, JEANNOT,

JEANNOT.

NE la grondez pas, Madame.

Mde. D'ORVILLE.

Tu es bien bon de me parler pour elle.

*A part, en regardant Jeannot.*

La jolie taille.

JEANNOT.

Oui, je n' le devrois pas après ce qu'elle m'a fait ; car c'eſt bien vrai qu'elle m'a jetté un ſort.

Mde. D'ORVILLE.

29 AIR. *Attendez moi ſous l'orme.*

Oui, oui, j'en ſais l'hiſtoire,
Ce fut par un baiſer.

JEANNOT.

Quelle malice noire !
M'y devois-je expoſer !
Mais eſt ce que ça s'devine !
Ce baiſer plein d' douceur,
Hélas ! fut une épine
Qui me perça le cœur.

Mde. D'ORVILLE. (*à part.*)

Les beaux cheveux.

JEANNOT.

30 AIR. *Ma Mere a du pouvoir beaucoup.*

Pour à ç'al fin d'chaſſer mon mal,
J'ons conſulté, Guillaume l'Maréchal.

Mde. D'ORVILLE.

Il faut qu'un autre y remédie,
Il n'entend pas ta maladie.

JEANNOT.

Guillaume eſt pourtant bian ſavant, Madame; car vous vous ſouvenez bian que l'an paſſé tous les animaux de not' farme crevions d'un maléfice qu'un envieux leux avoit jetté; Guillaume les a ſauvés, & m'eſt avis que puiſqu'il a bian guéri not' bêtes, il me guerira bian itou.

Mde. D'ORVILLE.

Vas, j'en ſais là-deſſus plus que Maître Guillaume.

31 AIR.

De l'amour c'eſt un charmant délire :
Tôt ou tard, tout ce qui reſpire,
Doit l'éprouver à ſon tour.
Ces troupeaux, ces oiſeaux, tout ſoupire;
Tout reſſent l'empire
De l'amour.

JEANNOT.

Comment, ces chevreaux, ces moutons ?

Mde. D'ORVILLE.

Bondiſſent d'amour.

JEANNOT.

Ces oiſeaux ?...

Mde. D'ORVILLE.

Gémiſſent d'amour. Tout dans l'univers eſt ſujet au tourment d'amour.

JEANNOT.

Et comment ſe guériſſent-ils ?

Mde. D'ORVILLE.

Tout naturellement.

32 AIR. *Sans le ſavoir.*

Ce que ton cœur ſent pour Jeannette,
Eſt une influence ſecrete.

NERINE.

Le Chevalier, ſi ſuffiſant, ſi fade...

LUCETTE.

Taiſez-vous, ſotte ! Il eſt ... Elle me pouſſe à bout.

NERINE.

Le Comte votre amant ſur lui l'emporte en tout.

LUCETTE.

Tu t'y connois ! ils ſont tous gagés par mon père
Pour me vanter leur Comte, aux dépens de ſon frère.

NERINE.

Pardon, Mademoiſelle ! au ſurplus j'ignorois
Que votre Chevalier vous tînt au cœur de près.

LUCETTE.

Lui, qu'il me tienne au cœur ! mais voyez l'impoſture !
Non, je ſuis d'un dépit... c'eſt méchanceté pure !

NERINE.

Qu'elle eſt vive ! elle n'a, ma foi, rien d'un enfant.
Oh ça, de part & d'autre agiſſons franchement :
Le Chevalier vous plaît ; ( ne niez plus la dette : )
Vous voir unie à lui, c'eſt ce que je ſouhaite ;
Le Comte en eſt indigné ; &, ſoit dit entre nous,
Il déplaît à Madame au moins autant qu'à vous.
Il faut nous réunir pour gagner votre père ;
Mais avant tout j'exige un aveu bien ſincère.

LUCETTE.

Ma chere Nérine, oui, je l'aime... éperdûment.

NERINE.

Éperdûment ! j'en ſuis ravie... étrangement !
Partant vous haïſſez mortellement le Comte ?

LUCETTE.

Oh, oui !

NERINE *finement.*

Ce n'eſt pas tout. Je veux qu'on me raconte...

LUCETTE.

Je ſens qu'il eſt bien doux de s'en entretenir :
Mais je ne ſais par où commencer ni finir.
Si tu voulois m'aider ? Je te croirois bien ſavante !

NERINE.

Moi ! par comparaiſon je ſuis une ignorante ;
Et la nature a fait des miracles en vous.
Il y manque un peu d'art ; eh bien, entr'aidons-nous.
Sans doute votre amant partage votre flamme ?

LUCETTE.

Aſſurément !

NERINE.

Sait-il le ſécret de votre ame ?

LUCETTE.

Je vais t'expliquer tout : nous nous entendons bien,
Mais ſans avoir jamais oſé nous dire rien.

NERINE.

» Le langage des yeux eſt d'un charmant uſage ! »

LUCETTE.

Que c'eſt bien vrai ! tous deux nous parlons ce langage.
S'il me donne la main, je ne ſais trop comment
Tous les deux à la fois nous ſerrons tendrement.
Par des ſoins aſſidus à me plaire il s'empreſſe ;
Et ſa moindre action me charme & m'intéreſſe.

NERINE.

A merveille !

LUCETTE.

Attends donc ! c'eſt ſur-tout en chantant
Que notre amour s'explique intelligiblement.
Mon Dieu, le doux plaiſir, quand d'une ardeur extrême
Nos cœurs à l'uniſſon ſe diſent : je vous aime !
Nos ſoupirs, nos regards, nos déſirs confondus...
Ces mots coulent de ſource, & nous ne chantons plus.
Ah !

NERINE.

Je n'en reviens point. Quelle Agnès ! ô nature !
Il faudroit, pour mener à bien cette aventure,
Être d'accord des faits avec le Chevalier.

LUCETTE.

Mais c'eſt à lui, Nérine, à s'ouvrir le premier.
Je crois que pour ſe taire il ſe fait violence.

T'imaginerois-tu qu'il tremble en ma préſence ?

NERINE.

Vous épouſiez pourtant le Comte ?

LUCETTE.

Oh, mon Dieu, non !
Je compte au pis-aller m'enfuir de la maiſon,
Pour me rendre au Couvent dont ma tante eſt Prieure ;
Et là pleurer tant, tant, qu'il faudra que j'en meure.

NERINE.

J'admire tout le plan de ce petit cerveau :
Le Couvent y manquoit pour que tout en fût beau.
Mais, malgré les attraits du Cloître, je préſage
Qu'un Amant pour époux vous plairoit davantage,
Et j'en fais mon affaire.

LUCETTE.

Eſt-il poſſible ?

NERINE *entendant ouvrir.*

Paix !
Ah, c'eſt lui ! j'en augure un merveilleux ſuccès.

## *SCENE III.*

LE CHEVALIER, LUCETTE, NERINE.

LE CHEVALIER.

Oſerai-je interrompre...

NERINE.

Oſez ; un peu d'audace :
Chez un jeune Officier elle a fort bonne grace.

LE CHEVALIER *à Lucette, avec une révérence, qu'elle lui rend.*

Pardon....

NERINE.

Pauvres enfans ! ma foi vous paroiſſez
Vous aimer beaucoup.

LUCETTE.

Nous !

NERINE.

Qu'ils ſont embarraſſés !

*au Chevalier.*

Vous-mêmes. Au ſurplus n'ayez plus de ſcrupules,
Ni d'égards pour un frère ; ils ſeroient ridicules ;
Ceſſez d'être ſa dupe ; & ſoyez averti
Que vous n'eutes jamais de plus grand ennemi.

*Feignant de s'entendre appeller.*

Le fait eſt ſûr... Madame ! ... on m'apelle ?

LUCETTE.

Il me ſemble.

NERINE *raillant.*

Vous me pardonnerez ſi je vous laiſſe enſemble.

## *SCENE IV.*

LE CHEVALIER, LUCETTE.

LE CHEVALIER *à part.*

Ciel, que viens-je d'entendre !

LUCETTE.

Elle me le paîra !
Vit-on jamais folie égale à celle-là ?
Dire que vous m'aimez ! le ſoutenir en face !

LE CHEVALIER.

Belle Lucette, hélas ! quand j'aurois cette audace,
Moi-même condamnant un téméraire amour,
Je n'oſerois jamais eſpérer du retour.
Non ; je ſais rejetter un eſpoir chimérique.
Eh, quand j'aurois ſu plaire à quelque ame héroïque,
Se donne-t-on ſoi-même ? Et voit-on les parens,
Sans quelque égard au bien, chercher les ſentimens ?
Jouët de la fortune & de la ſombre envie,

Ma gloire me reſtoit, & je la vois flétrie.

LUCETTE *les larmes aux yeux.*

Que vous m'attendriſſez ! ... Eſpérez mieux, Monſieur:
Une mère... on en voit qui font cas d'un grand cœur.

LE CHEVALIER.

Quoi, des pleurs ! pardonnez à l'ardeur qui m'enflamme :
*à genoux.*
J'oſe vous adorer, vous conſacrer mon ame.

LUCETTE *le relevant.*

Hélas !

LE CHEVALIER.

Vous ſoupirez ! expliquez ce ſoupir.

LUCETTE.

Je ne ſais... je devrois... je ne ſaurois mentir.
Je vous... voyez mon trouble, & l'expliquez-vous-même.

LE CHEVALIER.

Ah, je ſuis dans les Cieux ! vous m'aimez.

LUCETTE.

Je vous aime,
Oui ſans doute, & jamais je n'aimerai que vous.
Je choiſirois la mort plutôt qu'un autre époux.

LE CHEVALIER.

Mais quoi ! mon frère...

LUCETTE.

Lui ! je haïs ſon caractère.
Il trahit tous les jours votre amitié ſincère,
Vous flétrir, veut vous perdre : ainſi dès-aujourd'hui
Ne vous immolez plus en travaillant pour lui.

LE CHEVALIER.

Puiſque je ſuis aimé, je croirois faire un crime
De ne pourſuivre point un droit ſi légitime.
Mais comment me flatter que votre père...

LUCETTE.

(*à part*) Hélas !
Faut-il que je ſois riche, & qu'il ne le ſoit pas !

## SCENE V.

Mad. DU-PECULE, LE CHEVALIER, LUCETTE.

Mad. DU-PECULE.

Monſieur, puis-je exiger de vous une promeſſe?

LE CHEVALIER.

Ah, Madame, ordonnez.

Mad. DU-PECULE.

Votre délicateſſe
Saura, de l'amitié reſpectant le pouvoir,
Me laiſſer ſatisfaire au plus juſte devoir.
Telle offre, qui de ſoi n'eſt qu'une bagatelle,
Tient d'une main chérie une grace nouvelle.
A ce titre, Monſieur, j'oſerai vous prêter
Deux cens louïs.

LE CHEVALIER.

Madame!

Mad. DU-PECULE, *lui préſentant la bourſe.*

Il faut les accepter:
Vous me mortifiriez d'oppoſer quelque excuſe.

LUCETTE.

Ma mère n'aime pas, Monſieur, qu'on la refuſe.

LE CHEVALIER.

Madame, ah croyez-moi: mon trouble eſt excité
Par la reconnoiſſance, & non par la fierté.
La bonté, quand ſur-tout on l'exerce avec grace,
Eſt pour perſuader un moyen efficace.
(*Il prend la bourſe.*)
Oui, j'ai de cette ſomme un beſoin bien preſſant,
Au point que je devois l'emprunter à l'inſtant.
La main dont je la tiens rend la faveur plus chère;
Et je vais l'employer de façon à vous plaire.

Mad. DU-PECULE.

zellA, tant de vertu m'inſpire un juſte eſpoir.

SCENE

## *SCENE VI.*

Mad. DU-PECULE, LUCETTE.

Mad. DU-PECULE.

Avec plus de nobleſſe on ne peut recevoir ;
Il me ſert à mon goût ; je trouve inſupportables
Ces refus affectés, ces détours pitoyables
Dont uſe d'ordinaire, avec confuſion,
Un cœur tout étonné d'une bonne action.
Ici c'eſt d'un grand cœur l'épanchement ſincère ;
Il reçoit ſans rougir un bien qu'il voudroit faire.

LUCETTE.

Un grand cœur, c'eſt bien dit !

Mad. DU-PECULE.

Je veux, ma chere enfant,
Que ton ame avec moi s'explique librement.
Nérine, en quatre mots, vient de me faire entendre
Que pour le Chevalier tu te ſens le cœur tendre.
Eſt-il vrai ?

LUCETTE.

Moi ! peut-on...

Mad. DU-PECULE.

Sur-tout ne mentez pas !
Je vois qu'elle a raiſon, même à votre embarras.
Croyez-moi, le plus ſûr (ou je vous abandonne)
C'eſt de m'avouer tout. Parlez, je vous l'ordonne.

LUCETTE *à genoux.*

Ah, ma chere maman, n'allez pas vous fâcher.
Je ne l'aimerai plus.

Mad. DU-PECULE *à part.*

Que je me ſens toucher !

*Haut, la relevant.*

Leve-toi, mon enfant ! remets-toi de ta crainte :
Ce n'eſt pas mon deſſein d'employer la contrainte ;

Aimer n'eſt point un crime ; & je ne blâme en toi
Que l'affectation de te cacher de moi.
J'aurois pu t'éclairer, te ſecourir peut-être....
On entre... Garde-toi de rien faire paroître.

## *SCENE VII.*

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE.

Mr. DU-PECULE *à ſa femme.*

MOn cher cœur, à demain j'ai fixé le beau jour
Qui doit de nos enfans voir couronner l'amour.
Pour deux cens mille écus illuſtrant la famille,
J'embraſſe une Comteſſe, en embraſſant ma fille.

LE COMTE.

Madame conſent-elle à ce qui s'eſt conclu ?

Mad. DU-PECULE.

Il ſuffiroit, Monſieur, qu'un mari l'eût voulu.
Quand il a prononcé, je ſais que mon partage
Eſt d'obéir.

Mr. DU-PECULE.

Morbleu ! quel chien de ton ! j'enrage.
Eſt-ce que j'en agis avec autorité ?
Parlez franc : voyez-vous quelque difficulté ?

Mad. DU-PECULE.

Nous aurions droit de ſuivre & mon goût & le votre,
Si cette affaire étoit abſolument la notre :
Il s'en faut de beaucoup ! l'intérêt capital
Roule ſur notre fille ; il ſeroit donc fort mal
D'aller, en abuſant de ſon humeur craintive
Et ſans être aſſurés que ſon cœur y ſouſcrive,
La livrer pour toujours au plus dur des états,
Sous le joug d'un mari qu'elle n'aimeroit pas.

Mr. DU-PECULE.

Vraiment je conviens bien... auſſi quelle chimère !
Puiſqu'elle aime le Comte, à quoi bon ce myſtère ?

Mad. DU-PECULE.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir.

Mr. DU-PECULE.

Oh, rien n'eſt plus aiſé.
Tu n'en douteras plus quand elle aura jaſé.
*à Lucette.*
N'aimes-tu pas Monſieur ? parle.

Mad. DU-PECULE.

Ah ! grace pour elle.
Telle explication me ſemble trop cruelle ;
Et ſoit par modeſtie, ou par civilité,
Elle n'oſeroit pas répondre en liberté.
Souffrez que rempliſſant l'office d'une mère,
En ſecret dans ſon cœur je porte la lumière.
Eh, qui mieux qu'une mère eſt donc propre à ce ſoin ?
Mais ſur-tout donnez-moi le tems dont j'ai beſoin
Pour l'inſtruire aux devoirs où l'hymen nous engage.

Mr. DU-PECULE.

Elle fait bien des nœuds ; que faut-il davantage !
Parbleu, chacun ſon tour : notre rôle eſt fini ;
Sa conduite à préſent roule ſur ſon mari.

LE COMTE.

Madame penſe au mieux ; mais l'aimable Lucette
Eſt dans l'exception ; je la trouve parfaite.

Mr. DU-PECULE.

Elle eſt comme une idole ! Allons donc, répliquez :
On vous dit des douceurs.

LUCETTE *avec une grande révérence.*

Monſieur, vous vous mocquez.

Mr. DU-PECUCE *au Comte.*

Franchement, comme vous, je la trouve accomplie.
Mais, ſans préſomption, ma femme eſt un génie....
Tout le monde l'admire ; elle en ſait plus que moi.
Puiſqu'il lui plaît d'attendre, attendons : ſur ma foi,
Vous n'en ſerez pas pis. Si nous la laiſſons faire,
Sa fille tiendra d'elle un joli caractère.

LE COMTE.

Mais j'ai votre parole ; & je crois ſuffiſant
Qu'elle me plaiſe à moi comme elle eſt à préſent.
Les délais ſont cruels, & l'amour qui m'enflâme ....

Mr. DU-PECULE.

Oh, tenez, je ne puis mortifier ma femme ;
Je la connois ; elle a ſes motifs, j'en répond ;
Faites-lui votre cour ; elle eſt bien bonne au fond.

LE COMTE.

J'en ai la preuve. Auſſi je lui marquois mon zéle,
Même avant de ſavoir que je dépendrois d'elle.

Mad. DU-PECULE.

J'honore votre rang ; vous, connoiſſez mes droits.
C'eſt l'ordre naturel qu'une mère ait ſa voix.
Si par un fol orgueil la Nobleſſe l'oublie,
La nature eſt d'accord avec la Bourgeoiſie.
Au reſpect paternel immolez vos hauteurs,
Et vous liant à nous, faites-vous à nos mœurs.
*à Mr. du-Pecule.* *à ſa fille.*
Je vous obéirai toujours... Rentrons, ma fille !

## *SCENE VIII.*

Mr. DU-PECULE, LE COMTE.

Mr. DU-PECULE.

Diable ! elle ſoutient bien l'honneur de la famille !

LE COMTE.

Elle le prend trop haut : & pour ſe contenir
Un homme de mon rang ſans doute a dû ſouffrir.

Mr. DU-PECULE.

Eh, n'ai-je pas acquis le même privilège ?
Je ſuis noble, & des bons ; parbleu, du grand Collége !

LE COMTE.

*ricanant.* (*d'un air de protection.*)
Ah !.... Nous ſommes amis ; dès-lors plus de débats :

L'amitié rend égaux ceux qui ne l'étoient pas.
Mais c'eſt cette amitié, de ma part ſans réſerve,
Qui de la même ardeur mérite qu'on me ſerve.
Morbleu, ſachez être homme, & dire : je le veux,
Sans tourner à tout vent : tout en ira bien mieux.

Mr. DU-PECULE.

Ah, ne voilà-t'il pas toujours la même antienne ?
Vous vous imaginez que ma femme me mène ?
Et moi je vous dirai, pour la centième fois,
Qu'on ne voit point d'époux plus unis.

LE COMTE.

Je le crois.
L'amour, vrai microſcope, enfante des merveilles,
Son preſtige a charmé vos yeux & vos oreilles.
Moi, qui ne donne rien à la prévention,
J'avoûrai que, ſouvent, j'entre en confuſion
De voir, à la faveur d'un reſpect politique,
Une femme ſur vous ſe rendre deſpotique,
Sous ombre d'amitié, controller votre goût,
Et du petit au grand vous aſſervir en tout.
Auſſi dans tous Paris (la ſatyre eſt cruelle ;)
Chacun vous montre au doigt comme un homme en tutèle.

Mr. DU-PECULE.

Mais prouveriez-vous bien ces faits ?

LE COMTE.

Prouver eſt bon !
Apparemment je cherche à troubler la maiſon ?
J'ai l'eſprit dangereux ? Ce ſera par envie. . .

Mr. DU-PECULE.

Je ne dis pas. . .

LE COMTE.

Pourtant cela le ſignifie.
Tenez, point de milieu : je vous ſers en ami,
Ou je veux vous tromper, la choſe eſt ſimple. Ainſi
Rénonçons aux doux noms de gendre & de beau-pere,
Ou montrons l'un pour l'autre une eſtime ſincère.

Mr. DU-PECULE.

Je n'ai point à vous croire héſité d'un inſtant ;
Mais je chéris ma femme, & je l'eſtime tant....

LE COMTE.

En effet, à tout prendre, elle eſt très reſpectable,
Et je n'en connois pas qui lui ſoit préférable.
Quand j'aurois remarqué quelques légers défauts,
Je ſais qu'il faut toujours des ombres aux tableaux,
Ce ſont vices du ſexe ; & tout peſé, je tremble
Que ce que j'en dirois ne vous mît mal-enſemble,
Le mieux eſt de me taire.

Mr. DU-PECULE.

Oh, non, mon cher ami.
Je ne puis ſur ce point m'éclaircir à demi.
Parlez net.

LE COMTE.

Je me rends. Madame votre femme,
Qui, je ne ſais pourquoi, me haït au fond de l'ame,
Chez Arténiſſe un jour hautement aſſuroit
Que bientôt, malgré vous, elle m'expulſeroit.

Mr. DU-PECULE.

D'où tenez-vous cela ?

LE COMTE.

Je l'entendis moi-même :
Voilà du poſitif.

Mr. DU-PECULE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !

LE COMTE.

Si je vous diſois tout ;.... mais je n'oſe y venir,
Je dois vous éclaircir, & non vous déſunir.

Mr. DU-PECULE.

N'importe ; il n'eſt plus tems : la ſeule incertitude
Me cauſeroit encor un ſuppplice plus rude.
Parlez.

LE COMTE.

Puiſqu'il le faut, je vais vous contenter ;
Mais vous prendrez ſur vous de ne point éclater !

Mr. DU-PECULE.

Oui, je vous le promets.

LE COMTE.

Par votre expérience,
Sachez ſur quel pied ſont tant de maris en France.
Tout le beau ſexe en corps tenoit donc ſon Sénat,
Et traitoit à huis clos des affaires d'Etat.
(Elles ne ſavoient pas que la folle Arteniſſe
M'avoit dans une alcove enfermé par malice.
Oh, j'eus un plaiſir!) Là, libres de tous ſoupçons,
Elles en débitoient de cent & cent façons.
On agita d'abord l'affaire d'importance,
Le projet favori de leur prééminence;
Et, pour le bien public, chacune mit au jour
Tout les moyens par elle uſités tour-à-tour.

Mr. DU-PECULE.

Et ma femme?

LE COMTE.

Elle étoit, ma foi, la Préſidente.
Pour que ſa gloire fut tout-à-fait tranſcendante,
Elle vous ſuppoſoit de difficile humeur,
Abſolu, violent, capricieux, grondeur;
*D'un ton héroïque*
Puis, élevant la voix: «Malgré tous ces obſtacles,
» Meſdames, mon génie a produit des miracles.
» Sous des dehors ſoumis déguiſant ma fierté,
» J'ai fait ſervir l'amour à mon autorité.
» S'il quitta le commerce, & s'il eſt Secrétaire,
» Mon cœur y prétendit, mon art le lui fit faire.
» Il ſe choiſit un gendre, & moi je le proſcrits.
» Bientôt....» Vous gémiſſez!

Mr. DU-PECULE.

O ciel! Oui, je gémis?
Je perds l'eſprit.... Hélas! Qui croiroit.... Laiſſez faire;
Elle verra beau jeu. Je vais dans ma colère....

LE COMTE *le retenant.*

Y penſez-vous, Monſieur?

Mr. DU-PECULE.

Non, je n'écoute rien.

LE COMTE.

Voulez-vous donc me perdre?

Mr. DU-PECUCE.

Oh! j'y pourvoirai bien.

LE COMTE.

Mais j'ai votre parole.

Mr. DU-PECULE.

Excuſez...

LE COMTE.

Eh! de grace....

Mr. DU-PECULE.

Fut-on jamais trahi d'une façon ſi baſſe?

LE COMTE.

Eh mais! vous outrez tout. Votre femme en ceci
Agit en femme; un autre y viſeroit auſſi:
Elle fait ſon métier. Ce que je vous conſeille,
C'eſt de faire le vôtre.

Mr. DU-PECULE.

Oh! vous verrez merveille.
Embraſſez-moi, mon cher. Oui, je n'étois qu'un ſot.
Morbleu, puiſque ma femme a fait ce beau complot,
Je vais de mon côté jouer à qui pis faire,
Et je ſors de ce pas pour chercher un Notaire;
D'autant plus que je ſais, & très-certainement
Que Lucette en ſecret vous aime tendrement.

LE COMTE.

Voilà ce qui s'apelle être homme.

Mr. DU-PECULE.

Adieu, mon gendre.

## *SCENE IX.*

LE COMTE *ſeul.*

IL mord à la grappe; oui, nous aurons une eſclandre.
Ah! je reſpire. Enfin, ce commerce ſi doux,

Ces

Ces amans... Ils ſeront au niveau des époux.
Mon cœur, avec raiſon, prenoit pour un outrage
Un bonheur qui jamais ne ſeroit ſon partage.
Mais Lucette, dit-il, m'aime beaucoup.... Tant pis.
Ses vœux par notre hymen ſeroient donc tous remplis!
Oh! ce ſeroit pour moi le plus grands des ſuplices,
Que d'être froid témoin des plus vives délices....
Je romps tout... Cependant, ſi je romps une fois,
La cabale triomphe; Et moi qui dans ce choix,
N'eus jamais d'autre but que d'en priver mon frère,
Je ſerois l'artiſan... Ah! tout me déſeſpère.
Que réſoudre?.... Epouſons: une femme ne peut
Etre heureuſe, après tout, qu'autant qu'un mari veut.

## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

Madame DU-DUPECULE, NERINE.

Mad. DU-PECULE.

NERINE, tu deviens tout-à-fait ſingulière!
Faudra-t-il pour t'avoir employer la prière?
Voilà trois fois...

NERINE.

Peut-être euſſe-je bien mieux fait
De vous laiſſer encor appeller ſans effet.
Je faiſois babiller le ſot valet du Comte;
Il m'alloit tout apprendre.

Mad. DU-PECULE.

Ah! n'as-tu point de honte,
Nérine, de deſcendre à des moyens ſi bas?
Le ſecret des maiſons ne ſe reſpectant pas,
Que deviendroit bientôt la ſûreté publique?

Peux-tu bien expoſer ce pauvre domeſtique
A ſe ſouiller le cœur par une trahiſon ?
Et m'oſes-tu moi-même expoſer au ſoupçon
D'ordonner, de permettre au moins cette infamie ?
Le Comte, dont tantôt tu blâmois le génie,
Peut-être rougiroit de chercher ſon appui
Dans ces honteux détours employés contre lui.

NÉRINE.

Oui-da ! ſa conſcience, en effet, eſt ſi tendre !...

Mad. DU-PECULE.

Briſons là.

NERINE.

Juſqu'au bout voudriez-vous m'entendre ?
Ma foi, trop de bonté devient un mal réel.
Voyez combien le Comte eſt lâche & criminel.
C'eſt lui qui par argent, encor plus par promeſſe,
Veut me faire donner dans ſes ſcélérateſſes ;
M'offrant deux cens louis, ſi je veux appuyer
Ses odieux complots contre le Chevalier.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel ! un Gentilhomme !

NÉRINE.

Il a fait d'avantage.
Il a parmi vos gens un eſpion qu'il gage.

Mad. DU-PECULE.

Qui donc ?

NERINE.

Provençal.

Mad. DU-PECULE.

Lui ! Qui l'auroit jamais cru ?
Je m'en cachois ſi peu ? s'il avoit entendu
Ce que depuis une heure...

NÉRINE.

Oui, Madame ; & le traître
Vient d'en faire à l'inſtant rapport à ſon cher Maître.

Mad. DU-PECULE.

Quoi ! le Comte ſauroit...

NÉRINE.

Oui, rien n'eſt plus certain :
Le rapport s'en eſt fait ſous les yeux de Paſquin ;
Et le Comte à préſent fait que de ſa Maîtreſſe
Son frère s'eſt acquis l'eſtime & la tendreſſe,
Que vous le protégez...

Mad DU-PECULE.

Ah ! je crains ſon dépit ;
Il va de mon époux envenimer l'eſprit.

NÉRINE.

Le mal eſt déja fait. Monſieur, tout en colère,
A juré que ce ſoir il concluroit l'affaire.
A préſent, par ſon ordre, on dreſſe le contrat :
Il faut, pour le parer, s'attendre à de l'éclat.

Mad. DU-PECULE.

Par quel art...

NÉRINE.

Là-deſſus je n'ai point d'ouverture ;
Mais il machine encor quelque haute impoſture,
Qui, ſi je ne me trompe, éclatera dans peu.
Paſquin ſe défendoit de m'en faire l'aveu :
Je gagerois pourtant qu'avec un peu d'adreſſe
De ce nouveau ſecret j'allois me voir maîtreſſe ;
La maudite ſonnette alors nous a troublés,
Et je ſuis deſcendue à vos coups redoublés.
Paſquin, que j'amuſois, s'eſt hâté d'aller rendre
Une Lettre du Comte au marquis de Clitandre.

Mad. DU-PECULE *après une courte pauſe.*

Il le faut donc !... formant de ſi laches deſſeins ;
Le Comte eſt à mes yeux le plus vil des humains.
Je ſais qu'à mon mari je dois l'obéiſſance ;
Mais auſſi je ſais bien qu'en cette circonſtance
Obéir à la lettre, & ne point l'éclairer,
A ſa perte en effet ce ſeroit conſpirer.
Oui, puiſque, ſans le voir, il court au précipice ;
Le ſauver malgré lui, c'eſt amour & juſtice.

NÉRINE.

Sur ce pied, je m'apprête à voir bien du fracas.

Mad. DU-PECULE.

D'un devoir réfléchi je ne m'écarte pas.
Je prévois ſa douleur, d'avance elle m'accable;
Douleur, qui cependant, ne peut être durable.
Le regne du menſonge eſt toujours limité:
La véritable paix naît de la vérité;
Et ſi ſur l'apparence aujourd'hui l'on me juge,
Son auguſte clarté deviendra mon refuge.
Eſpérons. *On ouvre.*

NERINE.

C'eſt le Comte.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel!

NERINE.

Diſſimulez.

## *SCENE II.*

Mad. DU-PECULE, LE COMTE, NERINE.

LE COMTE *à part.*

AMUSONS-NOUS,

Mad. DU-PECULE, *à part,*

D'horreur tous mes ſens ſont troublés.

LE COMTE *à genoux.*

Madame, à vos genoux je demande la vie.

Mad. DU-PECULE. *le relevant toute interdite*

Ah, Monſieur!

NÉRINE *à part.*

Je m'apprête à voir la comédie

LE COMTE.

Oui, Madame éclairé par vos ſages avis,
Je prends les ſentimens d'un fils tendre & ſoumis.
Je reſpecte & chéris la raiſon qui vous guide,

Je veux que de mon ſort votre équité décide ;
Et quoique, à dire vrai, je puiſſe me flatter
De l'aveu d'un mari qui ſemble s'y butter,
Je le contrarierois, s'il le falloit, lui-même,
Plutôt que de choquer votre pouvoir ſuprême.
Pour mériter ma grace, enfin en eſt-ce aſſez ?
Quel ſort ?... Daignez au moins répondre.

Mad. DU-PECULE.

Je ne ſais.
Je veux vous parler franc : le ton ſeul m'embarraſſe ;
Je ne puis vous bruſquer, ni vous railler en face.
Monſieur, vous le prendrez ainſi qu'il vous plaira.
Je ſais tout : Provençal à l'inſtant ſortira.
Pour Nérine, on la tente envain, elle eſt fidelle.
Pour ma fille, à préſent ne comptez plus ſur ele.

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

## *SCENE III.*

LE COMTE, LE CHEVALIER, Mad. DU-PECULE, NERINE.

LE CHEVALIER.

AH, Madame ! Ah, Monſieur !

LE COMTE *à part.*

Quoi ! Clitandre n'a pu l'éloigner !

LE CHEVALIER.

Quelle horreur !
Je quitte le Miniſtre, & ſon perçant génie
A dans ſes ſouterrains ſurpris la calomnie.
C'étoit peu de parler, mes lâches ennemis
Répandent contre moi les plus affreux écrits.
*Il le montre.*

Ce Libelle anonyme, au Miniſtre lui-même,
Venoit d'être remis avec un art extrême,
Par ſon valet-de-chambre il étoit appuyé;
Mais pour cette manœuvre on l'a congédié.
L'abominable auteur de ces fourbes obſcures
Près d'un homme éclairé prenoit mal ſes meſures;
Car, loin de m'avoir nui, ce Libelle odieux,
Plus que tous mes efforts, a fait ouvrir les yeux.
On a d'un air tranquille écouté ma défenſe,
Et je crois qu'on connoit enfin mon innocence.

LE COMTE.

Bref, le Gouvernement vous ſera-t-il donné?

LE CHEVALIER.

Je ne ſais là-deſſus rien de déterminé.
Le Miniſtre ne dit ni oui ni non: j'augure
Qu'il en a diſpoſé. Tout ce qui me raſſure
C'eſt que, bien convaincu d'avoir été ſurpris,
Il confondra dans peu mes lâches ennemis
J'eſpère n'y rien perdre; il me l'a fait entendre.

LE COMTE.

Style de Courtiſan.

LE CHEVALIER.

Je ne puis me défendre,
Malgré le préjugé, d'en eſpérer beaucoup.
Il m'a dit nettement qu'il eſt au fait de tout,
Qu'il connoît de ces bruits l'artiſan mépriſable,
Ce tygre, ce ſerpent, ce monſtre déteſtable.

LE COMTE *avec effroi.*

Il falloit l'engager à vous le découvrir.

LE CHEVALIER.

Des bornes du reſpect ç'auroit été ſortir.
Clitandre m'attendoit au paſſage, & ſon zéle
S'offroit à me frayer une route nouvelle:
Il vouloit à la Cour m'emmener à l'inſtant.

LE COMTE.

Comment avez vous pu balancer un moment?

LE CHEVALIER.

Je partois ; tout-à-coup le premier Secrétaire
M'a dit d'aller le joindre au Bureau de la Guerre.

LE COMTE *à part.*

Quel contre-temps !

Mad. DU-PECULE *au Chevalier.*

Volez, & revenez d'abord.

LE COMTE *d'un ton amer.*

Oui, vos amours vont bien.

LE CHEVALIER *interdit.*

Quoi !

Mad. DU-PECULE. *au Chevalier.*

J'en tombe d'accord.
Monſieur, puiſque ma fille a l'honneur de vous plaire,
Et que vous le cachez par reſpect pour un frère,
De ce combat cruël je vais vous affranchir :
A l'hymen de Monſieur je ne puis conſentir.
Je ſens, comme je dois, le prix de votre hommage ;
Mais je dépends d'un maître : obtenez ſon ſuffrage ;
Vos égards, vos vertus captiveront ſon cœur.
Je vous ſeconderai... L'on vous attend, Monſieur.

LE COMTE *au Chevalier.*

Laiſſons l'amour à part. En croirez-vous un frère ?
Sans ſavoir le deſſein de Clitandre, j'eſpère
Que ſon crédit... De grace, allez donc le chercher.
Il faut au moins n'avoir rien à ſe reprocher.

LE CHEVALIER.

En ſortant du Bureau, je m'y rends. (*Il ſort.*)

LE COMTE *à part.*

J'en ſuis quitte.
Clitandre ſaura bien allonger ſa viſite.

Mad. DU-PECULE *à Nérine.*

Sors.

## *SCENE IV.*

Mr. *&* Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE.

Mr. DU-PECULE *à Lucette, qui répugne à venir. Au Comte.*

AVance. Venez, Comte, & donnez la main.
A ce ſoir le contrat ; & la noce, à demain.

LE COMTE.

Non, Monſieur, contre moi Madame eſt trop aigrie ;
Et mes ſoumiſſions ne l'ont point attendrie.

Mr. DU-PECULE *en colère.*

Ah ! j'y mettrai bon ordre, & je jure ma foi...

Mad. DU-PECULE.

Quel ton, mon cher ami, prenez-vous avec moi ?

Mr. DU-PECULE.

Le bon ton.

Mad. DU-PECULE.

Sans aigreur ſi vous vouliez m'entendre ;
Je répondrois...

Mr. DU-PECULE.

Fort bien ! Vous comprenez, mon gendre.
Je répondrois ! Corbleu, j'en ſuis très-convaincu.
Répondre ! Oui, je ſais fort qu'on en a répondu ;
Mais je me moque, moi, de ce complot frivole ;
Et n'ai point au Sénat engagé ma parole.
Entendez-vous, ma femme ?

LE COMTE *intrigué, & bas à Mr. du-Pécule.*

Eh, paix !

Mad. DU-PECULE.

Quel eſt mon ſort !
Mais, qu'a-t-on pu vous dire ?

Mr. DU-PECULE.

Ah, je vous ſurprends fort !
Qu'il vous ſuffiſe donc que je ſois Secrétaire.

Mad.

Mad. DU-PECULE.

Ce couroux...

Mr. DU-PECULE.

Oui. Je ſuis d'un mauvais caractère ;
(On en convient encor.) » de difficile humeur,
» Abſolu, violent, capricieux, grondeur. »
Cependant, ſauf les droits de votre Préſidence,
Quand vous harangnerez la ſublime aſſiſtance,
Appuyez, croyez-moi, ſur les temps révolus ;
Car, en homme d'honneur, le temps paſſé n'eſt plus.

Mad. DU-PECULE.

Quel abîme !...

Mr. DU-PECULE.

Il eſt vrai qu'en de certains myſtères,
On ſe croit à l'abri ; mais il eſt des faux-frères,
Ou, pour parler plus juſte, il eſt de fauſſes-ſœurs.
Euh ?

Mad. DU-PECULE.

Je ne cherche point à ſonder ces horreurs :
Il me ſuffit d'y voir une clarté nouvelle,
Qui, dans mes ſentimens m'affermit de plus belle.

Mr. DU-PECULE *d'un haut ton.*

Quoi, Madame ! morbleu, vous n'obéirez pas ?
Ah ! nous verrons.

LUCETTE *ſe jettant entre deux.*

Mon Dieu !

LE COMTE.

Fi donc ! point de fracas.

Mr. DU-PECULE.

Qui donc eſt maître ?

LE COMTE.

Enfin, le Sexe eſt reſpectable,
Et ce comme va pas : Madame eſt excuſable.
Quand on donne parole, on aime à la tenir.
Et vous-même, c'eſt-là ce qui vous fait agir.
Or Madame a promis ſa fille à l'inſtant même,
Devant moi...Mais à qui ? (c'eſt-là ma peine extrême !)
A mon fière.

Mr. DU-PECULE.

Son frère !

LE COMTE.

Un frère ! un envieux !

LUCETTE.

Hélas !

LE COMTE.

Plus je l'aimois, plus ce coup m'eſt affreux !

Mr. DU-PECULE.

Allez, ne craignez rien : vous avez ma parole :
Mais ne l'euſſiez-vous pas ; envain il me cajole,
C'eſt un franc libertin que votre Chevalier.

LUCETTE *à part.*

O ciel !

Mad. DU-PECULE.

Pouvez-vous bien ainſi le décrier ?

Mr. DU-PECULE.

Je ſuis ſûr. . .

Mad. DU-PECULE.

Point du tout : c'eſt la plus noire envie. . .

Mr. DU-PECULE.

Mais j'ai des faits. Ceci paſſe la raillerie.
Tantôt à mon Notaire il vouloit emprunter
Deux cens louis.

LE COMTE.

Deux cens !

Mr. DU-PECULE.

Qu'on alloit lui compter.
Mais voici du nouveau : (notez ceci, Madame.)
Il eſt allé trouver je ne ſais quelle femme,
A qui certainement ce trait fait peu d'honneur,
Quelque vieille, ſans doute ; en un mot le meilleur,
C'eſt qu'il eſt revenu remercier notre homme ;
Et, n'importe à quel prix, il avoit eu ſa ſomme.

LE COMTE.

Ah ! je ne ſavois pas qu'il fit ce beau métier.

Mr. DU-PECULE *à ſa femme.*

Eh-bien, perſiſtez-vous à le juſtifier?

Mad. DU-PECULE.

Je perſiſte à vous dire, avec plus d'aſſurance,
De ne point condamner les gens ſur l'apparence.

Mr. DU-PECULE.

Chanſons!

Mad. DU-PECULE.

Mais ſavez-vous à fond ce qu'il en eſt?
Si la pure amitié n'auroit pas fait ce prêt?

Mr. DU-PECULE.

A d'autres! Ah, parbleu, l'amitié paroît drôle
D'un crâne de vingt ans, & d'une vieille fole!

Mad. DU-PECULE.

A cette femme-là vous en voulez bien fort?

Mr. DU-PECULE.

J'aurai tort!

Mad. DU-PECULE.

Oui, Monſieur; reconnoiſſez ce tort.
Cette femme, c'eſt moi.

Mr. DU-PECULE.

Vous?

LE COMTE *à part.*

Ah!

Mad. DU-PECULE.

Oui, c'eſt moi-même.

Mr. DU-PECULE.

C'eſt autre choſe.

LE COMTE.

Enfin c'eſt une honte extrême
Qu'il aille à toutes mains emprunter ſans pudeur.
Eh, qui paîra pour lui, ſinon moi, par honneur?

Mad. DU-PECULE *au Comte.*

Ah, rougiſſez....

## SCENE V.

LES PRÉCEDENS, NERINE.

NERINE *au Comte.*

MOnſieur, pour affaire qui preſſe,
On veut vous parler.

LE COMTE.

Qui ?

NERINE.

La Baronne d'Irneſſe.

LE COMTE.

Je ne la connois pas. J'y vais.

NERINE.

Ah, la voici.

## SCENE VI.

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LUCETTE, LA SYNDERESE, *fauſſe Baronne d'Irneſſe*, NERINE.

LA SYNDERESE *éplorée (au Comte qui ſortoit.)*

DE grace, permettez que je vous parle ici.
*(à Mr. Du-Pecule.)*
Quand vous ſaurez, Monſieur, le ſujet qui m'amène,
Sans doute vous prendrez quelque part à ma peine.
*(à Mad. Du-Pecule.)*
Vous vous êtes acquis un renom de bonté,
Madame, & j'ai des droits ſur votre charité !
Modèles des époux, adorés l'un de l'autre,
Hélas ! que votre ſort eſt different du notre !
Pourquoi mon mari... Ciel ! faut-il donc qu'aujourd'hui

Pour ſon propre intérêt je parle contre lui ?
Moi, chez qui le reſpect... de douleur pénétrée....
Confuſe... excuſez-moi ; je ſuis déſeſperée.

Mad. DU-PECULE.

Madame, ah, puiſſions-nous mettre fin à vos pleurs !
La vertu malheureuſe a des droits ſur nos cœurs.
Parlez.

LA SYNDERESE.

Votre pitié d'avance me ſoulage.
(*à Mr. du-Pecule.*)
Au nom du nœud ſacré, Monſieur, qui vous engage,
Rendez-moi mon mari.

Mr. DU-PECULE.

Comment ?

LA SYNDERESE.

Votre ſecours
Pourroit rompre un duël qui menace ſes jours.

Mr. DU-PECULE.

Moi ! ... C'eſt la vérité que je ſuis Gentilhomme ;
Mais je n'ai point de voix au Tribunal.

LE COMTE. *bruſquement.*

En ſomme,
Parlez plus clairement, Madame !

LA SYNDERESE *humblement.*

Pardonnez !

Mad. DU-PECULE.

(*au Comte.*) (*à la Syndereſe.*)
Monſieur, un peu d'égard ! Vos ſens ſont étonnés,
Remettez-vous : parlez avec pleine aſſurance.

LA SYNDERESE.

Ah, vous excuſerez bientôt ma défiance,
Madame : je ne puis me découvrir en rien,
Sans vous cauſer peut-être un trouble égal au mien.

Mad. DU-PECULE.

Quoiqu'il en ſoit, parlez.

LE COMTE.

Voilà bien du myſtère !

LA SYNDERESE.

*(au Comte.)*

J'obéis. De la part de Monſieur votre frère,
On apportoit tantôt le billet que voici
A Monſieur le Baron : Comme il étoit ſorti,
Et qu'ils s'étoient hier querellés ; dans ma crainte
J'ouvre... Mais de quels coups mon ame eſt-elle atteinte ?
C'eſt un cartel en forme indiqué pour ce ſoir.

Mr. DU-PECULE.

Pour ſe battre, un cartel ?

LUCETTE. *à ſa mère.*

Je ſuis au déſeſpoir !
Ah, ma bonne maman, s'il ſe bat ?

Mad. DU-PECULE.

Paix, ma fille !

LE COMTE. *à la Synderèſe.*

Permettez-moi, Madame ; il ſeroit très-facile
De penſer que mon frère a raiſon : depuis peu
A la Cour contre lui l'on joue un mauvais jeu.
Si Monſieur le Baron l'avoit voulu détruire ?

LA SYNDERESE.

Non, je ſais le motif.

Mr. DU-PECULE.

Daignez nous en inſtruire.

LA SYNDERESE.

Vous m'y forcez : Eh-bien, c'eſt qu'ils ont tous les deux,
Pour certaine chanteuſe, un amour furieux.

LUCETTE.

Le traître !

Mr. DU-PECULE.

Une Chanteuſe !

Mad DU-PECULE.

O Ciel !

NÉRINE *allant à Lucette.*

Mais elle pâme !

LUCETTE.

Ah, Nérine.

NÉRINE *bas à Lucette.*

Sauvez l'apparence.

LE COMTE *à la Syndéreſe.*

Madame,

Mon frère peut avoir quelques défauts légers,
Mais je ne lui crois point de ces vices groſſiers.

LA SYNDERESE.

Oui, Monſieur, ajoutez au chagrin qui m'accable
Taxez-moi d'impoſture ! ô deſtin déplorable !
*( à Mad. du-Pecule. )*
Vous voyez les affronts que chez vous je reçois,
Madame ; c'eſt à vous de défendre mes droits.

Mad. DU-PECULE.

Eh, Madame, excuſez !

LA SYNDERESE *au Comte, vivement.*

Je vous cachois ſa honte ;
Mais enfin de ſes mœurs il faut vous rendre compte :
Ainſi que mon époux, il boit, joue, eſt galant,
Et nous a, qui plus eſt, emprunté de l'argent ;
Il nous en doit encor. Vous êtes ſi bon frère !
Acquittez ſes billets.

LE COMTE.

C'eſt ce qu'on pourra faire.
*( à part. )*
J'enrage ! la coquine a tant d'eſprit !

Mr. DU-PECULE *à ſa femme.*

Tu vois !
Tels ſont de ton héros les merveilleux exploits !

Mad. DU-PECULE.

Non, je n'en reviens point !

LA SYNDERESE.

Il s'agiroit, Madame,
D'eſſayer quel pouvoir vous avez ſur ſon ame ;
Par bonheur mon mari n'a pas vu le cartel.
Détournez l'aggreſſeur d'un projet ſi cruël.

Il vous reſpectera près d'être votre gendre.

Mr. DU-PECULE.

Mon gendre, lui!

LA SYNDERESE.

Du moins il nous l'a fait entendre.
Même il nous remettoit là-deſſus au paîment;
Et je vois aux frayeurs de cet objet charmant....

LUCETTE *pleurant.*

Oh non, je n'y prends point d'intérêt.

NÉRINE.

On le juge.

LUCETTE.

J'aimerois mieux mourir.

NERINE.

C'eſt toujours ſon refuge.

LE COMTE *à part.*

Elle l'aime!... Ah parbleu, je ſerai ſon époux.

## *SCENE VII.*

Mr. & Mad. DU-PECULE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUCETTE, LA SYNDERESE, NERINE.

Mr. DU-PECULE, *voyant le Chevalier.*

AH, voilà juſtement...

LA SYNDERESE *au Comte, bas.*

Je tremble!

LE COMTE *à la Syndéreſe.*

Evadez-vous.

*(elle s'évade inſenſiblement.)*

LE CHEVALIER.

J'accours avec tranſport: j'ai confondu l'envie;
J'ai le Gouvernement.

Mad. DU-PECULE *froidement.*

Monſieur, j'en ſuis ravie.

LUCETTE

LUCETTE *à part.*

Une Chanteuſe!

LE CHEVALIER.

Il n'eſt aucune expreſſion
Qui puiſſe du Miniſtre égaler l'action.
Il vouloit ajouter la ſurpriſe à la joie....
Mais.... quel accueil!... envain mon ame ſe déploïe...

Mad. DU-PECULE *ſe retournant.*

L'aſpect ſeul de Madame... Où donc eſt-elle? ô cieux!
(*après un moment de réflexion, elle dit vivement à Nérine.*)
Cours: de force ou de gré qu'on l'amène à nos yeux.

NERINE *de la porte, en courant.*

Arrête!

LE COMTE.

Mais, Madame, y penſez-vous?

Mad. DU-PECULE.

J'y penſe.

LE COMTE.

Vous vous expoſez fort.

Mr. DU-PECULE.

Oui, cette violence...

Mad. DU-PECULE.

Non. Sa fuite m'éclaire; & l'aſpect de Monſieur,
En cas qu'elle eût dit vrai, n'eût pu lui faire peur.
En me rappellant tout, je penſe, à plus d'un ſigne,
Entrevoir à préſent une impoſture inſigne.

Mr. DU-PECULE.

Mais cependant je crains...

Mad. DU-PECULE *fixant le Comte.*

C'eſt au crime à trembler.

LE COMTE.

Eh, s'il vous plaît, de qui voudriez-vous parler?

Mad. DU-PECULE.

Rien. Il faut s'éclaircir.

(*Nérine ici ramène la Syndereſe.*)

LE CHEVALIER.

Mais !... c'eſt la Synderèſe !

LA SYNDERESE *au Chevalier humblement.*

Pour vous ſervir, Monſieur.

Mad. DU-PECULE.

O Ciel !

NERINE.

Que j'en ſuis aiſe !

Mr. DU-PECULE.

La Synderèſe !... elle eſt fameuſe dans Paris.
(*au Chevalier.*)
Vous la connoiſſez fort ?

LE CHEVALIER.

N'en ſoyez point ſurpris.
Elle a ſu ruiner dix de mes camarades ;
La Police déja fait de ſes incartades.
Elle prête ſur gage, elle eſt de tout métier,
Et vend ſon ſavoir faire à qui le veut payer.

LE COMTE.

Quoi, la coquine auſſi calomnioit mon frère !

Mad. DU-PECULE.

*A part.* *Haut.*
Quelle impudence ! Allez, Nérine, un Commiſſaire.

LA SYNDERESE *à genoux.*

Madame ?...

Mad. DU-PECULE *à Nérine.*

Et promptement.

LA SYNDERESE.

Ayez pitié de moi.
Je vais avouer tout de la meilleure foi.

Mad. DU-PECULE *lui faiſant ſigne de ſe relever.*

Parlez ; c'eſt à ce prix que je mets votre grace.

LUCETTE.

Que le monde eſt méchant !

LE COMTE *à part.*

Allons, payons d'audace.
*A la Synderèſe.*
Prenez garde d'omettre un ſeul point.

LA SYNDERESE.

Non, Monſieur.
*Primo*, de tout ceci vous êtes ſeul l'auteur.

LE COMTE *interdit.*

Moi !

LA SYNDERESE.

Vous.

LUCETTE.

C'eſt un démon.

LA SYNDERESE.

Il faut que tout éclate.
Non que la crainte ſeule en ce moment m'abatte :
Friponne par état, je n'ai pu cependant
M'acquitter ſans remords d'un rôle auſſi méchant.
*A Madame du-Pécule.*
L'air noble, ouvert & bon dont vous m'avez reçue,
De cette aimable enfant la pudeur ingénue ;
*Montrant le Chevalier.*
Monſieur, que j'ai toujours admiré malgré moi :
La nature outragée... Oui, j'en frémis d'effroi.
*Au Chevalier, lui montrant ſon frère.*
C'eſt lui ſeul, dont l'envie en intrigues fertile,
Remuoit contre vous & la Cour & la Ville,
Dictant à ſon Valet des billets odieux,
Que pour vous diffamer il ſemoit en tous lieux.

LE COMTE.

La damnable...

NERINE.

*Tirant une Lettre.*
On peut voir. Voici de l'écriture
*Au Chevalier*
De Faſquin ; confrontons. Monſieur, par aventure,
N'auriez-vous pas ſur vous ce Libelle ?

Mad. DU-PECULE *au Chevalier.*

Prêtez.
*Il le lui prête.*
*A ſon mari, montrant à la fois les deux pièces.*
Voyez, Monſieur.

LE COMTE *prêt à ſortir.*

O ſort !

Mr. DU-PECULE. *Au Comte.*

Qui l'auroit cru ! Reſtez.

*Le Comte rentre incertain, & Mr. du-Pécule lui dit :*

Je donne devant vous ma fille à votre frère.

*Le Comte reſte un inſtant comme anéanti.*

LE CHEVALIER *à Mr. du-Pécule.*

Ah, Monſieur !

Mr. DU-PECULE *à Lucette.*

Conſens-tu ?

LUCETTE.

De bon cœur, mon cher père.

LE COMTE.

Les voilà tous contens... Je meurs. *Il ſort.*

Mad. DU-PECULE.

Dieu, quelle horreur !

Mr. DU-PECULE *pourſuivant le Comte.*

Vas, n'attends plus, ni paix, ni trève pour ton cœur.

*A ſa femme.*

Me pardonnerez-vous ?

Mad. DU-PECULE.

Rendez-moi votre eſtime,

*A la Synderèſe.*

Mes vœux ſont accomplis. Voyez les fruits du crime.

*Elle la chaſſe d'un geſte.*

Mr. DU-PECULE.

Nous voilà délivrés de ce monſtre odieux !

L'amour & l'amitié m'ont deſſillé les yeux.

*F I N.*

---

VU le Manuſcrit de la Comédie intitulée : *l'Envieux* ; n'empêchons qu'il ſoit imprimé. A Bordeaux, ce 12 Janvier 1763.

TRANCHERE

# L'ÉPREUVE VILLAGEOISE,

OU

# THÉODORE ET PAULIN,

*OPÉRA BOUFFON*

EN DEUX ACTES, EN VERS;

PAR M. DESFORGES.

MUSIQUE DE M. GRÉTRY.

*REPRÉSENTÉ pour la premiere fois, devant leurs Majeſtés, à Verſailles, le 5 Mars 1784, & ſur le Théâtre Italien le 24 Juin de la même année.*

PRIX, 15 SOLS.

*A TOULOUSE,*

Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome.

*AVEC APPROBATION ET PERMISSION.*

1785.

# *PERSONNAGES.*

Mde. HUBERT, riche Fermiere *Mde. Desforges.*

DENISE, ſa Fille. *Mlle. Adeline.*

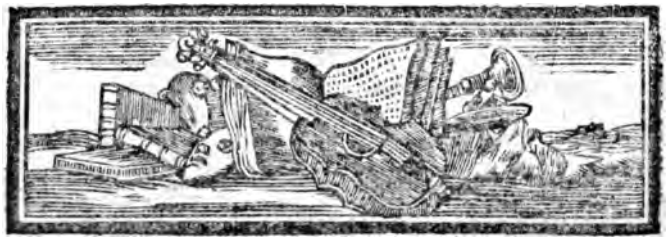
ANDRÉ, Amant aimé de Deniſe. *M. Trial.*

LA FRANCE, Amoureux de Deniſe. *M. Chenard.*

UN JOCKEI. *Mlle. Méliancour.*

PAYSANS ET PAYSANNES.

*La Scene eſt dans un Village auprès de Paris. L'action commence vers ſept heures du matin en été.*



# L'ÉPREUVE VILLAGEOISE,

## OPÉRA BOUFFON.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre repréſente un Château, vu obliquement dans le fond. Une belle Ferme; la maiſon ſur le côté & le devant de la Scene à gauche; des bancs de gazon, des touffes d'arbres qui les ombragent à droite, avec quelques cabanes qui indiquent un hameau.*

### *SCENE PREMIERE.*

DENISE, un moment ſeule; enſuite Madame HUBERT.

DENISE *ſort de ſa maiſon en rêvant.*

OH! oui, Monſieur André, faut vous apprend' à vivre.
Quoi! toujours d'pis queuq'tems m'eſpionner, toujours m'ſuivre;
( *Montrant ſon front.* )
Non, non, je l'corrig'rai... C'eſt-là qu'c'eſt réſolu;
Et ſi ça l'fâche un peu, c'eſt lui qui l'a voulu.

Madame HUBERT.

Déjà prête... Ah! j'crois ben: c'eſt la fêt' du Village
Et la tienne.

DENISE, *ſoupirant.*

Oui, c'eſt vrai.

Madame HUBERT.

Tu ſoupires . . . pourquoi ?
Quand doit-y avoir encor un'autr' fête pour toi.

DENISE.

Queuqu'c'eſt donc que c'te autr' fête ?

Madame HUBERT.

Et celle d'ton mariage ;
Avec c'bon André qui t'aim' tant.

DENISE.

Hé ben ! moi,
C'eſt de c'te bell' fêt'-là que j'ſoupire & qu'j'enrage.

Madame HUBERT.

Comment ! l'y a plus de trois ans qu'tu l'y as promis ta foi !

DENISE.

I' pourrait, s'in'change pas, l'attendr' ben d'avantage.

Madame HUBERT.

Je n't'entends pas du tout.

DENISE.

Hé ben ! écoutez-moi :

COUPLETS.

*Premier.*

J'navions pas encor quatorze ans,
Quand il arriva dans not'ferme.
J'avions fait l'plus biau des ſermens,
De n'acouter jamais les amans,
Ces ſermens-là, ça n'tient pas ferme ;
Et j'eus pourtant ben d'la rigueur :
Mais tous les jours avec courage,
André m'aidait dans mon ouvrage.
J'étais ſenſible à ſon bon cœur,
Bentôt j'fus ſenſible à ſa flâme ;
Et quand j'lui promis d'ét' ſa femme,
J'attendais d'lui tout mon bonheur.

Madame HUBERT.

J'eſper' ben qu'il le f'ra dès qu'il s'ra d'la famille.

DENISE.

Bah ! vous n'ſavez pas tout.

Madame HUBERT.

Eh ben, dis, dis, ma fille.

*Second Couplet.*

Vous n'ſavez pas qu'il eſt jaloux.
Mais j'dis jaloux à toute outrance,
D'un biau Monſieur qui v'noit chez nous,
(*Finement.*) Un p'tit peu j'crois, à cauſe d'vous.
C'biau Monſieur, c'eſt Monſieur d'la France
Sinà lui s'croit not Maîtr' à tous.

Faudrait l'y donner l'eſpérance
D'avoir un jour la préférence :
Ça rendrait pt'êtr' André plus doux,
Sans quoi, plus d'André, ni d'mariage :
Car pour el'bonneur en ménage,
Gn'i'en a point avec un jaloux.

Madame HUBERT.

Etr' jaloux d'mon enfant ! ah ! c'eſt fort mal à lui.
Quant à c'Monſieur d'la France i'm'a fait politeſſe,
C'eſt vrai, parc'que j'ſuis veuve, & qu'j'avons queu qu'richeſſe.
Ces Valets d'grands Seigneurs aim't biaucoup l'bien d'autrui.
Enfin, y a cinq ans d'ça, toi tu n'en avois qu'douze.

DENISE.

Ah ! mais, s'i' vous plaiſait, moi j'en ſuis pas jalouſe,
Au moins.

Madame HUBERT.

Tu n'entends pas... écout' donc juſqu'au bout :
Qu'i' ſoit amoureux d'toi, ça n'm'étonn' pas du tout,
Car c'n'eſt pas parc' que t'es ma fille :
Mais vrai, d'bonneur, t'es ben gentille ;
T'as d'l'eſprit & tout plein, un jargon qui pétille,
Tout c'que tu veux enfin, t'en viens toujours à bout,
Pourtant i s'pourrait ben qu'i' fût auſſi d'ton goût.

DENISE.

Comment ?

Madame HUBERT.

D'puis qu'nos Seigneurs ſont r'tournés à la ville,
C'eſt lui qu'eſt ici l'maître, & comme il eſt habile,
Ça doit lui rapporter beaucoup.
Donc il eſt riche, & d'plus beau garçon.

DENISE.

Pour que j'l'aime,
C'beau garçon là s'aim'trop lui-même ;
Mais c'eſt à lui tout ſeul... Enfin, ſans vous compter,
Vous ſaurez qu'fille, ou femme, il aimait tout l'village
Qui n'l'aimait pas du tout.

Madame HUBERT.

Qu'eſt-c'que tu viens m'conter.

DENISE.

Mais la vérité.

Madame HUBERT.

Tu m'rends ſage.
Et puiſque c'eſt comm'ça, faut nous en amuſer.

DENISE.

Et qu'eſt-c'que je vous dis donc ; mais c'eſt-là tout l'myſtere.
Hier, i'm'a parlé... Moi qui voulois ruſer,

J'n'ons pas du tout pris l'ton ſévere.
J'l'i ons répondu qu'pour m'épouſer,
Fallait qui voulût ben s'adreſſer à ma mere,
Et j'crois volontiers qu'i va v'nir,
Moi, j'n'y s'rai pas... Mais vous...

Madame HUBERT.

Vas, i'n'a qu'à s'ben t'nir.
Mais voyez un peu c'tte fineſſe,
I'a cinq ans qu'i'm'pourſuit, tu n'étais qu'eun'jeuneſſe;
Mais, i's'diſait tout bas: ça d'viendra fort joli.
J'voudrais entrer dans l'bien, autant qu'dans la famille.
Coulons j'tems... Pour avoir la fille.
I'faut avec la mere, êtr'toujours ben poli.
Eh! ben! c'eſt c'qu'il a fait: j'en ons même un peu de honte,
Car moi, j'ai toujours cru qu'im'parlait pour mon compte.
Ah ben! qui' vienne.....

DENISE.

Oui, mais, faut tout's deux nous unir.
Il faut qu'mon intérêt s'arrange avec le vôtre,
Vous en avez un à punir,
Et moi, j'voudrais corriger l'autre;
Et ſi vous me s'condez, ça peut s'faire en même-tems.

Madame HUBERT.

Mais, c'eſt ben comm'ça que j'l'entens;
C'pendant pour réuſſir dans ton p'tit ſtratagême,
I'm'paraît qu'tu t'y prens ben tard.

DENISE.

Je n'pouvions pas plutôt.

Madame HUBERT.

Pourquoi?

DENISE.

C'eſt que c'fin r'nard,
Vot'biau monſieur d'la France, y a pt'êt long-tems qui m'aime,
Mais je n'l'ai ſçu qu'hier.

Madame HUBERT.

Qu'hier? i'autre d'puis quand.....
T'a-t'il montré d'la jalouſie?

DENISE.

I'a queuqu's jours; ç'a l'y a pris tout comme eun'fernéſie.

Madame HUBERT.

I'a queuqu's jours, ah! c'n'eſt donc qu'un moment d'fantaiſie.
Ç'a l'y pass'ra par conſéquent.

DENISE.

Parguenne j'l'eſper'ben; mais faut qu'la l'çon ſoit bonne,
Et ſur l'point d'nous marier, s'i croit que j'l'abandonne,
Hein! Vous ſentez comm'moi, qu'ça s'ra ben plus piquant.

Madame HUBERT.

J'crois qu'vlà monſieur d'la France.

DENISE.

Oui.

Madame HUBERT.

Je n'ſuis pas méchante ;
Mais pendant plus d'cinq ans, m'avoir fait les yeux doux.
Pour rien . . . j'en aurai ſoin.

( *Elle rentre.* )

DENISE.

Je m'charge du jaloux.

( *Elle rentre.* )

( *Un inſtant après que La France eſt ſur la Scene, on voit la mere & la fille à la fenêtre.* )

## *SCENE II.*

LA FRANCE, ( *rêvant.* )

L'ENTREVUE eſt embarraſſante,
Après cinq ans de ſoins, oſer la prévenir
Que ſa fille eſt l'objet auquel je veux m'unir.
Je doute fort qu'elle y conſente,
Mais, voyons & ſachons à quoi nous en tenir.

( *Il frappe.* )

Madame HUBERT ( *A la fenêtre.* )

Qui frappe ? Ah ! ah ! c'eſt vous, monſieur, j'm'en vas deſcendre.

DENISE.

Moi, j'm'en vas m'tenir là, parc'que j'veux tout entendre.

*DUO.*

Madame HUBERT.

Bon jour, Monſieur,

LA FRANCE.

Bon jour, Madame.

Madame HUBERT.

Qui vous amene ici ?

LA FRANCE.

Je viens chercher ici
L'objet de ma conſtante flâme.

Madame HUBERT.

Vrai ! je l'penſais auſſi.
D'puis cinq ans vous m'parlez d'vot' flâme :
Mon cœur enfin s'eſt radouci,

LA FRANCE.

Je ne l'entendais pas ainſi.

Madame HUBERT.

J'ai tardé long-tems pour une femme ;
Mais j'voulois êtr' ben sûre d'vous.

LA FRANCE.

Je ne puis me plaindre de vous.

Madame HUBERT.

André s'marie avec ma fille,
Et j'attendais c'moment ſi doux.

LA FRANCE.

André !.... s'unir à votre fille ?

Madame HUBERT.

Aujourd'hui même ils s'ront époux :
C'eſt un bien beau moment pour nous ;
Ça n'fera plus qu'eun' même famille ;
N'eſt-c' pas, Monſieur ? qu'en penſez-vous ?

LA FRANCE.

L'honneur d'être de la famille
Me ſeroit un plaiſir bien doux ;
Mais mon cœur n'aſpirait qu'au vôtre,
Et n'a pu s'en rendre vainqueur.

Madame HUBERT.

Pardonnez-moi, vous v'là vainqueur.
Quand j'vous ons tant r'fuſé mon cœur,
C'n'érait qu'pour m'aſſurer du vôtre,
A la parfin, vous v'là vainqueur.

LA FRANCE.

Mon cœur ſent tout le prix du vôtre.
Mais....

Madame HUBERT.

Quoi.... mais quand j'nai plus d'rigueur.

LA FRANCE.

Ecoutez-moi..... mais ſans rigueur.

Madame HUBERT.

Ptê't'ben qu'vous en aimez un autre ?

LA FRANCE.

Moi ! je ne dis pas cela.... mais.

Madame HUBERT.

J'vois ben qu'vous en aimez eun'autre ;
Mais.... je n'vous l'pardonn'rai jamais.

LA FRANCE, *à part.*

Il eſt vrai que j'en aime eun'autre.
(*haut.*) Je vous aime plus que jamais.

LA FRANCE, *après le Duo.*

Me pardonnerez-vous, ſi celle que j'adore,

Sur

Sur mon attachement vous donne un droit de plus.

Madame HUBERT.

Ça n'eſt pas aſſez clair encore,
Monſieux, point d'grands mots ſuperflus.

LA FRANCE.

Eh ! bien ! apprenez donc que j'aime.

Madame HUBERT.

Eh ! bien !

LA FRANCE.

J'aime une autre vous-même.
La charmante Deniſe.

DENISE *à la fenêtre.*

Ah ! v'là l'grand mot lâché.

Madame HUBERT.

Ah ! vous aimez ma fille !

LA FRANCE.

Oui, j'en ſuis bien fâché.

Madame HUBERT.

Fâché ; mais gnia pas d'quoi, j'crois qu'ail'vaut bien qu'on l'aime,
Et comm'vous dit'sfort bien, c'eſt encor'autre moi-même.
J'conçois qu'pendant cinq ans, vous avez dû ſouffrir.
D'mes refus & d'mon humeur ſauvage ;
Mais malgré l'beau parti qu'vous vouliez ben m'offrir.
J'aimais aſſez l'défaut, j'aimais beaucoup l'veuvage,
Dam, c'eſt ben naturel ; ma D'niſe d'jour en jour
Sous vos yeux d'venait plus gentille,
Vous avez dit fa'ment : j'ai long-tems fait ma cour
A la mere, à préſent c'eſt bien l'tour d'la fille,
Faut lui tranſporter mon amour.
Ça n'ſortira pas d'la famille,
Hein ? N'eſt-c'pas vrai, Monſieur ?

LA FRANCE.

Madame en vérité ;
Si vous m'euſſiez moins rebuté....

Madame HUBERT.

Oui, j'ſens ben qu'trop long-tems j'ai fait la difficile ?
Si j'vous perds, c'eſt ma faute, ainſi j'ſ'rai bien docile.
Et's-vous aimé de D'niſe ?

LA FRANCE, *minaudant.*

Oh ! mais..... c'eſt un aveu.....

Madame HUBERT.

Dont l'mien dépend..... Songez qu'j'n'veux pas la contraindre :

# *PERSONNAGES.*

Mde. HUBERT, riche Fermiere *Mde. Desforges.*

DENISE, ſa Fille. *Mlle. Adeline.*

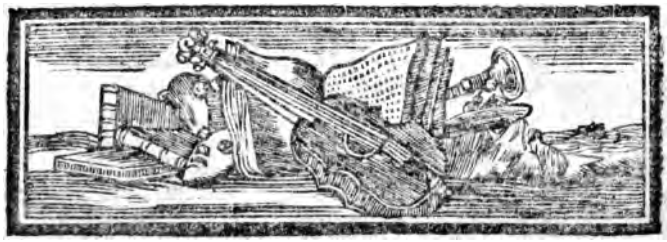
ANDRÉ, Amant aimé de Deniſe. *M. Trial.*

LA FRANCE, Amoureux de Deniſe. *M. Chenard.*

UN JOCKEI. *Mlle. Méliancour.*

PAYSANS ET PAYSANNES.

*La Scene eſt dans un Village auprès de Paris. L'action commence vers ſept heures du matin en été.*



# L'ÉPREUVE VILLAGEOISE,

## OPÉRA BOUFFON.

## ACTE PREMIER.

*Le Théâtre repréſente un Château, vu obliquement dans le fond. Une belle Ferme; la maiſon ſur le côté & le devant de la Scene à gauche; des bancs de gazon, des touffes d'arbres qui les ombragent à droite, avec quelques cabanes qui indiquent un hameau.*

### *SCENE PREMIERE.*

DENISE, un moment ſeule; enſuite Madame HUBERT.

DENISE *ſort de ſa maiſon en rêvant.*

OH! oui, Monſieur André, faut vous apprend' à vivre.
Quoi! toujours d'pis queuq'tems m'eſpionner, toujours m'ſuivre;
( *Montrant ſon front.* )
Non, non, je l'corrig'rai... C'eſt-là qu'c'eſt réſolu;
Et ſi ça l'fâche un peu, c'eſt lui qui l'a voulu.

Madame HUBERT.

Déjà prête... Ah! j'crois ben: c'eſt la fêt' du Village
Et la tienne.

DENISE, *ſoupirant.*

Oui, c'eſt vrai.

Madame HUBERT.

Tu ſoupires . . . pourquoi ?
Quand doit-y avoir encor un'autr' fête pour toi.

DENISE.

Queuqu'c'eſt donc que c'te autr' fête ?

Madame HUBERT.

Et celle d'ton mariage ;
Avec c'bon André qui t'aim' tant.

DENISE.

Hé ben ! moi,
C'eſt de c'te bell' fêt'-là que j'ſoupire & qu'j'enrage.

Madame HUBERT.

Comment ! l'y a plus de trois ans qu'tu l'y as promis ta foi !

DENISE.

I' pourrait, s'in'change pas, l'attendr' ben d'avantage.

Madame HUBERT.

Je n't'entends pas du tout.

DENISE.

Hé ben ! écoutez-moi :

COUPLETS.

*Premier.*

J'navions pas encor quatorze ans,
Quand il arriva dans not'ferme.
J'avions fait l'pius biau des ſermens,
De n'acouter jamais les amans,
Ces ſermens-là, ça n'tient pas ferme ;
Et j'eus pourtant ben d'la rigueur :
Mais tous les jours avec courage,
André m'aidait dans mon ouvrage.
J'étais ſenſible à ſon bon cœur,
Bentôt j'fus ſenſible à ſa flâme ;
Et quand j'lui promis d'êt' ſa femme,
J'attendais d'lui tout mon bonheur.

Madame HUBERT.

J'eſper' ben qu'il le fra dès qu'il s'ra d'la famille.

DENISE.

Bah ! vous n'ſavez pas tout.

Madame HUBERT.

Eh ben, dis, dis, ma fille.

*Second Couplet.*

Vous n'ſavez pas qu'il eſt jaloux.
Mais j'dis jaloux à toute outrance,
D'un biau Monſieur qui v'noit chez nous,
(*Finement.*) Un p'tit peu j'crois, à cauſe d'vous.
C'biau Monſieur, c'eſt Monſieur d'la France
Stuà qui s'croit not Maîtr' à tous.

Faudrait l'y donner l'eſpérance
D'avoir un jour la préférence :
Ça rendrait pt'êtr' André plus doux,
Sans quoi, plus d'André, ni d'mariage :
Car pour el'bonheur en ménage,
Gn'i'en a point avec un jaloux.

Madame HUBERT.

Etr' jaloux d'mon enfant ! ah ! c'eſt fort mal à lui.
Quant à c'Monſieur d'la France i'm'a fait politeſſe,
C'eſt vrai, parc'que j'ſuis veuve, & qu'j'avons queu qu'richeſſe.
Ces Valets d'grands Seigneurs aim't biaucoup l'bien d'autrui.
Enfin, y a cinq ans d'ça, toi tu n'en avois qu'douze.

DENISE.

Ah ! mais, s'i' vous plaiſait, moi j'en ſuis pas jalouſe,
Au moins.

Madame HUBERT.

Tu n'entends pas... écout' donc juſqu'au bout :
Qu'i' ſoit amoureux d'toi, ça n'm'étonn' pas du tout,
Car c'n'eſt pas parc' que t'es ma fille :
Mais vrai, d'bonneur, t'es ben gentille ;
T'as d'l'eſprit & tout plein, un jargon qui pétille,
Tout c'que tu veux enfin, t'en viens toujours à bout,
Pourtant i s'pourrait ben qu'i' fût auſſi d'ton goût.

DENISE.

Comment ?

Madame HUBERT.

D'puis qu'nos Seigneurs ſont r'tournés à la ville,
C'eſt lui qu'eſt ici l'maître, & comme il eſt habile,
Ça doit lui rapporter beaucoup.
Donc il eſt riche, & d'plus beau garçon.

DENISE.

Pour que j'l'aime,
C'beau garçon là s'aim'trop lui-même ;
Mais c'eſt à lui tout ſeul... Enfin, ſans vous compter,
Vous ſaurez qu'fille, ou femme, il aimait tout l'village
Qui n'l'aimait pas du tout.

Madame HUBERT.

Qu'eſt-c'que tu viens m'conter.

DENISE.

Mais la vérité.

Madame HUBERT.

Tu m'rends ſage.
Et puiſque c'eſt comm'ça, faut nous en amuſer.

DENISE.

Et qu'eſt-c'que je vous dis donc ; mais c'eſt-là tout l'myſtere.
Hier, i'm'a parlé... Moi qui voulois ruſer,

J'n'ons pas du tout pris l'ton ſévere.
J'l'i ons répondu qu'pour m'épouſer,
Fallait qui voulût ben s'adreſſer à ma mere,
Et j'crois volontiers qu'i va v'nir,
Moi, j'n'y s'rai pas... Mais vous...

Madame HUBERT.

Vas, i'n'a qu'à s'ben t'nir.
Mais voyez un peu c'tte fineſſe,
I'a cinq ans qu'i'm'pourſuit, tu n'étais qu'eun'jeuneſſe;
Mais, i's'diſait tout bas: ça d'viendra fort joli.
J'voudrais entrer dans l'bien, autant qu'dans la famille.
Coulons j'tems... Pour avoir la fille.
I'faut avec la mere, êtr'toujours ben poli.
Eh! ben! c'eſt c'qu'il a fait: j'en ons même un peu de honte,
Car moi, j'ai toujours cru qu'im'parlait pour mon compte.
Ah ben! qui' vienne.....

DENISE.

Oui, mais, faut tout's deux nous unir.
Il faut qu'mon intérêt s'arrange avec le vôtre,
Vous en avez un à punir,
Et moi, j'voudrais corriger l'autre;
Et ſi vous me s'condez, ça peut s'faire en même-tems.

Madame HUBERT.

Mais, c'eſt ben comm'ça que j'l'entens;
C'pendant pour réuſſir dans ton p'tit ſtratagême,
I'm'paraît qu'tu t'y prens ben tard.

DENISE.

Je n'pouvions pas plutôt.

Madame HUBERT.

Pourquoi?

DENISE.

C'eſt que c'fin r'nard,
Vot'biau monſieur d'la France, y a pt'êt long-tems qui m'aime,
Mais je n'l'ai ſçu qu'hier.

Madame HUBERT.

Qu'hier? i'autre d'puis quand.....
T'a-t'il montré d'la jalouſie?

DENISE.

I'a queuqu's jours; ç'a l'y a pris tout comme eun'fernéſie.

Madame HUBERT.

I'a queuqu's jours, ah! c'n'eſt donc qu'un moment d'fantaiſie.
Ç'a l'y pass'ra par conſéquent.

DENISE.

Pârguenne j'l'eſper'ben; mais faut qu'la l'çon ſoit bonne,
Et ſur l'point d'nous marier, s'i croit que j'l'abandonne,
Heia! Vous ſaurez comm'moi, qu'ça s'ra ben plus piquant.

Madame HUBERT.

J'crois qu'vlà monſieur d'la France.

DENISE.

Oui.

Madame HUBERT.

Je n'ſuis pas méchante ;
Mais pendant plus d'cinq ans, m'avoir fait les yeux doux.
Pour rien . . . j'en aurai ſoin.

( *Elle rentre.* )

DENISE.

Je m'charge du jaloux.

( *Elle rentre.* )

( *Un inſtant après que La France eſt ſur la Scene, on voit la mere & la fille à la fenêtre.* )

## *SCENE II.*

LA FRANCE, ( *rêvant.* )

L'ENTREVUE eſt embarraſſante,
Après cinq ans de ſoins, oſer la prévenir
Que ſa fille eſt l'objet auquel je veux m'unir.
Je doute fort qu'elle y conſente,
Mais, voyons & ſachons à quoi nous en tenir.

( *Il frappe.* )

Madame HUBERT ( *A la fenêtre.* )

Qui frappe ? Ah ! ah ! c'eſt vous, monſieur, j'm'en vas deſcendre.

DENISE.

Moi, j'm'en vas m'tenir là, parc'que j'veux tout entendre.

*DUO.*

Madame HUBERT.

Bon jour, Monſieur,

LA FRANCE.

Bon jour, Madame.

Madame HUBERT.

Qui vous amene ici ?

LA FRANCE.

Je viens chercher ici
L'objet de ma conſtante flâme.

Madame HUBERT.

Vrai ! je l'penſais auſſi.
D'puis cinq ans vous m'parlez d'vot' flâme :
Mon cœur enfin s'eſt radouci.

LA FRANCE.

Je ne l'entendais pas ainſi.

Madame HUBERT.

J'ai tardé long-tems pour une femme ;
Mais j'voulois êtr' ben sûre d'vous.

LA FRANCE.

Je ne puis me plaindre de vous.

Madame HUBERT.

André s'marie avec ma fille,
Et j'attendais c'moment ſi doux.

LA FRANCE.

André !.... s'unir à votre fille ?

Madame HUBERT.

Aujourd'hui même ils s'ront époux :
C'eſt un bien beau moment pour nous ;
Ça n'fera plus qu'eun' même famille ;
N'eſt-c' pas, Monſieur ? qu'en penſez-vous ?

LA FRANCE.

L'honneur d'être de la famille
Me ſeroit un plaiſir bien doux ;
Mais mon cœur n'aſpirait qu'au vôtre,
Et n'a pu s'en rendre vainqueur.

Madame HUBERT.

Pardonnez-moi, vous v'là vainqueur.
Quand j'vous ons tant r'fuſé mon cœur,
C'n'érait qu'pour m'aſſurer du vôtre,
A la parfin, vous v'là vainqueur.

LA FRANCE.

Mon cœur ſent tout le prix du vôtre.
Mais....

Madame HUBERT.

Quoi.... mais quand j'nai plus d'rigueur.

LA FRANCE.

Ecoutez-moi..... mais ſans rigueur.

Madame HUBERT.

Pté't'ben qu'vous en aimez un autre ?

LA FRANCE.

Moi ! je ne dis pas cela.... mais.

Madame HUBERT.

J'vois ben qu'vous en aimez eun'autre ;
Mais.... je n'vous l'pardonn'rai jamais.

LA FRANCE, *à part.*

Il eſt vrai que j'en aime eun'autre.
(*haut.*) Je vous aime plus que jamais.

LA FRANCE, *après le Duo.*

Me pardonnerez-vous, ſi celle que j'adore,

Sur

Sur mon attachement vous donne un droit de plus.

Madame HUBERT.

Ça n'eſt pas aſſez clair encore,
Monſieux, point d'grands mots ſuperflus.

LA FRANCE.

Eh ! bien ! apprenez donc que j'aime.

Madame HUBERT.

Eh ! bien !

LA FRANCE.

J'aime une autre vous-même.
La charmante Deniſe.

DENISE *à la fenêtre.*

Ah ! v'là l'grand mot lâché.

Madame HUBERT.

Ah ! vous aimez ma fille !

LA FRANCE.

Oui, j'en ſuis bien fâché.

Madame HUBERT.

Fâché ; mais gnia pas d'quoi, j'crois qu'ail'vaut bien qu'on l'aime,
Et comm'vous dit'ſfort bien, c'eſt enn'autre moi-même.
J'conçois qu'pendant cinq ans, vous avez dû ſouffrir
D'mes refus & d'mon humeur ſauvage ;
Mais malgré l'beau parti qu'vous vouliez ben m'offrir,
J'aimais aſſez l'défaut, j'aimais beaucoup l'veuvage,
Dam, c'eſt ben naturel ; ma D'niſe d'jour en jour
Sous vos yeux d'venait plus gentille,
Vous avez dit ſa'ment : j'ai long-tems fait ma cour
A la mere, à préſent c'eſt bien l'tour d'la fille, —
Faut lui tranſporter mon amour.
Ça n'ſortira pas d'la famille,
Hein ? N'eſt-c'pas vrai, Monſieur ?

LA FRANCE.

Madame en vérité,
Si vous m'euſſiez moins rebuté....

Madame HUBERT.

Oui, j'ſens ben qu'trop long-tems j'ai fait la difficile ?
Si j'vous perds, c'eſt ma faute, ainſi j'ſ'rai bien docile.
Et's-vous aimé de D'niſe ?

LA FRANCE, *mineudent.*

Oh ! mais..... c'eſt un aveu.....

Madame HUBERT.

Dont l'mien dépend..... Songez, qu'j'e n'veux pas la contraindre :

LA FRANCE.

Mais hier, ſa bonté m'encourageoit un peu.

Madame HUBERT.

En c'cas vous n'avez rien à craindre.
Pour vous ç'a n'peut pas tourner mal.

LA FRANCE.

Mais il ſe peut qu'André.....

Madame HUBERT.

Faſſe un'triſte figure;
Et v'là tout; car pour lui.... Vrai c'eſt un coup fatal;
Mais i's'rendra juſtice en voyant ſon rival.
J'crois que ma fill' s'ra pour vous.

LA FRANCE, *charmé.*

J'en accepte l'augure.

DENISE *à part, à la fenêtre.*

Comm'all'amorce le ſerpuquet.

LA FRANCE.

C'eſt ſa fête aujourd'hui.... J'avois fait un bouquet;
( *à ſon paſſin.* )
Que je n'enverrai point ſans l'aveu de ſa mere.

Madame HUBERT, *galement.*

Vous pouvez l'envoyer.

LA FRANCE *lui baiſe la main.*

Que je ſuis ſatisfait!

Madame HUBERT, *ſouriant finement.*

Convenez que jamais, je n'vous fus auſſi chere.

LA FRANCE.

Je conviens qu'à préſent mon bonheur eſt parfait!

( *Il ſort.* )

## *SCENE III.*

MADAME HUBERT, DENISE, ANDRE, *Avec une roſe.*

Madame HUBERT.

NON, non l'bel engeoleux, pas encor tout-à-fait.
Mais j'crois que j'vois André, faut ſag'ment que j'l'évite.

DENISE, *de la fenêtre à ſa mere.*

I'vient pour m'eſpionner, maman rentrez donc vîte.

( *Madame Hubert rentre.* )

DUO *en ſourdine.*

ANDRÉ.

J'ons fait un bouquet pour ſa fête ;
C'bouquet le v'là.
( *Il ſe cache ſous une touffe d'arbres.* )
Mais t'nons-nous-là
Pour voir venir ceux qu'on l'i apprête.

DENISE *à ſa mere.*

Ah ! vous d'vez ben voir qu'André m'apprête
L'maudit jaloux s'eſt caché là.

ANDRÉ.

J'crains ben qu'aln'ſoit un peu coquette,
J'n'aim'rais pas ça.

DENISE.

Hein ! qu'dites-vous d'ça ?

ANDRÉ.

En tapinois faut que j'la guette.

DENISE.

Vous l'entendez,
Ben obligé :
Très-bien jugé.
L'bel amant qu'j'ai.
J'frémis du ſort qu'André m'apprête.
L'Amour en vain m'arrête.
Mais il verra :
Oh ! la belle fête
Que je l'y apprête,
P't'ét'ben qu'ça l'corrigera.

ANDRÉ.

Faut que j'la guette,
Car j'la crois ben coquette,
Comment ! on n'vient point à ſa fête ?
Eſt-c'que je n's'rais qu'eun bête?
Mais on viendra.
All' a fait eun' grand'conquête;
Je ne ſis pas encor ſi bête :
J'attends, car on viendra.

Madame HUBERT.

Ah ! bon Dieu ! mon enfant, l'vilain jaloux que v'là.

DENISE.

Eh ! ben ! eſt-c'que j'mentais, en a-t-il eun'bonn'doſe ?
Mais j'men vas arranger tout ça.
( *Très-haut.* )
Ma mere, j'crois qu'là-bas j'ons entendu queuq'choſe.
J'deſcends pour voir c'que c'eſt.

ANDRÉ.

Me v'là pris.

DENISE.

Qu'eſt-c' qu'eſt là ?

ANDRÉ.

C'eſt moi Mam'zelle Deniſe.

DENISE.

Ah ! ah ! c'eſt vous qu'v'là.

ANDRÉ.

J'attendais vot'réveil, pour vous donner c'té roſe.

DENISE.

Mais pour donner un'roſe, on n'ſe cach'pas comm'ça.

ANDRÉ.

Non : mais c'eſt que j'diſois : Mam'zelle Deniſe r'poſe.
N'faut pas déranger ſon ſommeil.

DENISE.

Vous mentez.... Tous les jours je m'leve avant l'ſoleil.
Il eſt l'vé depuis long-tems, donc y a queuqu'autre cauſe.

ANDRÉ.

Oh ! j'vous aſſur'ben qu'non.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Je vous promets.

DENISE

Vous m'promettez ; moi j'vous proteſte
Qu'il y a deux ſortes d'gens qui n'me plairont jamais.
Les menteurs d'abord, j'les déteſte.
Après ça les j..... J'vous dirai l'reſte.
Quand vous ne mentirez plus.

ANDRÉ.

Faut donc vous parler vrai ?
C'eſt que j'voulois faire un eſſai.

DENISE.

Quel eſſai ? parlez donc.

ANDRÉ.

T'nez Mam'zelle, j'vous aime,
Ah ! par exemple ça j'crois qu'ça n'eſt pas mentir ;
Car y a long-tems qu'on l'ſait, vous l'ſavez ben vous-même.
Mais c'que j'ſentons pour vous, d'aut's pourriont ben l'ſentir.
Et j'guettrais ces aut's'là.

DENISE.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Parc'que, Mam'zelle,
Un bouquet l'jour d'un'fête, eſt un ſignal d'zéle,
Je n'voulais pas qu'aucun vous l'donnait avant moi.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Oh ! non, par ma foi.

DENISE.

Pour me l'donner l'premier, fallait frapper tout d'ſuite,
Au lieu de vous cacher là. J'ons ben d'viné pourquoi.
Vous vous aviſez donc d'eſpionner ma conduite ?
Ça promet. Heureus'ment qu'vous n'ét's pas mon mari.

Allez, Monſieur, gardez vot'roſe.
J'attendons un bouquet fait pour ét'plus chéri.

ANDRÉ.

Eh ! ben ! ſi j'eſpionnais ? c'n'était donc pas ſans cauſe.

DENISE.

( *à part.* )

Ah ! tu m'eſpionnais donc... faut-'il porter l'grand coup.

ANDRÉ.

Et vous m'quittez pour ça ?

DENISE.

Pour ça ? trop d'beaucoup.

ANDRE.

Allez, c'n'eſt qu'un perteſte.

DENISE.

Eh ! ben ! s'i'faut que je l'diſe,
C'eſt vrai qu'"jen cherchois un.... Excuſez ma franchiſe,
Vous ſavez qu'dans c'bas monde, un chacun a ſon goût;
Et moi, pour vous j'croira's que j'n'en ons plus du tout.

ANDRÉ.

Eh ! ben ! c'eſt conſolant... Et vos raiſons Mam'zelle ?

DENISE.

Bah ! des raiſons ! eſt-c'qu'i 'y en a pour ça ?
L'amour vient ſans raiſon, & tout de même i's'en va.

ANDRÉ.

Voyez les bell's raiſons que v'là !
C'eſt qu'vous voulez êt'infidele,
Ou p't-êt'ben, c'eſt qu'vous l'êt's déjà.

DENISE.

C'eſt ſingulier, comm'i'd'vin'ça ?

ANDRÉ.

Au moment d'nous marier, m'jouer un tour de la ſorte ?
Ça n'ſemble-t'i'pas fait exprès ?

DENISE.

Aim'rais-tu mieux que c'fut après ?

ANDRÉ.

Non, encor moins, l'diable m'emporte.
Mais faut-il qu'un rival !.....

DENISE.

Je n'ſuis pas franche, à d'mi.
J'dis bonn'ment quand j'aim'plus, tout comme j'dis quand j'aime.
Vous n'avez point d'rival, vous n'avez qu'un enn'mi;

ANDRÉ.

Je l'connais.

DENISE.

Gageons qu'non.

LA FRANCE.

Je ne l'entendais pas ainſi.

Madame HUBERT.

J'ai tardé long-tems pour une femme ;
Mais j'voulois êtr' ben sûre d'vous.

LA FRANCE.

Je ne puis me plaindre de vous.

Madame HUBERT.

André s'marie avec ma fille,
Et j'attendais c'moment ſi doux.

LA FRANCE.

André !.... s'unir à votre fille ?

Madame HUBERT.

Aujourd'hui même ils s'ront époux :
C'eſt un bien beau moment pour nous ;
Ça n'fera plus qu'eun' même famille ;
N'eſt-c' pas, Monſieur ? qu'en penſez-vous ?

LA FRANCE.

L'honneur d'être de la famille
Me ſeroit un plaiſir bien doux ;
Mais mon cœur n'aſpirait qu'au vôtre,
Et n'a pu s'en rendre vainqueur.

Madame HUBERT.

Pardonnez-moi, vous v'là vainqueur.
Quand j'vous ons tant r'fuſé mon cœur,
C'n'était qu'pour m'aſſurer du vôtre,
A la parfin, vous v'là vainqueur.

LA FRANCE.

Mon cœur ſent tout le prix du vôtre.
Mais....

Madame HUBERT.

Quoi.... mais quand j'nai plus d'rigueur.

LA FRANCE.

Ecoutez-moi..... mais ſans rigueur.

Madame HUBERT.

Ptê't'ben qu'vous en aimez un autre ?

LA FRANCE.

Moi ! je ne dis pas cela.... mais.

Madame HUBERT.

J'vois ben qu'vous en aimez eun'autre ;
Mais.... je n'vous l'pardonn'rai jamais.

LA FRANCE, *à part.*

Il eſt vrai que j'en aime eun'autre.
(*haut.*) Je vous aime plus que jamais.

LA FRANCE, *après le Duo.*

Me pardonnerez-vous, ſi celle que j'adore,

Sur

Sur mon attachement vous donne un droit de plus.

Madame HUBERT.

Ça n'eſt pas aſſez clair encore,
Monſieux, point d'grands mots ſuperflus.

LA FRANCE.

Eh ! bien ! apprenez donc que j'aime.

Madame HUBERT.

Eh ! bien !

LA FRANCE.

J'aime une autre vous-même.
La charmante Deniſe.

DENISE *à la fenêtre.*

Ah ! v'là l'grand mot lâché.

Madame HUBERT.

Ah ! vous aimez ma fille !

LA FRANCE.

Oui, j'en ſuis bien fâché.

Madame HUBERT.

Fâché ; mais gnia pas d'quoi, j'crois qu'all'vaut bien qu'on l'aime,
Et comm'vous dit'ſfort bien, c'eſt enn'autre moi-même.
J'conçois qu'pendant cinq ans, vous avez dû ſouffrir
D'mes refus & d'mon humeur ſauvage ;
Mais malgré l'beau parti qu'vous vouliez ben m'offrir,
J'aimais aſſez l'défaut, j'aimais beaucoup l'veuvage,
Dam, c'eſt ben naturel ; ma D'niſe d'jour en jour
Sous vos yeux d'venait plus gentille,
Vous avez dit ſa'ment : j'ai long-tems fait ma cour
A la mere, à préſent c'eſt bien l'tour d'la fille,
Faut lui tranſporter mon amour.
Ça n'ſortira pas d'la famille,
Hein ? N'eſt-c'pas vrai, Monſieur ?

LA FRANCE.

Madame en vérité,
Si vous m'euſſiez moins rebuté....

Madame HUBERT.

Oui, j'ſens ben qu'trop long-tems j'ai fait la difficile ?
Si j'vous perds, c'eſt ma faute, ainſi j's'rai bien docile.
Et's-vous aimé de D'niſe ?

LA FRANCE, *mineudent.*

Oh ! mais..... c'eſt un aveu.....

Madame HUBERT.

Dont l'mien dépend..... Songez, qu'j'e n'veux pas la contraindre :

LA FRANCE.

Mais hier, ſa bonté m'encourageoit un peu.

Madame HUBERT.

En c'cas vous n'avez rien à craindre.
Pour vous ç'a n'peut pas tourner mal.

LA FRANCE.

Mais il ſe peut qu'André.....

Madame HUBERT.

Faſſe un triſte figure;
Et v'là tout; car pour lui.... Vrai c'eſt un coup fatal;
Mais i's'rendra juſtice en voyant ſon rival.
J'crois que ma fill' s'ra pour vous.

LA FRANCE, *charmé.*

J'en accepte l'augure.

DENISE *à part, à la fenêtre.*

Comm'all'amorce le ſerluquet.

LA FRANCE.

C'eſt ſa fête aujourd'hui... J'avois fait un bouquet;
(*Sur ton pâlin.*)
Que je n'enverrai point ſans l'aveu de ſa mere.

Madame HUBERT, *galement.*

Vous pouvez l'envoyer.

LA FRANCE *lui baiſe la main.*

Que je ſuis ſatisfait!

Madame HUBERT, *ſouriant finement.*

Convenez que jamais, je n'vous fus auſſi chere.

LA FRANCE.

Je conviens qu'à préſent mon bonheur eſt parfait!

(*Il ſort.*)

## *SCENE III.*

MADAME HUBERT, DENISE, ANDRE, *Avec une roſe.*

Madame HUBERT.

NON, non l'bel engeoleux, pas encor tout-à-fait.
Mais j'crois que j'vois André, faut ſag'ment que j'l'évite.

DENISE, *de la fenêtre à ſa mere.*

I'vient pour m'eſpionner, maman rentrez donc vîte.

(*Madame Hubert rentre.*)

DUO *en ſourdine.*

ANDRÉ.

J'ons fait un bouquet pour ſa fête ;
C'bouquet le v'là.
(*Il ſe cache ſous une touffe d'arbres.*)
Mais t'nons-nous-là
Pour voir venir ceux qu'on l'i apprête.

DENISE *à ſa mere.*

Ah ! vous d'vez ben voir qu'André m'apprête
L'maudit jaloux s'eſt caché là.

ANDRÉ.

J'crains ben qu'ain'ſoit un peu coquette,
J'n'aim'rais pas ça.

DENISE.

Hein ! qu'dites-vous d'ça ?

ANDRÉ.

En tapinois faut que j'la guette.

DENISE.

Vous l'entendez,
Ben obligé :
Très-bien jugé.
L'bel amant qu'j'ai.
J'frémis du ſort qu'André m'apprête.
L'Amour en vain m'arrête.
Mais il verra :
Oh ! la belle fête
Que je l'y apprête,
P't'êt'ben qu'ça l'corrigera.

ANDRÉ.

Faut que j'la guette,
Car j'la crois ben coquette ;
Comment ! on n'vient point à ſa fête ?
Eſt-c'que je n's'rais qu'eun bête?
Mais on viendra.
All' a fait eun' grand'conquête;
Je ne fis pas encor ſi bête :
J'attends, car on viendra.

Madame HUBERT.

Ah ! bon Dieu ! mon enfant, l'vilain jaloux que v'là.

DENISE.

Eh ! ben ! eſt-c'que j'mentais, en a-t-il eun'bonn'doſe ?
Mais j'men vas arranger tout ça.
(*Très-haut.*)
Ma mere, j'crois qu'là-bas j'ons entendu queuq'choſe.
J'deſcends pour voir c'que c'eſt.

ANDRÉ.

Me v'là pris.

DENISE.

Qu'eſt-c' qu'eſt là ?

ANDRÉ.

C'eſt moi Mam'zelle Deniſe.

DENISE.

Ah ! ah ! c'eſt vous qu'v'là.

ANDRÉ.

J'attendais vot'réveil, pour vous donner c'té roſe.

DENISE.

Mais pour donner un'roſe, on n'ſe cach'pas comm'ça.

ANDRÉ.

Non : mais c'eſt que j'diſois : Mam'zelle Deniſe r'poſe.
N'faut pas déranger ſon ſommeil.

DENISE.

Vous mentez.... Tous les jours je m'leve avant l'ſoleil.
Il eſt l'vé depuis long-tems, donc y a queuqu'autre cauſe.

ANDRE.

Oh ! j'vous aſſur'ben qu'non.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Je vous promets.

DENISE

Vous m'promettez ; moi j'vous proteſte
Qu'il y a deux ſortes d'gens qui n'me plairont jamais.
Les menteurs d'abord, j'les déteſte.
Après ça les j..... J'vous dirai l'reſte.
Quand vous ne mentirez plus.

ANDRÉ.

Faut donc vous parler vrai ?
C'eſt que j'voulois faire un eſſai.

DENISE.

Quel eſſai ? parlez donc.

ANDRÉ.

T'nez Mam'zelle, j'vous aime,
Ah ! par exemple ça j'crois qu'ça n'eſt pas mentir ;
Car y a long-tems qu'on l'ſait, vous l'ſavez ben vous-même.
Mais c'que j'ſentons pour vous, d'aut's pourriont ben l'ſentir.
Et j'guettrais ces aut's'là.

DENISE.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Parc'que, Mam'zelle,
Un bouquet l'jour d'un'fête, eſt un ſignal d'zéle,
Je n'voulais pas qu'aucun vous l'donnait avant moi.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Oh ! non, par ma foi.

DENISE.

Pour me l'donner l'premier, fallait frapper tout d'ſuite,
Au lieu de vous cacher là. J'ons ben d'viné pourquoi.
Vous vous aviſez donc d'eſpionner ma conduite ?
Ça promet. Heureus'ment qu'vous n'ét's pas mon mari.

Allez, Monſieur, gardez vot'roſe.
J'attendons un bouquet fait pour êt'plus chéri.

ANDRÉ.

Eh ! ben ! ſi j'eſpionnais ? c'n'était donc pas ſans cauſe.

DENISE.

( *à part.* )

Ah ! tu m'eſpionnais donc... faut-'il porter l'grand coup.

ANDRÉ.

Et vous m'quittez pour ça ?

DENISE.

Pour ça ? trop d'beaucoup.

ANDRE.

Allez, c'n'eſt qu'un perteſte.

DENISE.

Eh ! ben ! s'i'faut que je l'diſe,
C'eſt vrai qu'"jen cherchois un.... Excuſez ma franchiſe,
Vous ſavez qu'dans c'bas monde, un chacun a ſon goût;
Et moi, pour vous j'croira's que j'n'en ons plus du tout.

ANDRÉ.

Eh ! ben ! c'eſt conſolant... Et vos raiſons Mam'zelle ?

DENISE.

Bah ! des raiſons ! eſt-c'qu'i 'y en a pour ça ?
L'amour vient ſans raiſon, & tout de même i's'en va.

ANDRÉ.

Voyez les bell's raiſons que v'là !
C'eſt qu'vous voulez êt'infidele,
Ou p't-êt'ben, c'eſt qu'vous l'ét's déjà.

DENISE.

C'eſt ſingulier, comm'i'd'vin'ça ?

ANDRÉ.

Au moment d'nous marier, m'jouer un tour de la ſorte ?
Ça n'ſemble-t'i'pas fait exprès ?

DENISE.

Aim'rais-tu mieux que c'fut après ?

ANDRÉ.

Non, encor moins, l'diable m'emporte.
Mais faut-il qu'un rival !.....

DENISE.

Je n'ſuis pas franche à d'mi.
J'dis bonn'ment quand j'aim'plus, tout comme j'dis quand j'aime.
Vous n'avez point d'rival, vous n'avez qu'un enn'mi;

ANDRÉ.

Je l'connais.

DENISE.

Gageons qu'non.

ANDRÉ.

C'eſt vot'nouvel ami ;
L'beau la France.

DENISE.

Eh ! ben ! non.... C't enn'mi-là, c'eſt vous-même.
Monſieur André, m'entendez-vous ?

ANDRÉ.

Que trop.... J'voudrais êt'ſourd.... D'p'is trois ans que j'ſoupire.

DENISE.

J'ſouhr'rois plus long-tems en t'prenant pour époux.
Tu voulais des raiſons ? eh ! ben ! j'm'en vas t'en dire.
J'dé ïte les menteurs, encor plus les jaloux ?
Et j'crois qu't'es tous les deux, j'te l'confie entre nous.

ANDRÉ.

Mais ſon tréſor, on craint qu'eun autre n's'en empare.

DENISE.

Faut ſoigner c'tréſor-là ; n'faut pas en êtr'avare :
Et tu m enfermrois p't-êt. . . . Ah ! j'n'aim'pas les verroux.

ANDRÉ, *remettant commiquement à genoux.*

Si j'vous d'mandais pardon à genoux,
Et ſi j'vous promettais ; mais là.... du fin fond d'l'âme.....

DENISE, *à part.*

Bon Dieu ! qu'eun homme eſt ſot à genoux d'vant eun'femme.
(*Haut.*)
Quoi qu'vous m'prometteriez ?

ANDRÉ.

D'n'êt ſi ſoupçonneux,
Et d'vous aimer toujours, ſans jalouſie aucune.

DENISE.

Tiens parole, & j'verrons. . . . . Sans adieu.

ANDRÉ.

Sans rancune.
A-propos, & queu jour fiſquez-vous pour nos nœuds ?

DENISE.

Ç'a d'mand' du tems. . . . J'verrons..... Ta préſence m'importune.
Va-t-en vîte, obéis.

ANDRÉ.

J'm'en vas ; mais ſans rancune.
A-propos, à la fête, eſt-c'que j'dans'rons nous deux ?

DENISE.

J'verrons..... Allons va-t-en.

ANDRÉ, *à part, en ſortant.*

Ma roſe a fait fortune.
(*Il ſort.*)

## SCENE IV.

DENISE, *ſeule.*

PAUVRES gens ! nous faiſons tout c'que nous voulons d'eux ;
Mais mon André n'crains rien, va, c'n'eſt qu'un badinage
Tant ſeul'ment pour t'apprendre à n'êt'pus ſi ſauvage,
Si-tôt qu'un autre qu'toi viant m'faire un peu la cour.
Ça s'rait dangéreux en ménage,
Et puis l'trantran d'la ville eſt v'nu juſqu'au village ;
Et j'ſais qu'aux amoureux, faut toujours jouer queuqu'tour
Pour qu'i' nous aimiont davantage.

ARIETTE.

J'commence à voir què dans la vie
La moitié rit d'l'autre moitié.
Par deux amans j'ſuis pourſuivie ;
L'un des deux a mon amitié.
L'premier s'en va l'ame ravie,
L'autre s'en va ben humilié ;
Mais ſtilà qui croit faire envie,
Finira par faire pitié ;
V'là juſtement c'que c'eſt la vie,
La moitié rit d'l'autre moitié ;
Et ſtilà qui croit faire envie,
Peut finir par faire pitié.

Mais la moitié qui rit l'mieux d'l'autre ;
Meſſieux l'zamans, ce n'eſt pas vous ;
C'neſt pas vot'faute & c'eſt la vôtre.
J'ons toujours à nous plaindre d'vous.
Toujours un maître,
Et pas trop doux,
Souvent bien traître,
Ou bien jaloux.
A ces beaux traits on peut connoître
C'que vous s'rez en d'venant époux.
Souvent jaloux ;
Plus ſouvent traître.
V'là c'que c'eſt qu'un époux.
La France part l'ame ravie,
André s'en va ben humilié.
Vous l'voyez ben, faut dans c'te vie
Qu'la moitié rie
D'l'autre moitié.

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt l'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet,
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi ! Jacquet d'Monſeigneur ?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France ! Oh ! c'eſt bien plus d'honneur ?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'fra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet ! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc !

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même ;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'm'l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh ! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm'ſ'il en pleuvait ; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
(*Elle trouve un papier qu'elle ouvre.*)
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'aſſom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à la France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils s'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
Ceſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

I' n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut ét'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt l'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet;
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi! Jacquet d'Monſeigneur?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France! Oh! c'eſt bien plus d'honneur?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'fra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc!

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'me l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvait; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

Voyons vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
(*Elle trouve un papier qu'elle ouvre.*)
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre ?

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'affom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

Eh bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à La France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va. je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils f'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
Ceſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T'n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut êt'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt l'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet;
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi! Jacquet d'Monſeigneur?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France! Oh! c'eſt bien plus d'honneur?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'fra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc!

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'vient d'l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvait; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.

(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
( *Elle trouve un papier qu'elle ouvre.* )
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't aurre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulo s en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' bian billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'aſſom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe !
(*Il va à La France.*)
Vous, à ſes genoux ?
Vous, ſon époux ?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous !
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## *SCENE VII.*

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien ! d'où vient tout ce grabuge ?
LA FRANCE.
Ah ! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet ?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils f'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'eſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T'n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut êt'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt l'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet;
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi! Jacquet d'Monſeigneur?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'laFrance! Oh! c'eſt bien plus d'honneur?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc!

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
Dam'il l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh! comm'ça s'ra joli..... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvait; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

Voyons vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
(*Elle trouve un papier qu'elle ouvre.*)
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner ;
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulo s en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot....

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'affom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à La France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va. je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils f'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
Ceſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

I' n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut êt'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt j'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet;
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi! Jacquet d'Monſeigneur?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France! Oh! c'eſt bien plus d'honneur?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc!

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'me l'a dit tout haut. V'là qu'a'l' eſt bentôt prête.
Oh! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvait; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.

(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c're fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
( *Elle trouve un papier qu'elle ouvre.* )
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner ;
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulo s en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'affom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à la France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils s'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. ( *bis.* )

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience ;
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
Ceſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T'n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut êt'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

( *Elle rentre.* )

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt j'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet,
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi ! Jacquet d'Monſeigneur ?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France ! Oh ! c'eſt bien plus d'honneur ?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet ! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc !

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même ;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'm'l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh ! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm'ſ'il en pleuvait ; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
( *Elle trouve un papier qu'elle ouvre.* )
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'aſſom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à la France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## *SCENE VII.*

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE; ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va ; va . je n'crains pas ta vengeance ,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va , nous craignons peu ta vengeance ;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons , v'nez donc en diligence
Pour la Fête , on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude ;
Ils f'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter , danſer ;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer ;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman ,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper ;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe ;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper ;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête ;
Monſieur d'la France érait honnête ,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête ,
Et je ne l'avions pas déſiré ;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André ,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'eſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T' n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut ét'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt j'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet,
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi ! Jacquet d'Monſeigneur ?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France ! Oh ! c'eſt bien plus d'honneur ?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'fait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet ! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc !

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même ;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
I'm'l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh ! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm'ſ'il en pleuvait ; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c're fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
( *Elle trouve un papier qu'elle ouvre.* )
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe,
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulo s en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c' biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'affom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à La France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE, ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.

(*haut.*)

Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.

(*à Deniſe.*)

Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils s'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'eſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux ch oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe ;
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe ?
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T' n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut ét'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE V.

DENISE, UN JOCKEI, *qui ſort du Château avec un gros bouquet qu'il préſente à Deniſe.*

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la France m'envoie avec c'p'tit bouquet.

DENISE.

Mais c'eſt j'fils du Jardinier, j'penſe.

LE JOCKEI.

Non, c'n'eſt plus moi, Mam'zell, à préſent j'ſuis Jacquet;
Ça m'eſt donné pour récompenſe.

DENISE.

Quoi! Jacquet d'Monſeigneur?

LE JOCKEI.

Non pas.... d'Monſieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'Monſieur d'la France! Oh! c'eſt bien plus d'honneur?

LE JOCKEI.

Vraiment oui.... J'avons l'eſpérance
Qu'i'pourra me m'ner loin, ben plus loin que Monſeigneur.
Dam'i'ſait ben c'qu'en eſt.

DENISE.

Bref, I'f'ra ton bonheur,
C'eſt ſûr.... Mais l'beau bouquet! v'là tout's les fleurs que j'aime.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc!

LE JOCKEI.

J'n'en ſais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même;

LE JOCKEI.

I'viendra tout à l'heure, adieu Mam'zelle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, *revenant ſur ſes pas.*

Mon maît'compt'ben ſur vous pour danſer à la Fête.
Dam'il l'a dit tout haut. V'là qu'all' eſt bentôt prête.
Oh! comm'ça s'ra joli.... Des violons, des marchands,
Tout comm's'il en pleuvait; mais n'faut pas que j'm'arrête.
Mon maît' autour d'lui veut avoir tous ſes gens.
(*Il ſort.*)

SCENE

## SCENE VI.

DENISE, enſuite ANDRÉ *qui a eſpionné.*

DENISE *cherchant dans la fleur du milieu de ſon bouquet.*

VOYONS vîte c'te fleur... Car c'eſt queuqu'trait d'adreſſe ;
Et sûr'ment il y a queuqu'chos' là-d'dans.
(*Elle trouve un papier qu'elle ouvre.*)
Un papier ! d'l'écriture, à moi !... C'eſt ſa tendreſſe
Qu'eſt dans c'noir & c'blanc-là... par ma fine, i's'adreſſe ;
On n'peut pas mieux ; mais j'ris, & c'eſt du bout des dents.
J'rougis de n'pas ſavoir un peu lire, à mon âge.
On n'vous apprend rien au Village.
Bah ! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en ſuis pas plus ſavante... Oh ! bon dieu ! queu martyre !
Allons, c'eſt vrai je n'ſais pas lire ;
Mais dès qu'ça parl' d'amour, au moins j'pourrai d'viner...

ANDRÉ *arrachant le papier.*

Ça s'devine aiſément.

DENISE.

Eh ! ben ! n'v'là-t-il pas l'autre !

ANDRÉ.

Ah ! c't autre-là, Mam'zelle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'eſt un billet doux.

DENISE.

Eh ! ben ! quand c'en s'rait un, eſt-c'que t'es mon époux ?
Eſt-c'que je n'ſuis pas ma maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtreſſe !

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux !
Mais quant à c't-affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.
Rendez-moi mon papier tout d'ſuite, & r'tirez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi, butor !

ANDRÉ.

Dans l'inſtant, j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre ſot...

ANDRE.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture!
Fi donc, gnia là que d'l'impoſture,
Allons, faut qu'ça ſoit déchiré.

*FINALE.*

DENISE.

André, tu me l'payras, j'en jure.
Quoi! vous déchirez ce billet!

ANDRÉ.

Oui, oui, j'déchirons c'biau billet.

DENISE.

Eh pourquoi donc ça, s'il vous plaît?

ANDRÉ.

Ah! pourquoi donc ça, c'eſt qu'ça m'plaît.
Ça v'noit ſur'ment d'monſieur d'la France,
Et c'eſt-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Vas, tu s'ras tancé d'importance,
Quand il ſaura ton inſolence,
Oh! que j'l'affom'rois d'ben bon cœur;
Mais laiss'venir monſieur d'la France.

ANDRÉ.

Oh! ventre-guenne! j'n'ai pas peur.
Je n'crains pas ton monſieux d'la France.
(*Enſemble les quatre derniers vers.*)

## *SCENE VII.*

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE *ſurvenant.*

LA FRANCE.

EH bien! Deniſe, & mon billet?

ANDRÉ.

Oui, j'ons déchiré vot' billet.

LA FRANCE.

Quoi! faquin!

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par la morgué, j'ai ben fait.

LA FRANCE.

Mais du moins, vous l'aurez pu lire,

DENISE.

Et non j'n'ai pas eu l'temps de l'lire.

ANDRÉ.

Oh ! ma foi y a d'quoi crever de rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor, qu'as-tu donc tant à rire ?

ANDRÉ.

Je rions d'vous j'vous l'disons tout net,
Y'faut êtr'ben fou pour écrire
A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! faquin !

ANDRÉ.

Tout doux, s'il vous plaît.

LA FRANCE *à Denise.*

Eh ! bien ! tout haut, je vais vous dire
Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah, queu plaisir ! i'va me dire
Tout c'qui y avoit dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! queu tourment ! i'va lui dire
Tout c'qui'y avoit dans son billet.

LA FRANCE.

Oui, belle enfant ; je vais vous dire
Le contenu de mon billet.
Ecoutez bien... belle Denise,
Recevez mon cœur & ma foi.

DENISE.

Monsieux, c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué, queu sottise !
Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en, ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment, va-t'en ! J' veux rester, moi.
Comment, paix donc ! J' veux parler moi.

DENISE, LA FRANCE.

Allons, ou va-t'en, ou tais-toi.

De mon ſort, devenez maîtreſſe.
C'eſt un époux
(*Il ſe met à genoux.*)
Qu'à vos genoux
Fait tomber ſa vive tendreſſe.
ANDRÉ, *à part.*
All' ſouffre tout ça, la traîtreſſe!
(*Il va à la France.*)
Vous, à ſes genoux?
Vous, ſon époux?
Morgué, l'vez-vous,
Et r'tirez-vous,
Avec vos biaux ſermens d'redreſſe.
LA FRANCE.
Ah ça, Monſieur André, tout doux.
ANDRÉ
Tout doux, vous-même, entendez-vous!
DENISE.
Monſieux d'la France, André, tout doux.

## SCENE VII.

Madame HUBERT, DENISE, LA FRANCE; ANDRÉ, *qui menace toujours la France.*

Madame HUBERT.

EH bien! d'où vient tout ce grabuge?
LA FRANCE.
Ah! j'y conſens, ſoyez not' Juge.
ANDRÉ.
C'eſt lui qui a cauſé tout l'grabuge.
Madame HUBERT.
Mais parlons doucement, s'il vous plaît.
LA FRANCE.
J'avais écrit....
DENISE.
Oui, c'eſt-là l'fait.
LA FRANCE.
Il a déchiré mon billet.
Madame HUBERT.
Il a déchiré vot billet?
DENISE.
Il a déchiré ſon billet.

ANDRÉ.

Oui ; j'ons déchiré c'biau billet :
Et par la morgué j'ons ben fait.

LA FRANCE, *bas à Madame Hubert.*

A l'inſtant vous ſerez au fait,
Il s'agit d'en écrire un autre.
(*haut.*)
Avoir déchiré mon billet !

Madame HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet,
André, quelle audace eſt la vôtre.

ANDRÉ.

J'avions ſon cœur, all'avait l'nôtre ;
Et j'pards tout, grace à c'biau valet.
Dois-j'ti pas êtr'ben ſatisfait.

DENISE.

Ton cœur ! c'biau cadeau qu'tu m'as fait.
Mais qu'eſt-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
Moi, j'crois qu'i'd'vient fou tout-à-fait.

Madame HUBERT.

J'ſens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

Madame HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

Madame HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
Et j'prétends vous accorder tous ;
Qu'elle prenne pour ſa vengeance
Monſieux d'la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence :

DENISE *à part.*

Queu déſeſpoir pour mon jaloux.

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.
(*à Deniſe.*)
Daignez me choiſir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir ſi c'te vengeance
Peut m'convenir auſſi-bien qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance.
Si jamais tu l'prends pour époux.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance,
J'prendrai qui j'voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu ta vengeance;
C'eſt moi qui ſerai ſon époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence
Pour la Fête, on n'attend plus qu'vous.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## *SCENE PREMIERE.*

DENISE, *ſeule.*

J'N'EN peux déjà plus d'laſſitude,
Ils f'ront là juſqu'au ſoir : toujours ſauter, danſer;
A peine a-t-on fini qu'faut vîte r'commencer;
Oh ! j'trouvons c'plaiſir-là trop rude.
A mon tendre & nouvel amant
J'ai dit de n'pas quitter maman,
D'ben gagner ſon eſprit afin qu'ali'ſe diſpoſe
A l'approuver dans c'qu'i'propoſe :
C'eſt comm'ça que j'ai pu m'échapper;
Car encor faut-il que j'me r'poſe.
Ça n'eſt pas glorieux d'attraper.
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite en impoſe;
Ces p'tits meſſieurs-là ſont les premiers à s'tromper;
Mais on peut s'mocquer d'eux, & c'eſt toujours queu'q'choſe.

*COUPLETS.*

Bon Dieu ! bon Dieu ! comm'à c'te Fête;
Monſieur d'la France était honnête,
C'eſt tout d'bon qu'jons fait ſa conquête,
Et je ne l'avions pas déſiré;
André croit qu'ça m'tourne la tête. (*bis.*)
Raſſure-toi mon cher André,

Mon pauvr' André, mon cher André,
Monſieur d'la France eſt ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (*bis.*)

*Second Couplet.*

Queu danſeux que c'monſieur d'la France !
Toujours i'm'prenait pour la danſe,
Et c'n'eſt pas lui ſur ma conſcience,
Et c'n'eſt pas lui que j'aurions d'ſiré.
Et qu'eſt-c'qui ſéchait d'impatience ?
C'était André, mon pauvre André ;
Raſſure-toi, mon cher André,
I'dans'fort ben, monſieur d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'eſt toi ſeul qui dans' à mon gré.

*Troiſieme Couplet.*

'peux eh oiſir au moins parmi douze.
A tant choiſir queuqu'fois'on s'blouſe,
Mon André, c'eſt ſtilà qu'j'épouſe,
Et c'eſt l'ſeul que j'ons deſiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouſe ?
Eſt-c'que t'auras l'humeur jalouſe !
Raſſure-moi mon cher André,
Mon bon André, mon cher André ;
Car enfin s'i'faut que j't'épouſe,
J't'obéirai, tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j't'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

T' n' dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au déſeſpoir,
Pour nos fill's il ach'toit tout c'qui y avoit de plus rare ;
Quant à monſieur d'la France i'conſervoit ſon bien,
Danſant toujours & n'ach'tant rien.
André peut ét'jaloux, mais i'n'eſt pas avare.
Avec tout çà faut'en convenir,
Sa dernier'jalouſie était ben pardonnable ;
Mais quoiqu'i'n'ſoit pas très-coupable ;
J'ai toujours ben fait de l'punir :
Parc' qu'enfin, juſte ou non, la jalouſie offenſe.
Je l'chagrine à préſent pour mes chagrins à v'nir :
Les maris, gnia pas d'mal à les payer d'avance.
N'eſt-ce pas ma mer' que j'vois r'venir
Sous l'bras d'monſieur d'la France ? il eſt galant j'eſpere.
Bon, laiſſons-les s'entretenir.

(*Elle rentre.*)

## SCENE II.

Madame HUBERT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

« JE ne conſens à rien ſans l'aveu de ma mere ;
« Ainſi tâchez de l'obtenir. »
Voilà ſes propres mots.

Madame HUBERT.

Dès qu'all'eſt ſatisfaite,
Dès qu'i n'tient qu'à moi d'vous unir,
Je regarde' ça comm'eun' affair' faite,
Et pour ell' comm'eun' affair' d'or.

LA FRANCE.

Quand la finirons-nous ?

Madame HUBERT.

Eh, mais ! l'plutôt poſſible ;
Et pour vous en rentrant j'vas m'employer encor.

LA FRANCE.

Que d'obligation !

Madame HUBERT.

De rien ; mais bien ſenſible
A votre politeſſe.

LA FRANCE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

Madame HUBERT.

Vous m'avez donné l'bras d'préférence à ma fille.

LA FRANCE.

Je ſuis de toutes deux le très-humble valet :
Quand je ſerai de la famille,
J'eſpere...

Madame HUBERT.

Alors, Monſieur, not'plaiſir s'ra complet.
En vous r'merciant.

*Elle va pour rentrer.*

LA FRANCE.

Un mot... j'ai quelque choſe en tête :
Ce ſoir, de ce côté, ſi j'amenais la fête ;
Et ſi tout le village était ici témoin
Du bonheur qui pour moi s'apprête...

Madame HUBERT, *à part.*

(*haut.*)
Des témoins ? c'bonheur-là n'en a pas grand beſoin ;
Tout comme vous voudrez. J'rentr' & j'vous laiſſe l'ſoin

D'bien arranger tout ça... Reſtez donc, je vous en prie.

LA FRANCE.

Souffrez...

Madame HUBERT *ſur le pas de la porte.*

(*Malignement.*)

Non, reſtez-là; vous n'irez pas plus loin.

(*Elle rentre.*)

LA FRANCE.

J'obéis.

## SCENE III.

LA FRANCE, DENISE *à la fenêtre.*

LA FRANCE.

C'EN eſt fait, allons je me marie.
Oui, ce que n'a pu l'induſtrie.
De tant, tant & tant de beautés,
Qui chez de grands Seigneurs ſervaient à mes côtés;
Et qui pour m'épouſer, nuit & jour faiſaient rage,
D'une villageoiſe eſt l'ouvrage.
Eh! pourquoi? C'eſt que ſes attraits
Sont comme elle, ſans impoſture.
Malgré tous les brillans apprêts
Qui du ſexe aujourd'hui compoſent la parure;
On en revient toujours à la ſimple nature,
Et j'aime enfin les plaiſirs vrais.

*ARIETTE.*

Adieu Marton, adieu Liſette, adieu Roſette;
Daignez me pardonner ce cruel abandon,
Adieu Julie & toi Laurette,
Adieu tout le peuple, ſoubrette
Et tous les amours du grand ton.
Objets de mes nobles folies.
Vous étiez toutes fort jolies,
Je devais mourir ſous vos loix;
Je vous l'avais promis cent fois.
Ce n'eſt pas que je vous oublie,
Mais voilà qu'un petit minois,
Bien ſéduiſant, bien villageois,
Dans mon cœur qui ſe méſallie,
Vient s'emparer de tous vos droits.
Adieu Marton, &c.

(*Deniſe qui a entendu la France de la fenêtre, dit en ſe retirant;* adieu M. d'la France; *celui-ci regarde d'où vient cet adieu & dit*: hein? *André arrive.*)

## SCENE IV.

LA FRANCE, ANDRÉ, DENISE *à la fenêtre.*

ANDRÉ, *ſans voir la France, qui ne le voit pas non plus.*

J'SUIS, morgué, plus léger d'moitié
D'puis qu' j'entends la raiſon; c'te D'niſe en r'cherche un autre,
All' m'a r'tiré ſon amitié.
Eh ben! faut fair' ſemblant que j'li r'tirons la nôtre.
Faut êtr' fier.

LA FRANCE, *l'appercevant.*

Ah! voilà mon illuſtre rival.

ANDRÉ.

Lui-même.

LA FRANCE.

Et bien content, je gage.

ANDRÉ.

D'vous voir p'têt', ah! ça m'fait un plaiſir ſans égal!

LA FRANCE.

Non... content de Deniſe.

ANDRÉ.

Ah! de c'biau parfiffage
J'me moquons; j'la plains, car all' s'en trouv'ra mal.

LA FRANCE.

Et c'eſt à moi, faquin; que tu tiens ce langage?

ANDRÉ.

Pourquoi pas, & qu'eſt-vous? j'vous l'répet'rai cent fois.
Qu'all'vous prenne, & bientôt all's'en mordra les doigts.

LA FRANCE.

Tais-toi.

ANDRÉ.

Non, j'parle vrai.

DENISE *à la fenêtre.*

Bon encor eun' querelle:
C'eſt ben amuſant! mais faut pourtant l'empêcher.
(*Elle deſcend.*)

LA FRANCE.

Si je voulais.

ANDRÉ.

Qui! vous! n'faut pas trop m'approcher,
Non, j'vous en avertis... Ah la v'là donc c'te belle!
(*A part.*)
C'eſt encor lui qu'all'vient chercher.
Mais morgué ça n'fait rien, moquons-nous d'l'infidelle;
Rions, ça vaut mieux qu' de s'fâcher.

## TRIO.

L'A FRANCE.

Ah ! vous voilà ! chere Deniſe !
Protégez-vous mon amour ?
Votre mere me favoriſe,
Et veut nous unir dès ce jour.

DENISE.

Quoi ! vrai ! ma mer' vous favoriſe !

ANDRÉ (*à part.*)

Madame Hubert le favoriſe.

LA FRANCE.

J'eſpere,
Ma chere,
Rendre à jamais vos jours heureux ;
Ah ! daignez couronner mes feux.

DENISE.

Monſieur, ça n'eſt pas généreux ;
Devant lui m'offrir el' nom d'vot' femme
Faut ménager les malheureux.

ANDRÉ. (*à part.*)
Tâchons d'ben jouer l'indifférénce.
(*haut.*)
Je n'demand' plus la préférence.
All'vous aime, all'a ben raiſon,
Un André contr'M. d'la France !
Eſt-c' qui gnia d'la comparaiſon ?
All'vous aime, all'a ben raiſon.
(*à part.*)
Jouons ben l'indifférence
Mais avec tout ça j'enrage
D'ſa trahiſon n'perdons pas la raiſon.

Eh ! oui, puiſque tu n'veux plus d'moi.
Comm' j'devions compter ſur toi.

LA FRANCE.

Ah ! daignez couronner ma flâme ;
Mais voyez la comparaiſon.
(*à part.*)
J'obtiens la préférence ;
J'ai ſu la mettre à la raiſon ;
Elle a ma foi raiſon.

DENISE.

André, veux-tu que j'ſois ſa femme ?
(*à part*)
André perd-il donc la raiſon ?
Quel air d'indifférence.
Si dit qui n'm'aim' plus eſt-ce vengeance ?
Ou trahiſon ? c'eſt une trahiſon.
Tu n'manqu'ras pas de maîtreſſe.
Un auſſi biau garçon
Inſpire la tendreſſe,
Et ſi-tôt qu'on le voit on en perd la raiſon.
T'as déjà fait eun'autre maîtreſſe ?
J'd'vions compter ſur ta tendreſſe,

| ANDRÉ. | LA FRANCE. | DENISE. |
| --- | --- | --- |
| J'placerons mieux ma tendreſſe<br>Près d'un'autre maîtreſſe;<br>Je me conſolerai de cette trahiſon. | Près d'une autre maîtreſſe,<br>Etant ſi beau garçon,<br>Tu te conſoleras de cette trahiſon. | C'eſt une trahiſon.<br><br>Tu n'manqu'r pas d'maîtreſſe,<br>Car ſi-tôt qu'on te voit on en perd la raiſon. |

LA FRANCE, *après le Trio.*

Je retourne à la fête, & je vais amener
Les hautbois, les garçons, les filles du village.
Permettez-vous ?

DENISE.

Non, non.

LA FRANCE.

Je veux que tout partage
Le ſuprême bonheur qui va me couronner.

DENISE.

Monſieur, vous êt's prudent & ſage;
Vous ſavez c'qui faut faire.

(*La France ſort.*)

## SCENE V.

DENISE, ANDRÉ.

(*Madame Hubert paraît à la fin de cette Scène.*)

DENISE.

OU vas-tu ?

ANDRÉ.

J'vas m'prom'ner;
Faire un tour à la fête.

DENISE.

Et voir ton autr' maîtreſſe.

ANDRÉ.

Ah ! p'têt' ben.

DENISE.

Écout' donc, i' faut qu't'ay' ben d'l'adreſſe
Pour te faire adorer tout d'ſuite & ſans effort.

ANDRÉ.

M'faire adorer, moi c'eſt mon fort.

DENISE.

Eh ! comment t'y prends-tu, pour gagner la tendreſſe
Comm' çà dans un clin d'œil; enfin t'as donc queuqu' ſort.

ANDRÉ.

Ça s'pourroit, j'n'en ſais rien; mais quand je r'garde eun' fille;

Et j' n'en r'garde jamais à moins qu'ell' n'ſoit gentille.
Par exemple, comm'v....

DENISE, *ſur le tems.*

Qui ?

ANDRÉ.

(*A part.*)

J'allais me mettr' dans mon tort ;
(*Haut.*)
Ça n'fait rien... à ſon cœur el' feu prend tout d'abord ;
Mais j'm'en vas.

DENISE.

Attends-donc ?

ANDRÉ.

Non pas, j'fais pt'êtr' attendre.

DENISE, *avec humeur.*

Un moment d'plus ou d'moins, parguenne on n'en meurt pas.
Et c'te d'moiſelle eſt donc ben tendre ?

ANDRÉ.

All' aime, & tout eſt dit, ſans adieu. Moi, de c'pas
J'men vas m'faire adorer.

DENISE *ſe radouciſſant.*

Écoute, en confidence ;
André, dis-moi qui c'eſt ?

ANDRÉ.

Diantre, & c'eſt-là l'grand ſecret ;
Oh ! que non, je n'f'rons pas eun' pareille imprudence ;
Car ſi j'étais femme, à c'que j'pens',
J'aim'rais mieux un jaloux, qu'non pas un indiſcret.
Mais ſans moi, pt'êt' que v'là qu'ell' danſe,
Et j'courons la r'trouver.

DENISE.

Écoute, André.

ANDRE'.

Non, non.

DENISE.

Mais tant ſeulement, dis-moi ſon nom ?

ANDRÉ.

Son nom ! bah ! ça s'rait tout vous dire.

DENISE.

Dis toujours.

ANDRE.

Eh ! queu'ça vous fait ?
Mais que c'ſoit pour s'tell' ci ; pour s'tel'là que j'ſoupire
Vot'cœur doit êt'ben ſatisfait,
Puiſque monſieur d'la Franc'vous aime,

Et que vous avez l'honneur de l'aimer tant vous-même.
Adieu mam'ſeil' Deniſe.

DENISE, *à part.*

Oh ! maudit ſtratagême !

(*Haut.*)

André, mais écour'donc.

ANDRÉ.

Queulle importunité !
Quoi qu'vous voulez encor ?

DENISE.

Dis-moi la vérité.
Eſt-c'que tu n'm'aim'rais plus ?

ANDRÉ.

Parguenne j's'rais ben bête,
Et j'en s'rais, ma foi, ben honteux.
Aimer tout ſeul ? Oh ! non, mamzell', faut aimer deux.

DENISE.

Eſt-ell'jolie au moins, ta nouvelle conquête ?

ANDRÉ.

Jolie ! oh ! j'ons du goût.
(*Il tire un petit miroir & le baiſe, comme ſi c'étoit le portrait de ſa maîtreſſe.*)

DENISE.

Qu'eſt-c'que tu tiens donc là ?
Son portrait ?

ANDRÉ.

Juſtement.

DENISE.

Voyons.

ANDRE.

Oh ! nenni deà !

DENISE.

J'l'aurai.....

ANDRÉ.

Laiſſez-moi donc ; fi, ça n'eſt pas honnête
D'tourmenter un' amant comm' ça.

DENISE, *avec colere & dépit.*

J'veux voir qui c'eſt.

ANDRÉ

Allons, car faut qu'j'aill' à la fête,
Pour me dépêtrer d'vous, j'm'en vas donc vous l'fair' voir.
R'gardez ben.

(*Il lui donne le miroir.*)

DENISE.

Eh ! c'eſt un miroir !

ANDRÉ, *bégayant.*

Quoi ! vous n'voyez pas là c'que j'aime !

DENISE, *bégayant.*

Mais non, puiſque j'ny vois qu'moi-même.

ANDRÉ, *avec la plus grande ſenſibilité.*

Eh ! qui puis-je aimer, ſi c'n'eſt vous ?

DENISE.

Ah ! j'conçois à préſent qu'on peut être jaloux.

*DUO.*

DENISE.

Viens, mon André, je te pardonne.

ANDRÉ.

Ma D'niſe.

DENISE.

Tu ne veux que mon cœur.

ANDRÉ.

C'eſt lui qui f'rait tout mon bonheur.

DENISE.

Eh ben j'te l'donne.

DENISE.

Si ton bonheur dépend d'mon cœur,
Je te le donne,
Je te pardonne,
Hélas ! je n'veux que ton bonheur.
Mon André v'là tout'ma vengeance,
C'que j'ai fait n'eſt qu'pour t'éprouver.
Tu voulais douter d'ma conſtance,
Et moi j'voulais te la prouver.

ANDRÉ.

Oui, mon bonheur dépend d'ton cœur,
Tu me le donnes,
Tu me pardonnes,
Rien n'eſt égal à mon bonheur.
O ma D'niſe, ô douce vengeance !
Eh ! quoi, tu n'voulois qu'm'éprouver ?
Je ne dout'rai jamais d'ta conſtance.
Tu viens trop bien de m'la prouver.

ANDRÉ.

Un racc'mod'ment a ben d's attraits,
Ma Deniſe, hein, qu'en dis-tu ?

DENISE.

J'dis qu'tu parl'en homme ſage ;
Et qu'i'faudra quequ'fois dans not'genti ménage,
S'brouiller un p'tit peu par exprès,
Pour avoir el' plaiſir de s'racc'moder après :
C'eſt eun' des douceurs du mariage.

ANDRÉ.

Eh ben ! nous nous brouillerons.

DENISE.

Tant mieux.

ANDRÉ.

Mais à propos ;
Et ta mere ?

DENISE.

Oh ! c'matin j'avons eu la prudence
D'la mettre dans ma confidence :
Ainſi de c'côté-là tu peux êt'ben en r'pos.

Madame HUBERT.

Bon v'là l'un corrigé ; d'l'autre nous ferons juſtice :
Mais qu'i' vienne..... à préſent faut punir el'caprice.
(*Haut à André*)
Qu'eſt-qu'tu fais là ?

DENISE.

Maman, maman, dès aujourd'hui
J'crois qu'vous pouvez m'marier ?

Madame HUBERT.

Soit, mais pas avec lui.
Car un jaloux, ſi donc, faut qu'eun'femme y périſſe,
Comm'tu l'diſais fort ben.

DENISE.

I' n'l'eſt plus.

ANDRÉ.

Mon Dieu non.

Madame HUBERT.

Bah ! bah ! la jalouſie eſt tout comme l'avarice,
Gnia pas d'Médecin qui les guériſſe ;
Et puis j'ai réfléchi, je m'ſuis parlé raiſon :
Il eſt riche c'Monſieur d'la France :
T'as toi-même eun'belle eſpérance,
Parc'que j'ſuis riche : vous f'rez eun' bonn' maiſon.

DENISE.

Bonn' maiſon & mauvais ménage.

Madame HUBERT.

Tant pis pour toi ma fille, i's'ra bon ſi t'es ſage.
Enfin l'autre eſt ton fait, tu l'épous'ras, je l'veux.

DENISE, *avec dépit.*

Et ben ! tenez j'vous l'dis avec tout' aſſurance,
J'aim'rais mieux je n'ſais quoi qu' d'êtr' à M. d'la France ;
I'f'rait ſemblant d'm aimer peut-être un mois ou deux :
Oui, faudroit ben c'tems-là pour appaiſer ſes feux,
Et puis après des tons, des humeurs & des r'proches,
Villageoiſe par-ci, payſanne par-là.
Y, auroit toujours queuq's'anicroches :
Voyez-moi l'biau bonheur que v'là.

Maman

Maman, ma bonn' maman, faut qu' vot' cœur s'humaniſe :
Hélas ! dans mon état j'ons ſi ben rencontré,
Gnia qu'eun' Deniſe pour André,
Et gnia qu'eun André pour Deniſe.

Madame HUBERT.

Pourquoi donc, m'échant p'tit lutin ;
N'm'avoir pas dit tout ça c'matin ?
Mais vous ſeriez mariés ſans ton biau ſtratagême :
T'es quinteuſe & maligne, il eſt jaloux, toi d'même :
Ici bas, mes enfans, chacun a ſon défaut :
Et puiſqu'il n'y a que l'chois en fait d'mariage, i'faut
D'préférence épouſer les défauts de c'qu'on aime.
Allons, embraſſez-vous.

ANDRÉ.

Ouf ! ah ! j'reſpire enfin.

Madame HUBERT.

Mais, Monſieur d'la France ?

DENISE.

Oh ! j'ons un moyen ſuperbe
D'nous en débarraſſer. Allez, fin contre fin,
Vous ſavez ben c'que dit le proverbe ?

( *On entend un bruit de fête, des muſettes, des hautbois, des cornemuſes, &c.* )

N'faiſons ſemblant de rien

ANDRÉ.

Allons ma D'niſe, allons ;
J'dans'rons à c'te fête-ci.

DENISE.

J'r'en donne l'aſſurance.

Madame HUBERT.

Et qu'eſt-c'qui pay'ra les violons ?

DENISE.

J'crais ben qu'ça s'ra Monſieux d'la France.

*Madame Hubert, Deniſe, André, ſe retirent à l'écart ; la France entre ſuivi de toute la fête.*

## *SCENE VI & derniere.*

LES PRÉCÉDENS, *à l'écart.* LA FRANCE, *à la tête de tous les Payſans.* *FINALE.*

LA FRANCE.

VENEZ tous rendre hommage
A l'objet qui m'engage :
C'eſt l'honneur du Village,
C'eſt un objet charmant.

## FINALE.

CHŒUR.

C'eſt l'honneur du Village,
C'eſt un objet charmant.
Eh ! mais ! c'eſt D'niſe apparemment.

(*De tous les acteurs ſe rapprochent peu-à-peu.*)

LA FRANCE.

Quel jour heureux pour votre époux.
A la Ville je vous prépare.
Des plaiſirs tous nouveaux pour vous.

DENISE.

Des plaiſirs plus grands que chez nous !

CHŒUR *à demi voix*

Comment d'nous, v'là qu'il la ſépare ?

ANDRÉ & Madame HUBERT *au Chœur.*

Oh ! c'neſt pas comm'ça qu'on s'ſépare ;
Mais taiſons-nous
Ecoutons tous.

LA FRANCE *pendant la partie des Chœurs répondant à Deniſe.*

Cent fois plus doux,
Nouveaux pour vous.

DENISE.

Plus nouveaux je l'crois, mais plus doux ?
Encor faut'il que j'les compare.

LA FRANCE.

Vous ſerez prévenue en tout ;
D'abord des habits à la mode,
Du plus beau choix, du dernier goût.

DENISE.

J'aimons l'plus propre & plus commode ;
Ainſi ça n'me tent'pas beaucoup

LA FRANCE.

Et puis, vous verrez des miracles.

DENISE.

J'ny crois pas.

LA FRANCE.

Oh ! vous y croirez ;
Vous y croirez, quand vous verrez
L'appareil pompeux des ſpectacles.

DENISE.

L'eſpectacle, Eh ! queut c'que c'eſt qu'ça.

LA FRANCE.

Ce qu'a de plus beau la Nature,
On le trouve raſſemblé là.

DENISE.

Au vrai ?

LA FRANCE.

Non pas, mais en peinture,
Les bois, les prés, & la verdure,
Imités comme ils ſont ici.

DENISE.

Eh ben, dans c'cas-là reſtons-y,
Pour ne voir tout ça qu'en peinture,
I'n'faut pas s'déranger beaucoup,
Ainſi ç'a n'me tent'pas du tout,
Et j'm'en tenons à la Nature.

CHŒUR.

LA FRANCE.

Mais nos concerts.

DENISE.

Mais nos oiſeaux,
Le murmure de nos ruiſſeaux.

CHŒUR.

LA FRANCE.

Et nos bals & nos jolis maſques.

## FINALE.

Toujours ſi neufs & ſi fantaſques.

DENISE.

Et nos danſes ſous l'arbre vert,
Tous à viſage découvert.

LA FRANCE.

Et le lever de notre maître,
Je vous le ferai voir peut-être.

DENISE.

J'avons vu le l'ver du ſoleil,
Ça doit être à-peu-près pareil.

LA FRANCE.

A la Ville rien ne vous tente,
Reſtons ici.

DENISE.

C'eſt mon attente.

ANDRÉ.

Et la mienne auſſi-ben ſur'ment.
(*Il baiſe la main de Deniſe.*)

LA FRANCE *à André.*

Que fais tu-là ?
(*A Deniſe & à Madame Hubert.*)

LA FRANCE.

Eh quoi ! Deniſe ! Eh quoi !
Madame,
Vous permettez.

Madame HUBERT.

Je n'parmets rien,
Mais ſuppoſé qu'eli'ſoit ſa femme,
N'eſt-on pas maître de ſon bien ?

CHŒUR *à demi voix.*

Oh ! comme il enrage dans l'âme.

LA FRANCE.

Sa femme ! on m'a promis,

DENISE.

Hein ! Quoi ! Plaît i'monſieur?
Adieu, Marton, adieu Liſette,
Adieu, Roſette,
C'eſt i'clair ? écoutez l'aveu,
Que j'vas vous faire avec franchiſe,
Vous lui diriez peut-être adieu,
Vaut ben mieux que j'vous l'diſe.

CHŒUR.

(*La France ſort après le Chœur.*)
(*à André.*

Tu ſeras mon époux,
Mais conhais mieux ta Deniſe.

ANDRÉ.

Moi, j'rends hommage
A l'objet qui m'engage;
C'eſt l'honneur du village
Et celui de ſon amour,
C'eſt un objet charmant.

DENISE.

Tu ſeras mon époux;
Mais ne ſois pas ſi jaloux :
On l'eſt un peu quand on aime.

ANDRÉ.

Quand on aime entre nous.
Peut-on n'être pas jaloux ?
Tu l'as éprouvé toi-même.

ANDRE.

On dit que l'mariage
Eſt un long pel'rinage,
Et qu'lorſqu'on eſt ſage
On n'doit pas l'tenter ;
(*Le Chœur répete* On dit, *&c.*
Mais au lieu d'm'épouvanter,
Il n'pourra qu' m'enchanter :

## *FINALE.*

Ma Deniſe eſt du voyage.
Que j'voudrais me mettre en voyage !
(*Chœur*)
Madame HUBERT.
Liſon, belle & ſage,
Fit c'biau pel'rinage :
Son époux volage
La laiſſit en chemin.
(*Chœur.*)
Liſon trouva dès le lendemain ;
Pour lui donner la main,
Ben des compagnons d'voyage.
DENISE *à* ANDRÉ.
Dans l'nœud qui s'diſpoſe,
On dit que j'm'expoſe
A perdre eun' belle choſe :
C'eſt ma liberté.
Mais c'bien-là n's'ra pas r'gretté,
Si d'ta félicité,
Ce que j'dois perdre eſt la cauſe.
DENISE.
Nous ſommes tous, j'eſpere,
L's enfans du Parterre :
L'amuſer, lui plaire,
C'eſt plaiſir & d'voir.
(*Au public, montrant ſon chœur.*)
MESSIEURS, voici le miroir
Où vous pourrez vous voir
Sous les traits d'un tendre Pere. *Bis.*
CHŒUR.
Chantons tous enſemble
Le doux nœud qui les raſſemble ;
Chantons tous enſemble
Les noms de D'niſe & d'André ;
Tous deux ont bien rencontré.
Amis, chantons enſemble
Vive Deniſe & ſon André :
C'mariage eſt à nor' gré.
Chantons tous enſemble, &c.

*Fin du ſecond & dernier Acte.*

---

*Vu l'Approbation. Permis d'imprimer le 27 Janvier* 1785. LARTIGUE, *Juge-Mage.*

# LES ÉPREUVES,

## COMÉDIE

### EN UN ACTE ET EN VERS;

*Repréſentée au Théâtre François, le 29 Janvier 1785; &, le 10 Février ſuivant, à Verſailles, devant* LEURS MAJESTÉS.

Par M. FORGEOT, Nicolas Julien.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

*A PARIS,*
Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

*M. DCC. LXXXV.*

# A MA FEMME.

*Heureux l'Auteur qui dédie ſon Ouvrage à ſa Femme! C'eſt une peine de moins pour ſon eſprit, & un plaiſir de plus pour ſon cœur. Je l'éprouve en ce moment, mon amie. Mon épître ne ſera pas brillante : le même titre qui me fait vous apprécier tous les jours, me preſcrit auſſi le ſilence. Recevez donc l'offre ſimple, mais bien méritée, de cette petite Pièce. La perfection des Acteurs a fait diſparoître la foibleſſe de l'Ouvrage. Je me plais à l'avouer; & ma reconnoiſſance pour eux eſt auſſi ſincère, que mon plaiſir eſt vrai en vous rendant cet hommage.*

# *ACTEURS.*

| | |
|---|---|
| LA COMTESSE. | *Mlle. Contat.* |
| ÉMILIE. | *Mlle. Olivier.* |
| DAMIS. | *M. Molé.* |
| FLORVILLE. | *M. Fleury.* |

*La Scène eſt chez la Comteſſe.*

# LES ÉPREUVES,

## COMÉDIE.

### *SCENE PREMIERE.*

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

Oui, mon aimable ſœur, enfin voici le jour
Où ma main de Damis va couronner l'amour.
Long-temps avec raiſon j'ai craint ſa jalouſie;
J'ai voulu l'éprouver : d'un défaut dangereux
Je penſe avec plaiſir que ſon ame eſt guérie :
Mais ce prompt changement peut n'être pas heureux.
Un calme trop profond, ſi j'en crois l'apparence,
Succède dans ſon cœur aux tranſports les plus doux :
Tant de tranquillité mène à l'indifférence;
Et l'homme indifférent ne vaut pas un jaloux.

EMILIE.

S'il n'aimoit plus, en lui vos yeux verroient un traître;
Les miens, plus indulgens, l'excuſeroient peut-être :
Vous l'avez fait ſouffrir.

LA COMTESSE.

Pour le mieux corriger.

EMILIE.

Pour corriger un cœur, faut-il donc l'affliger?

LA COMTESSE.

Ses tourmens finiront.

EMILIE.

Quelle ſera ſa joie!
Le ſort le plus heureux l'appelle auprès de vous;
Et, de quelques chagrins qu'un amant ſoit la proie,
Un hymen fortuné les fait oublier tous.

LA COMTESSE.

Il doit ſubir, avant, de nouvelles épreuves.

EMILIE.

Ne vous offre-t-il pas chaque jour mille preuves
D'un eſprit confiant & d'un cœur ſans détour?
Vous le dites vous-même.

LA COMTESSE.

Oui, ma chère Emilie;
Mais feignant d'éprouver encor ſa jalouſie,
Je veux adroitement réveiller ſon amour.
A mes nouveaux deſſeins je fais ſervir Florville :
Des ſoupçons de Damis long-temps il fut l'objet :
S'il ſut me ſeconder dans mon premier projet,
Il peut en ce moment m'être encor fort utile,
Et l'on va de ma part lui rendre ce billet;
Lis.

EMILIE, *lit.*

„ Accourez, Chevalier, vous m'êtes néceſſaire :
„ comme il s'agit de Damis, ſoyez diſcret avec lui.
„ Depuis long-temps j'abuſe de votre complaiſance;
„ mais j'eſpère bientôt ne vous devoir plus rien, ſi
„ la main de ma ſœur.....

LA COMTESSE.

Tu crains d'achever!

„ ſi la main de ma ſœur peut m'acquitter envers vous „.

Que dis-tu de mon ſtyle?

EMILIE.

Ma ſœur.....

Et l'on me charge, moi, du raccommodement.
Oh! non pas, s'il vous plaît; la choſe ſeroit neuve.
Votre lettre eſt à moi; je tiens votre ſecret:
Ah! que n'eſt-il permis de rompre le cachet!
Que vois-je! elle eſt ouverte! eſt-ce encore une épreuve?
Elle eſt forte!... tant mieux, je veux être diſcret.
Je ne le lirai point, ce funeſte billet:
Qu'en faire? Faudra-t-il le remettre à Florville?
Faudra-t-il?..... Le voici.

## *SCENE IV.*

FLORVILLE, DAMIS.

FLORVILLE, *courant embraſſer Damis.*

Bon jour, mon cher Damis.

DAMIS, *froidement.*

D'un accueil ſi flatteur je connois tout le prix;
Votre vive amitié.....

FLORVILLE.

Le vôtre eſt bien tranquille.
Pourquoi cet air d'humeur, & ce front ſérieux?
Voyez-vous à regret mon retour en ces lieux!
Ou plutôt la Comteſſe?.... Oh! oui, je le parie;
Vous boudez tous les deux, grâce à la jalouſie.

DAMIS.

J'aurois tort.

FLORVILLE.

Je le crains. Que cela ſoit ou non,
Puis-je être aſſez heureux pour vous prouver mon zèle?
Mon amitié conſtante a quelques droits ſur elle.

DAMIS.

Oh! je n'en doute point.

FLORVILLE.

Et vous avez raiſon.

DAMIS.

Depuis peu cependant vous devenez plus rare;
J'en cherchois le motif; & ſouvent, entre nous,
Je vous ai cru brouillés.

FLORVILLE.

Oh! non, raſſurez-vous:
Entraîné, malgré moi, par un oncle barbare,
Au fond d'un vieux château, tête à tête avec lui,
J'ai paſſé huit grands jours conſacrés à l'ennui.
Que mon cœur a ſouffert d'une ſi longue abſence!

DAMIS.

A la Comteſſe au moins vous écriviez ſouvent?

FLORVILLE.

Jamais.

DAMIS.

Jamais?

FLORVILLE.

Non.

DAMIS.

Ah! c'eſt elle qui commence!

FLORVILLE.

Je ne vous entends pas.

DAMIS.

J'aime cette prudence:
Oui, je ſens que l'aveu doit être embarraſſant;
Mais j'ai bien quelques droits à votre confiance:
Si vous êtes diſcret, moi je ſuis complaiſant.
(*il lui remet la lettre*)

FLORVILLE.

Une lettre?

DAMIS.

Liſez.

FLORVILLE, *après avoir lu.*

Quel eſpoir ſéduiſant!

DAMIS.

Quoi donc?

FLORVILLE.

Embraſſez-moi.

DAMIS.

Moins de reconnoiſſance.

FLORVILLE.

De grâce, permettez.....

DAMIS.

Non, je vous en diſpenſe.

FLORVILLE.

Que ne vous dois-je pas!

DAMIS.

Oh! rien.

FLORVILLE.

Mon cher Damis,
Rien n'égale ma joie.

DAMIS.

Apprenez-m'en la cauſe;
Nul ne ſent mieux que moi celle de ſes amis.

FLORVILLE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quel ſcrupule! achevez donc.

FLORVILLE.

Je n'oſe.
C'eſt un ſecret.

DAMIS.

Pour moi?

FLORVILLE.

Pour vous.

DAMIS.

Je le ſaurai.

FLORVILLE.

J'en doute.

DAMIS.

J'en ſuis ſûr; ſoit de force ou de gré,
Je prétends.....

## *SCENE V.*

*Les mêmes*, LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

QU'AVEZ-VOUS, meſſieurs? ah! cette lettre
M'inſtruit de tout.

FLORVILLE.

Damis eſt un peu curieux.

LA COMTESSE.

Je vous ſais gré, monſieur, d'avoir ſu la remettre;
Mais il faut reſpecter ce qu'on cache à vos yeux.
Un tel éclat m'offenſe; & de votre conduite
Ce ſoupçon déplacé détruit tout le mérite.

DAMIS.

Ah! ſur votre billet je ſuis loin d'en former:
D'ailleurs je ſuis certain, s'il pouvoit m'alarmer,
Que pour récompenſer ma complaiſance extrême,
De tout ce qu'il contient vous m'inſtruiriez vous-même.

LA COMTESSE.

Non; rien à cet effort ne pourroit m'engager:
Le lettre eſt à monſieur.

DAMIS.

Mais pourquoi m'en charger!

LA COMTESSE.

Ma confiance en vous peut-elle vous déplaire?

DAMIS.

J'y ſuis ſenſible; mais.....

LA COMTESSE.

Vous vous en paſſeriez!

DAMIS.

Sa joie, en la liſant, paroiſſoit ſi ſincère!

ÉMILIE.

Elle étoit donc bien grande?

FLORVILLE.

Oh! oui.

DAMIS.

Vous le voyez?

LA COMTESSE.

De l'humeur! c'eſt aſſez. J'ai mal jugé votre ame;
Et ces tranſports jaloux.....

DAMIS.

Moi, jaloux! ah! madame,
Faut-il, pour diſſiper ce doute injurieux,
Faut-il à l'inſtant même abandonner ces lieux!
Laiſſer Florville ici? tout me ſera facile.
Je veux voir déſormais votre ami dans Florville;
Car il n'eſt que cela? Je le crois; j'en ſuis ſûr.
Cette conviction rend mon bonheur plus pur,
Mon amour plus brûlant, & mon cœur plus tranquille.
Eh bien! faut-il partir?

LA COMTESSE.

Vous riez?

DAMIS.

Non; parlez.

LA COMTESSE.

J'y conſentirai donc, puiſque vous le voulez.

DAMIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Je ne crains plus de paroître exigeante.
Florville & moi, monſieur, nous avons pour l'inſtant
A traiter tous les deux un objet important,
Et nous profiterons de cette offre obligeante.

DAMIS.

Vous plaiſantez.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Quoi?...

LA COMTESSE.

Voulez-vous vous dédire?

DAMIS.

Non vraiment.... trop heureux!.... Allons, je me retire.
Sur le champ?

LA COMTESSE.

S'il vous plait.

DAMIS.

Je le laiſſe avec vous :
L'effort ſeroit plus grand ſi j'en étois jaloux.

## *SCENE VI.*

### LA COMTESSE, ÉMILIE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

ON peut ſe diſpenſer de croire à ſa parole.

LA COMTESSE.

Vous ſavez maintenant quel ſera votre rôle.

FLORVILLE, *regardant Emilie.*

Et l'eſpoir fortuné que vous m'avez permis.

LA COMTESSE.

Il eſt juſte.

FLORVILLE.

Daignez le confirmer vous-même.

ÉMILIE.

Monſieur?.....

FLORVILLE.

Puis-je eſpérer?

LA COMTESSE.

Oui, Florville, on vous aime.
Cet aveu dans ſa bouche auroit eu plus de prix;

Mais l'honneur la retient, lorſque l'amour l'entraîne:
Dans ce tendre embarras je dois l'aider un peu,
Et lui ſauver l'effort de ce premier aveu,
Qu'on fait avec plaiſir, mais qu'on prononce à peine.

FLORVILLE.

Ah! comment mériter?.....

LA COMTESSE.

En faiſant ſon bonheur.
Aujourd'hui ſeulement il faudra vous contraindre;
Il faudra de Damis juſtifier l'erreur;
Oublier Emilie, & m'aimer.

ÉMILIE.

Ou le feindre.

LA COMTESSE.

Tremblerois-tu déjà? Raſſure-toi; demain,
Pour prix de cet amour, je lui donne ta main.

ÉMILIE.

Demain?.....

FLORVILLE.

Eſt l'heureux jour qui pour jamais nous lie.

ÉMILIE.

On pourroit différer.

FLORVILLE.

Différer? Émilie,
Pourquoi tant de rigueur, & que redoutez-vous?
Quand on aime l'amant, peut-on craindre l'époux?
*(à genoux)*
Ah! ceſſez d'alarmer celui qui vous adore;
Par un plus long délai n'affligez pas ſon cœur.

ÉMILIE.

Mais un jour, c'eſt bien peu.

FLORVILLE.

Combien il dure encore,
Quand le jour qui le ſuit nous promet le bonheur!

LA COMTESSE.

O Ciel! voici Damis.

Mais Emilie eſt franche; elle connoît ſa ſœur,
Et malgré vos ſoupçons, vous répond de ſon cœur.

DAMIS.

Ses torts en ſont plus grands.

EMILIE.

Eh bien, je le ſuppoſe.
Mais, Damis, croyez-moi, modérez vos tranſports;
Ne vous ſéparez point d'une amante chérie;
Souvent pour l'oublier, il faut toute la vie,
Quand un jour eût ſuffi pour oublier ſes torts.

DAMIS.

Eh bien! je puis me rendre : oui, charmante Emilie,
Dans ce cœur déchiré l'amour eſt le plus fort;
Et je veux, méritant les ſoins de mon amie,
Pour excuſer ſa ſœur, faire un dernier effort.
C'eſt à vous de m'aider; mon ſort vous intéreſſe,
Et vous conſentiriez à ſervir ma tendreſſe.

EMILIE.

Oh! de tout mon pouvoir, que voulez-vous?

DAMIS.

Je veux
Qu'en ce jour, qu'à l'inſtant vous receviez mes vœux.

EMILIE.

Je ne le puis.

DAMIS.

Si fait.

EMILIE.

Je ſais bien le contraire.
Si vous alliez m'aimer, jugez quel embarras!

DAMIS.

Non, non, raſſurez-vous, je ne vous aime pas.
Je le voudrois en vain : ſans deſſein de vous plaire,
Sans eſpoir, ſans amour, je prétends ſeulement
Me parer aujourd'hui du nom de votre amant.

Votre ſœur me jouoit; ce plan va la confondre.
Pour mieux ſonder ſon cœur, à ſes yeux chaque jour
J'affecterai pour vous le plus ardent amour.....

ÉMILIE.

Et vous me permettez de ne pas y répondre?

DAMIS.

Tout comme il vous plaira; vous ferez le traité:
Trop heureux d'être encor un amant maltraité,
Si, ſecondant l'eſpoir auquel je m'abandonne,
Du ſecret de mon cœur vous n'inſtruiſez perſonne.

ÉMILIE.

Je tremble que ma ſœur.....

DAMIS.

Non, ſoyez ſans effroi.
Vous n'avez rien à craindre, & je prends tout ſur moi.
Eh! comment pourriez-vous redouter ſa colère,
Lorſque pour me ſervir, il ne faut que vous taire?

ÉMILIE.

Oh! je vous le promets.

## *SCENE IX.*

*Les mêmes*, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE reviens ſur mes pas.

DAMIS.

Ce retour eſt flatteur, mais je n'y comptois pas.

LA COMTESSE.

Un reproche ſecret près de vous me ramène,

Et je veux m'expliquer.

ÉMILIE.

Ma préſence vous gêne,
Je vais me retirer.

DAMIS, *bas.*

Songez à notre plan.

ÉMILIE.

Au moins ſouvenez-vous que ce n'eſt qu'un ſemblant.

---

## *SCENE X.*

### DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

J'AI craint que ma conduite avec vous, & Florville
Ne vous ait alarmé.

DAMIS.

Non, j'étois fort tranquille.

LA COMTESSE.

Vous voulez me cacher votre reſſentiment.

DAMIS.

Je n'en ai point.

LA COMTESSE.

Un peu.

DAMIS.

Du tout abſolument;
J'apprends à reſpecter tous vos goûts en ſilence.

LA COMTESSE.

Soyez moins complaiſant; cette grande indulgence
Pourroit peut-être nuire à votre amour pour moi.

DAMIS.

Il eſt toujours brûlant.

LA COMTESSE.

En effet, je le voi.
D'un aveu ſi flatteur je ſuis très-ſatisfaite;
Mais il me déplairoit ſi j'étois plus coquette.

DAMIS.

Vous ne l'êtes point; moi, je ne ſuis point jaloux.
Nous en avons tous deux la flatteuſe aſſurance;
Et déſormais la paix, l'aimable confiance,
Le bonheur le plus vrai renaîtront parmi nous.
En vous tout me plaira, juſques à vos caprices;
Je préviendrai vos vœux, j'étudîrai vos goûts;
Et pour ſuivre un projet dont je fais mes délices,
Je ſaurai me porter aux derniers ſacrifices.

LA COMTESSE.

Moi, je crois qu'il en eſt d'impoſſibles pour vous.

DAMIS.

Vous ignorez encor juſqu'où va ma tendreſſe,
Madame, en m'éprouvant vous connoîtrez mon cœur.

LA COMTESSE.

Voyons donc; vous ſavez qu'une double promeſſe
Nous engage tous deux.

DAMIS.

Et j'en fais mon bonheur.

LA COMTESSE.

Fort bien : mais un amant dont l'amour eſt extrême,
Renonçant à l'hymen qu'il pourroit eſpérer,
De ce lien gênant m'affranchiroit lui-même,
Si mon cœur un moment ſembloit le déſirer.

DAMIS.

Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

Il eſt de ces femmes légères

Que l'on voit par malheur varier dans leur choix,
Qu'un caprice conduit; mais dont l'aveu par fois
A ſu faire excuſer les erreurs paſſagères.
Si je leur reſſemblois?

DAMIS.

Vous, madame?

LA COMTESSE, *à part.*

Il pâlit.

(*haut*)

L'amour le mieux fondé quelquefois s'affoiblit,
Souvent il diſparoît : je ſens le prix du vôtre;
Perſonne mieux que vous ne mérite ma main.
Mais ſi mon cœur vouloit que j'en choiſiſſe un autre?

DAMIS.

Florville, par exemple.

LA COMTESSE.

Oui; je ſuppoſe enfin
Que ce ſoit juſtement le choix fait pour me plaire.

DAMIS, *à part.*

Elle veut me piquer; mais je ſaurai me taire.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Eh bien!.....

LA COMTESSE.

Parlez; vous ne répondez rien!
Sans doute, à cet hymen monſieur ſeroit contraire?

DAMIS.

Vous vous trompez : Qui? moi, rompre un ſi beau lien!
Non, non, vous me verriez maîtriſant mieux mon ame,
Y ſouſcrire avec joie.

LA COMTESSE.

Avec joie?

DAMIS.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Je l'épouſerai donc.

DAMIS.

Et vous ferez très-bien.

LA COMTESSE.

Quel ami!

*(à part)*

Quel ſang-froid!... votre ame eſt généreuſe:
De ma main, ma promeſſe étoit un ſûr garant,
Et vous me la rendez! le ſacrifice eſt grand.

DAMIS.

Il ceſſe d'en être un, puiſqu'il vous rend heureuſe.

LA COMTESSE.

Peut-être éprouvez-vous de violens combats?

DAMIS.

Oui; l'effort eſt pénible.

LA COMTESSE.

On ne le diroit pas.

DAMIS.

Ah! malgré l'apparence il m'afflige ſans doute;
Mais je ſais à la fois me taire, & m'immoler.
Je fais votre bonheur, & pourrois le troubler,
Si je vous inſtruiſois de tout ce qu'il me coûte.
J'avois des droits ſur vous, & je vous les remets:
Sans me plaindre un moment j'y renonce à jamais;
Mais trouvant à vous voir un plaiſir néceſſaire,
Je veux dans l'avenir rendre mon ſort plus doux,
En cherchant les moyens de vivre près de vous.
Vous me le permettez?

LA COMTESSE.

Oui; mais je n'en vois guère.

DAMIS.

Moi, j'en vois un bien ſimple, il peut nous réunir ;
Il m'offre la douceur de vous appartenir,
Et même, en me privant de celle que j'adore,
Il pourra ſous vos yeux me conſoler encore,
Et me faire entrevoir une ombre de bonheur.

LA COMTESSE.

Et quel eſt ce moyen?

DAMIS.

D'épouſer votre ſœur.

LA COMTESSE.

Ma ſœur!

DAMIS.

Qu'en penſez-vous? ce projet vous enchante,
Je le vois. Quel tableau ce double hymen préſente!
L'amour lui prêtera tous ſes charmes pour vous,
La conſtante amitié l'embellira pour nous.
Heureuſe avec Florville, & moi près d'Emilie,
Nous jouirons du ſort le plus digne d'envie.
Quel jour l'épouſez-vous?

LA COMTESSE.

Mais peut-être demain.

DAMIS.

Flatteur empreſſement! ſouffrez que je l'imite;
Demain de votre ſœur accordez-moi la main;
Ma conduite avec vous peut-être le mérite.
Je cours l'en prévenir; d'ailleurs par votre amour
Ma préſence en ces lieux eſt au moins inutile,
C'eſt un temps précieux que je vole à Florville.
Je fus jaloux, ſon cœur pourroit l'être à ſon tour,
Je ſors; mais ſecondez ma vive impatience,
Vous êtes aujourd'hui mon unique eſpérance:
Soit en me rappelant un titre dangereux,
Soit enfin ſous le nom du frère le plus tendre,
De vous ſeule toujours mon deſtin doit dépendre,
Et ce n'eſt que par vous que je puis être heureux.

## *SCENE XI.*

LA COMTESSE.

JE croyois l'éprouver, & c'eſt lui qui m'éprouve:
Auſſi pourquoi vouloir corriger un jaloux?
Pourquoi tous ces détours que mon cœur déſapprouve?
Il m'aimoit; j'aurois dû... mais vous! monſieur, mais vous!
Vous me croyez des torts? ſoit: eh bien, on s'explique;
On ne voit point les gens avec un air glacé,
Et l'on ne parle pas d'un projet inſenſé,
Auquel je ne crois point, & qui pourtant me pique.

## *SCENE XII.*

LA COMTESSE, ÉMILIE.

LA COMTESSE.

AH! c'eſt vous! approchez. Vous quittez Damis?

ÉMILIE.

Non.

LA COMTESSE.

Il vous parloit tantôt, & même avec myſtère.
Que vous diſoit-il donc?

ÉMILIE.

Ma ſœur.....

LA COMTESSE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Pardon.

Mais.....

LA COMTESSE.

Me répondrez-vous?

ÉMILIE.

J'ai promis de me taire.

LA COMTESSE.

De vous taire?

ÉMILIE.

Hélas! oui; moi, je croyois bien faire.
C'étoit pour l'obliger.

LA COMTESSE.

Vous prenez trop de ſoins.

ÉMILIE.

Eh! ne le dois-je pas? pour prix de ſa tendreſſe,
Vous vous faites un jeu de l'affliger ſans ceſſe.....

LA COMTESSE.

Et vous l'en conſolez.

ÉMILIE.

Je le voudrois au moins.

LA COMTESSE.

Senſible à l'intérêt qu'à lui vous daignez prendre,
Sans doute il a pour vous l'amitié la plus tendre?

ÉMILIE.

Oh! oui.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Fort bien.

ÉMILIE.

Comment! a-t-il tort de m'aimer?

LA COMTESSE.

Non, il vous rend juſtice; & loin de l'en blâmer,
Pour vous prouver combien ce beau choix m'intéreſſe,
Demain, vous l'épouſez.

ÉMILIE.

O Ciel!

LA COMTESSE.

Je l'ai promis.

ÉMILIE.

Mais, ma ſœur.....

LA COMTESSE.

Il ſuffit : je vais joindre Damis
Pour lui renouveler cette heureuſe promeſſe.

ÉMILIE.

Ah! ſouffrez que...

LA COMTESSE.

Reſtez.

ÉMILIE.

Dans l'inſtant vous ſaurez...

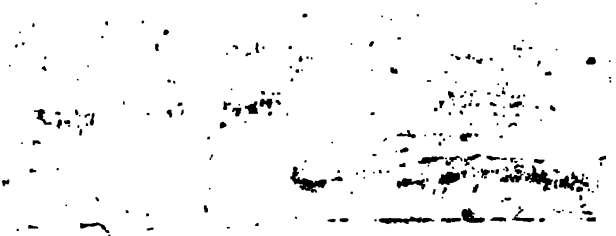
LA COMTESSE.

Je ſais qu'il vous convient, & vous l'épouſerez.

## *SCENE XIII.*

ÉMILIE.

Elle n'écoute rien; que je ſuis malheureuſe!
L'ai-je donc mérité? Sans être curieuſe,
Je ſais tout : malgré moi, je ſuis de deux projets;
On me donne à garder, malgré moi, deux ſecrets;
Je veux ſervir Damis, & ſon étourderie.....



## *SCENE XIV.*

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

AH! ne m'épouſez pas, monſieur, je vous en prie.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc! votre ſœur ſeroit-elle en courroux?

ÉMILIE.

Oui, j'ai pu lui déplaire, & je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment, calmez-vous.

ÉMILIE.

Non, vous ne ſavez pas combien je ſuis à plaindre!
Elle veut que demain vous ſoyiez mon époux.

DAMIS.

Demain!

ÉMILIE.

Rien n'eſt plus vrai: ſentez-vous ma diſgrace?

DAMIS.

Allez, ne craignez rien, cet hymen eſt un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut, vous dis-je.

DAMIS.

Oui; mais, pour qu'il ſe faſſe,
Il faudra bien auſſi que je le veuille un peu.

ÉMILIE, *voulant ſortir.*

Permettez que de tout elle ſoit éclaircie.

DAMIS.

Ah! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

Différez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en ſupplie;
Faut-il, pour l'obtenir, ſe mettre à vos genoux?

ÉMILIE.

Si l'on vous y voyoit! de grâce, levez-vous.

## *SCENE XV.*

*Les mêmes*, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous pourriez mieux cacher les tranſports de votre ame.

DAMIS.

Il eſt permis, je crois, d'être aux pieds de ſa femme.

ÉMILIE.

Ma ſœur.....

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'oſe m'expliquer.....

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.
Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous me le devez bien.

---

## *SCENE XVI.*

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos progrès ſont brillans!

DAMIS.

Trouvez-vous.

LA COMTESSE.

L'entretien
Paroiſſoit vif: enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes déſirs, votre aveu ſuit le ſien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? cet hymen me ſemble très-ſortable.

DAMIS.

Plus je la vois, & plus je le crois raiſonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur ſait au moins l'eſtimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle conſtance! un jour le rend volage!

DAMIS.

Lorſque l'on vous connoît, il ſuffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épouſez ma ſœur!

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment!

DAMIS.

Pour être amans, il ſuffit de ſe plaire;
Pour être époux, madame, il faut ſe convenir;
Au moment de ſon choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'eſprit enfin chercher le caractère:
Celui de votre ſœur n'eſt pas encor formé;
Je veux, ſi quelque jour je puis en être aimé,
Développer le ſien avec un ſoin extrême,
La porter à penſer, à tout voir par moi-même;
Pénétrer dans ſon cœur; le ſuivre pas à pas;
Je le diſpoſerai ſurtout à l'indulgence:
J'ai tant de défauts.

LA COMTESSE.

Vous.

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas;
Je vois entre nous deux quelle eſt la différence:
Oui, je renonce à vous, & je ſens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop ſenſible.

LA COMTESSE.

C'eſt ſouvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impoſſible;

Mais.....

LA COMTESSE.

Me répondrez-vous?

ÉMILIE.

J'ai promis de me taire.

LA COMTESSE.

De vous taire?

ÉMILIE.

Hélas! oui; moi, je croyois bien faire.
C'étoit pour l'obliger.

LA COMTESSE.

Vous prenez trop de ſoins.

ÉMILIE.

Eh! ne le dois-je pas? pour prix de ſa tendreſſe,
Vous vous faites un jeu de l'affliger ſans ceſſe.....

LA COMTESSE.

Et vous l'en conſolez.

ÉMILIE.

Je le voudrois au moins.

LA COMTESSE.

Senſible à l'intérêt qu'à lui vous daignez prendre,
Sans doute il a pour vous l'amitié la plus tendre?

ÉMILIE.

Oh! oui.

LA COMTESSE, *d'un ton piqué.*

Fort bien.

ÉMILIE.

Comment! a-t-il tort de m'aimer?

LA COMTESSE.

Non, il vous rend juſtice; & loin de l'en blâmer,
Pour vous prouver combien ce beau choix m'intéreſſe,
Demain, vous l'épouſez.

ÉMILIE.

O Ciel!

LA COMTESSE.

Je l'ai promis.

ÉMILIE.

Mais, ma ſœur.....

LA COMTESSE.

Il ſuffit : je vais joindre Damis
Pour lui renouveler cette heureuſe promeſſe.

ÉMILIE.

Ah! ſouffrez que...

LA COMTESSE.

Reſtez.

ÉMILIE.

Dans l'inſtant vous ſaurez...

LA COMTESSE.

Je ſais qu'il vous convient, & vous l'épouſerez.

## *SCENE XIII.*

ÉMILIE.

Elle n'écoute rien; que je ſuis malheureuſe!
L'ai-je donc mérité? Sans être curieuſe,
Je ſais tout : malgré moi, je ſuis de deux projets;
On me donne à garder, malgré moi, deux ſecrets;
Je veux ſervir Damis, & ſon étourderie.....

## *SCENE XIV.*

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

AH! ne m'épouſez pas, monſieur, je vous en prie.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc! votre ſœur ſeroit-elle en courroux?

ÉMILIE.

Oui, j'ai pu lui déplaire, & je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment, calmez-vous.

ÉMILIE.

Non, vous ne ſavez pas combien je ſuis à plaindre!
Elle veut que demain vous ſoyiez mon époux.

DAMIS.

Demain!

ÉMILIE.

Rien n'eſt plus vrai: ſentez-vous ma diſgrace?

DAMIS.

Allez, ne craignez rien, cet hymen eſt un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut, vous dis-je.

DAMIS.

Oui; mais, pour qu'il ſe faſſe,
Il faudra bien auſſi que je le veuille un peu.

ÉMILIE, *voulant ſortir.*

Permettez que de tout elle ſoit éclaircie.

DAMIS.

! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

ſérez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en ſupplie;
it-il, pour l'obtenir, ſe mettre à vos genoux?

ÉMILIE.

'on vous y voyoit! de grâce, levez-vous.

---

## *SCENE XV.*

*Les mêmes*, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

OUS pourriez mieux cacher les tranſports de votre ame.

DAMIS.

ſt permis, je crois, d'être aux pieds de ſa femme.

ÉMILIE.

ſœur.....

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'oſe m'expliquer.....

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.
Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous me le devez bien.

---

## *SCENE XVI.*

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos progrès ſont brillans!

DAMIS.

Trouvez-vous.

LA COMTESSE.

L'entretien
Paroiſſoit vif: enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes déſirs, votre aveu ſuit le ſien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? cet hymen me ſemble très-ſortable.

DAMIS.

Plus je la vois, & plus je le crois raiſonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur ſait au moins l'eſtimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle conſtance! un jour le rend volage!

DAMIS.

Lorſque l'on vous connoît, il ſuffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épouſez ma ſœur!

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment!

DAMIS.

Pour être amans, il ſuffit de ſe plaire;
Pour être époux, madame, il faut ſe convenir;
Au moment de ſon choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'eſprit enfin chercher le caractère:
Celui de votre ſœur n'eſt pas encor formé;
Je veux, ſi quelque jour je puis en être aimé,
Développer le ſien avec un ſoin extrême,
La porter à penſer, à tout voir par moi-même;
Pénétrer dans ſon cœur; le ſuivre pas à pas;
Je le diſpoſerai ſurtout à l'indulgence:
J'ai tant de défauts.

LA COMTESSE.

Vous.

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas;
Je vois entre nous deux quelle eſt la différence:
Oui, je renonce à vous, & je ſens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop ſenſible.

LA COMTESSE.

C'eſt ſouvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impoſſible;

## *SCENE XIV.*

ÉMILIE, DAMIS.

ÉMILIE, *courant à lui.*

AH! ne m'épouſez pas, monſieur, je vous en prie.

DAMIS.

Qu'eſt-ce donc! votre ſœur ſeroit-elle en courroux?

ÉMILIE.

Oui, j'ai pu lui déplaire, & je ne veux plus feindre.
Courons la détromper.

DAMIS.

Un moment, calmez-vous.

ÉMILIE.

Non, vous ne ſavez pas combien je ſuis à plaindre!
Elle veut que demain vous ſoyiez mon époux.

DAMIS.

Demain!

ÉMILIE.

Rien n'eſt plus vrai: ſentez-vous ma diſgrace?

DAMIS.

Allez, ne craignez rien, cet hymen eſt un jeu.

ÉMILIE.

Elle le veut, vous dis-je.

DAMIS.

Oui; mais, pour qu'il ſe faſſe,
Il faudra bien auſſi que je le veuille un peu.

ÉMILIE, *voulant ſortir.*

Permettez que de tout elle ſoit éclaircie.

DAMIS.

h! vous me perdriez.

ÉMILIE.

Je lui dois cet aveu.

DAMIS.

ifférez-le d'un jour.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS.

Je vous en ſupplie;
ut-il, pour l'obtenir, ſe mettre à vos genoux?

ÉMILIE.

l'on vous y voyoit! de grâce, levez-vous.

---

## *SCENE XV.*

*Les mêmes*, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Tous pourriez mieux cacher les tranſports de votre ame.

DAMIS.

eſt permis, je crois, d'être aux pieds de ſa femme.

ÉMILIE.

a ſœur.....

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

DAMIS, *bas à Émilie.*

Et ne lui dites rien.

ÉMILIE.

Je n'oſe m'expliquer.....

DAMIS.

Fiez-vous à mon zèle.
Je ferai votre paix.

ÉMILIE.

Vous me le devez bien.

---

## *SCENE XVI.*

DAMIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vos progrès ſont brillans!

DAMIS.

Trouvez-vous.

LA COMTESSE.

L'entretien
Paroiſſoit vif: enfin vous vous fixez près d'elle?

DAMIS.

Si comblant mes déſirs, votre aveu ſuit le ſien.

LA COMTESSE.

Pourquoi non? cet hymen me ſemble très-ſortable.

DAMIS.

Plus je la vois, & plus je le crois raiſonnable.

LA COMTESSE.

Vous l'aimez donc?

DAMIS.

Mon cœur ſait au moins l'eſtimer.

LA COMTESSE.

Quel cœur! quelle conſtance! un jour le rend volage!

DAMIS.

Lorſque l'on vous connoît, il ſuffit pour aimer;
Mais pour vous oublier, il en faut davantage.

LA COMTESSE.

Dès demain cependant vous épouſez ma ſœur!

DAMIS.

Et même cet hymen nous promet le bonheur.

LA COMTESSE.

Comment!

DAMIS.

Pour être amans, il ſuffit de ſe plaire;
Pour être époux, madame, il faut ſe convenir;
Au moment de ſon choix entrevoir l'avenir,
Plus que l'eſprit enfin chercher le caractère:
Celui de votre ſœur n'eſt pas encor formé;
Je veux, ſi quelque jour je puis en être aimé,
Développer le ſien avec un ſoin extrême,
La porter à penſer, à tout voir par moi-même;
Pénétrer dans ſon cœur; le ſuivre pas à pas;
Je le diſpoſerai ſurtout à l'indulgence:
J'ai tant de défauts.

LA COMTESSE.

Vous.

DAMIS.

Je ne m'aveugle pas;
Je vois entre nous deux quelle eſt la différence:
Oui, je renonce à vous, & je ſens qu'il le faut;
Pour vous appartenir j'étois né trop ſenſible.

LA COMTESSE.

C'eſt ſouvent un malheur, mais jamais un défaut.

DAMIS.

Pour triompher de moi, j'ai tenté l'impoſſible;

Je ſuis toujours jaloux, & vous les haïſſez;
A mes moindres penchans les vôtres ſont contraires;
Notre conduite enfin, tout nous démontre aſſez
Qu'il eſt peu de rapports entre nos caractères.

LA COMTESSE.

Moi, j'en trouve beaucoup.

DAMIS.

Peut-être ſans raiſon;
Car en examinant, vous verrez..... Mais, pardon,
J'oubliois que demain vous épouſez Florville,
Et qu'un plus long détail deviendroit inutile.

LA COMTESSE.

Voyons toujours.

DAMIS.

Demain, n'eſt-il pas l'heureux jour
Choiſi pour couronner vos vœux & ſon amour?

LA COMTESSE.

Mais rien n'eſt décidé. Que diſions-nous?

DAMIS.

Madame,
Nous parlions des rapports qui ſont entre nous deux.

LA COMTESSE.

Ah! oui.

DAMIS.

Je croyois voir qu'ils n'étoient pas nombreux.
D'abord s'il faut ici vous dévoiler mon ame,
Je ne puis vous cacher que je ſuis exigeant.

LA COMTESSE.

Peut-être un peu.

DAMIS.

Beaucoup: je voudrois que ma femme
Vît mes torts ſans colère, & d'un œil indulgent:
Qu'elle me pardonnât un peu de jalouſie.

LA

LA COMTESSE.

Vous pourriez y compter..... Je connois Émilie.

DAMIS.

Je voudrois du reproche éviter le danger;
Pour ne rien craindre, enfin, la lui voir partager.

LA COMTESSE.

Vraiment?

DAMIS.

Je ſens très-bien que c'eſt un ridicule.

LA COMTESSE.

Mais non : pour bien aimer, je le dis ſans ſcrupule,
Il faut avoir ſenti quelque dépit jaloux;
L'amour en eſt plus vif.

DAMIS.

Je le crois, moi; mais vous!
Vous ne le penſez pas.

LA COMTESSE.

Et pourquoi, moins qu'une autre?
Je le répète encor, mon ſyſtême eſt le vôtre.

DAMIS.

Vous riez.

LA COMTESSE.

Je dis vrai.

DAMIS.

Pour croire à cet aveu,
Il faudroit qu'à mes yeux vous devinſſiez jalouſe.

LA COMTESSE.

Si je l'étois déjà?

DAMIS.

Vous! allons, c'eſt un jeu.

LA COMTESSE.

Non.

DAMIS.

Là, de bonne-foi; vous le feriez un peu?

LA COMTESSE.

Oui.

DAMIS.

Quel bonheur!... faut-il qu'un autre vous épouſe!
Ah! ſi nous avions ſu nous connoître plutôt!

LA COMTESSE.

Souvent, pour tout changer, il ne faudroit qu'un mot.

DAMIS.

Comment le deviner?

LA COMTESSE.

Ma ſœur eſt libre encore.

DAMIS.

Florville auſſi.

LA COMTESSE.

Sans doute, & Florville l'adore.

DAMIS.

Eh! non: c'eſt vous qu'il aime.

LA COMTESSE.

Il l'a feint un moment.

DAMIS.

Vous le croyez.

LA COMTESSE.

Ma ſœur, pour reprendre ſa chaîne,
Peut-être à votre main renonceroit ſans peine.

DAMIS.

Oui; ſon amour pour moi n'eſt pas très-violent.

LA COMTESSE.

Faudra-t-il les unir?

DAMIS.

La queſtion me gêne.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Parlez.

DAMIS.

Je prononce en tremblant:
En réglant leurs deſtins, nous décidons des nôtres.
Pour ſon propre intérêt mon cœur eſt alarmé;
Mais je veux m'oublier pour le bonheur des autres:
Vous aimez votre ſœur, Florville en eſt aimé,
Je lui remets ſes droits.

LA COMTESSE, *lui préſentant ſa main.*

Et je vous rends les vôtres.

DAMIS.

„ Ah! d'un pareil bienfait je connois tout le prix:
„ Me pardonnerez-vous le détour que j'ai pris!
„ Déguiſant à vos yeux cette ardeur qui m'enflâme,
„ Il falloit avec art vous piquer à mon tour;
„ Il falloit par dégrés faire entrer dans votre ame
„ Ce ſentiment jaloux, le ſeul tort de l'amour.
„ Amant trop fortuné, je vous l'ai fait connoître:
„ Vous ſentez qu'en aimant, on ne peut l'éviter.
„ Vous me rendez des droits dont j'abuſai peut-être, „
Et je ne les reprends que pour les mériter.
Oublirez-vous mes torts?

LA COMTESSE.

La feinte étoit cruelle.

DAMIS.

Vous aviez commencé, j'ai pu vous imiter;
Et pour fixer un cœur qui ſembloit infidelle,
Me ſervir d'un moyen peut-être un peu flatteur.
Pardon.

LA COMTESSE.

Ma vanité ſouffroit moins que mon cœur.

## *SCENE XVII & dernière.*

LA COMTESSE, DAMIS, ÉMILIE, FLORVILLE.

DAMIS.

VOICI nos deux amans. Venez, belle Émilie;
Que je m'acquitte enfin de ce que je vous doi;
Donnez-moi votre main.

LA COMTESSE, *à Florville.*

La vôtre, je vous prie.

DAMIS.

Donnez-la ſans trembler.

ÉMILIE.

Mais....

DAMIS.

Ce n'eſt pas pour moi.

ÉMILIE.

Ah!

DAMIS.

Vos vœux ſont remplis.

ÉMILIE.

Si ma ſœur eſt heureuſe.

LA COMTESSE.

Oui; de nos démêlés je ſoupirois tout bas,
Et je ſens que l'épreuve eſt ſouvent dangereuſe.

ÉMILIE.

Ah! Florville! aimez-moi; mais ne m'éprouvez pas.

FLORVILLE.

Non, jamais; pour l'hymen le doute eſt une offenſe,
Et ſon premier plaiſir eſt dans la confiance.

DAMIS.

Je le crois, & promets de n'être plus jaloux.
Oui, tout me le défend; malgré votre indulgence,
Votre bonheur, le mien, peut-être la prudence,
On pardonne à l'amant; mais on punit l'époux.

*FIN.*

# ÉRICIE

OU

# LA VESTALE,

## *DRAME*

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

*A LONDRES.*

M. DCC. LXXIII.

DAMIS.

Là, de bonne-foi; vous le feriez un peu?

LA COMTESSE.

Oui.

DAMIS.

Quel bonheur!... faut-il qu'un autre vous épouſe!
Ah! ſi nous avions ſu nous connoître plutôt!

LA COMTESSE.

Souvent, pour tout changer, il ne faudroit qu'un mot.

DAMIS.

Comment le deviner?

LA COMTESSE.

Ma ſœur eſt libre encore.

DAMIS.

Florville auſſi.

LA COMTESSE.

Sans doute, & Florville l'adore.

DAMIS.

Eh! non: c'eſt vous qu'il aime.

LA COMTESSE.

Il l'a feint un moment.

DAMIS.

Vous le croyez.

LA COMTESSE.

Ma ſœur, pour reprendre ſa chaîne,
Peut-être à votre main renonceroit ſans peine.

DAMIS.

Oui; ſon amour pour moi n'eſt pas très-violent.

LA COMTESSE.

Faudra-t-il les unir?

DAMIS.

La queſtion me gêne.

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Voyez.

LA COMTESSE.

Parlez.

DAMIS.

Je prononce en tremblant:
En réglant leurs deſtins, nous décidons des nôtres.
Pour ſon propre intérêt mon cœur eſt alarmé;
Mais je veux m'oublier pour le bonheur des autres:
Vous aimez votre ſœur, Florville en eſt aimé,
Je lui remets ſes droits.

LA COMTESSE, *lui préſentant ſa main.*

Et je vous rends les vôtres.

DAMIS.

„ Ah! d'un pareil bienfait je connois tout le prix:
„ Me pardonnerez-vous le détour que j'ai pris!
„ Déguiſant à vos yeux cette ardeur qui m'enflâme,
„ Il falloit avec art vous piquer à mon tour;
„ Il falloit par dégrés faire entrer dans votre ame
„ Ce ſentiment jaloux, le ſeul tort de l'amour.
„ Amant trop fortuné, je vous l'ai fait connoître:
„ Vous ſentez qu'en aimant, on ne peut l'éviter.
„ Vous me rendez des droits dont j'abuſai peut-être, „
Et je ne les reprends que pour les mériter.
Oublîrez-vous mes torts?

LA COMTESSE.

La feinte étoit cruelle.

DAMIS.

Vous aviez commencé, j'ai pu vous imiter;
Et pour fixer un cœur qui ſembloit infidelle,
Me ſervir d'un moyen peut-être un peu flatteur.
Pardon.

LA COMTESSE.

Ma vanité ſouffroit moins que mon cœur.

## *SCENE XVII & dernière.*

LA COMTESSE, DAMIS, ÉMILIE, FLORVILLE.

DAMIS.

VOICI nos deux amans. Venez, belle Émilie;
Que je m'acquitte enfin de ce que je vous doi;
Donnez-moi votre main.

LA COMTESSE, *à Florville.*

La vôtre, je vous prie.

DAMIS.

Donnez-la ſans trembler.

ÉMILIE.

Mais....

DAMIS.

Ce n'eſt pas pour moi.

ÉMILIE.

Ah!

DAMIS.

Vos vœux ſont remplis.

ÉMILIE.

Si ma ſœur eſt heureuſe.

LA COMTESSE.

Oui; de nos démêlés je ſoupirois tout bas,
Et je ſens que l'épreuve eſt ſouvent dangereuſe.

ÉMILIE.

Ah! Florville! aimez-moi; mais ne m'éprouvez pas.

FLORVILLE.

Non, jamais; pour l'hymen le doute eſt une offenſe,
Et ſon premier plaiſir eſt dans la confiance.

DAMIS.

Je le crois, & promets de n'être plus jaloux.
Oui, tout me le défend; malgré votre indulgence,
Votre bonheur, le mien, peut-être la prudence,
On pardonne à l'amant; mais on punit l'époux.

FIN.

# ÉRICIE

OU

# LA VESTALE,

## *DRAME*

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

*A LONDRES.*

M. DCC. LXXIII.

ARÉLIE, Grande Prêtreſſe de Veſta.

ÉRIGIE, Veſtale.

EMIRE, jeune Aſpirante au culte de Veſta.

AURELE, Grand Pontife & pere d'Ericie.

OSMIDE.

TROUPE DE VESTALES.

TROUPE DE PONTIFES ROMAINS.

PEUPLE, SOLDATS.

*La Scéne eſt à Rome dans le Temple de Veſta.*

# ÉRICIE

OU

# LA VESTALE,

## DRAME.

## ACTE PREMIER.

*La Théatre repréſente le Temple de Veſta : le Feu ſacré eſt allumé ſur l'Autel ; il eſt nuit, & ce feu ſeul éclaire le Temple. Les Veſtales ſont proſternées.*

### SCENE PREMIERE.

ARÉLIE, *appuyée d'une main ſur l'Autel.*

DE l'Empire Romain Déeſſe protectrice,
Vierge Auguſte, Veſta, ſois-nous toujours propice ;
Que ces feux animés par ton ſouffle immortel,
Sans s'éteindre jamais, brûlent ſur ton Autel.
Tandis que le Vainqueur & de l'Ebre & du Tage
Porte l'aigle de Rome aux remparts de Carthage,
Que Scipion ſoumet l'Africain indompté,

Dans le ſein de nos murs, maintiens la liberté;
Jette les yeux ſur nous : ta Prêtreſſe t'implore,
Et t'apporte les vœux d'un Peuple qui t'adore.
(*S'adreſſant aux Veſtales qui ſe levent.*)
Et vous, filles du Ciel dont les cœurs épurés,
Aux devoirs, aux Vertus ſont ici conſacrés,
Pour qui les Dieux ont fait dans ce paiſible aſyle,
Loin des erreurs du monde, un ſort doux & tranquille;
Rendez grace à Veſta, méritez ſes bienfaits;
Son culte doit remplir & borner vos ſouhaits.
(*Ericie ſoupire.*)
Déja la nuit par tout étend ſes voiles ſombres;
Et l'Aurore, demain, en diſſipant les ombres,
Ramenera le jour, où le ſage Numa
Mit ſon Trône naiſſant ſous l'appui de Veſta.
L'immortelle, en ce jour, attend de ſes Prêtreſſes,
Des eſprits dégagés des humaines foibleſſes:
Pour vous y préparer, rappellez vos ſermens;
Rien ne ſauroit briſer vos ſaints engagemens.
(*Nouvelles marques du trouble d'Ericie.*
Songez à ce tombeau creuſé pour la Veſtale,
Qui dans ce Temple Auguſte apporte le ſcandale;
Que pour vous il n'eſt point de légeres erreurs;
Que Veſta voit, & lit dans le ſecret des cœurs.
Son œil toujours ouvert ſur cet eſpace immenſe,
Ne connoit ni le tems, ni borne, ni diſtance,
Et perce également, embraſſant l'Univers,
L'épaiſſeur de la terre & le criſtal des airs.
(*Les Veſtales ſortent.*)
Allez vous recueillir. Demeurez, Ericie,
Pour veiller cette nuit, le ſort vous a choiſie;
Conſervez ce dépôt. Songez qu'à ces Autels
La Déeſſe a reçu vos ſermens ſolemnels;
Un murmure indiſcret peut bleſſer l'immortelle:
Tremblez, ſoumettez-vous, & ſoyez digne d'elle.

## SCENE II.

ERICIE *ſeule, regardant Arélie qui s'en va.*

C'Est ainſi qu'on me plaint !.... ces ſermens odieux
Devoient-ils jamais être entendus par les Dieux ?
Je les déſavouois ; mon inflexible pere
Ordonna de mes jours l'hommage involontaire.
Déeſſe, tu le ſais ! indigne, hélas de toi !
Pûs-je t'offrir un cœur, qui n'étoit plus à moi ?
Oſmide l'occupoit.... il le remplit encore ;
Ici même, à tes pieds, je ſens que je l'adore.
Connoit-il la douleur qui m'accable aujourd'hui ?
S'informe-t-il des pleurs que je verſe pour lui ?
Donne-t-il des regrets à la triſte Ericie ?
M'aime-t-il ? Ah ! ce doute empoiſonne ma vie.
Je t'offenſe, Veſta ! mais de mon ſouvenir,
Cinq ans entiers n'ont pu l'éloigner, le bannir.
Etouffe, anéantis cette flamme invincible ;
Arrache-moi ce cœur ſi tendre, ſi ſenſible,
Et qui ne ſait qu'aimer.

## SCENE III.

ERICIE, EMIRE.

EMIRE.

LE zéle me conduit,
Ne me refuſez pas ; ſouffrez que cette nuit
Je partage les ſoins dont vous êtes chargée ;
Au culte de Veſta je vais être engagée :
De cet eſpoir flatteur que je me ſens ravir !
Je viens, auprès de vous, apprendre à la ſervir.

ERICIE *la regardant avec attendriſſement.*

Malheureuſe !

EMIRE.

Daignez...

ERICIE.

Vous êtes libre.... Emire....

(*En ſe détournant.*)

Ainſi qu'elle, autrefois, on voulut me ſéduire;
Je repouſſois le joug : elle vient s'y livrer;
Dans un gouffre de maux, on cherche à l'égarer...
C'eſt ce qu'on nomme zéle... Ah! votre ame ingénue
De nos engagemens ſent-elle l'étendue!

EMIRE.

Je viens chercher ici le repos & la paix,
Avec vous, de Veſta, partager les bienfaits,
Votre félicité.... Vous pleurez, Ericie!

ERICIE.

Quels bienfaits!

EMIRE.

De ces pleurs que mon ame eſt ſaiſie!
Dans ce ſéjour ſacré connoit-on la douleur?
Tout y flatte mes vœux, & m'offre le bonheur.

ERICIE.

On l'égare; je dois l'éclairer ſur l'abîme :
Non, la compaſſion ne ſauroit être un crime.
Emire.... L'on vous trompe.... Ecoutez l'amitié;
Votre ſort m'attendrit... Je céde à la pitié....
On n'en eut point pour moi... Je dois un autre exemple,
Vous cherchez le bonheur... Il n'eſt pas dans ce Temple.

EMIRE.

O Ciel!

ERICIE.

Le déſeſpoir, le trouble, la terreur,
Au fond de cette enceinte étalent leur fureur;
Sous le poids des devoirs toujours l'ame y ſoupire;
Un Vautour éternel ſans ceſſe l'y déchire;
Les Sanglots au dehors n'oſent point s'exhaler:
On repouſſe des pleurs, qui craignent de couler:
La vertu même, ailleurs ſi douce, ſi paiſible,
Y fait notre ſupplice & le rend plus terrible.

EMIRE.

Quoi! l'on ſouffre en ces lieux! mon eſprit confondu
Ecoute, en frémiſſant, & n'eſt point convaincu....

Vous m'éprouvez peut-être?... Ah! pardonnez, Prêtreſſe;
Rome croit que vos jours ſont chers à la Déeſſe,
Et qu'un bonheur tranquille embellit vos momens.

ERICIE.

Rome n'eſt pas témoin de nos gémiſſemens,
Des cris du déſeſpoir, dont ces lieux rétentiſſent.
On nous vante... & nos fers ſur nous s'appéſantiſſent;
L'épaiſſeur de ces murs en dérobe l'horreur...
Vous ne connoiſſez pas tous les tourmens du cœur,
Emire, croyez-moi : combien d'infortunées,
Comme vous, à Veſta, par le zéle amenées,
Gémiſſant, mais trop tard, de leurs vœux indiſcrets,
Dans un ſilence affreux, dévorent leurs regrets!
Il en eſt... elles ſont plus à plaindre peut-être,
Qui, victimes du rang où le ſort les fit naître,
Et de l'ambition de leurs peres cruels,
Vinrent avec douleur, jurer à ces Autels
De ne quitter jamais cette enceinte profonde,
Tandis que tous leurs vœux les appelloient au monde
Où mille objets divers préſentoient à leurs yeux
Une félicité qu'on ignore en ces lieux.
Ce Temple, où doit finir leur obſcure carriere,
Entre elles & le monde éleve une barriere:
On voudroit la franchir, y rentrer; mais le Ciel
Oppoſe à leur retour un obſtacle éternel.
Au-de-là de ce mur, qui de tout les ſépare,
Leur ame à chaque inſtant ſe tranſporte & s'égare:
Leurs deſirs vont chercher, au milieu des Romains,
Un bonheur qui les fuit, & de nouveaux deſtins;
Mais leurs jours ſont liés à ce Temple funeſte,
L'illuſion s'éloigne & le déſeſpoir reſte:
On ſent plus vivement la rigueur de ſon ſort;
Et pour briſer ſa chaîne, on appelle la mort.
La mort ſourde à leurs cris, trahit leur eſpérance.
Leurs regrets, chaque jour, s'exhalent en ſilence;
Que dis-je? l'une à l'autre a ſoin de les cacher:
Dans le monde, du moins, on peut les épancher
Dans le ſein d'une amie, avec ſoi gémiſſante;
Mais ici, la douleur n'eſt point compatiſſante;
Le cœur n'y trouve pas, dans ſes troubles affreux,
Le plaiſir d'être plaint, le ſeul des malheureux.

EMIRE.

Rien ne peut m'effrayer, c'eſt mon goût, c'eſt mon zéle,
Qui conduiſent mes pas aux pieds de l'immortelle;
Le monde eſt peu pour moi; jamais ſon ſouvenir
Ne pourra, dans mon cœur, exciter un ſoupir.
Eh! quels ſont ſes attraits? Mon ame indifférente
A ſenti le néant des plaiſirs qu'il nous vante;
Les vices ſont par-tout érigés en vertus,
Le crime eſt triomphant, & les Dieux méconnus.

ERICIE.

Vous le connoiſſez peu; votre heureuſe innocence
Le peint d'après l'erreur qui ſuit toujours l'enfance:
La liberté, pour vous, eſt-elle ſans attraits?

EMIRE.

Mais cette liberté, qui cauſe vos regrets,
Jamais de notre ſexe eſt-elle le partage?
Victime de la mode, eſclave de l'uſage,
Il faut prendre un époux par devoir, non par choix,
Ramper ſous ſon pouvoir, obéir à ſes loix,
Supporter ſes défauts, honorer ſes caprices,
Le chérir, reſpecter juſqu'à ſes injuſtices.
Ah! peut-on deſirer cet état odieux!
La paix & le bonheur m'attendent dans ces lieux.

ERICIE.

Vous les y trouverez, votre cœur eſt tranquille;
Sans doute à l'innocence ils offrent un aſyle....
Mais le temps changera cet état précieux,
Et levera le voile étendu ſur vos yeux.
Jeune, & dans l'âge heureux, où ſoi-même on s'ignore,
Emire, votre cœur ne vous dit rien encore;
Vos ſens reſtent muets, tout ſert à les calmer:
La nature ſommeille.... elle va s'animer.
Le temps fuit, l'âge vient, où votre ame attendrie
Sortira du repos qui la tient aſſoupie;
Elle va reſſentir des mouvemens confus:
Veſta, qui la remplit, ne lui ſuffira plus.
De vos premiers deſirs, inquiete, étonnée,
Vous allez ſouhaiter une autre deſtinée;
Ce monde, qu'aujourd'hui vous trouvez odieux,
Sous un jour différent, va s'offrir à vos yeux...
Il ne ſera plus temps; & cette ſolitude

Aigrira

Aigrira vos ennuis & votre inquiétude!
Que ſeroit-ce, grands Dieux! ſi quelque objet flatteur,
Dans cette nuit profonde, éclairoit votre cœur!
Si votre ame embraſée en appelloit une autre,
Si votre ame voloit au-devant de la vôtre?
Le trouble augmenteroit: quel ſeroit votre appui?
Vous chercheriez la paix; mais la paix auroit fui.
Je lis dans vos regards; je vous étonne, Emire;
Craignez votre innocence, elle aide à vous ſéduire:
Je vous parle un langage, en ces lieux étranger;
Et je veux, loin de vous, écarter le danger.

EMIRE.

Ces dangers peuvent-ils inſpirer tant d'allarmes?
Je vous entends gémir.... J'en dois croire vos larmes!
Loin d'un pere chéri, qui me tendoit les bras,
Le deſir d'être heureuſe ici guidoit mes pas....

ERICIE, *l'interrompant.*

Vous me parlez d'un pere... Ah! ſans doute il vous aime...

EMIRE.

Oui, mon projet l'afflige: il me coute à moi-même.

ERICIE.

Emire... Il vous chérit! ... Vous pouvez le quitter!...
Sentez votre bonheur, ſachez le mériter;
Retournez dans ſes bras, & conſolez ſa vie.
Hélas! que votre ſort doit exciter l'envie!
Il vous aime!... Ah! Combien dans ces lieux de douleurs
Des peres rigoureux font-ils verſer de pleurs!
Les préjugés, l'orgueil, le ſexe, un droit d'aîneſſe,
Sur un de leurs enfans arrêtent leur tendreſſe;
Ils veulent le porter aux ſuprêmes honneurs;
A ſa grandeur future ils immolent ſes ſœurs.
Cruels! il ne s'éleve en vous aucun murmure;
Contre un partage affreux, dont fremit la nature!
Emire, heureuſe Emire, abandonnez ces lieux:
Du don qu'ils vous ont fait, remerciez les Dieux;
De ce pere ſi cher appuyez la vieilleſſe,
De ſes pas chancelans ſoutenez la foibleſſe:
Vous devez de ſa vie adoucir le fardeau;
Dérobez à ſes yeux les horreurs du tombeau.
Ce qui nous peint des Dieux la clémence immortelle,
Emire, n'eſt-ce pas la bonté paternelle?

EMIRE.

Immoler tout aux Dieux eſt ce que l'on m'apprit;
C'eſt un devoir.

ERICIE.

Laiſſez les erreurs de l'eſprit.
Ecoutez votre cœur, conſultez ſes lumieres;
La nature qui parle aux Nations entieres.
Il faut ſervir les Dieux & chérir les parens;
Qu'il eſt cruel, en eux, de trouver des tyrans!

EMIRE.

Ce n'eſt qu'avec effroi que j'oſe vous entendre...
Veſta, de ces chagrins, ne peut donc vous défendre!

ERICIE.

Veſta!... ma fille... allez... laiſſez-moi ſeule... hélas!
Mes tourments ſont affreux... vous ne les ſentez pas...
Ignorez-les...

EMIRE.

Verſez dans ce ſein qui vous aime...

ERICIE.

Il en eſt qu'on ne doit confier qu'à ſoi-même;
L'impuiſſante amitié ne ſauroit les guerir;
Laiſſez-moi.

## SCENE IV.

ERICIE *ſeule.*

CIEL! qu'un cœur que l'amour vient remplir;
A de peine à contraindre un ſecret qui lui peſe!
Quoi! ne puis-je eſpérer que mon trouble s'appaiſe!
Me verrai-je ſans ceſſe en proie à mes tranſports,
Reſpirant à la fois le crime & les remords!
Ton ame, heureuſe Emire, eſt encore inſenſible!
Cette jeune victime, innocente & paiſible,
Dans ce Temple fatal ignorant le danger,
Vole au-devant du fer levé pour l'égorger,
Careſſe le lien qui la tient enchaînée,
Et ne voit que les fleurs dont elle eſt couronnée...
Du ſacrifice affreux je ſens toute l'horreur:

Ne puis-je, juſte Ciel ! adoucir ta rigueur ?
(*Elle va auprès de l'Autel.*)
Par des cœurs innocens tu veux être ſervie,
Veſta, change le mien, calme ce trouble impie ;
Apporte, s'il ſe peut, dans ce ſein agité,
L'innocente d'Emire, & ſa tranquillité,
Efface un ſouvenir, qui toujours me déchire :
Oublier mon amant eſt ce que je deſire...
Quel ſouhait !... qui m'eût dit, ô Ciel ! que mon bonheur
Seroit de le bannir aujourd'hui de mon cœur !
A quels devoirs il faut que je le ſacrifie !

## SCENE V.

ERICIE, *au pied de l'Autel*, OSMIDE.

OSMIDE, *avançant avec inquiétude, & regardant de tous côtés.*

AMOUR, guide mes pas... oui, c'eſt elle... Ericie...
(*Elle approche.*)

ERICIE.

Oſmide !... où ſuis-je ? ô Ciel !... je revois... je me meurs !

OSMIDE.

Je reviens, à tes pieds, oublier mes malheurs.

ERICIE.

Oſmide !... ah ! près de moi, quelle fureur t'amene
Expoſer mon bonheur, & ta vie, & la mienne ?

OSMIDE, *rapidement.*

Diſſipe ton effroi... Dans cet heureux moment,
La fortune, à tes yeux, ramene ton Amant.
Mon ame ſous ſes maux, languiſſante, abbatue,
Aux Dieux qui m'accabloient, redemandoient ta vue.
Las de gémir en vain, n'écoutant que l'amour,
Au fond du bois ſacré qui borne ce ſéjour,
Je m'avance, entraîné par l'ardeur qui m'anime ;
Aux mortels aveuglés l'abord en eſt un crime :
Rien ne m'arrête... un Dieu, ſans doute m'a conduit.
A creuſer un paſſage, occupé jour & nuit,

Sous mes efforts enfin, je vois la terre ouverte.
Une route inconnue à mes pas s'eſt offerte ;
J'entre dans un chemin profond & ténébreux,
Qui s'étend ſous la terre, & finit dans ces lieux.
Tes ſurveillans ſont tous occupés de la fête :
Un ami, qui m'attend, aſſure ma retraite ;
Il veille en ces détours... partage mon bonheur ;
Je me vois à tes pieds, je réclame ton cœur ;
Cet amour qui faiſoit le charme de ma vie...
Me l'as-tu conſervé ? Retrouvé-je Ericie ?

ERICIE.

Si je t'aime !... En quels lieux ? ... Ah ! qu'oſes-tu tenter ?

OSMIDE, *avec tranſport.*

Tu m'aimes, Ericie ! eh ! qu'ai-je à redouter ?
La nuit nous ſert : ici, tout le monde ſommeille ;
Nos tyrans ſont abſens, l'amitié pour nous veille.
Privé depuis cinq ans du bonheur de te voir,
Accablé de mon ſort, déchiré ſans eſpoir,
Accuſant tous les Dieux & ton barbare pere,
Déteſtant & ma vie, & la Nature entiere,
Sur ces murs odieux où tu devois gémir,
Je ne portois jamais les regards ſans frémir.
Cent fois, ſans ton danger, ta perte inévitable,
Ma main eût embraſé ce Temple déteſtable.
Flottant en vains propos pour changer tes deſtins,
Sur ton pere, ſur moi, prêt à porter les mains,
De toutes les fureurs je fus long-temps la proie...
Mon ame, en ce moment, ne ſent plus que la joie ;
Tout ſentiment fait place à celui de t'aimer ;
Je te vois, je t'entends... rien ne peut m'allarmer.

ERICIE.

J'ai ſenti, comme toi, les tourments de l'abſence...
Mais dans quel temps le Ciel me rend-il ta préſence ?
Sous ces voiles ſacrés, & ſous ce vêtement,
J'oſe revoir Oſmide, écouter mon amant ! ...
O Veſta !... ſort affreux, que tu nous es contraire !

OSMIDE.

N'impute rien au ſort, n'accuſe que ton pere ;
Sa dureté farouche, a cauſé nos malheurs...
Le cruel, de ſon ſang, auroit payé tes pleurs,

Si mon amour pour toi n'avoit pris ſa défenſe.
Ma haine, aux immortels, a laiſſé ma vengeance ;
J'ai ſçu qu'ils ont plongé dans le fond d'un cercueil,
Ton frere, cet objet ſi cher à ſon orgueil.

ERICIE.

Quoi, mon frere n'eſt plus !... dans ce Temple liée,
De l'auteur de mes jours, je languis oubliée,
Il me laiſſa toujours ignorer ſes deſtins.

OSMIDE.

Ta pitié le condamne... écoutant ſes chagrins,
Cédant tous ſes emplois, il a quitté le monde ;
J'ignore où l'a conduit ſa miſere profonde.
Cachant ſon nom, ſon rang, évitant tous les yeux,
Le barbare eſt, dit-on, au ſervice des Dieux...
Qu'il aille à leurs Autels expier ſa furie,
Mais doit-il m'occuper ?... Je ſuis près d'Ericie.

ERICIE.

Mon pere ?

OSMIDE.

Tu le plains !... rappelle ces rigueurs.

ERICIE.

Il fit mon infortune, &... je lui dois des pleurs :
En verſant les poiſons, hélas ! ſur ma jeuneſſe,
Il s'eſt privé des ſoins que lui dût ma tendreſſe ;
Je l'aurois conſolé... favorable à nos vœux,
Il n'eût point élevé ce temple entre nous deux.
Oſmide... où ſont ces jours où mon ame éperdue,
Sans crainte, ſans remords, jouiſſoit de ta vue ;
Où libre auprès de toi, brûlant des mêmes feux,
Je pouvois me flatter d'un avenir heureux ?
Ils ſont perdus pour nous.

OSMIDE.

Non, leur cours recommence.
Crois-moi, notre bonheur eſt en notre puiſſance,
Si l'amour dans ton ame eſt encore écouté ;
Mes malheurs, mes tourments ont aſſez éclaté :
Le ſang Publicola, qui coule dans mes veines,
Ce ſang cher aux Romains attendris ſur mes peines,
D'un parti tout puiſſant me promet la faveur...
Si tu m'aimes encor, conſens à mon bonheur,
Le ſort devant nos pas en applanit la route.

ERICIE.

Ai-je pu t'oublier ? ... Je l'aurois dû, ſans doute.
Interroger ces murs, où mon cœur déchiré,
Implorant le trépas, ſans ceſſe t'a pleuré.
A ces mêmes Autels, témoin de ma tendreſſe,
Contre toi vainement j'invoque la Déeſſe.

OSMIDE, *avec tranſport.*

Pardonne... C'en eſt fait, ces lieux me ſont ouverts ;
Je viens te propoſer d'abandonner tes fers ;
De venir avec moi, ſous un Ciel plus propice,
De ton pere & des Dieux oublier l'injuſtice...
Oſe me ſuivre....

ERICIE.

Où ſuis je ?... & qu'eſt-ce qu'il prétend ?
Songes-tu que Veſta nous voit & nous entend ?

OSMIDE, *rapidement.*

Que m'importe Veſta ? pour ſauver ce que j'aime ;
Mon cœur audacieux braveroit le Ciel même...
Mais que dis-je ? les Dieux, de concert avec moi,
M'ont ouvert le chemin qui m'amène vers toi.
Rien ne peut t'empêcher de quitter cet aſyle ;
Mon parti déſormais me devient inutile ;
Ton aveu me ſuffit, je viens le demander...
Approuve... Rien alors ne peut nous retarder :
Un ami m'accompagne, & mes ſoins vont l'inſtruire ;
Pour préparer ta fuite un jour peut nous ſuffire ;
Demain, avec la nuit, je reviens te chercher.

ERICIE, *effrayée & courant vers l'Autel.*

Qu'entends-je ?... Ciel !... Veſta !... d'où veut-on m'arracher ?
Fais deſcendre ſur moi tes vengeances ſuprêmes,
Avant que de ce Temple....

OSMIDE, *avec douleur, s'approchant d'elle.*

Et tu dis que tu m'aimes !

ERICIE.

Tu redoubles mes maux ... oui, je t'aime, ... cruel !
Mon cœur, par cet amour, eſt aſſez criminel ;
Y mettrois-je le comble en quittant la Déeſſe ?
Non, Oſmide, Veſta ſoutiendra ſa Prêtreſſe ;
Elle me défendra du plus noir des forfaits.
Je mourrai dans ces lieux...

OSMIDE, *s'éloignant avec une fureur étouffée.*

Tu ne m'aimas jamais...
J'étois venu, rempli d'amour & d'eſperance...
J'attendois un bonheur promis à ma conſtance...
Adieu, tu veux ma mort... & j'y cours.

ERICIE, *quittant l'Autel, & tendant les bras.*

Où fuis-tu?
Cher amant... Qu'ai-je dit? Dieux!
(*Elle retombe ſur l'Autel.*)

OSMIDE, *revenant*

Qu'as-tu réſolu?

ERICIE, *troublée, verſant des larmes, ſans quitter l'Autel.*

Vois ce Temple, où m'enchaine une affreuſe promeſſe;
Je ne ſuis plus à moi... Je ſuis à la Déeſſe...
Tu connois les ſermens qui m'éloignent de toi.

OSMIDE, *avec vivacité.*

Que dis-tu? Quels ſermens?... Ils furent d'être à moi;
Tes ſermens m'ont promis une immortelle flamme;
Ce ſont eux qu'à tes pieds aujourd'hui je réclame:
Ceux qu'entendit Veſta n'ont point détruit les miens;
Et mes droits ſont au moins auſſi ſaints que les ſiens,
Je les tiens de ton cœur; les met-il en balance
Avec ceux qu'arracha l'injuſte violence?
Si tu crois que l'Autel ajoute à leur valeur,
Tu juras à l'Amour; ſon Temple eſt dans ton cœur!
Il conſerve ſur toi le même privilege:
Si ton ame, en fuyant, craint d'être ſacrilege,
Tu le fus à l'Amour atteſté tant de fois.
Oſe rompre ta chaine & rentrer dans tes droits;
Ecoute ton Epoux, & rends-lui ſon amante.

ERICIE, *d'un ton d'égarement & d'effroi.*

Oſmide... vois Veſta... terrible... menaçante...
Cet Autel s'ébranler... & ce feu s'obſcurcir

OSMIDE, *avec une douleur furieuſe.*

Non, ce n'eſt point Veſta, qui t'oblige à me fuir...
C'eſt ton indifférence,... infidele Ericie!...
Ce jour mettoit le comble au bonheur de ma vie,
Ton aveu pour jamais alloit nous réunir...
J'oſois compter ſur toi..mais je vais m'en punir,
Mourir du déſeſpoir qu'en mon ſein tu fais naître...

Tu m'aimas... tes remords me vengeront peut-être;
Si le bruit de ma mort perce juſqu'en ces lieux,
N'accuſe que toi ſeule, & ſonge à nos adieux...
Plus cruelle pour moi, que ton farouche pere,
Sous le poids de ces fers que ton cœur me préfere;
Lorſque tu ne devrois écouter que l'Amour,
Au pied de cet Autel... tu pleureras un jour.
(*Il s'éloigne & revient.*)

ERICIE.

O devoirs!... ô Veſta?... tu l'emportes, Oſmide!
Entre les Dieux & toi, mon penchant me décide;
Je promets...

## SCENE VI.

ERICIE, OSMIDE, EMIRE.

EMIRE, *cherchant Ericie à travers l'obſcurité que diſſipe à peine le feu languiſſant.*

Augmentez ou calmez ma terreur!
Vos diſcours ont porté le trouble dans mon cœur...
Mais quoi, le feu languit... il s'éteint... ô Déeſſe!
Un homme.. Ciel!
(*Elle s'éloigne; le feu ſacré en s'éteignant a jetté une longue flamme qui lui a fait voir Oſmide.*)

## SCENE VII.

ERICIE, OSMIDE, *tous deux plongés dans l'accablement le plus profond.*

ERICIE, *revenant à elle, avec douleur.*

Voila l'effet de ma foibleſſe...
On ſait tout... on t'a vu... nous ſommes découverts..

Les

Les Dieux ſont irrités... Oſmide... tu me perds...
Il faut à ſes devoirs que mon ame ſe range;
Je trahiſſois Veſta... la Déeſſe ſe venge...
Je rétracte à l'inſtant...

OSMIDE, *l'interrompant, & rapidement.*

Garde-toi d'achever.
Les Dieux à ton amant ne ſauroient t'enlever.
Ce feu, qui s'eſt éteint faute de nourriture,
Epouvante Ericie, & lui dicte un parjure!...
J'entends du bruit; je ſais les dangers que tu cours;
Je rejoins mon ami; j'implore ſes ſecours;
Je vais le charger ſeul du ſoin de notre fuite;
Par les mêmes détours, j'oſe venir enſuite
Veiller ſur tes deſtins, tes dangers, les courir,
T'arracher à Veſta, te défendre ou mourir.

(*Il part d'un pas précipité.*)

ERICIE, *ſeule & dans le trouble.*

Quitte ce ſoin.... Veſta demande une victime...
(*Elle regarde l'Autel.*)
Cette flamme expirante a révélé mon crime.
La mort eſt ſous mes pas... où porter mon effroi!
J'entends le Ciel vengeur prêt à tomber ſur moi.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*Toutes les Veſtales effrayées arrivent avec les Eſclaves qui portent des flambeaux ; Ericie troublée cherche à ſe cacher dans la foule.*

## SCENE PREMIERE.

### ARELIE, ERICIE.

ARELIE.

APportez des flambeaux, parcourez cette enceinte;
Que le crime frémiſſe... ô ſacrilege! ô crainte!
Les feux ſur cet Autel ont perdu leurs clartés:
Veſta menace Rome; & les calamités,
S'annonçant au moment de ſa fête célèbre,
De ce jour glorieux vont faire un jour funèbre.
La trompette ſacrée, organe du malheur,
Déja de tous côtés a porté la terreur;
Le ſommeil ſe diſſipe & fait place aux allarmes;
Le Sénat eſt en deuil, & Rome, dans les larmes,
Voit ſous ſes légions des abîmes ouverts,
Et Scipion vaincu, tendant les mains aux fers...
Ecarte ce préſage, ô Veſta tutelaire!
Que le ſang criminel ſuffiſe à ta colere.
Le Pontife averti va ſe rendre en ces lieux:
Nous allons voir ce Juge, Interprête des Dieux,
Chargé de leur vengeance & du glaive du zéle:
Faut-il que de nos jours le crime ici l'appelle!
Si le coupable échappe, ô Dieux! écoutez-nous;
contre l'audacieux armez votre courroux...
Je le voue aux enfers : qu'ils faſſent ſon ſupplice.

Peut-être une Veſtale eſt ici ſa complice!..
Puiſſions-nous la connoître, & déſarmer le Ciel!
Tombons, proſternons-nous au pied de cet Autel;
Invoquons la Déeſſe & pleurons devant elle.

(*Les Veſtales ſe proſternent; Ericie ne peut cacher ſon trouble, & reſte debout.*)

ERICIE.

Dieux!... où fuir? où cacher ma tête criminelle?
Sous mes pas chancellans ces lieux ſemblent s'ouvrir...
Le remords m'environne... il faut tout découvrir...

(*S'avançant vers la grande Prêtreſſe.*)

Connoiſſez la coupable... elle-même s'accuſe.

ARELIE.

Malheureuſe!

ERICIE.

Mon cœur ne cherche aucune excuſe...
Epargnez-moi du moins le reproche; & frappez.
Un mortel généreux... digne de ma tendreſſe,
Pour moi juſqu'en ſon Temple a bravé la Déeſſe;
Mais le Ciel m'eſt témoin que, loin de l'attirer,
Mon ame à ſes ſouhaits craignoit de ſe livrer.

ARELIE.

Téméraire! arrêtez; dans un humble ſilence,
Du Ciel qui vous condamne implorez la clémence.
J'attends le grand Pontife: à lui ſeul confiés,
Ces ſecrets doivent être avoués à ſes pieds.
C'eſt vous qui l'attirez dans ces lieux redoutables,
Il y vient ſeulement pour juger des coupables...
Son abord eſt terrible à nos cœurs accablés:
Il marque ſon opprobre... il approche: Tremblez,
Craignez l'Arrêt qu'il va vous prononcer lui-même.
Prêt à le confirmer par le pouvoir ſuprême.
Le Sénat aſſemblé n'attend que ſon rapport;
Coupable envers les Dieux, pleurez ſur votre ſort

## SCENE II.

ARELIE, ERICIE, AURELE, VESTALES.

AURELE, *dans le fond du theatre.*

A Peine revêtu de ce ſaint caractère,
Je viens pour en remplir la loi la plus ſévère!
Je dois, au nom des Dieux, condamner les forfaits...
Il me ſeroit plus doux d'imiter leurs bienfaits.

ARELIE *s'avançant au-devant du Pontife.*

Seigneur, ſachez par qui la Déeſſe eſt trahie;
Frémiſſez... de Veſta c'eſt une fille impie.
Regardez de ſes feux cet Autel dépouillé,
Ce Temple auguſte & ſaint par le crime ſouillé,
Au milieu de ſon cours la nuit n'eſt point encore;
La vengeance des Dieux doit précéder l'aurore.
(*Elle lui préſente Ericie couverte de ſon voile, tête baiſſée, pleine de confuſion & d'effroi.*)
La voici; jugez-la; raſſurez les Romains;
Tous les droits de Veſta ſont commis à vos mains.
(*Se tournant vers les Veſtales.*)
Nous allons par nos vœux, déſarmer ſa colere.
(*Elle ſort avec les Prêtreſſes.*)

## SCENE III.

AURELE, ERICIE. *Elle a les yeux baiſſés ; elle ſemble fuir avec confuſion les regards du Pontife.*

AURELE *après avoir ſuivi des yeux les Prêtreſſes qui s'éloignent, les portant autour de lui.*

Mon œil avec effroi parcourt ce ſanctuaire ;
A ſon aſpect ſacré, je ſens mon cœur frémir.
Les Dieux ſont outragés, ne ſongeons qu'à punir ;
(*à Ericie.*)
Approchez.

ERICIE *troublée.*

Quelle voix !...

AURELE.

Le crime eſt dans le Temple ;
Les Romains effrayés attendent un exemple :
Je ne puis de nos loix adoucir la rigueur :
Parlez, défendez-vous.

ERICIE *l'enviſageant avec trouble.*

Dieux !... quel coup pour mon cœur !...
(*Elle le regarde encore.*)
Je ne m'abuſe point... c'eſt l'auteur de ma vie...
(*Elle s'avance près de lui.*)
Puniſſez...

AURELE, *la reconnoiſſant.*

Qu'ai-je vu ?...

ERICIE.

Votre fille.

AURELE *avec effroi.*

Ericie !
Me trompez-vous mes yeux ?... Dans ce Temple appellé..
C'eſt toi, qui viens t'offrir à ton pere accablé.
Tu ne me réponds rien... tu détournes la vue...

ERICIE.

Seigneur...

AURELE.

Dieux tout-puiſſans, elle eſt donc convaincue !

*(après un ſilence.)*
Je retrouve ma fille... il faut la condamner...
On demande ſa mort... & je dois l'ordonner!...

ERICIE.

Je vois en vous mon Juge... Ah! Seigneur...

AURELE, *avec douleur.*

Je dois être...
Sous quel aſtre odieux le Ciel m'a-t-il fait naître!
Déſabuſé du monde, aux pieds des immortels,
J'allois chercher la fin de mes troubles cruels;
Renonçant à mon nom, aux droits de ma naiſſance,
Inconnu, devant eux, je pleurois en ſilence;
Au rang de Grand Pontife élevé malgré moi,
La fortune aujourd'hui m'amene auprès de toi...
Mon fils n'eſt plus... je crois qu'il me reſte une fille...
Et je vois ſon opprobre accabler ma famille!
As-tu pu, malheureuſe! oublier tes ſermens,
Déſobéir aux Dieux, & cauſer mes tourmens?

ERICIE.

Ciel! qu'entends-je? A vos coups j'offre votre victime:
J'ai mérité la mort, je ſçais quel eſt mon crime...
Mais, Seigneur... eſt-ce à vous à me le reprocher.
Laiſſez à ma douleur le droit de s'épancher.
J'aimois, vous l'avez ſu; votre haine obſtinée
Me força de choiſir une autre deſtinée;
Repouſſée à jamais de vos bras paternels,
Je me vis, malgré moi, liée à ces Autels;
Du plus cher des humains je reſtai ſéparée;
Il eſt venu s'offrir à mon ame égarée:
Vous ſavez ſi je l'aime!... Oſez me condamner:
Prononcez; vos rigueurs doivent peu m'étonner;
Mais n'accuſez que vous, ſi je vous déshonore.
Oui, j'ai voulu quitter ce ſéjour que j'abhorre,
Et rejetter un joug par vous-même impoſé...
A ce vœu ſi puiſſant le Ciel s'eſt oppoſé.
Dans l'opprobre & les pleurs, j'ai paſſé ma jeuneſſe;
Mon ſort fut de combattre & de gémir ſans ceſſe.
Par vous, à tous les maux, mon cœur s'eſt vu réduit:
Leur terme eſt le tombeau; votre main m'y conduit;
Et vos ordres bientôt vont m'y faire deſcendre...
Vos pleurs coulent... combien m'en vîtes-vous répandre;

Pour détourner des fers plus durs que le trépas!
Mon pere!... non, Seigneur, vous ne le fûtes pas;
Mon pere, dans ſon ſein, m'eût offert un refuge;
Vous fûtes mon tyran, vous devenez mon juge:
Ce titre à votre cœur défend de s'attendrir.

AURELE.

Grands Dieux!

ERICIE.

C'eſt vous, qui ſeul m'expoſez à périr.
De mes plaintes, Seigneur, ſouffrez la violence...
Votre fille, en mourant, ſe doit cette vengeance.
Elle attend le trépas, & reconnoît vos coups;
L'injuſtice a briſé tous les nœuds entre nous.
Sans doute l'amour ſeul à nos parens nous lie;
Leurs bienfaits ſont leurs droits ſur notre ame attendrie.
Mais vous, dont les froideurs n'ont pu ſe démentir,
Quels bienfaits de vos droits ſont venus m'avertir?
Vous, Seigneur, qui, toujours à mes deſirs contraire,
Avez fait, en tout temps, diſparoître le pere;
Vous en qui, par qui ſeul je connus les malheurs,
Et dont je n'éprouvai jamais que les rigueurs.

AURELE.

Arrête, ... c'en eſt trop... dans mon ſort déplorable,
Ma fille, ... épargne-moi: ton pere fut coupable;
Tu l'es, ... il eſt puni de ſa ſévérité...
Ce reproche eſt affreux, ... mais il l'a mérité.
De mon ambition fruit amer & funeſte!
Je me vis deux enfans, ... aucun d'eux ne me reſte.
J'ai préparé l'abîme où je vais te plonger,
Ericie, ... ah! mes pleurs ſauront bien te venger;
Ta voix juſqu'à mon cœur retentit & m'accuſe...
(*Il va à elle.*)
A mes embraſſemens ma fille ſe refuſe!

ERICIE.

Mon pere, ... ah! dans quel tems me tendez-vous les bras!
Vous me plaignez, ... je touche aux portes du trépas!
De mes jours preſque éteints, je vois la derniere heure;
Une tombe m'attend, ... il m'y jette & me pleure? ...
Pleurs tardifs! ... qu'ai-je dit? Pardonnez mes fureurs:
Je déchire votre ame, & j'aigris vos douleurs:
Votre fille rebelle & livrée au murmure,

Outrageoit à la fois les Dieux & la nature...
Mais leurs droits ſont plus forts que mon emportement;
Mon pere... pardonnez à mon égarement;
J'ai voulu me venger, ... & je frémis de l'être.
Dans le ſein paternel l'amour vient de renaître!...
Hélas! ... il fut un temps qu'il eût fait mon bonheur...
Je mourrai, ... j'interdis tout reproche à mon cœur.

## SCENE VI.

### AURELE, ERICIE, OSMIDE.

OSMIDE *accourant avec précipitation, ayant entendu le dernier vers.*

NON, tu ne mourras point; le pere d'Ericie,
Avant de prononcer, m'arrachera la vie.

AURELE.

Que vois-je!

ERICIE.

Quel deſſein te ramene en ces lieux?
Une ſeconde fois viens-tu braver les Dieux?

OSMIDE.

Caché dans ces détours, prêt à tout entreprendre,
J'ai reconnu ta voix, & je viens te défendre.
(*à Aurele.*)
Regarde les effets de ta férocité,
Barbare!... ſur moi ſeul tourne ta cruauté.
De ces fers dont Veſta la retient enchaînée,
Je venois délivrer ta fille infortunée;
Envain, à mes efforts, elle oppoſoit l'Autel;
J'ai tout fait, tout tenté, je ſuis ſeul criminel.
Reſpecte ſes deſtins; que je ſois ta victime:
Frappe, éteins dans mon ſang la fureur qui m'anime...
Eſt-ce le ſentiment que tu dûs m'inſpirer?
Souviens-toi de quels traits tu ſus me déchirer,
De mes malheurs paſſés rappelle-toi l'image;
Rappelle-toi ſur-tout qu'ils furent ton ouvrage.

Que

Que tu m'as, de tout temps, à ta perte animé ;
Que je te hais... Tu ſais ſi je t'aurois aimé !

ERICIE.

Arrête... Souviens-toi que je lui dois la vie.
Regarde ſa douleur... elle le juſtifie.
Cruel ! pourquoi venir l'outrager, le braver ;
Te perdre, t'expoſer, périr ſans me ſauver ?
Mon pere, ... vous venez pour expier le crime ;
Vous ne vous trompez pas au choix de la victime ;
C'eſt moi qu'il faut punir... c'eſt mon égarement,
Qui m'a fait à Veſta, préférer mon amant.
Hélas ! il n'eut jamais connu, ſans ma foibleſſe ;
L'eſpoir de m'enlever au joug de la Déeſſe,
Je devrois réſiſter... je n'ai point combattu.

AURELE *leur prenant les mains & pleurant.*

Mes enfans !...

OSMIDE *preſſant ſa main.*

Tu gémis !... Eh bien, que feras-tu ? ...
De tes yeux attendris je vois couler des larmes,
Parle, ... tu peux, d'un mot, diſſiper mes allarmes.

( *Il quitte ſa main avec fureur.* )

Tu te tais ! ... je t'entends, elle eſt prête à périr !...
Tu l'ordonnes, ... ce bras ſaura la ſecourir.
Rome de mes aïeux chérit toujours le zele ;
Elle rappellera ce que j'ai fait pour elle :
Tu ſais ſi dans ſon ſein Oſmide a des amis,
Si de Publicola l'on aime encor le fils...
Je vis... Je préviendrai cet affreux ſacrifice...
Tremble. Je vais...

ERICIE.

Demeure, & vois ton injuſtice ;
Épargne ſa vieilleſſe, ... écoute-moi du moins ;
Repouſſe un vain eſpoir, je refuſe tes ſoins.
Les Dieux ont prononcé ; mon pere en eſt l'organe,
Tu regnes ſur mon cœur, ... cet aveu me condamne.
Ma vie eſt à Veſta, ... je t'aime, ... je te perds...
Je vais finir des jours, que tu me rendois chers...
Oſmide, ... ſouviens-toi, réprime ta colère ;
N'augmente pas mon crime, & reſpecte mon pere.
Chéris ſa fille en lui, vis pour la conſoler ;
Plains-le ; ſeche ſes pleurs, ne les fais plus couler...

Sans doute je pourrois exiger davantage...
C'eſt pour toi que je meurs... j'ai beſoin de courage...
Tu reçois mes adieux... je ne te verrai plus.
(*Elle s'éloigne lentement.*)
OSMIDE *la ſuivant.*
(*Elle s'arrête, le regarde avec douleur; ſe détourne avec précipitation & s'en va.*)
Ericie!... elle fuit mes cris ſont ſuperflus...

## SCENE V.

### AURELE, OSMIDE.

OSMIDE *revenant auprès d'Aurele, & avec emportement.*

ECOUTE... ne crois pas que ma juſte colere,
Si je perds Ericie, en reſpecte le pere.
Songe qu'en ſon amant il lui reſte un vengeur...
Mais que fais-je? où m'emporte une vaine fureur?
Eſt-ce ainſi qu'à ſon Juge on demande une grace?...
Tu me vois à tes pieds abaiſſer mon audace,
Pour conſerver un ſang que tu vas regretter,
T'implorer pour des jours que tu dois reſpecter?
Pour ta fille... pour toi, deſcendre à la priere.
Pontife de nos Dieux, ſois ſenſible... ſois pere...
Tu pleures!... Ericie attend plus que des pleurs,
Agis, préviens ſa perte & tes propres douleurs.

AURELE.

Va, mon cœur, m'a tout dit... mais mon ame éperdue
De ſes devoirs affreux voit toute l'étendue.
Le pere ne peut plus ſe faire illuſion...
Chargé de préſider à la Religion,
Il frémit... cet arrêt eſt un droit de ſa place...
C'eſt le glaive qui l'arme... il ne peut faire grace.

OSMIDE.

Quelle Religion! quel devoir! quelle horreur!
Les Dieux commandent-ils le meurtre & la fureur?
Pour la Religion tu prends ton zele impie...
Le cruel! il eſt pere, & c'eſt moi qui le prie!

Cet arrêt t'épouvante, & malgré ton effroi,
Tu pourrois prononcer !...

AURELE *pleurant.*

Oſmide...

OSMIDE, *avec emportement.*

Laiſſe-moi.
Artiſan de nos maux, tu vois quel précipice,
Sous ta fille & ſous moi, creuſa ton injuſtice ;
Dans des temps plus heureux, pourquoi me l'enlever ?
Je devrois... le temps preſſe, & je dois la ſauver.
Si c'eſt manquer aux Dieux, je prends ſur moi le crime !
Je puis à ſon malheur dérober la victime ;
Juſqu'auprès d'Ericie un chemin m'eſt ouvert,
Tu peux y conſentir : ta gloire eſt à couvert ;
Differe ſeulement l'arrêt que tu dois rendre,
Je réponds de ſes jours, ſi tu veux le ſuſpendre.

AURELE *avec effort, & comme ranimant ſa fermeté.*

Quel projet ! ... où l'amour te va-t-il égarer ?
Jeune homme... Oſmide à qui viens-tu le déclarer ?
Dans le fonds de mon cœur ton œil ne peut pas lire...
C'eſt moi qui lui portai le coup dont elle expire...
Ne joins pas le reproche à l'horreur où je ſuis...
J'ai beſoin de pitié... vois le peu que je puis.
Déja dans le Sénat les Pontifes ſe rendent ;
Je leur dois, ſur le crime, un rapport qu'ils attendent...
Les loix n'admettent plus ni délai ni lenteur...
La coupable elle-même accuſe ſon erreur...
Le zele impatient preſſe le ſacrifice...
On ne peut différer... Rome attend ſon ſupplice.

OSMIDE, *avec fureur.*

Son ſupplice !... Ah ! plutôt, que ces autels briſés
Tombent anéantis ſous ces toîts embraſés ;
Que de ce feu ſacré les flammes vengereſſes
De l'injuſte Veſta conſument les Prêtreſſes !
Je n'écoute plus rien, & mon cœur furieux
Oſe, dans ſes tranſports, défier tous les Dieux.
Oui, dût tomber ſur moi leur foudre menaçante ;
Rien ne peut m'empêcher de venger mon amante...
Que dis-je la venger !... un ſoin plus important ;
Celui de la ſauver, m'appelle en cet inſtant.
Aurele prends pitié des peines que j'endure,

Fais taire le Pontife, & céde à la nature.
( *Il ſe jette à ſes pieds.* )
O mon pere !... tu l'es... tu n'oſes rien tenter !
Quoi, le ſort qui l'attend ne peut t'épouvanter !
Tu pourras regarder ta fille gémiſſante,
S'avancer vers la tombe, y deſcendre vivante,
Pour la derniere fois portant ſur toi les yeux,
Implorant, mais envain, & ſon pere & les Dieux !
Tu pourras voir ſes pleurs !... ils ſeront ton ouvrage...
La nature frémit à cette horrible image !...
Aurele !... quel ſpectacle !... & tu le ſoutiendrois !...
( *Aurele le regarde avec attendriſſement, le releve ; le regarde encore, & le quitte. Oſmide reſte ſeul.* )
Il fuit ! tout l'abandonne !... & je le ſouffrirois !
( *Après une petite pauſe.* )
Je lui reſte... il ſuffit. Armons la violence ;
Raſſemblons nos amis ; qu'ils ſervent ma vengeance ;
Et la force à la main, revenons en ces lieux
L'arracher au tombeau, malgré Rome & les Dieux.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE III.

*Le fonds du Temple eſt ouvert; il laiſſe une place qui fait partie de l'enceinte; on y apperçoit un Tertre élevé, qui eſt le tombeau deſtiné à Ericie; l'ouverture eſt deſſus; on remarque autour de larges pierres qui doivent ſervir à la fermer. La nuit eſt ſur ſa fin.*

## SCENE PREMIERE.

AURELE *ſeul; il eſt dans l'accablement; il s'avance ſur la ſcene ſans rien dire, leve les yeux au Ciel, & recule d'horreur à l'aſpect du tombeau.*

QUELS apprêts!... ô Veſta! la coupable eſt jugée...
J'ai prononcé l'arrêt... tu vas être vengée!
Nos Pontifes l'ont tous dévouée à la mort...
Pardonne-moi ces pleurs... je les dois à ſon ſort.
En vain à s'affermir la nature s'eſſaie,
L'aſpect de ce tombeau me confond & m'effraie.
Puis-je de mes devoirs ſoutenir la rigueur?
(*Il regarde de tous côtés avec inquiétude.*)
Oſmide... quels ſouhaits oſe former mon cœur!
Je ſuis Juge, Romain, Pontife... je ſuis pere...
(*Rapidement, comme s'il étoit emporté malgré lui.*)
Il voit mes pleurs, il aime... il ſera téméraire;...
Qu'il vienne, que ſes ſoins... je détourne les yeux...
Où vais-je m'égarer?... Je dois venger les Dieux...
Les venger... ſur ma fille... ordonner ſon ſupplice...
(*Il regarde encore.*)
Oſmide... ſouhaiter, c'eſt être ſon complice.
(*Après un ſilence.*)
Ma fille... Ah! de quel œil pourrais-je t'annoncer

Outrageoit à la fois les Dieux & la nature....
Mais leurs droits ſont plus forts que mon emportement;
Mon pere... pardonnez à mon égarement;
J'ai voulu me venger, ... & je frémis de l'être.
Dans le ſein paternel l'amour vient de renaître!...
Hélas! ... il fut un temps qu'il eût fait mon bonheur...
Je mourrai, ... j'interdis tout reproche à mon cœur.

## SCENE VI.

### AURELE, ERICIE, OSMIDE.

OSMIDE *accourant avec précipitation, ayant entendu le dernier vers.*

NON, tu ne mourras point; le pere d'Ericie,
Avant de prononcer, m'arrachera la vie.

AURELE.

Que vois-je!

ERICIE.

Quel deſſein te ramene en ces lieux?
Une ſeconde fois viens-tu braver les Dieux?

OSMIDE.

Caché dans ces détours, prêt à tout entreprendre,
J'ai reconnu ta voix, & je viens te défendre.
(*à Aurele.*)
Regarde les effets de ta férocité,
Barbare!... ſur moi ſeul tourne ta cruauté.
De ces fers dont Veſta la retient enchaînée,
Je venois délivrer ta fille infortunée;
Envain, à mes efforts, elle oppoſoit l'Autel;
J'ai tout fait, tout tenté, je ſuis ſeul criminel.
Reſpecte ſes deſtins; que je ſois ta victime:
Frappe, éteins dans mon ſang la fureur qui m'anime...
Eſt-ce le ſentiment que tu dûs m'inſpirer?
Souviens-toi de quels traits tu ſus me déchirer,
De mes malheurs paſſés rappelle-toi l'image;
Rappelle-toi ſur-tout qu'ils furent ton ouvrage.

Que

Que tu m'as, de tout temps, à ta perte animé ;
Que je te hais... Tu ſais ſi je t'aurois aimé !

ERICIE.

Arrête... Souviens-toi que je lui dois la vie.
Regarde ſa douleur... elle le juſtifie.
Cruel ! pourquoi venir l'outrager, le braver ;
Te perdre, t'expoſer, périr ſans me ſauver ?
Mon pere, ... vous venez pour expier le crime ;
Vous ne vous trompez pas au choix de la victime ;
C'eſt moi qu'il faut punir... c'eſt mon égarement,
Qui m'a fait à Veſta, préférer mon amant.
Hélas ! il n'eut jamais connu, ſans ma foibleſſe ;
L'eſpoir de m'enlever au joug de la Déeſſe,
Je devrois réſiſter... je n'ai point combattu.

AURELE *leur prenant les mains & pleurant.*

Mes enfans !...

OSMIDE *preſſant ſa main.*

Tu gémis !... Eh bien, que feras-tu ?...
De tes yeux attendris je vois couler des larmes,
Parle, ... tu peux, d'un mot, diſſiper mes allarmes.
( *Il quitte ſa main avec fureur.* )
Tu te tais !... je t'entends, elle eſt prête à périr !...
Tu l'ordonnes, ... ce bras ſaura la ſecourir.
Rome de mes aïeux chérit toujours le zele ;
Elle rappellera ce que j'ai fait pour elle :
Tu ſais ſi dans ſon ſein Oſmide a des amis,
Si de Publicola l'on aime encor le fils...
Je vis... Je préviendrai cet affreux ſacrifice...
Tremble. Je vais...

ERICIE.

Demeure, & vois ton injuſtice ;
Épargne ſa vieilleſſe, ... écoute-moi du moins ;
Repouſſe un vain eſpoir, je refuſe tes ſoins.
Les Dieux ont prononcé ; mon pere en eſt l'organe,
Tu regnes ſur mon cœur, ... cet aveu me condamne.
Ma vie eſt à Veſta, ... je t'aime, ... je te perds...
Je vais finir des jours, que tu me rendois chers...
Oſmide, ... ſouviens-toi, réprime ta colère ;
N'augmente pas mon crime, & reſpecte mon pere.
Chéris ſa fille en lui, vis pour la conſoler ;
Plains-le ; ſeche ſes pleurs, ne les fais plus couler...

Sans doute je pourrois exiger davantage...
C'eſt pour toi que je meurs... j'ai beſoin de courage...
Tu reçois mes adieux... je ne te verrai plus.
*( Elle s'éloigne lentement. )*
OSMIDE *la ſuivant.*
*( Elle s'arrête, le regarde avec douleur ; ſe détourne avec précipitation & s'en va. )*
Ericie ! ... elle fuit mes cris ſont ſuperflus...

## SCENE V.

### AURELE, OSMIDE.

OSMIDE *revenant auprès d'Aurele, & avec emportement.*

ECOUTE... ne crois pas que ma juſte colere,
Si je perds Ericie, en reſpecte le pere.
Songe qu'en ſon amant il lui reſte un vengeur...
Mais que fais-je ? où m'emporte une vaine fureur ?
Eſt-ce ainſi qu'à ſon Juge on demande une grace ?...
Tu me vois à tes pieds abaiſſer mon audace,
Pour conſerver un ſang que tu vas regretter,
T'implorer pour des jours que tu dois reſpecter ?
Pour ta fille... pour toi, deſcendre à la priere.
Pontife de nos Dieux, ſois ſenſible... ſois pere...
Tu pleures ! ... Ericie attend plus que des pleurs,
Agis, préviens ſa perte & tes propres douleurs.

AURELE.

Va, mon cœur, m'a tout dit... mais mon ame éperdue
De ſes devoirs affreux voit toute l'étendue.
Le pere ne peut plus ſe faire illuſion...
Chargé de préſider à la Religion,
Il frémit... cet arrêt eſt un droit de ſa place...
C'eſt le glaive qui l'arme... il ne peut faire grace.

OSMIDE.

Quelle Religion ! quel devoir ! quelle horreur !
Les Dieux commandent-ils le meurtre & la fureur ?
Pour la Religion tu prends ton zele impie...
Le cruel ! il eſt pere, & c'eſt moi qui le prie !

Cet arrêt t'épouvante, & malgré ton effroi,
Tu pourrois prononcer !...

AURELE *pleurant.*

Oſmide...

OSMIDE, *avec emportement.*

Laiſſe-moi.
Artiſan de nos maux, tu vois quel précipice,
Sous ta fille & ſous moi, creuſa ton injuſtice ;
Dans des temps plus heureux, pourquoi me l'enlever ?
Je devrois... le temps preſſe, & je dois la ſauver.
Si c'eſt manquer aux Dieux, je prends ſur moi le crime !
Je puis à ſon malheur dérober la victime ;
Juſqu'auprès d'Ericie un chemin m'eſt ouvert,
Tu peux y conſentir : ta gloire eſt à couvert ;
Differe ſeulement l'arrêt que tu dois rendre,
Je réponds de ſes jours, ſi tu veux le ſuſpendre.

AURELE *avec effort, & comme ranimant ſa fermeté.*

Quel projet ! ... où l'amour te va-t-il égarer ?
Jeune homme... Oſmide à qui viens-tu le déclarer ?
Dans le fonds de mon cœur ton œil ne peut pas lire...
C'eſt moi qui lui portai le coup dont elle expire...
Ne joins pas le reproche à l'horreur où je ſuis...
J'ai beſoin de pitié... vois le peu que je puis.
Déja dans le Sénat les Pontifes ſe rendent ;
Je leur dois, ſur le crime, un rapport qu'ils attendent...
Les loix n'admettent plus ni délai ni lenteur...
La coupable elle-même accuſe ſon erreur...
Le zele impatient preſſe le ſacrifice...
On ne peut différer... Rome attend ſon ſupplice.

OSMIDE, *avec fureur.*

Son ſupplice !... Ah ! plutôt, que ces autels briſés
Tombent anéantis ſous ces toîts embraſés ;
Que de ce feu ſacré les flammes vengereſſes
De l'injuſte Veſta conſument les Prêtreſſes !
Je n'écoute plus rien, & mon cœur furieux
Oſe, dans ſes tranſports, défier tous les Dieux.
Oui, dût tomber ſur moi leur foudre menaçante ;
Rien ne peut m'empêcher de venger mon amante...
Que dis-je la venger !... un ſoin plus important ;
Celui de la ſauver, m'appelle en cet inſtant.
Aurele prends pitié des peines que j'endure,

Fais taire le Pontife, & céde à la nature.
( *Il ſe jette à ſes pieds.* )
O mon pere !... tu l'es... tu n'oſes rien tenter !
Quoi, le ſort qui l'attend ne peut t'épouvanter !
Tu pourras regarder ta fille gémiſſante,
S'avancer vers la tombe, y deſcendre vivante,
Pour la derniere fois portant ſur toi les yeux,
Implorant, mais envain, & ſon pere & les Dieux !
Tu pourras voir ſes pleurs !... ils ſeront ton ouvrage...
La nature frémit à cette horrible image !...
Aurele !... quel ſpectacle !... & tu le ſoutiendrois !...
( *Aurele le regarde avec attendriſſement, le releve ; le regarde encore, & le quitte. Oſmide reſte ſeul.* )
Il fuit ! tout l'abandonne !... & je le ſouffrirois !
( *Après une petite pauſe.* )
Je lui reſte... il ſuffit. Armons la violence ;
Raſſemblons nos amis ; qu'ils ſervent ma vengeance ;
Et la force à la main, revenons en ces lieux
L'arracher au tombeau, malgré Rome & les Dieux.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE III.

*Le fonds du Temple eſt ouvert; il laiſſe une place qui fait partie de l'enceinte; on y apperçoit un Tertre élevé, qui eſt le tombeau deſtiné à Ericie; l'ouverture eſt deſſus; on remarque autour de larges pierres qui doivent ſervir à la fermer. La nuit eſt ſur ſa fin.*

## SCENE PREMIERE.

AURELE *ſeul; il eſt dans l'accablement; il s'avance ſur la ſcene ſans rien dire, leve les yeux au Ciel, & recule d'horreur à l'aſpect du tombeau.*

QUELS apprêts!... ô Veſta! la coupable eſt jugée...
J'ai prononcé l'arrêt... tu vas être vengée!
Nos Pontifes l'ont tous dévouée à la mort...
Pardonne-moi ces pleurs... je les dois à ſon ſort.
En vain à s'affermir la nature s'eſſaie,
L'aſpect de ce tombeau me confond & m'effraie.
Puis-je de mes devoirs ſoutenir la rigueur?
(*Il regarde de tous côtés avec inquiétude.*)
Oſmide... quels ſouhaits oſe former mon cœur!
Je ſuis Juge, Romain, Pontife... je ſuis pere...
(*Rapidement, comme s'il étoit emporté malgré lui.*)
Il voit mes pleurs, il aime... il ſera téméraire;...
Qu'il vienne, que ſes ſoins... je détourne les yeux...
Où vais-je m'égarer?... Je dois venger les Dieux...
Les venger... ſur ma fille... ordonner ſon ſupplice...
(*Il regarde encore.*)
Oſmide... ſouhaiter, c'eſt être ſon complice.
(*Après un ſilence.*)
Ma fille... Ah! de quel œil pourrais-je t'annoncer

Le rigoureux arrêt que j'ai dû prononcer ?
A ſes yeux effrayés comment offrir la tombe ?...
Grands Dieux!... ſoutenez-moi... je ſens que je ſuccombe.
*(Il s'appuie à un coin du Théâtre, & reſte plongé dans la douleur.)*

## SCENE II.

### AURELE, ERICIE.

ERICIE *marche lentement & d'un air égaré.*

Ou vais-je ?... tout accroit les horreurs de mon ſort ;
Chaque pas que je fais m'approche de la mort.
*(Elle s'avance vers ſon pere qui, tout occupé de ſa douleur, ne la voit point.)*
Seigneur... ſon trouble ajoute à ma peine mortelle...
J'ai retrouvé trop tard la bonté paternelle.

AURELE *ſortant de ſa réverie & l'apperçevant, avec un effort ſur lui-même.*

C'eſt toi ma fille !...

ERICIE *regarde ſon tombeau, ſe tourne vers ſon pere, & le lui montre.*

Ici je dois donc expirer ?...
O mon pere !...

AURELE *en pleurant.*

Et c'eſt moi, qui dois l'y préparer !...

*(Il retombe ſur l'endroit où il étoit appuyé.)*

ERICIE.

Quelque eſpoir à mon cœur ne peut-il ſe permettre ?
Vos pleurs... c'en eſt donc fait ? je ſaurai me ſoumettre ?
Mon ſort, par le Sénat, ſans doute eſt confirmé ?
Oſmide... tout mon crime eſt de t'avoir aimé.
Que de maux cet amour a ſemé ſur ma vie !
Mon pere... aux immortels qu'avoit fait Ericie ?...
Sans doute de vos ans j'empoiſonne la fin...
Examinez les miens... quel en fut le deſtin ?
Ils ſe ſont écoulés, dans cette triſte enceinte,
Entre le déſeſpoir, le dégoût & la plainte ;

Que tu m'as, de tout temps, à ta perte animé ;
Que je te hais... Tu ſais ſi je t'aurois aimé !

ERICIE.

Arrête... Souviens-toi que je lui dois la vie.
Regarde ſa douleur... elle le juſtifie.
Cruel ! pourquoi venir l'outrager, le braver ;
Te perdre, t'expoſer, périr ſans me ſauver ?
Mon pere, ... vous venez pour expier le crime ;
Vous ne vous trompez pas au choix de la victime ;
C'eſt moi qu'il faut punir... c'eſt mon égarement,
Qui m'a fait à Veſta, préférer mon amant.
Hélas ! il n'eut jamais connu, ſans ma foibleſſe ;
L'eſpoir de m'enlever au joug de la Déeſſe,
Je devrois réſiſter... je n'ai point combattu.

AURELE *leur prenant les mains & pleurant.*

Mes enfans !...

OSMIDE *preſſant ſa main.*

Tu gémis !... Eh bien, que feras-tu ?
De tes yeux attendris je vois couler des larmes,
Parle, ... tu peux, d'un mot, diſſiper mes allarmes.
( *Il quitte ſa main avec fureur.* )
Tu te tais ! ... je t'entends, elle eſt prête à périr !...
Tu l'ordonnes, ... ce bras ſaura la ſecourir.
Rome de mes aïeux chérit toujours le zele ;
Elle rappellera ce que j'ai fait pour elle :
Tu ſais ſi dans ſon ſein Oſmide a des amis,
Si de Publicola l'on aime encor le fils...
Je vis... Je préviendrai cet affreux ſacrifice...
Tremble. Je vais...

ERICIE.

Demeure, & vois ton injuſtice ;
Épargne ſa vieilleſſe, ... écoute-moi du moins ;
Repouſſe un vain eſpoir, je refuſe tes ſoins.
Les Dieux ont prononcé ; mon pere en eſt l'organe,
Tu regnes ſur mon cœur, ... cet aveu me condamne.
Ma vie eſt à Veſta, ... je t'aime, ... je te perds...
Je vais finir des jours, que tu me rendois chers...
Oſmide, ... ſouviens-toi, réprime ta colere ;
N'augmente pas mon crime, & reſpecte mon pere.
Chéris ſa fille en lui, vis pour la conſoler ;
Plains-le ; ſeche ſes pleurs, ne les fais plus couler...

Sans doute je pourrois exiger davantage...
C'eſt pour toi que je meurs... j'ai beſoin de courage...
Tu reçois mes adieux... je ne te verrai plus.
*( Elle s'éloigne lentement. )*
OSMIDE *la ſuivant.*
*( Elle s'arrête, le regarde avec douleur ; ſe détourne avec précipitation & s'en va. )*
Ericie !... elle fuit mes cris ſont ſuperflus...

## SCENE V.

### AURELE, OSMIDE.

OSMIDE *revenant auprès d'Aurele, & avec emportement.*

ECOUTE... ne crois pas que ma juſte colere,
Si je perds Ericie, en reſpecte le pere.
Songe qu'en ſon amant il lui reſte un vengeur...
Mais que fais-je ? où m'emporte une vaine fureur ?
Eſt-ce ainſi qu'à ſon Juge on demande une grace ?...
Tu me vois à tes pieds abaiſſer mon audace,
Pour conſerver un ſang que tu vas regretter,
T'implorer pour des jours que tu dois reſpecter ?
Pour ta fille... pour toi, deſcendre à la priere.
Pontife de nos Dieux, ſois ſenſible... ſois pere...
Tu pleures !... Ericie attend plus que des pleurs,
Agis, préviens ſa perte & tes propres douleurs.

AURELE.

Va, mon cœur, m'a tout dit... mais mon ame éperdue
De ſes devoirs affreux voit toute l'étendue.
Le pere ne peut plus ſe faire illuſion...
Chargé de préſider à la Religion,
Il frémit... cet arrêt eſt un droit de ſa place...
C'eſt le glaive qui l'arme... il ne peut faire grace.

OSMIDE.

Quelle Religion ! quel devoir ! quelle horreur !
Les Dieux commandent-ils le meurtre & la fureur ?
Pour la Religion tu prends ton zele impie...
Le cruel ! il eſt pere, & c'eſt moi qui le prie !

Cet arrêt t'épouvante, & malgré ton effroi,
Tu pourrois prononcer !...

AURELE *pleurant.*

Oſmide...

OSMIDE, *avec emportement.*

Laiſſe-moi.
Artiſan de nos maux, tu vois quel précipice,
Sous ta fille & ſous moi, creuſa ton injuſtice ;
Dans des temps plus heureux, pourquoi me l'enlever ?
Je devrois... le temps preſſe, & je dois la ſauver.
Si c'eſt manquer aux Dieux, je prends ſur moi le crime !
Je puis à ſon malheur dérober la victime ;
Juſqu'auprès d'Ericie un chemin m'eſt ouvert,
Tu peux y conſentir : ta gloire eſt à couvert ;
Differe ſeulement l'arrêt que tu dois rendre,
Je réponds de ſes jours, ſi tu veux le ſuſpendre.

AURELE *avec effort, & comme ranimant ſa fermeté.*

Quel projet !... où l'amour te va-t-il égarer ?
Jeune homme... Oſmide à qui viens-tu le déclarer ?
Dans le fonds de mon cœur ton œil ne peut pas lire...
C'eſt moi qui lui portai le coup dont elle expire...
Ne joins pas le reproche à l'horreur où je ſuis...
J'ai beſoin de pitié... vois le peu que je puis.
Déja dans le Sénat les Pontifes ſe rendent ;
Je leur dois, ſur le crime, un rapport qu'ils attendent...
Les loix n'admettent plus ni délai ni lenteur...
La coupable elle-même accuſe ſon erreur...
Le zele impatient preſſe le ſacrifice...
On ne peut différer... Rome attend ſon ſupplice.

OSMIDE, *avec fureur.*

Son ſupplice !... Ah ! plutôt, que ces autels briſés
Tombent anéantis ſous ces toîts embraſés ;
Que de ce feu ſacré les flammes vengereſſes
De l'injuſte Veſta conſument les Prêtreſſes !
Je n'écoute plus rien, & mon cœur furieux
Oſe, dans ſes tranſports, défier tous les Dieux.
Oui, dût tomber ſur moi leur foudre menaçante ;
Rien ne peut m'empêcher de venger mon amante...
Que dis-je la venger !... un ſoin plus important ;
Celui de la ſauver, m'appelle en cet inſtant.
Aurele prends pitié des peines que j'endure,

Fais taire le Pontife, & céde à la nature.
( *Il ſe jette à ſes pieds.* )
O mon pere !... tu l'es... tu n'oſes rien tenter !
Quoi, le ſort qui l'attend ne peut t'épouvanter !
Tu pourras regarder ta fille gémiſſante,
S'avancer vers la tombe, y deſcendre vivante,
Pour la derniere fois portant ſur toi les yeux,
Implorant, mais envain, & ſon pere & les Dieux !
Tu pourras voir ſes pleurs !... ils ſeront ton ouvrage...
La nature frémit à cette horrible image !...
Aurele !... quel ſpectacle !... & tu le ſoutiendrois !...
( *Aurele le regarde avec attendriſſement, le releve ; le regarde encore, & le quitte. Oſmide reſte ſeul.* )
Il fuit ! tout l'abandonne !... & je le ſouffrirois !
( *Après une petite pauſe.* )
Je lui reſte... il ſuffit. Armons la violence ;
Raſſemblons nos amis ; qu'ils ſervent ma vengeance ;
Et la force à la main, revenons en ces lieux
L'arracher au tombeau, malgré Rome & les Dieux.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE III.

*Le fonds du Temple eſt ouvert; il laiſſe une place qui fait partie de l'enceinte; on y apperçoit un Tertre élevé, qui eſt le tombeau deſtiné à Ericie; l'ouverture eſt deſſus; on remarque autour de larges pierres qui doivent ſervir à la fermer. La nuit eſt ſur ſa fin.*

## SCENE PREMIERE.

AURELE *ſeul; il eſt dans l'accablement; il s'avance ſur la ſcene ſans rien dire, leve les yeux au Ciel, & recule d'horreur à l'aſpect du tombeau.*

QUELS apprêts!... ô Veſta! la coupable eſt jugée...
J'ai prononcé l'arrêt... tu vas être vengée!
Nos Pontifes l'ont tous dévouée à la mort...
Pardonne-moi ces pleurs... je les dois à ſon ſort.
En vain à s'affermir la nature s'eſſaie,
L'aſpect de ce tombeau me confond & m'effraie.
Puis-je de mes devoirs ſoutenir la rigueur?
(*Il regarde de tous côtés avec inquiétude.*)
Oſmide... quels ſouhaits oſe former mon cœur!
Je ſuis Juge, Romain, Pontife... je ſuis pere...
(*Rapidement, comme s'il étoit emporté malgré lui.*)
Il voit mes pleurs, il aime... il ſera téméraire;...
Qu'il vienne, que ſes ſoins... je détourne les yeux...
Où vais-je m'égarer?... Je dois venger les Dieux...
Les venger... ſur ma fille... ordonner ſon ſupplice...
(*Il regarde encore.*)
Oſmide... ſouhaiter, c'eſt être ſon complice.
(*Après un ſilence.*)
Ma fille... Ah! de quel œil pourrais-je t'annoncer

Le rigoureux arrêt que j'ai dû prononcer ?
A ſes yeux effrayés comment offrir la tombe ?...
Grands Dieux!... ſoutenez-moi... je ſens que je ſuccombe.
*( Il s'appuie à un coin du Théâtre, & reſte plongé dans la douleur.)*

## SCENE II.

### AURELE, ERICIE.

ERICIE *marche lentement & d'un air égaré.*

Ou vais-je ?... tout accroit les horreurs de mon ſort ;
Chaque pas que je fais m'approche de la mort.
*( Elle s'avance vers ſon pere qui, tout occupé de ſa douleur, ne la voit point. )*
Seigneur... ſon trouble ajoute à ma peine mortelle...
J'ai retrouvé trop tard la bonté paternelle.
AURELE *ſortant de ſa réverie & l'apperçevant, avec un effort ſur lui-même.*
C'eſt toi ma fille !...
ERICIE *regarde ſon tombeau, ſe tourne vers ſon pere, & le lui montre.*
Ici je dois donc expirer ?...
O mon pere !...
AURELE *en pleurant.*
Et c'eſt moi, qui dois l'y préparer !...
*( Il retombe ſur l'endroit où il étoit appuyé. )*
ERICIE.
Quelque eſpoir à mon cœur ne peut-il ſe permettre ?
Vos pleurs... c'en eſt donc fait ? je ſaurai me ſoumettre ?
Mon ſort, par le Sénat, ſans doute eſt confirmé ?
Oſmide... tout mon crime eſt de t'avoir aimé.
Que de maux cet amour a ſemé ſur ma vie !
Mon pere... aux immortels qu'avoit fait Ericie ?...
Sans doute de vos ans j'empoiſonne la fin...
Examinez les miens... quel en fut le deſtin ?
Ils ſe ſont écoulés, dans cette triſte enceinte,
Entre le déſeſpoir, le dégoût & la plainte ;

Vous le ſavez... voyez comment ils vont finir.
(*Aurele ſe releve, la regarde, pouſſe un gémiſſement, & retombe dans ſa premiere ſituation.*)
Fermez l'œil ſur mes pleurs ; ne ſongez qu'à punir ;
Etouffez, repouſſez la nature éperdue...
Seigneur... ſi vous l'aviez autrefois entendue,
Vous ne rempliriez pas ce miniſtere affreux,
Je vivrois pour Oſmide... & vous ſeriez heureux...
Pardonnez... je m'égare... oui, mon ame interdite
Se livre trop ſans doute au tranſport qui l'agite...
Je vous plains... j'aime Oſmide.., & je vais expirer !
Armez-vous de conſtance, oſez me raſſurer :
Dans ce moment faral, ſoutenez Ericie.
Je ne crains point la mort... je crains l'ignominie ;
En cédant à l'amour, j'ai reſpecté l'honneur,
Je ſuivois un époux, qui m'offroit le bonheur,
A qui mes premiers vœux avoient livré mon ame...
Cependant je péris dans ce ſupplice infame,
Qui punit ces bas cœurs, dont les tranſports honteux
Trahirent à la fois eux-mêmes & les Dieux :
Ne diſtingue-t-on pas la foibleſſe du crime ?
Et de l'opinion ſerai-je la victime ?
AURELE *ſe relevant, & marchant à grands pas en regardant au fond du Théâtre.*
Ah, ma fille !... eſpérons... ſi le Ciel... ſi mes vœux...
(*Avec douleur, avec effroi.*)
Quel crime !... quel eſpoir ! que je ſuis malheureux !

## SCENE III.

### ARELIE, AURELE, ERICIE.

ARELIE.

POntife, l'ombre fuit, on voit naître l'aurore ;
Des premiers feux du jour l'Orient ſe colore ;
Veſta n'eſt point vengée, & Rome eſt dans les pleurs !
Expiez le forfait, détournez nos malheurs ;
Que la coupable meure & marche à ſon ſupplice ;

Que ce ſoit des Romains le premier ſacrifice;
Que le Soleil levant, ramenant la clarté,
Retrouve à ces autels l'Auguſte pureté,
Et fourniſſe à nos ſoins une flamme nouvelle:
Le crime eſt né dans l'ombre, il doit fuir avec elle!
La Fête de Veſta pourra ſe célébrer:
Hâtons-en le moment; pourquoi le différer?
Rendons ſur-tout du Ciel les vengeances publiques;
Au peuple impatient qu'on ouvre ces Portiques.
Soldats, veillez par-tout dans ces lieux révérés;
Contenez les Romains: Veſtales, accourez.
(*Le fonds du Théâtre ſe remplit; les Veſtales viennent avec les Pontifes; les Soldats répandus dans la Place écartent le peuple du tombeau.*)
ERICIE *jette les yeux ſur cette foule, & les leve enſuite vers le Ciel.*
J'approche donc du terme, ô Ciel!... ô mort terrible!
L'Humanité frémit à ton aſpect horrible...
Je tombe, avant le temps, dans ton gouffre éternel!
AURELE *regardant par tout avec trouble.*
Dieux!... je dois étouffer un eſpoir criminel...
Faut-il vous obéir? ... Soutenez mon courage.
ARELIE *prenant un voile noir que lui apporte une Veſtale.*
Pontife, tout eſt prêt, achevez votre ouvrage,
Que celle qu'au tombeau l'on vient de condamner,
N'y porte pas un nom qu'elle oſa profaner,
De ce voile ſacré dépouillez la Rebelle;
Que celui de la mort ſoit étendu ſur elle.
(*Elle remet le voile noir à Aurele. Pendant ce temps d'autres Veſtales détachent le blanc que porte Ericie.*)
AURELE *prenant le voile noir.*
Quel office barbare!
ERICIE.
O moment douloureux!
(*Elle s'approche de ſon pere.*)
Seigneur...
(*Elle baiſſe la voix.*)
Vous frémiſſez! tous ont ſur vous les yeux.
Achevez... ce n'eſt pas le moment d'être pere,
C'eſt celui du Pontife & du Juge ſévére.
Je vais porter mes pas dans ce tombeau cruel...

C'eſt

C'eſt moi qui dois pleurer... obéiſſez au Ciel.
(*d'une voix plus baſſe encore.*)
Quand Oſmide... où m'emporte un ſouvenir funeſte!
Hélas! dois-je à l'amour le moment qui me reſte?
(*Elle baiſſe la tête; Aurele leve le voile d'une main tremblante, & le laiſſe tomber ſur elle.*)

AURELE *pendant qu'Ericie reçoit le voile.*

Raſſure, par ta mort, les Romains conſternés;
Que les maux qu'ils craignoient ſoient ſur toi détournés;
Que les Dieux ſeulement frappent ta tête impie.

ERICIE *aprés avoir fait quelques pas, & ſe trouvant près d'Emire.*

Adieu, ma chere Emire.

EMIRE *l'arrêtant & ſe jettant à ſes pieds.*

Ah! je vous ai trahie,
Et mon zèle indiſcret a fait votre malheur.

ERICIE *la relevant & l'embraſſant.*

Voyez ſi ce ſéjour eſt celui du bonheur.
(*Elle lui montre le tombeau.*)
C'eſt là que me conduit un inſtant de foibleſſe.
(*Se tournant vers les Veſtales.*)
Pour la triſte Ericie implorez la Déeſſe.
(*Elle regarde ſon tombeau, la foule du peuple s'empreſſe autour; les ſoldats qui l'en tiennent à une certaine diſtance, ſont rangés en haie, & laiſſent un paſſage libre au milieu d'eux.*)
C'eſt donc là mon chemin!
(*Elle détourne la tête avec horreur, & marche lentement vers le lieu de ſa ſépulture.*)

ARELIE.

Ainſi puiſſe expirer
Celle qui parmi nous oſera s'égarer!
Veſtales, que les Loix enchaînent dans ce Temple;
Des vengeances du Ciel vous voyez un exemple;
Qu'il ſoit toujours préſent à vos yeux effrayés?
Adorez la Déeſſe, & tremblez à ſes pieds.

AURELE *porte les yeux ſur le tombeau, y voit ſa fille qui en enviſage la profondeur avec effroi. Il ſe détourne, & s'apppuie ſur un Pontife.*

Ah! Dieux!

ERICIE.

C'eſt donc ici que je vais ceſſer d'être;
D'aimer!... pardonne, ô Ciel! je t'offenſe peut-être:
Mais que ma gloire, en toi, retrouve un Protecteur;
Et quand tu me punis, rends juſtice à mon cœur;
Il ne s'eſt point trahi: Romains, Prêtres, Veſtales,
J'en atteſte les Dieux des rives infernales!
Dans l'état où je ſuis, on n'en impoſe pas;
Entre la mort & moi, je ne vois plus qu'un pas;
Mais ſouffrez qu'en mourant, il m'échappe une plainte:
Il n'eſt plus d'intérêt, d'égards ni de contrainte;
Des vains ménagemens déchirant le bandeau,
La vérité s'aſſied ſur le bord du tombeau...
C'eſt de-là qu'elle parle, & que l'œil la contemple.
Quand le ſort, malgré moi, m'amena dans ce Temple;
Veſtales, répondez, vous vites mes dégoûts;
De ce ſéjour alors me repouſsâtes-vous?
C'étoit votre devoir... vous ſerrâtes ma chaîne!
Depuis ce jour fatal gémiſſant de ma peine,
Demandant un appui que je ne trouvois pas,
Je recourois à vous... m'ouvrites-vous vos bras?
Vous ne m'entreteniez que des loix redoutables,
Qui plongent au tombeau les Prêtreſſes coupables;
La pitié ſe taiſoit: on accrut ma douleur,
Et la crainte impoſa l'artifice à mon cœur:
Il devint criminel de peur de le paroître;
En vous cachant ſon trouble, il l'augmenta peut-être!
Vos ſoins compatiſſans auroient pu me guérir:
Je ne les obtins point... vous me voyez mourir.
Ah! puiſſiez-vous au moins, plaignant mes deſtinées,
N'ouvrir plus votre Temple à des infortunées!
Je vous pardonne tout. Veſta, vois mes remords:
Que je n'emporte point ton courroux chez les morts!
(*Elle baiſſe ſon voile, & s'avance lentement vers l'ouverture de ſon tombeau.*)

## SCENE DERNIERE.

*Les Acteurs précédens*, OSMIDE, *avec une troupe de Romains armés.*

OSMIDE, *ſuivi d'une troupe, le fer à la main, & ſe faiſant un paſſage à travers le peuple.*

FUYEZ.

ARÉLIE, *allant au-devant de lui.*

Juſqu'en ce lieu, quel profane s'empreſſe?
Pourquoi ce fer?

OSMIDE.

(*à Aurele.*) (*à Arélie.*)

Frémis... & vous tremblez, Prêtreſſe...
Rendez-moi... Dieux! que vois-je!...
(*Il apperçoit Ericie ſur ſon tombeau; il vole à elle, la prend dans ſes bras au moment qu'elle a déja un pied dans la tombe, & qu'elle leve l'autre pour y deſcendre.*)
Arrête...

ERICIE *effrayée, & tombant appuyée ſur la pierre qui doit fermer ſon tombeau.*

Où ſuis-je... ô Cieux!
(*Elle reſte ſans connoiſſance.*)

OSMIDE, *avec tranſport.*

Regarde ces amis que j'amene en ces lieux;
Ils viennent ſeconder mon amour ou ma rage...
Ne crains plus les fureurs d'un zéle qui t'outrage.
(*s'adreſſant au peuple.*)
Oſmide eſt avec toi. Pour l'immoler, Romains;
Avant tout, dans mon ſang, il faut tremper vos mains:
Je n'abandonne plus la victime tremblante;
Je viens, ſur ce tombeau, réclamer mon amante,
Mon épouſe... à mes bras vous devez la livrer.
C'eſt moi, qui de ce Temple a voulu la tirer;
Ne me reprochez point de trahir la Déeſſe;
J'ai reçu le premier ſes vœux & ſa tendreſſe:
Veſta la retenoit ſous des ſéveres loix,

Elle m'appartenoit... je fais valoir mes droits:
En eſt-il de plus ſaints ? Je l'adore, elle m'aime...
Pontife, répond-moi, j'en appelle à toi même.
Tu vis former nos nœuds : ton orgueil les rompit ;
Pour élever un fils, ta main nous déſunit...
O Romains ! connoiſſez ſon ame toute entiere,
Empêchez le forfait... le barbare eſt ſon pere !

ARELIE.

Son pere ! (*Tous marquent de l'étonnement.*)

OSMIDE.

Le cruel l'arracha de mes bras ;
C'eſt lui, qui dans ce jour, ordonne ſon trépas...
Elle ne mourra point ; ma tendreſſe & mon zèle
Viennent briſer des fers appeſantis ſur elle,
La tirer des horreurs de la captivité ;
Eſt-ce un crime, en ces lieux, d'aimer la liberté ?
Interrogez les loix que reſpecte le Tybre :
Le premier vœu de l'homme eſt celui d'être libre.
Quel ſerment à ce vœu peut jamais déroger ?
Ceux qu'impoſa la force ont-ils pu l'abroger ?
Eſt-ce offencer le Ciel, & ſe rendre coupable,
Que de briſer un joug, un joug inſuportable ?
Les Dieux ſe plaiſent-ils à cauſer nos tourmens,
A voir nos pleurs, nos cris nos & gémiſſemens ?
Entaſſent-ils ſur nous les fers & les entraves ?
Nous ſommes leurs enfans, & non pas leus eſclaves.

ARELIE, *avec une eſpece d'horreur.*

Dieux ! votre bras ſur lui ne s'appéſantit pas !
Peuple, vengez...

OSMIDE, *à ſes amis qui retiennent le peuple prêt à s'ébran-ler.*

Amis... je marche ſur vos pas.

(*Au peuple*)

Secondez moi... Romains, arrêtez ou ma rage :
Dans ce Temple odieux va porter le carnage ;
Je pourſuivrai vos jours devant ces Dieux cruels,
Dieux avides des pleurs & du ſang des mortels !
Si c'eſt en le verſant qu'on parvient à leur plaire,
S'il en faut à Veſta... je vais la ſatisfaire...
Quels Dieux, dont le pouvoir, ceſſant de nous couvrir,
Accable les humains qu'ils devroient ſecourir !
Qui veulent voir le ſang ſouiller leur ſanctuaire,

Lorſqu'un remords ſans doute eût fléchi leur colere!
Je deteſte des Dieux par la crainte adorés,
Enfantés par l'erreur, par le meurtre honorés...
Dût Veſta, dans l'inſtant, ouvrir ſous moi la terre;
Je ne reconnois plus que le Dieu de la guerre...
C'eſt celui des Romains; par lui ſeul l'univers,
Promis à leur pouvoir, doit tomber dans leurs fers.
Mars ne demanda point la perte d'Ericie.
Elle m'aime, eſt ce un droit pour lui ravir la vie?
Quel contraſte étonnant offre Rome en ce jour?
On adore Venus, & l'on punit l'amour!
L'amour mérite-t-il ce ſupplice effroyable?
Quoi! la Religion rend-elle impitoyable?
On verra donc toujours la ſuperſtition
Déshonorer les Dieux & la Religion!
Sous de vains préjugés la raiſon avilie,
L'homme en proie à l'erreur, l'humanité trahie?
Quel aſyle eſpérer auprès des immortels,
Si la mort eſt placée à côté des Autels!
Eſt-ce donc à la crainte à dicter nos hommages!
Ah! laiſſez-leur ſoin de venger leurs outrages;
Lorſque vous puniſſez, ils pourroient pardonner;
Songez qu'à les prier l'homme doit ſe borner?
(*à Ericie.*)
Mais c'eſt trop m'arrêter: viens ſuis moi; mon courage;
A travers ces Romains va t'ouvrir un paſſage.

ERICIE.

Laiſſe-moi, crains ces Dieux, que tu viens d'outrager.

OSMIDE.

Sois à moi, viens; après ils peuvent ſe venger.
Ici, malgré ces Dieux, il faut que je t'obtienne;
Tu reçus ma promeſſe & j'exige la tienne.
Tu ſeras mon épouſe... A la face du Ciel,
Sur ce tombeau, j'en fais le ſerment ſolemnel;
Rien ne peut de mon ſort ſéparer ce que j'aime:
J'en atteſte l'amour, tous les Dieux, Veſta même.

ERICIE.

Arrête... que peux tu?... laiſſe ces lieux en paix...
Et l'amour & Veſta vont être ſatisfaits.
Vois ce peuple frémir... demander mon ſupplice...
Tu n'as que ſuſpendu ce fatal ſacrifice.

Romains, voici l'Amant, dans mon ame adoré;
Mes devoirs, à Rome, à Veſta préféré;
A lui ſeul de mes ans, j'ai conſacré l'aurore...
Et mon dernier ſoupir pour lui s'exhale encore
Mes fers tombent... ce jour me rend ma liberté.
(*Se tournant vers Oſmide.*)
O toi, qui régnes ſeul ſur ce cœur agité...
Tu demandes ma main... la voilà...
*Elle ſe jette ſur le poignard d'Oſmide, s'en frappe, & lui tend la main en diſant:*(
Prends...

OSMIDE.

O crime!
Dieux barbares... prenez encore une victime.

*Il lui arrache le poignard & ſe tue; Aurelle accablé, s'appuie ſur un Pontife; le Peuple & les Soldats monterent de la douleur & de la pitié; les Pontifes & les Veſtales, de l'horreur & de l'effroi.*)

*Fin du troiſieme & dernier Acte.*

# ERRATA,

## PARODIE DE TARARE,

*Opéra de M. Caron de Beaumarchais,*

En deux Actes & en Proſe;

AVEC UN PROLOGUE.

# ERRATA,

## PARODIE DE TARARE,

*OPÉRA DE M. C. DE BEAUMARCHAIS,*

En deux Actes & en Proſe,

*AVEC UN PROLOGUE.*

PAR M. F. L. B***.

*Prix*, 24 *ſols.*

A PARIS,

Chez LAURENT, Libraire, rue de Tournon.

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation & Permiſſion.*

# A QUI VOUDRA ME LIRE.

*JE debute, Ami-Lecteur; ſois indulgent, encourages-moi; & je ferai de nouveaux efforts pour te plaire. Mon Prologue eſt long, je le ſais; mais ſi j'avais eu l'ambition de me faire jouer, je l'aurais remis ſur le métier, & je t'aſſure qu'il aurait ſouffert de fortes inciſions. A la lecture, peut-être, & je l'eſpère, il trouvera grace devant toi. Au ſurplus, dis-moi ton ſentiment, ſi tu es Partie capable, je te promets d'en faire mon profit.*

*Je me diſpenſe de t'entretenir de ma Pièce, & de te dire des douceurs pour t'engager à m'être favorable. Loin de moi, flaterie humiliante! Lis, Lecteur, lis, & juges-moi; ſouviens-toi ſeulement*

Que mon très-pauvre eſprit eſt brut & ſans culture ;
Qu'il ne doit rien à l'art, mais tout à la Nature.

# TRÉS-COURTES RÉFLEXIONS SUR LA PARODIE.

JE ne me diſſimule pas que ce genre d'ouvrage meurt preſqu'en naiſſant, ſouvent même avant que de naître, quand il manque des qualités qui lui ſont propres. Mais n'y auroit-il pas moyen de le rendre plus utile, & de l'empêcher par-là de périr auſſi promptement? Le ſujet le plus bas peut s'élever, s'il eſt traité par mains de Maître. Mon ſentiment ſeroit donc que la Parodie devînt une critique ſaine & lumineuſe de l'Ouvrage qui en fournit le ſujet, & qu'elle ne tournât pas en ridicule, comme on eſt dans le mauvais uſage de le faire, les morceaux dignes de louanges. Car comment diſtinguer le beau, s'il reçoit un égal traitement que le médiocre & le mauvais? Pourquoi faire la Guerre au génie, au lieu de lui rendre des hommages & de l'encourager?

Mais, me diront les Eſclaves de l'uſage, la forme des Parodies a reçu ſa ſanction du Public; & bonne ou mauvaiſe, une Pièce qui fait du bruit doit être parodiée. Je ſais que le tems conſacre quelquefois les choſes les plus abſurdes: néanmoins, quand on démontre clairement aux hommes les défauts de l'Idole qu'ils encenſent,

ils la briſent, & ſe laiſſent diriger par la Raiſon.

Le Public abjurerait bientôt l'amour qu'il a pour la forme de la Parodie actuelle, ſi des hommes de mérite la voulaient faire ſortir de ſon obſcurité. Je crois, ſans pourtant l'aſſurer, qu'il eſt impoſſible de faire une bonne Parodie, tant qu'elle ſera traitée comme fond principal, & non comme acceſſoire. On court à ces ſortes de productions, dans l'idée que l'Auteur y fera rire fort & long-tems; & il me paraît impraticable de donner, à cet égard, ſatisfaction au Public. L'Auteur, en ſe traînant ſervilement ſur les idées du ſujet qu'il parodie, ne peut être que froid, ſans vigueur & ſans intérêt.

Une autre cauſe me paraît être, ſur-tout, celle du peu de réuſſite des Parodies: la majeure partie de ceux devant qui on les repréſente, ne connaît pas les ouvrages qui en font la baſe; & ceux qui les ont ou vus, ou lus, oublient, la plupart, les endroits ſur leſquels la critique s'appeſantit; ce qui rend nuls & ſans effets les morceaux les plus ſaillans.

Pour éviter ces inconvéniens, il faudrait, je penſe, prendre le parti de rendre la Parodie ſimple épiſode d'une Pièce; celle-ci ſerait compoſée ſur un ſujet léger & bouffon, & ſervirait de cadre aux ſcènes épiſodiques, qui ſeraient amenées naturellement & ſans efforts; l'Auteur

étant le créateur du fond & de l'intrigue de ſon ouvrage, pourrait le manier à ſon gré, & lui donner tout l'intéret dont il ſerait ſuſceptible : alors on aurait lieu d'eſpérer d'amuſer & celui qui connaîtrait l'ouvrage parodié, & celui qui l'ignorerait.

Mais, je le répéterai ſans ceſſe, une critique douce & aimable doit être la baſe de ces ſortes d'ouvrages ; &, comme je viens de le dire, elle doit reſpecter ce qu'a produit le génie, & ne frapper que ſur ce qui porte atteinte à la raiſon & au bon goût : tout le monde y gagnerait. Les Auteurs y trouveraient le tableau de leurs fautes, dont ils pourraient tirer avantage, & le Public s'inſtruirait en s'amuſant.

Je demande grace, ſi au précepte je n'ai pas joint l'exemple ; mais, en conſcience, ſuis-je tourné à me permettre une innovation ſemblable ?

---

## A L'AUTEUR DE TARARE.

TOUS les hommes ſont frères ; ce principe eſt puiſé dans la nature : ainſi le plus petit a le droit de parler au plus grand, ſans que celui-ci puiſſe s'en offenſer. J'oſe donc elever ma voix ju qu'a vous, cher Auteur de Tarare ; je

vous en préviens. A côté de vous, je ſuis un infiniment petit ; mais duſſiez-vous, comme un autre Micromégas, me mettre ſur votre ongle, & vous ſervir d'un microſcope de cent ſoixante pieds de diamètre pour m'appercevoir, j'exige de vous, comme mon frère de nature, que vous prêtiez l'oreille un moment à ce que je vais dire. Je commence par un récit.

Je me promenais aux Tuileries il y a quelques jours ; deux perſonnages qui s'entretenaient enſemble, fixèrent mon attention. L'un, par ſa ſtature coloſſale, l'air vénérable, noble & impoſant de ſa phyſionomie ; l'autre, par ſon vieil acoutrement noir, qui n'annonçait rien moins que l'opulence, & ſur-tout par ſon maintien humble & reſpectueux, qui déſignait une grande diſtance entre le grand homme & lui. Je me tapis contre un arbre, de manière à pouvoir les entendre ſans être apperçu.

Voici comme s'exprima l'homme noir.

Dites-moi, de grace, grand Perſonnage, quelquefois un peu ſévère, mais toujours juſte, ne ſerait-il pas plus décent & plus raiſonnable que les hommes ſe repoſaſſent ſur votre équité, du ſoin de les apprécier ce qu'ils valent, que de careſſer eux-mêmes leur amour-propre, en exaltant le mérite de ce qu'ils ont fait ; comme, par exemple, de vous dire inconſidérément : Je pré-

pare pour vos plaiſirs un ouvrage qui ſera vos délices ; vous n'avez jamais rien vu de pareil ; il fallait un génie auſſi fécond que le mien, pour produire un ſemblable chef-d'œuvre ; il ne craint ni la cabale, ni les croaſſemens de la critique ; il bravera tout, il écraſera tout ?

L'Être plus grand que nature ſourit à cette queſtion, & repondit par ces mots de l'Evangile : *qui s'élève ſera abaiſſé.* Celui qui s'apprécie lui-meme, continua-t-il avec ſévérité, eſt un aveugle imprudent, qui, voulant marcher ſans guide, s'écarte du beau chemin, & va ſe jetter dans un précipice, où, infailliblement, il périt. Je ſuis le Juge-né des hommes, quel que ſoit leur naiſſance & leur rang ; & quoi qu'ils faſſent, c'eſt moi qui leur marque la place qu'ils doivent occuper dans les faſtes de la poſtérité. On ne m'en impoſe jamais impunément, & c'eſt bien en vain qu'on cache ſes larcins, & qu'on aſſure avoir créé ce qu'on a copié : je dévoile tout.... Des promeneurs indiſcrets s'étant approchés, le dialogue finit, à mon grand regret, & les deux interlocuteurs ſe ſéparèrent.

Cette ſingulière converſation m'étonna beaucoup. J'avais remarqué un homme adoſſé à l'arbre voiſin du mien, qui, comme moi, m'avait paru prêter l'oreille à ce qui venait de ſe paſſer ; je l'abordai, & le priai, ſi cela lui était poſ-

ſible, de ſatisfaire ma curioſité ſur ces deux Perſonnages.

Comment, me dit-il! vous n'avez pas reconnu le Public à ſa taille majeſtueuſe, qui indique combien il eſt au-deſſus d'un mortel? Les rides qui ſillonnent ſon front, & ſes cheveux blancs, diſent aſſez qu'il eſt auſſi vieux que le Monde. L'homme noir, habillé un peu trop philoſophiquement, eſt un Auteur d'un mérite diſtingué, dont la modeſtie & le bon eſprit, le portent à prendre conſeil du Public ſur ſes moindres ouvrages.

Je remerciai mon homme, & me retirai.

Je tenais juſtement votre grand Tarare dans mes mains; il me vint tout-à-coup l'idée que voici: puiſque l'homme habillé à la Philoſophe, me ſuis-je dit, a oſé propoſer des queſtions à l'Oracle du goût, malgré l'immenſe diſtance qui ſemble les ſéparer, haſardons, de dénoncer à l'Auteur même de Tarare mes remarques ſur ſon Poëme, & prions-le d'être ſon propre Juge. Ce n'eſt point une critique; ce ſont de ſimples obſervations, que je ſoumettrai à la lumière étincelante de ſon ſavoir; il ne pourra raiſonnablement prendre de l'humeur contre moi: car l'éléphant daigna-t-il jamais abaiſſer ſes regards juſqu'à la fourmi? Je rentrai chez moi; je pris la plume, & je commençai ainſi ma dénonciation.

J'eſtime, très-cher Auteur de Tarare, ſauf votre avis, que vous n'auriez pas dû entretenir le Public auſſi long-tems de vous-même, en tête de la dernière édition de votre Opéra, ſur-tout pour en faire l'éloge, & donner à entendre qu'il approcherait de bien près des productions immortelles des Grecs. Tout le monde a été vous voir avec cette grande idée ; & votre Poëme lyrique, eût-il été meilleur que ceux du célèbre Quinault, il aurait fallu du tems pour qu'on lui rendît juſtice, tant les choſes trop vantées perdent de leur prix.

Mon ſentiment eſt que vous auriez fait ſagement de dire naïvement au Public : L'ouvrage que je vous offre, eſt une copie très-littérale d'un Conte Arabe, de la Bibliothèque-bleue Anglaiſe ; j'ai cru en trouver le ſujet propre au Théatre lyrique, & j'ai haſardé d'en compoſer un Poëme qui préſentât au Muſicien des ſituations, au Compoſiteur des Balets, de grands moyens, & au Décorateur une vaſte carrière, où il pût offrir à vos yeux les merveilles de la Peinture réunies avec celles de la Méchanique : voilà tout ce que j'avais en vue ; ſi j'ai réuſſi, je ſuis ſatisfait, puiſque je ne prétends rien de plus. Cet aveu, rempli de candeur & de ſincérité, vous eût concilié tous les ſuffrages.

Si cependant vous aviez la noble ambition de

vous élever à la hauteur ſublime de ces Grecs, nos maîtres & nos modèles, vous auriez dû, je crois, commencer par les approfondir, vous pénétrer de leur génie, & vous aſſervir ſcrupuleuſement aux règles qu'ils nous ont tranſmiſes, ſans leſquelles tout ouvrage dramatique n'aura ni mérite, ni vérité. Je connais un ouvrage qui vous aurait beaucoup aidé dans votre grand deſſein; permettez que j'en tranſcrive ici un court fragment.

« Les Grecs n'ont jamais confondu les genres » au Théatre; l'Amour eſt preſque toujours banni » de leurs Tragédies; & excepté l'Hyppolite » d'Euripide, il n'agit aucunement dans les au- » tres. Un ſpectacle qui n'eût roulé que ſur des » intrigues d'amour, les eût révoltés. On n'ex- » poſait ſur le Théatre les malheurs & les crimes » de l'humanité, que pour rendre les hommes » plus ſages & plus vertueux. Les événemens » étaient toujours amenés naturellement, & le » vrai même n'était pas mis en uſage, s'il n'était » pas vraiſemblable. Comme les Spectacles in- » fluaient ſur l'éducation de la jeuneſſe, il fal- » lait que les mœurs de la Tragédie fuſſent un » enſeignement perpétuel de tous les devoirs, » ſans mélange de paſſions funeſtes à l'honneur » & à l'innocence. La danſe qu'ils ont introduite » dans les Chœurs, repréſentait des mouvemens

» animés, dont l'expreſſion muette ſecondait » admirablement l'action théatrale, & donnait » de nouveaux reſſorts à la terreur & à la pitié ».

Je ne ſuis pas Poëte, & je ne me connais même pas en Poéſie; je ſais ſeulement que Boileau a dit qu'il fallait que la rime & la raiſon y ſoient intimément unies. Je vous l'avoue (pardonnez ma franchiſe), j'ai trouvé dans votre Opéra bien fréquemment guerre ouverte entre la raiſon & la rime. Je puis cependant me tromper. Revoyez vous-même votre ouvrage; non avec les yeux d'un pere, mais avec la douce ſévérité d'un ami.

J'ai toujours penſé que dans les ouvrages, même les plus élevés, la belle ſimplicité devait être préférée au faux brillant, qui tient immanquablement du giganteſque & de l'ampoulé. Si mon opinion n'eſt pas fauſſe, permettez-moi cette dernière obſervation. La maxime de votre Pièce eſt exprimée par ces vers;

Mortel, qui que tu ſois, Prince, Brame ou Soldat;
Homme! ta grandeur ſur la terre,
N'appartient pas à ton état;
Elle eſt toute à ton caractère.

Ces grands mots m'ont ébloui; &, vous le dirai-je? ſoit que j'aie la conception pénible, ou qu'il y ait de l'embarras dans votre idée, j'ai

eu beſoin d'y réfléchir pour la comprendre ; & c'eſt avec étonnement que j'ai découvert que ce fracas de mots, qui s'entrechoquent, ne renferment que cette penſée, ſi noble, ſi vraie & ſi énergique :

L'homme n'eſt grand que par ſes vertus.

Comme, ſi je continuais, je me trouverais Plagiaire de ma propre Pièce, permettez que je vous y renvoie ; &, quelle que ſoit l'impreſſion que vous cauſe ma témérité, je vous jure que vous ſerez toujours Micromégas pour moi.

## PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA RAISON.

LA FOLIE.

*La Scène eſt à Paris, ſur le Théatre.*

# PROLOGUE.

## SCENE I.

### LA RAISON ET LA FOLIE.

LA RAISON, *en déſordre, fatiguée & chagrine.*

GRACE, Madame la Folie, laiſſez-moi, je vous en conjure, reprendre haleine.

LA FOLIE, *toujours légèrement.*

Cela eſt impoſſible, Madame la Raiſon, mon deſſein eſt de vous pourſuivre ſi long-tems, que je vous forcerai enfin à quitter ce bas monde, à moins que vous ne conſentiez à vous unir avec moi.

LA RAISON.

Cruelle ! votre empire n'eſt-il pas aſſez étendu ? Vous régnez ſur le globe entier ; & moi, fugitive & méconnue, je n'y puis trouver le plus chétif aſyle. Permettez, de grace, que je m'arrête ici un moment.

LA FOLIE.

Vous prenez mal & le tems, & le lieu : comment ! la Raiſon s'arrêter en France ! à Paris, & ſur le Théatre encore ! cela ſeroit nouveau : depuis des ſiecles, on vous croit remontée dans l'Olympe.

LA RAISON.

Hélas ! que les Dieux ne m'ont-ils ôté le fatal préſent de l'immortalité, ou que n'ont-ils rendus les hommes plus dociles à mes ſages leçons !

LA FOLIE.

Vos malheurs ſont votre ouvrage ; il falloit traiter les hommes en enfans, les careſſer & jouer avec eux en les inſtruiſant ; mais votre ton froid & rigide, votre morale auſtère & ſérieuſe, les ont effrayés.

LA RAISON.

Dites-moi, Déeſſe indiſcrette & légère, quel eſt votre ſecret, pour vous ſoumettre tous les cœurs ?

LA FOLIE.

Il eſt ſimple ; j'ai mis à mon bord les femmes & les petits-maîtres ; & puis je gouverne les mortels avec un ſceptre de fleurs ; le vôtre, vous le ſavez, eſt hériſſé de ronces & d'épines.

LA RAISON.

Pour un inſtant de plaiſir, que de pleurs ils ſe préparent !

LA

LA FOLIE.

Cela arrive quelquefois ; mais comme la vie eſt courte, on aime a jouir, & on dévore le plaiſir. Ecoutez, Madame la ſermonneuſe, je veux à mon tour vous moraliſer : vous ſouvenez-vous de ce tems, où les mortels étaient ſimples & ſans art comme la nature, de ce tems où les cuiſiniers étaient auſſi peu connus que les carroſſes, les phaétons, les bonnets au Ballon & à la Tarare ; de ce tems enfin, où un lit de gazon tenait lieu d'un lit de duvet ?

LA RAISON.

Il eſt bien loin cet heureux tems ! pourquoi le rappeller à ma mémoire ?

LA FOLIE.

Pour vous faire reſſouvenir que dans ce ſiècle d'or, nous vivions, quoique femmes, aſſez bien enſemble ; les extrêmes de nos caractères ſe modifiaient l'un par l'autre, vous aviez donné aux hommes, tout juſte l'inſtinct qu'il leur falloit pour attraper des lièvres, des lapins & des marcaſſins, & pour ſe defendre contre les loups-garoux ; & moi, quand ils avaient bien mangé & bien roupillé, je m'amuſais à jouer aux barres avec eux.

LA RAISON, *impatiente.*

De grace, finiſſez.

LA FOLIE.

Patience. Ecoutez vos hauts faits. Les choſes allaient trop bien pour durer toujours ; vous fîtes trop peu de cas de moi, & vous voulûtes étendre votre empire aux dépens du mien.

LA RAISON, *fâchée.*

Comment oſez-vous.....

LA FOLIE.

Vous vous défendrez après ; mais laiſſez-moi pourſuivre. Je veux, diſiez-vous, éclairer les hommes de mon immortel flambeau. Ils ſont nés pour régner ſur tout ce qui reſpire ; arrachons-les des forêts où ils ſont épars, & réuniſſons-les. Je vous laiſſai faire ; vous ſavez qui de nous deux a gagné à cet arrangement : on a déſerté vos autels, & un encens continuel brûle ſur les miens.

LA RAISON.

Mais à quoi bon cet aſſommant verbiage ?

LA FOLIE.

A vous prouver clair comme le jour, que les hommes n'aiment point la Raiſon toute nue. Les Français, ſur-tout, ne ſouffrent la Morale que par ma bouche. Avec moi, on vous aimera partout ; ſans moi, vous ſerez honnie & chaſſée.

LA RAISON.

Quel excès d'orgueil !

LA FOLIE.

L'expérience eſt pour moi ; c'eſt inutilement que vous jetterez les hauts cris ; le ſon de mes grelots aura toujours le deſſus. Parcourez le globe tant qu'il vous plaira ; vous avez beau courir, vous avez *Beau marcher*, *Caron*, pour une ombre de bon ſens, en paſſera mille chez Pluton qui ne vous auront jamais connue.

LA RAISON, *d'un ton de mépris.*

Tarare !

LA FOLIE.

Vous voilà toujours. Du dédain, de la pitié même : c'eſt de quoi vous gratifiez ſans ceſſe tout ce que je dis. Mais je ne me décourage point. Méchante, uniſſez-vous à moi ; nous ferons des miracles.

LA RAISON.

Non, les hommes abuſent de tout, & je crains de me perdre avec vous.

LA FOLIE.

Intraitable femelle, vous avez donc oublié les merveilles que nous opérâmes le ſiècle dernier par notre réunion ? Moliere ! la Fontaine ! grands hommes ! ornemens de la Nature humaine ! mortels favoriſés des Dieux ! ſi vous êtes devenus les Idoles du monde, c'eſt à la Folie & à la Raiſon réunies, que vous devez les

places éminentes que vous occupez au Temple de l'Immortalité.

LA RAISON.

Vous vous encenſez aſſez joliment.

LA FOLIE.

Et Carlin, l'inimitable Carlin, n'allez-vous pas dire auſſi qu'il ne devait pas à moi, auſſi-bien qu'à vous, cette rare imitation de la Nature, ce tact fin & délicat qui lui faiſait ſi adroitement cacher ſous les fleurs de la gaieté, la Morale la plus pure & la plus douce ?

LA RAISON, *en ſoupirant.*

Vous me rappellez mon plus cher favori. C'était auſſi celui des Graces. Sa mort m'a bien fait pleurer.

LA FOLIE, *un peu attendrie.*

Elle en fait pleurer bien d'autres.

LA RAISON, *douloureuſement.*

Hélas ! quand je jette les yeux ſur le Théâtre, la douleur & la pitié me ſuffoquent.....

LA FOLIE.

Doucement, s'il vous plaît. Vous ignorez, ſans doute, que je viens de compoſer un chef-d'œuvre digne des Grecs.

LA RAISON.

Tarare !

LA FOLIE.

Vous croyez tout ſavoir, & vous ne ſavez rien. Vous penſez me perſiffler avec votre expreſſion favorite, Tarare ! Tarare ! Sachez que ce n'eſt plus la mode, & que ce mot eſt devenu, par eſprit de contradiction & *de coquetterie*, le nom d'un Aſiatique, ſujet d'un Roi très-lâche, très-méchant, & fort bête.

LA RAISON, *en colère.*

Tarare ! mille fois Tarare !

LA FOLIE.

(*à part.*) Elle eſt vieille ; laiſſons-la radoter. (*haut.*) Je vous diſais donc que je viens de mettre au Théatre une Pièce divine ; elle eſt *nerveuſe & fortement intriguée.* Entre nous, ce n'eſt ni une Tragédie, ni un Poëme lyrique, ni un Drame, ni une Comédie.

LA RAISON.

Qu'eſt-ce donc ?

LA FOLIE.

C'eſt la réunion de tous les genres.

LA RAISON, *ſouriant.*

Un tel ouvrage doit parfaitement reſſembler au coſtume d'Arlequin.

LA FOLIE, *avec un orgueil ſatisfait.*

Admirez la hardieſſe de mon génie : au lieu de m'aſſervir, comme les Grecs, à la règle, trop

commune & trop gênante, des trois unités, je l'ai noblement violée, & je me ſuis tracé une route toute nouvelle.

LA RAISON, *avec pitié.*

Quelle route ! ( *à part.* ) Dieu du Goût ! Dieu du Goût ! pourquoi ſouffrez-vous ce ſanglant outrage ?

LA RAISON.

Mon ancienne camarade, je vous laiſſerai repoſer ce jour tout entier, ſi vous conſentez à votre tour que je faſſe devant vous la répétition de ma production immortelle.

LA RAISON.

( *à part.* ) Profitons de cette occaſion pour prendre un peu de repos. ( *haut.* ) Si je vous refuſais, vous me traiteriez mal : je me rends donc à vos deſirs, mais à condition que vous permettrez la critique.

LA FOLIE, *hardiment.*

Très-volontiers, je vous aſſure. Le Mont-Etna craint-il la fureur des vents & de l'orage ? Mais il faut bien vous cacher ; car ſi on vous ſavait ici, les Pariſiens vous pourſuivraient à coups de Marotte. Pour ne point abuſer de votre complaiſance, je vais, trop digne fille de Minerve,

vous faire grace de la répétition du Prologue, en vous en donnant moi-même l'idée.

LA RAISON.

Je n'aime point les mots inutiles ; ainſi, vivement & intelligiblement, ſi vous voulez bien.

LA FOLIE.

Je vous promets que vous allez être étonnée d'un pareil effort d'imagination.

LA RAISON.

Ce qui vient de la Folie n'étonne jamais ; on y eſt tout préparé.

LA FOLIE.

L'ouverture ſe fait par une Magicienne, à qui il prend envie de créer quelques êtres nouveaux pour les jetter ſur la terre, à l'aventure, & obſerver enſuite ce qu'ils deviendront : ce ſont ces mêmes êtres-là qui figureront dans ma Pièce.

LA RAISON, *impatiente.*

Mais.....

LA FOLIE.

Laiſſez-moi donc continuer. La Magicienne, pour conſommer ſon grand œuvre, tourmente un peu les Elémens ; & après les avoir éloignés d'elle par la vertu de paroles myſtérieuſes, elle conjure les atomes diſperſés dans les airs, de ſe raſſembler, & de former des Ombres humaines qui paraiſſent ſoudainement devant elle.

LA RAISON.

Comme vous bruſquez le plus bel ouvrage de la Nature !

LA FOLIE.

Ces nouveaux êtres ſont d'abord étonnés de leurs formes ; l'inquiétude & la crainte les tourmentent.

LA RAISON.

Ont-ils l'âge de l'innocence, ou celui de la maturité ? S'ils ſont enfans, leur ſort doit peu les inquiéter ; & s'ils ſont des hommes, vous avez fait un contre-ſens.

LA FOLIE.

De grace, laiſſez-moi achever. Mes Ombres ſont ſous la forme d'hommes raiſonnables. La Magicienne, pour s'aſſurer de leur caractère & de leur inclination, leur fait des queſtions. Elle demande, par exemple, à deux Ombres, *qui d'elles veut être Roi ;* à une troiſième, *ſi elle deſire d'être belle ;* à une autre.....

LA RAISON, *irritée.*

Arrêtez, barbare ; vous m'aſſaſſinez. Comment, des Ombres qui n'ont jamais exiſté ſur la terre, qui, conſéquemment, n'en connaiſſent ni les loix, ni les uſages, vous oſez leur faire ſubir

un interrogatoire auſſi extravagant ? Elles ſont ſans idées, ſans expérience.

LA FOLIE.

Sur leurs réponſes, ma Magicienne leur aſſigne le rang qu'elles occuperont ſur la terre ; & après avoir donné des noms au plus grand nombre, elle ordonne à la Nature de les couvrir d'une humaine enveloppe, & de les envoyer paître ſur ce Globe, dans le beau pays de Caux.

LA RAISON.

Tous ces êtres-là doivent être de nouveaux-nés, au premier Acte de votre Pièce.

LA FOLIE, *avec un air de triomphe.*

Voilà où ſe perdent les petits génies. Mais rien ne m'embarraſſe, moi ; une fois ma création finie, je compte les minutes pour des années, & je fais écouler *quarante ans* en quarante minutes ; de ſorte qu'à l'ouverture de ma Pièce, mes ombres ſe trouvent au Royaume d'Yvetot toutes raiſonnables.

LA RAISON, *levant les épaules.*

Quelle imagination folle & déréglée ! Tous vos Perſonnages ſe trouvent, par cet arrangement bizarre, avoir le même âge ; c'eſt-à-dire, *deux fois vingt ans.*

LA FOLIE, *embarraſſée.*

Dieux ! que de pointilleries ! Permettez que je n'y réponde pas. (*à part.*) Cela me ſerait un peu difficile.

LA RAISON.

Et la ſcène de ce fameux Prologue, où la placez-vous ?

LA FOLIE, *embarraſſée.*

(*à part.*) Pour le coup, je ſuis priſe. (*haut.*) Ma foi, je l'avoue, j'ai oublié net de l'indiquer. Au reſte, cela m'aurait été bien difficile ; car, comment deviner l'endroit où la Nature a moulé les humains pour la première fois ?

LA RAISON.

Sans doute que vous honorez cet étonnant Prologue du tendre attachement d'un père, & que vous le regardez auſſi comme un chef-d'œuvre ?

LA FOLIE, *avec ſatisfaction.*

Oui, vraiment : je dois même vous dire qu'il m'eſt plus cher que la Pièce, en ce qu'il eſt entiérement de mon imagination.

LA RAISON, *ironiquement.*

Je vous en félicite.

LA FOLIE.

Je ſuis trop ſincère, pour vous en dire autant de la pièce. Dans un voyage que je fis en Angleterre, & qui avait pour motif, vous le ſavez, d'inſpirer Sakeſpear, dans ſes Tragédies, j'en trouvai l'idée dans un ſale bouquin, qu'une nourrice liſait à ſon poupon, pour lui tenir lieu de hochet.

LA RAISON.

Pourquoi aller chercher ſi loin, tandis....

LA FOLIE.

J'ai mes raiſons. Je ne dirai pas ma ſupercherie au Public, & on croira....

LA RAISON.

J'entends; on vous fera honneur de l'invention. Vous fondez-là votre réputation ſur une baſe bien fragile : craignez l'œil perçant des Journaliſtes.

LA FOLIE.

Je leur défie de déterrer mon bouquin, à moins qu'ils ne furetent dans toutes les cuiſines Anglaiſes.

LA RAISON.

Je connais un Critique, dont la profonde érudition pourrait bien vous enlever, ſans bruit, la

grande renommée que vous attendez d'un ouvrage où vous n'avez rien inventé....

LA FOLIE, *vivement & fiérement.*

Un moment, s'il vous plaît ; comptez-vous pour rien l'arrangement & la diviſion des Actes ? N'eſt-ce pas moi qui ai parſemé les Scènes de Pointes & de Calambours ? Qui ai donné l'idée des Décorations, des Danſes, & qui, enfin, ai oſé le premier porter ſur la Scène Françaiſe, *un de ces grands & ſuperbes Spectacles, ſi vantés chez les Grecs?*

LA RAISON, *avec indignation.*

Arrêtez ! vous blaſphêmez, digne élève de l'extravagance ; faites amende-honorable à ces divins Génies, l'ornement de la Grèce & du monde. Malheureuſe ! vous êtes aſſez impudente pour comparer vos productions monſtrueuſes, aux chefs-d'œuvres immortels de ces demi-Dieux ! Je romps la trêve que vous m'aviez accordée, & je me ſauve chez les Hurons. (*elle ſort en courant.*)

LA FOLIE, *ſeule au Public.*

Je ne la crois point ; c'eſt chez vous, Meſſieurs, qu'elle va ſe réfugier. Agréez donc l'offrande que je voulais lui faire. C'eſt mon eſſai. La faibleſſe

& la timidité ont beſoin d'encouragement : ſur-tout n'oubliez pas que c'eſt l'ouvrage de la Folie.

*Fin du Prologue.*

# PERSONNAGES DE LA PARODIE.

ATTILA, Roi d'Yvetot.

ERRATA, Intrépide Chaſſeur.

SOPHIE, Epouſe d'Errata.

L'ENRHUMÉ, Berger.

BIRIBI, Eunuque noir, attaché à Attila.

DROLETTE, Femme de Biribi.

Un Domeſtique du Roi.

Cauchois & Cauchoiſes.

*La Scène eſt dans le Palais du Roi d'Yvetot.*

# ERRATA,

## PARODIE DE TARARE,

OPÉRA DE M. C. DE BEAUMARCHAIS

*En deux Actes & en Proſe.*

---

### *SCENE I.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *chagrin.*

MALGRÉ mon humeur bilieuſe & noire, tu m'as quelquefois fait rire, Biribi ; mais j'enrageais après d'être ſorti de mon caractère. Sois donc plus circonſpect & plus ſoumis à mes volontés.

BIRIBI.

Je vous ai confié, Seigneur, l'état déplora-

ble où le Grand Seigneur a réduit mon individu. Si vous voulez m'empecher de parler, comme il m'a ôté les moyens d'agir, faites-moi ſupprimer, ô Roi d'Yvetot, cette langue maudite qui me fait la loi.

ATTILA.

Je te défends de t'intéreſſer davantage pour Errata, ce vil chaſſeur, dont le nom ſeul me donne la colique.

BIRIBI.

Cependant votre Empire retentit de ſes louanges.

ATTILA.

Et voilà ce qui bleſſe mes oreilles & mon cœur. Je veux le perdre & le punir du bonheur & de la tranquillité dont il jouit. Errata! Ce mot m'enhardit dans mon deſſein. Le Ciel ſemble m'annoncer qu'il a fait erreur en le formant. Je vais donc le faire rentrer dans le néant dont il n'aurait jamais dû ſortir.

BIRIBI.

Duſſiez-vous vous mettre en fureur, comme cela vous arrive aſſez ſouvent, il faut, Grand Roi du pays de Caux, que je vous diſe que l'ingratitude eſt une vilaine choſe. Cet Errata, ce vil Chaſſeur, a purgé vos Etats des ours & des loups, qui les ravageaient; ſans lui, vos moutons & vos dindons ſeraient devenus leur proie,

proie, & peut-être même, vous auraient-ils affiégé dans votre propre Palais.

ATTILA.

*Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait pas me ſervir.*

BIRIBI.

Quoi ! vous oubliez qu'il vous a ſauvé de la gueule d'un gros vilain Ours, qui ſe diſpoſait à happer votre Perſonne ſacrée ?

ATTILA.

Puiſque tu m'en parles, je m'en ſouviens ; je lui dois trop, & cela me choque ; la haine a pris dans mon cœur la place de la reconnaiſſance.

BIRIBI.

Quel travers ridicule que la jalouſie ! laiſſez ce brave homme cultiver tranquillement ſes choux & ſes oignons, & glorifiez-vous d'un Sujet qui ne penſe pas plus aux procès que s'il n'était pas Normand.

ATTILA.

Tu ne ſais donc pas, Biribi, que ma deſtinée me force d'être *méchant & barbare ſans raiſon* ? C'eſt la faute de celui qui a formé mon caractère ; je ne ſais pas où diable il avait la tête !

BIRIBI.

Il était fou, ou *il avait mauvais cœur.*

ATTILA.

Voilà aſſez de morale, & je n'en veux plus ; le deſtin me fait la loi, & *mon Précepteur* ſera reſponſable du mal que je vais faire.

BIRIBI.

Grace pour Errata.

ATTILA, *irrité.*

Tais-toi, ou je te fais *empaler.*

BIRIBI.

Vous voulez dire *pendre ;* car *empaler* eſt un ſupplice de Turquie.

ATTILA, *courroucé.*

Rends grace à ta baſſeſſe ; mais écoute le début des malheurs que je prépare à ton protégé.

BIRIBI, [*à part.*]

J'en ferai mon profit. Qu'il eſt bête !

ATTILA.

J'ai ſu qu'il a pour compagne une Cauchoiſe, jeune & jolie, qu'il aime, & dont il eſt aimé ; j'ai formé le deſſein *de troubler* cette union ſi douce, en lui *raviſſant* l'objet de ſes amours.

BIRIBI.

Quelle barbarie !

ATTILA.

*Pour moi ce n'eſt qu'une bagatelle. J'ambitionne la célébrité, n'importe à quel prix?*

BIRIBI.

Cartouche & Mandrin raiſonnaient ainſi.

ATTILA.

Errata a dû faire une abſence, & c'eſt pendant ce temps qu'on aura exécuté mes volontés ; l'Enrhumé, fils du Berger, eſt celui que j'ai honoré de cette commiſſion ; il devrait déjà être de retour.

BIRIBI, *indigné.*

Vous êtes un méchant, cherchez un autre qui vous amuſe quand vous baillez. J'aimerais mieux être le cheval de poſte du Roi de Congo, que le confident du Roi d'Yvetot. Mais voici le digne miniſtre de vos cruautés.

---

## *SCENE II.*

ATTILA, BIRIBI, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

M'AMENES-TU la Griſette, l'Enrhumé ?

L'ENRHUMÉ.

Oui, Seigneur. Elle eſt réellement gentille : de grands yeux bleus, bouche vermeille, dents d'yvoire, peau de ſatin blanc ; ah ! ſi vous n'étiez pas mon Maître.....

ATTILA.

Qu'en as-tu fait ?

L'ENRHUMÉ

Je l'ai dépoſée avec mes moutons, Seigneur, en attendant vos ordres : mais, je vous en avertis, elle pleure, comme un enfant, ſon cher Errata.

ATTILA.

*Tant mieux* : as-tu bien mis le déſordre dans la maiſon ? tout renverſé, tout culbuté ?

L'ENRHUMÉ.

Jamais volonté ne fut mieux remplie ; Errata, à ſon retour, aura cru que le diable y a paſſé.

BIRIBI, *avec indignation.*

Il ne ſe ſera pas beaucoup trompé, flatteur déteſtable : que j'aurais eu de plaiſir ſi Errata était rentré ſubitement, & qu'à bons coups de bâton il t'ait bien étrillé ; mais cela ne te peux échapper ; le crime reçoit tôt ou tard ſon ſalaire.

ATTILA, *noblement.*

Qui remplit mes volontés, n'eſt jamais criminel ; & pour récompenſer ton zèle, l'Enrhumé, je te fais mon Echanſon.

L'ENRHUMÉ.

Ah ! Seigneur !

ATTILA.

( *à l'Enrhumé* ). Va chercher la belle éplorée. ( *à Biribi* ). Et toi, cenſeur hardi d'un

Maître trop patient, prépare à Sophie, une belle chambre à coucher, dans le donjon parallèle au mien ; qu'elle y ſoit ſervie en Reine ; que le cidre lui ſoit verſé à grands flots, afin qu'elle ſache qu'elle eſt chez un Roi de Normandie, Souverain des pommes & des pommiers. ( *l'Enrhumé ſort* ).

## *SCENE III.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *avec ſatisfaction.*

ENFIN, Errata va éprouver les coups du malheur! *jamais je ne ſentis mieux le doux plaiſir de la vengeance.*

BIRIBI.

Que je vous plains, de penſer ainſi!

ATTILA.

Si je jouis, n'importe comment.

BIRIBI.

Il n'eſt donc rien de ſacré pour vous?

ATTILA, *ſéverement.*

Africain malheureux, baiſſe le front dans la pouſſiere, & reſpecte les volontés de ton Maître.

# PERSONNAGES DE LA PARODIE.

ATTILA, Roi d'Yvetot.

ERRATA, Intrépide Chaſſeur.

SOPHIE, Epouſe d'Errata.

L'ENRHUMÉ, Berger.

BIRIBI, Eunuque noir, attaché à Attila.

DROLETTE, Femme de Biribi.

Un Domeſtique du Roi.

Cauchois & Cauchoiſes.

*La Scène eſt dans le Palais du Roi d'Yvetot.*

# ERRATA,

## PARODIE DE TARARE,

OPÉRA DE M. C. DE BEAUMARCHAIS

*En deux Actes & en Proſe.*

---

### *SCENE I.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *chagrin.*

MALGRÉ mon humeur bilieuſe & noire, tu m'as quelquefois fait rire, Biribi ; mais j'enrageais après d'être ſorti de mon caractère. Sois donc plus circonſpect & plus ſoumis à mes volontés.

BIRIBI.

Je vous ai confié, Seigneur, l'état déplora-

ble où le Grand Seigneur a réduit mon individu. Si vous voulez m'empecher de parler, comme il m'a ôté les moyens d'agir, faites-moi ſupprimer, ô Roi d'Yvetot, cette langue maudite qui me fait la loi.

ATTILA.

Je te défends de t'intéreſſer davantage pour Errata, ce vil chaſſeur, dont le nom ſeul me donne la colique.

BIRIBI.

Cependant votre Empire retentit de ſes louanges.

ATTILA.

Et voilà ce qui bleſſe mes oreilles & mon cœur. Je veux le perdre & le punir du bonheur & de la tranquillité dont il jouit. Errata! Ce mot m'enhardit dans mon deſſein. Le Ciel ſemble m'annoncer qu'il a fait erreur en le formant. Je vais donc le faire rentrer dans le néant dont il n'aurait jamais dû ſortir.

BIRIBI.

Duſſiez-vous vous mettre en fureur, comme cela vous arrive aſſez ſouvent, il faut, Grand Roi du pays de Caux, que je vous diſe que l'ingratitude eſt une vilaine choſe. Ce Errata, ce vil Chaſſeur, a purgé vos Etats des ours & des loups, qui les ravageaient; ſans lui, vos moutons & vos dindons ſeraient devenus leur proie,

proie, & peut-être même, vous auraient-ils affiégé dans votre propre Palais.

ATTILA.

*Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait pas me ſervir.*

BIRIBI.

Quoi ! vous oubliez qu'il vous a ſauvé de la gueule d'un gros vilain Ours, qui ſe diſpoſait à happer votre Perſonne ſacrée ?

ATTILA.

Puiſque tu m'en parles, je m'en ſouviens ; je lui dois trop, & cela me choque ; la haine a pris dans mon cœur la place de la reconnaiſſance.

BIRIBI.

Quel travers ridicule que la jalouſie ! laiſſez ce brave homme cultiver tranquillement ſes choux & ſes oignons, & glorifiez-vous d'un Sujet qui ne penſe pas plus aux procès que s'il n'était pas Normand.

ATTILA.

Tu ne ſais donc pas, Biribi, que ma deſtinée me force d'être *méchant & barbare ſans raiſon* ? C'eſt la faute de celui qui a formé mon caractère ; je ne ſais pas où diable il avait la tête !

BIRIBI.

Il était fou, ou *il avait mauvais cœur.*

ATTILA.

Voilà aſſez de morale, & je n'en veux plus ; le deſtin me fait la loi, & *mon Précepteur* ſera reſponſable du mal que je vais faire.

BIRIBI.

Grace pour Errata.

ATTILA, *irrité.*

Tais-toi, ou je te fais *empaler.*

BIRIBI.

Vous voulez dire *pendre ;* car *empaler* eſt un ſupplice de Turquie.

ATTILA, *courroucé.*

Rends grace à ta baſſeſſe ; mais écoute le début des malheurs que je prépare à ton protégé.

BIRIBI, [*à part.*]

J'en ferai mon profit. Qu'il eſt bête !

ATTILA.

J'ai ſu qu'il a pour compagne une Cauchoiſe, jeune & jolie, qu'il aime, & dont il eſt aimé ; j'ai formé le deſſein *de troubler* cette union ſi douce, en lui *raviſſant* l'objet de ſes amours.

BIRIBI.

Quelle barbarie !

ATTILA.

*Pour moi ce n'eſt qu'une bagatelle. J'ambitionne la célébrité, n'importe à quel prix?*

BIRIBI.

Cartouche & Mandrin raiſonnaient ainſi.

ATTILA.

Errata a dû faire une abſence, & c'eſt pendant ce temps qu'on aura exécuté mes volontés ; l'Enrhumé, fils du Berger, eſt celui que j'ai hororé de cette commiſſion ; il devrait déjà être de retour.

BIRIBI, *indigné.*

Vous êtes un méchant, cherchez un autre qui vous amuſe quand vous baillez. J'aimerais mieux être le cheval de poſte du Roi de Congo, que le confident du Roi d'Yvetot. Mais voici le digne miniſtre de vos cruautés.

---

## *SCENE II.*

ATTILA, BIRIBI, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

M'AMENES-TU la Griſette, l'Enrhumé ?

L'ENRHUMÉ.

Oui, Seigneur. Elle eſt réellement gentille : de grands yeux bleus, bouche vermeille, dents d'yvoire, peau de ſatin blanc ; ah ! ſi vous n'étiez pas mon Maître.....

ATTILA.

Qu'en as-tu fait ?

L'ENRHUMÉ

Je l'ai déposée avec mes moutons, Seigneur, en attendant vos ordres : mais, je vous en avertis, elle pleure, comme un enfant, son cher Errata.

ATTILA.

*Tant mieux* : as-tu bien mis le désordre dans la maison ? tout renversé, tout culbuté ?

L'ENRHUMÉ.

Jamais volonté ne fut mieux remplie ; Errata, à son retour, aura cru que le diable y a passé.

BIRIBI, *avec indignation.*

Il ne se sera pas beaucoup trompé, flatteur détestable : que j'aurais eu de plaisir si Errata était rentré subitement, & qu'à bons coups de bâton il t'ait bien étrillé ; mais cela ne te peux échapper ; le crime reçoit tôt ou tard son salaire.

ATTILA, *noblement.*

Qui remplit mes volontés, n'est jamais criminel ; & pour récompenser ton zèle, l'Enrhumé, je te fais mon Echanson.

L'ENRHUMÉ.

Ah ! Seigneur !

ATTILA.

( *à l'Enrhumé* ). Va chercher la belle éplorée. ( *à Biribi* ). Et toi, censeur hardi d'un

Maître trop patient, prépare à Sophie, une belle chambre à coucher, dans le donjon parallèle au mien ; qu'elle y ſoit ſervie en Reine ; que le cidre lui ſoit verſé à grands flots, afin qu'elle ſache qu'elle eſt chez un Roi de Normandie, Souverain des pommes & des pommiers. ( *l'Enrhumé ſort* ).

## *SCENE III.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *avec ſatisfaction.*

ENFIN, Errata va éprouver les coups du malheur! *jamais je ne ſentis mieux le doux plaiſir de la vengeance.*

BIRIBI.

Que je vous plains, de penſer ainſi!

ATTILA.

Si je jouis, n'importe comment.

BIRIBI.

Il n'eſt donc rien de ſacré pour vous?

ATTILA, *ſéverement.*

Africain malheureux, baiſſe le front dans la pouſſiere, & reſpecte les volontés de ton Maître.

# PERSONNAGES DE LA PARODIE.

ATTILA, Roi d'Yvetot.

ERRATA, Intrépide Chaſſeur.

SOPHIE, Epouſe d'Errata.

L'ENRHUMÉ, Berger.

BIRIBI, Eunuque noir, attaché à Attila.

DROLETTE, Femme de Biribi.

Un Domeſtique du Roi.

Cauchois & Cauchoiſes.

*La Scène eſt dans le Palais du Roi d'Yvetot.*

# ERRATA,

## PARODIE DE TARARE,

OPÉRA DE M. C. DE BEAUMARCHAIS

*En deux Actes & en Proſe.*

---

### *SCENE I.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *chagrin.*

MALGRÉ mon humeur bilieuſe & noire, tu m'as quelquefois fait rire, Biribi ; mais j'enrageais après d'être ſorti de mon caractère. Sois donc plus circonſpect & plus ſoumis à mes volontés.

BIRIBI.

Je vous ai confié, Seigneur, l'état déplora-

ble où le Grand Seigneur a réduit mon individu. Si vous voulez m'empecher de parler, comme il m'a ôté les moyens d'agir, faites-moi ſupprimer, ô Roi d'Yvetot, cette langue maudite qui me fait la loi.

ATTILA.

Je te défends de t'intéreſſer davantage pour Errata, ce vil chaſſeur, dont le nom ſeul me donne la colique.

BIRIBI.

Cependant votre Empire retentit de ſes louanges.

ATTILA.

Et voilà ce qui bleſſe mes oreilles & mon cœur. Je veux le perdre & le punir du bonheur & de la tranquillité dont il jouit. Errata! Ce mot m'enhardit dans mon deſſein. Le Ciel ſemble m'annoncer qu'il a fait erreur en le formant. Je vais donc le faire rentrer dans le néant dont il n'aurait jamais dû ſortir.

BIRIBI.

Duſſiez-vous vous mettre en fureur, comme cela vous arrive aſſez ſouvent, il faut, Grand Roi du pays de Caux, que je vous diſe que l'ingratitude eſt une vilaine choſe. Cet Errata, ce vil Chaſſeur, a purgé vos Etats des ours & des loups, qui les ravageaient; ſans lui, vos moutons & vos dindons ſeraient devenus leur proie,

proie, & peut-être même, vous auraient-ils aſſiégé dans votre propre Palais.

ATTILA.

*Qui fait plus qu'il ne doit, ne ſait pas me ſervir.*

BIRIBI.

Quoi ! vous oubliez qu'il vous a ſauvé de la gueule d'un gros vilain Ours, qui ſe diſpoſait à happer votre Perſonne ſacrée ?

ATTILA.

Puiſque tu m'en parles, je m'en ſouviens ; je lui dois trop, & cela me choque ; la haine a pris dans mon cœur la place de la reconnaiſſance.

BIRIBI.

Quel travers ridicule que la jalouſie ! laiſſez ce brave homme cultiver tranquillement ſes choux & ſes oignons, & glorifiez-vous d'un Sujet qui ne penſe pas plus aux procès que s'il n'était pas Normand.

ATTILA.

Tu ne ſais donc pas, Biribi, que ma deſtinée me force d'être *méchant & barbare ſans raiſon* ? C'eſt la faute de celui qui a formé mon caractère ; je ne ſais pas où diable il avait la tête !

BIRIBI.

Il était fou, ou *il avait mauvais cœur.*

ATTILA.

Voilà aſſez de morale, & je n'en veux plus ; le deſtin me fait la loi, & *mon Précepteur* ſera reſponſable du mal que je vais faire.

BIRIBI.

Grace pour Errata.

ATTILA, *irrité.*

Tais-toi, ou je te fais *empaler.*

BIRIBI.

Vous voulez dire *pendre ;* car *empaler* eſt un ſupplice de Turquie.

ATTILA, *courroucé.*

Rends grace à ta baſſeſſe ; mais écoute le début des malheurs que je prépare à ton protégé.

BIRIBI, [*à part.*]

J'en ferai mon profit. Qu'il eſt bête !

ATTILA.

J'ai ſu qu'il a pour compagne une Cauchoiſe, jeune & jolie, qu'il aime, & dont il eſt aimé ; j'ai formé le deſſein *de troubler* cette union ſi douce, en lui *raviſſant* l'objet de ſes amours.

BIRIBI.

Quelle barbarie !

ATTILA.

*Pour moi ce n'eſt qu'une bagatelle. J'ambitionne la célébrité, n'importe à quel prix ?*

BIRIBI.

Cartouche & Mandrin raiſonnaient ainſi.

ATTILA.

Errata a dû faire une abſence, & c'eſt pendant ce temps qu'on aura exécuté mes volontés ; l'Enrhumé, fils du Berger, eſt celui que j'ai honoré de cette commiſſion ; il devrait déjà être de retour.

BIRIBI, *indigné.*

Vous êtes un méchant, cherchez un autre qui vous amuſe quand vous baillez. J'aimerais mieux être le cheval de poſte du Roi de Congo, que le confident du Roi d'Yvetot. Mais voici le digne miniſtre de vos cruautés.

---

## *SCENE II.*

ATTILA, BIRIBI, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

M'AMENES-TU la Griſette, l'Enrhumé ?

L'ENRHUMÉ.

Oui, Seigneur. Elle eſt réellement gentille : de grands yeux bleus, bouche vermeille, dents d'yvoire, peau de ſatin blanc ; ah ! ſi vous n'étiez pas mon Maître.....

ATTILA.

Qu'en as-tu fait ?

L'ENRHUMÉ

Je l'ai dépoſée avec mes moutons, Seigneur, en attendant vos ordres : mais, je vous en avertis, elle pleure, comme un enfant, ſon cher Errata.

ATTILA.

*Tant mieux* : as-tu bien mis le déſordre dans la maiſon ? tout renverſé, tout culbuté ?

L'ENRHUMÉ.

Jamais volonté ne fut mieux remplie ; Errata, à ſon retour, aura cru que le diable y a paſſé.

BIRIBI, *avec indignation.*

Il ne ſe ſera pas beaucoup trompé, flatteur déteſtable : que j'aurais eu de plaiſir ſi Errata était rentré ſubitement, & qu'à bons coups de bâton il t'ait bien étrillé ; mais cela ne te peux échapper ; le crime reçoit tôt ou tard ſon ſalaire.

ATTILA, *noblement.*

Qui remplit mes volontés, n'eſt jamais criminel ; & pour récompenſer ton zèle, l'Enrhumé, je te fais mon Echanſon.

L'ENRHUMÉ.

Ah ! Seigneur !

ATTILA.

( *à l'Enrhumé* ). Va chercher la belle éplorée. ( *à Biribi* ). Et toi, cenſeur hardi d'un

Maître trop patient, prépare à Sophie, une belle chambre à coucher, dans le donjon parallèle au mien ; qu'elle y ſoit ſervie en Reine ; que le cidre lui ſoit verſé à grands flots, afin qu'elle ſache qu'elle eſt chez un Roi de Normandie, Souverain des pommes & des pommiers. ( *l'Enrhumé ſort* ).

## *SCENE III.*

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA, *avec ſatisfaction.*

ENFIN, Errata va éprouver les coups du malheur! *jamais je ne ſentis mieux le doux plaiſir de la vengeance.*

BIRIBI.

Que je vous plains, de penſer ainſi!

ATTILA.

Si je jouis, n'importe comment.

BIRIBI.

Il n'eſt donc rien de ſacré pour vous?

ATTILA, *ſéverement.*

Africain malheureux, baiſſe le front dans la pouſſiere, & reſpecte les volontés de ton Maître.

BIRIBI.

Crier haut, ſe mettre en colere, ne prouvent pas qu'on a raiſon ; mais en ſerviteur bas & rampant, je dois encenſer vos vices, & admirer en vous des vertus que vous n'avez pas.

---

## *SCENE IV.*

ATTILA, BIRIBI, SOPHIE, DROLETTE, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

APPROCHEZ, belle Sophie, ſoyez ſans crainte.

SOPHIE, *pleurante.*

Où ſuis-je, grands Dieux ! êtes-vous voleur ou corſaire ? Car quel autre aurait pu m'arracher auſſi cruellement de ma maiſon ? Errata ! Errata ! *pourquoi ce funeſte voyage ?* Je te l'avais bien dit ; je craignois un malheur.

ATTILA.

Calmez-vous.

SOPHIE, *avec doléance.*

Qui que vous ſoyez, laiſſez-moi : & vous mes très-chéres poules, pouſſins chéris, innocens agneaux que ma main nourriſſait, qu'allez-vous devenir ?

DROLETTE.

Conſolez-vous, Madame; ici, vous ne manquerez point d'animaux.

SOPHIE.

Où trouverai-je un époux ſemblable à Errata! que de douceurs j'ai reçu de ſa main! Ah! s'il allait me croire infidèle & parjure! cette idée m'aſſaſſine. Ne crains rien, cher époux, l'amour a trop bien crayonné ton image dans mon cœur.

BIRIBI, *attendri.*

Vous m'attendriſſez, Madame; modèle de chaſteté, vous méritiez un autre ſort: ſi toutes les femmes vous reſſemblaient, les hommes dormiraient un peu mieux.

DROLETTE, *à Biribi.*

Impertinent! ils ne dorment déjà que trop.

ATTILA, *prenant un air de douceur feinte.*

Trop tendre & trop fidelle Sophie, raſſurez-vous: vous voyez devant vous votre Souverain; il vous veut du bien.

SOPHIE, *étonnée.*

Qu'entends-je? barbare! était-ce là le prix.... mais j'oublie.... Drolette, donne-moi un ſiège, car je vais me trouver mal.

BIRIBI.

Ah! Seigneur, elle eſt décédée.

ATTILA, *en colere.*

Un autre, à ma place, pour cette impertinence, *t'aurait déjà aſſommé;* mais je veux bien me contraindre, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager *celui qui m'a ſi mal éduqué.* Revenez à la vie belle Normande! Qu'elle eſt jolie, Biribi!

BIRIBI.

Laiſſez-là tranquille, Seigneur, car nous ne reſpirons que quand les femmes ne reſpirent plus.

ATTILA.

Drolette, conduis-là dans ſa chambre, donne-lui du cidre bien doux, & dis-lui que ſon Empereur attend tout de ſon obeiſſance. Pour mieux la cacher aux recherches d'Errata, je veux deſormais que ſon nom de *Sophie* ſoit changé en celui de *Mimi.* (*Attila la contemple, tandis que Biribi & Drolette ſe parlent.*)

BIRIBI.

Quoique tu ſois ma femme, *n'en diſons rien*, & laiſſons à ceux qui nous voyent, le plaiſir de *deviner;* cela, d'ailleurs, ſe voit aſſez au peu d'accueil que nous nous faiſons.

DROLETTE, *avec un ton approchant du mépris*

Que dire, au fait, à un mari de ta façon? Tu es un homme pour rire, qui n'a d'humain que la figure, heureuſement que....

BIRIBI, *bonnement.*

Tais-toi : cultive ſi tu veux mon front, mais ne le fais pas rougir ; cache tes péchés, & je te les pardonne.

ATTILA.

Drolette, fais ma volonté ſuprême. ( *Drolette emmene Sophie, à demi-revenue à elle.*

## *SCENE V.*

ATTILA, BIRIBI, L'ENRHUMÉ, ERRATA.

ATTILA.

CETTE poulette-là eſt bonne à croquer ; auſſi je me diſpoſe..... N'apperçois-je pas Errata ? il vient aſſez à contre-temps.

ERRATA, *dans le déſeſpoir.*

Puiſſant Empereur de la plaine d'Yvetot, Roi d'un peuple qui eſquive ſi adroitement le *oui* & le *non*, ſi jamais par mes ſervices, j'ai mérité que votre œil royal s'abaiſſe juſqu'à moi, vengez-moi d'un outrage cruel, d'un attentat affreux.

ATTILA, *ſatisfait.*

( *à part.* ) *Il ſent bien ſon infortune : tant mieux.* ( *haut.* ) Quelle mouche te pique ? as-tu perdu quelque procès ?

ERRATA, *avec chaleur.*

Un procès! Ah Dieux! j'ai perdu la moitié de ma vie ; des flibuſtiers maudits m'ont enlevé ma Sophie, & peu contens de cette cruauté, ils ont ravagé mes citrouilles & mes melons, mes chiens ſont égorgés, mes chevaux mutilés, & ma maiſon brûlée.

ATTILA.

*Tout cela n'eſt rien*, & je vais tout réparer.

ERRATA.

Ah ! Seigneur ! il n'eſt plus de bonheur pour moi.

ATTILA.

Dans ma baſſe-cour, gît une maiſon fabriquée en brique, faute de moëllons, je te la donne. A l'égard de ta femme, pour une de perdue cent de retrouvées. Nous avons ici de jolies fileuſes de coton, à blanc corſet & très-court jupon, je te donnerai à choiſir ; ton Roi peut-il être plus compâtiſſant ?

BIRIBI, *avec gaieté.*

Ma foi, Sire, ſi vous m'offriez un auſſi bon marché de ma Drolette, je vous prendrois au mot.

ERRATA.

Seigneur Attila, ſi vous ſentiez ma bleſſure profonde,....

ATTILA.

Quoi ! *pour une femme enlevée*, faire ainſi des ſoupirs & des exclamations ! je ne reconnois plus là cette valeur héroïque que tu as montrée dans cent périls divers. A la chaſſe, je m'en ſouviens, tu m'as garanti plus d'une fois de la fureur des loups.

ERRATA, *ſortant un peu des bornes du reſpect.*

*Un eſprit malfaiſant ſans doute vous inſpire, Seigneur;* car l'homme le moins humain plaindrait mon ſort. Vous n'avez donc jamais ſenti ce charme inconcevable que procure l'union intime de deux cœurs ſenſibles & vertueux ? Que je vous plains !

ATTILA.

Je te pardonne ton impertinence, & j'offre même de venger ton injure, *ſi tu ſouhaites* que ma maîtreſſe Mimi, devienne ſenſible à mes deſirs amoureux.

ERRATA.

(*à part.*) Quelle extravagance !

BIRIBI, *levant les épaules en ſigne de pitié.*

Vous n'y penſez pas, cher Prince ; de tels ſouhaits ſont en pure perte. (*à part.*) Il eſt fou.

ATTILA.

Raiſonne-t-on, lorſqu'on eſt amoureux ?

ERRATA.

En ce cas, écoutez mon ſouhait. Mimi, qui

que vous ſoyez, belle & jeune comme l'Amour; ou vieille & laide comme la Sybile, au cœur ſenſible & tendre, tel que Didon, ou recouvert en bronſe comme celui d'un Procureur, rendez Attila heureux. (*Biribi lui fait ſigne de ne point continuer.*) Si pourtant cela eſt poſſible, ſans compromettre ce que tout le monde ſait.

ATTILA.

L'Enrhumé, digne fils du Berger de ce canton, raſſemble l'élite de mes Vaſſaux, & qu'Errata à leur téte, ils le vengent des indignes raviſſeurs de ſa Sophie.

L'ENRHUMÉ.

(*bas au Roi.*) Que faites-vous, Seigneur?

ATTILA.

(*bas à l'Enrhumé.*) Lourd Pâtre, je le careſſe pour mieux l'étouffer. Conduis-le vers les bords de la Seine; là, ſecondé des tiens, vous le précipiterez dans ce fleuve.

L'ENRHUMÉ.

Venez, Errata, j'ai, comme mon Roi, du plaiſir à réparer vos malheurs.

ERRATA.

Je vais travailler, grand Prince, à mériter vos bontés. (*le Roi parle bas à l'Enrhumé.*) (*à part.*) Je connais Attila depuis long-temps,

je devrais craindre ſes bienfaits; *mais un motif puiſſant*, & que je ne puis dire, m'oblige de fouler à mes pieds la prévoyance & le bon ſens.

BIRIBI.

( *à part.* ) Je n'ai rien entendu de ce qu'a dit le Roi à l'Enrhumé; *Malgré cela*, je vais tout dire à Errata.

## SCENE VI.

ATTILA.

QUAND je réfléchis ſur la conſtruction de mon caractère, *je le trouve bien inconcevable*; Errata ne m'a fait que du bien, & je le rends malheureux. J'en ſuis jaloux, *quelle platitude!* un Roi ne doit porter envie qu'à ſes égaux: & ſa Sophie, que je n'avais jamais vue, je la fais inhumainement traîner ici, & j'exige de cette infortunée, qu'elle réponde à mes feux impurs. En vérité, je me fais honte à moi-même; *maudit ſoit le mauvais génie qui me conduit!*

*ſur les moyens de s'en tirer.* Si donc vous le trouvez bon, de votre ordre, j'aſſemblerai la jeuneſſe Cauchoiſe ; & mon Père, que nous aurons endoctrinè, fera uſage de ſa renommée pour perſuader à cette populace imbécille, que le deſtin veut que je les commande contre les animaux carnaſſiers.

ATTILA.

Ton projet me paraît *bien extravagant ; n'importe*, il y a long-temps que le bon ſens ne fait plus fortune. Suis-moi.

L'ENRHUMÉ.

Ma houlette, Seigneur, vous devra l'éclat dont vous allez la faire briller.

## *SCENE VIII.*

ERRATA, BIRIBI.

( *Ils entrent du côté oppoſé, à la ſortie du Roi & de l'Enrhumé* ).

BIRIBI.

ATTILA eſt un coquin, & un coquin *bien maladroit ;* il fait que je ſuis ton ami, & il a l'*imbécillité* de me rendre le confident des perſécutions qu'il exerce ſur toi.

ERRATA.

Quels ſont donc ſes nouveaux projets ?

BIRIBI.

BIRIBI.

En deux mots, mon ami, il en veut à ton honneur.

ERRATA, *avec chagrin.*

Cruel ami, tu me déſeſpère.

BIRIBI.

Point de ſoupirs, point de larmes, laiſſe cela aux vulgaires amans ; il faut agir. L'Enrhumé eſt le flibuſtier qui t'a enlevé ta Sophie, de l'ordre d'Attila.

ERRATA, *en fureur.*

Les bandits ! Maître barbare & ingrat, tu oublies que tu me dois la vie ! Si j'avais prévu ton infamie, je t'aurais laiſſé rouler dans la mer par les flots de la Seine, dont je t'ai bêtement ſauvé. Queſque Requin, en te dévorant, aurait vengé la terre de tes cruautés. Ah ! belle Sophie !

BIRIBI.

Le tems paſſé n'eſt plus ; penſons au préſent, & faiſons des projets, bons ou mauvais, pour le futur. Ta Sophie n'eſt pas perdue ; elle eſt ici couverte de l'égide de la vertu. Penſons aux moyens de la ſauver.

ERRATA.

Elle eſt dans ce Palais prophane ! Ah ! Dieu ! parles, que faut-il faire ? je ſuis prêt à tout entreprendre !

BIRIBI.

Point de colère ; elle ne fait faire que des ſottiſes ; nous en faiſons aſſez ſans cela. Ecoutes bien : les foſſés du Château ſont à ſec ; à minuit, au coin de la muraille du potager, tu trouveras ce qu'il faut pour l'eſcalader ; deſcendu dans le jardin, tu grimperas ſur le toît du preſſoir, qui communique à celui de ce pavillon ; arrivé au ſommet, tu t'enfileras dans la cheminée.

ERRATA.

Je ne pourrai jamais....

BIRIBI.

Des cordes faciliteront ta deſcente : à l'aide *de cordes & de machines*, mon ami, *on eſt ſouvent deſcendu bien bas.* Voici le Roi & l'Enrhumé ; retirons-nous. Je vais t'expliquer le reſte.

---

## *SCENE IX.*

ATTILA, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

FAIS-moi le récit de cette grave aſſemblée.

L'ENRHUMÉ.

Mon vieux Père, dont la blanche chevelure en impoſe aux mentons follets, ſe fit exaucer ſur un

tabouret, au beau milieu de la cohue. Là, après avoir élevé les mains & les yeux vers le Ciel, & fait les ſimagrées qu'on fait au Sabbat, il a expoſé très-briévement le danger où ſe trouve la gente Moutonnière : il exhiba enſuite vos ordres pour le choix d'un Chef.

ATTILA.

Qu'ont dit ces Béats ?

L'ENRHUMÉ.

Ecoutez la ſuite, Seigneur. Mon Père, qui n'eſt pas gauche, a dit d'un ton d'inſpiré : « Brave jeuneſſe, pour vous donner un Chef digne de vous, le grand Attila veut que le Ciel en faſſe choix. Mon art m'apprend que cet enfant, dont l'ame eſt pure comme l'air, eſt celui que les Dieux ont choiſi pour être l'Oracle de leurs ſacrés décrets. Jurez d'obéir à celui qu'il aura nommé » : On jure plutôt deux fois qu'une. O regrets tardifs & ſuperflus ! le croiriez-vous, Seigneur ? le petit coquin, malgré ſa leçon, au lieu de me nommer, *a prononcé le nom d'Errata.*

ATTILA, *chagrin.*

Enfant maudit ! Qu'as-tu donc fait ?

L'ENRHUMÉ.

J'ai bourré le petit fripon ; mais cela n'a fait que rendre mon rival plus cher à l'aſſemblée. Mon Père *a voulu raccommoder l'erreur, mais inutilement :* le nom d'Errata a volé de bouche en bouche ; je

crois l'entendre encore. Voila, ô mon Roi! le beau récit que j'avais à vous faire.

ATTILA.

Tu pouvais le rendre plus court.

L'ENRHUMÉ.

Ma foi, Seigneur, vous & moi, avons été bien mal avisés, de remettre mon sort entre les mains d'un enfant.

ATTILA.

J'en tombe d'accord; j'avais pourtant sous les yeux *l'exemple d'une pareille sottise*; elle aurait dûe me mettre en garde.

L'ENRHUMÉ.

Je vais donc tristement retourner à mes moutons. Le voilà, mon trop heureux rival

---

## *SCENE X.*

ATTILA, L'ENRHUMÉ, ERRATA, BIRIBI,

ATTILA, *avec hauteur à Errata.*

JE pourrais, d'un seul mot, changer le choix de ce peuple imbécille: j'en ai le pouvoir, j'en ai le droit; mais *j'ai des raisons pour l'approuver.*

ERRATA.

Je n'ai point, Seigneur, recherché cette insi-

gue faveur ; eſt-ce ma faute à moi, ſi l'on m'aime ?

ATTILA, *chagrin*

On t'aime, on t'aime, dis-tu ? ( *à part.* ) J'enrage.

ERRATA.

Ne m'enviez pas ce bonheur, c'eſt le ſeul qui me reſte.

L'ENRHUMÉ, *à Errata.*

Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir ſupplanté.

ERRATA, *en colère.*

A moi Pâtre mercénaire, deux mots.

L'ENRHUMÉ.

Parles, j'écoute.

ERRATA.

Me connais-tu bien ?

L'ENRHUMÉ.

Sans doute.

ERRATA.

Sais-tu, gardeur de moutons, que ce bras nerveux peut, d'un ſeul coup, t'étendre ſur la pouſſiere ? Le ſais-tu ?

L'ENRHUMÉ, *un peu intimidé.*

Oui & non.

ERRATA.

Viens, miſérable, viens ſous le premier pommier du voiſinage, & je t'en convaincrai mieux.

L'ENRHUMÉ, *avec une feinte assurance.*

Mon ami, tu es un peu hargneux ; à coups de poings tu ne t'es jamais battu : crains ta défaite.

ERRATA, *avec élévation.*

Plus tu seras brave, & plus mon triomphe sera beau. Les égrillards comme moi ne tournent pas autour du pot ; & pour leur début, ils étranglent les marauds, traitres & jaloux comme toi. (*il tient l'Enrhumé au collet & le secoue vivement.*)

BIRIBI, *au Roi.*

A quoi pensez-vous donc, Seigneur? Etes-vous sourd, ou dormez vous ? Comment ! *vous souffrez que, sans respect pour Votre Majesté?...*

ATTILA.

Tu m'y fais penser. *Où diable avais-je donc l'esprit ?* Messieurs les quinteux, vous en avez déja trop dit, supprimez vos gestes, & baissez de ton. Vous me prendriez pour un sot, si je gardais plus long-tems le silence.

BIRIBI.

Ton Père, le Devin, est une vraie souche d'avoir pris cette tournure.

L'ENRHUMÉ.

Il la regardait pourtant *comme un trait de politique profonde.*

ATTILA.

Tiens, Errata, prends cette pique de la main de ton Roi, & va vaincre.

ERRATA, *reſpectueuſement.*

Puiſſai-je, Seigneur, purger la terre de tous les êtres impurs & malfaiſans! (*le Roi ſort.*) (*à l'Enrhumé.*) Berger inſolent, ce ſoir, derriere le parc, je t'attends. (*à part.*) Que d'ouvrages pour une ſoirée! (*l'Enrhumé ſort en menaçant Errata du geſte.*)

BIRIBI.

Voila de la beſogne, mon ami: tant mieux; on ne fait parler de ſoi, que par des faits *au-deſſus de l'humaine nature.*

*Fin du premier Acte.*

BIRIBI.

Point de colère ; elle ne fait faire que des ſottiſes ; nous en faiſons aſſez ſans cela. Ecoutes bien : les foſſés du Château ſont à ſec ; à minuit, au coin de la muraille du potager, tu trouveras ce qu'il faut pour l'eſcalader ; deſcendu dans le jardin, tu grimperas ſur le toît du preſſoir, qui communique à celui de ce pavillon ; arrivé au ſommet, tu t'enfileras dans la cheminée.

ERRATA.

Je ne pourrai jamais....

BIRIBI.

Des cordes faciliteront ta deſcente : à l'aide *de cordes & de machines*, mon ami, *on eſt ſouvent deſcendu bien bas.* Voici le Roi & l'Enrhumé ; retirons-nous. Je vais t'expliquer le reſte.

---

## *SCENE IX.*

ATTILA, L'ENRHUMÉ.

ATTILA.

FAIS-moi le récit de cette grave aſſemblée.

L'ENRHUMÉ.

Mon vieux Père, dont la blanche chevelure en impoſe aux mentons follets, ſe fit exaucer ſur un

tabouret, au beau milieu de la cohue. Là, après avoir élevé les mains & les yeux vers le Ciel, & fait les ſimagrées qu'on fait au Sabbat, il a expoſé très-briévement le danger où ſe trouve la gente Moutonnière : il exhiba enſuite vos ordres pour le choix d'un Chef.

ATTILA.

Qu'ont dit ces Béats ?

L'ENRHUMÉ.

Ecoutez la ſuite, Seigneur. Mon Père, qui n'eſt pas gauche, a dit d'un ton d'inſpiré : « Brave jeuneſſe, pour vous donner un Chef digne de vous, le grand Attila veut que le Ciel en faſſe choix. Mon art m'apprend que cet enfant, dont l'ame eſt pure comme l'air, eſt celui que les Dieux ont choiſi pour être l'Oracle de leurs ſacrés décrets. Jurez d'obéir à celui qu'il aura nommé » : On jure plutôt deux fois qu'une. O regrets tardifs & ſuperflus ! le croiriez-vous, Seigneur ? le petit coquin, malgré ſa leçon, au lieu de me nommer, *a prononcé le nom d'Errata.*

ATTILA, *chagrin.*

Enfant maudit ! Qu'as-tu donc fait ?

L'ENRHUMÉ.

J'ai bourré le petit fripon ; mais cela n'a fait que rendre mon rival plus cher à l'aſſemblée. Mon Père *a voulu raccommoder l'erreur, mais inutilement :* le nom d'Errata a volé de bouche en bouche ; je

crois l'entendre encore. Voila, ô mon Roi! le beau récit que j'avais à vous faire.

ATTILA.

Tu pouvais le rendre plus court.

L'ENRHUMÉ.

Ma foi, Seigneur, vous & moi, avons été bien mal aviſés, de remettre mon ſort entre les mains d'un enfant.

ATTILA.

J'en tombe d'accord; j'avais pourtant ſous les yeux *l'exemple d'une pareille ſottiſe*; elle aurait dûe me mettre en garde.

L'ENRHUMÉ.

Je vais donc triſtement retourner à mes moutons. Le voilà, mon trop heureux rival

---

## *SCENE X.*

ATTILA, L'ENRHUMÉ, ERRATA, BIRIBI,

ATTILA, *avec hauteur à Errata.*

JE pourrais, d'un ſeul mot, changer le choix de ce peuple imbécille: j'en ai le pouvoir, j'en ai le droit; mais *j'ai des raiſons pour l'approuver.*

ERRATA.

Je n'ai point, Seigneur, recherché cette inſi-

gne faveur ; eſt-ce ma faute à moi, ſi l'on m'aime?

ATTILA, *chagrin*

On t'aime, on t'aime, dis-tu? ( *à part.* ) J'enrage.

ERRATA.

Ne m'enviez pas ce bonheur, c'eſt le ſeul qui me reſte.

L'ENRHUMÉ, *à Errata.*

Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir ſupplanté.

ERRATA, *en colère.*

A moi Pâtre mercénaire, deux mots.

L'ENRHUMÉ.

Parles, j'écoute.

ERRATA.

Me connais-tu bien?

L'ENRHUMÉ.

Sans doute.

ERRATA.

Sais-tu, gardeur de moutons, que ce bras nerveux peut, d'un ſeul coup, t'étendre ſur la pouſſiere? Le ſais-tu?

L'ENRHUMÉ, *un peu intimidé.*

Oui & non.

ERRATA.

Viens, miſérable, viens ſous le premier pommier du voiſinage, & je t'en convaincrai mieux.

L'ENRHUMÉ, *avec une feinte assurance.*

Mon ami, tu es un peu hargneux ; à coups de poings tu ne t'es jamais battu : crains ta défaite.

ERRATA, *avec élévation.*

Plus tu seras brave, & plus mon triomphe sera beau. Les égrillards comme moi ne tournent pas autour du pot ; & pour leur début, ils étranglent les maraudes, traitres & jaloux comme toi. (*il tient l'Enrhumé au collet & le secoue vivement.*)

BIRIBI, *au Roi.*

A quoi pensez-vous donc, Seigneur? Etes-vous sourd, ou dormez vous ? Comment ! *vous souffrez que, sans respect pour Votre Majesté?...*

ATTILA.

Tu m'y fais penser. *Où diable avais-je donc l'esprit ?* Messieurs les quinteux, vous en avez déja trop dit, supprimez vos gestes, & baissez de ton. Vous me prendriez pour un sot, si je gardais plus long-tems le silence.

BIRIBI.

Ton Père, le Devin, est une vraie souche d'avoir pris cette tournure.

L'ENRHUMÉ.

Il la regardait pourtant *comme un trait de politique profonde.*

ATTILA.

Tiens, Errata, prends cette pique de la main de ton Roi, & va vaincre.

ERRATA, *reſpectueuſement.*

Puiſſai-je, Seigneur, purger la terre de tous les êtres impurs & malfaiſans! (*le Roi ſort.*) (*à l'Enrhumé.*) Berger inſolent, ce ſoir, derriere le parc, je t'attends. (*à part.*) Que d'ouvrages pour une ſoirée! (*l'Enrhumé ſort en menaçant Errata du geſte.*)

BIRIBI.

Voila de la beſogne, mon ami: tant mieux; on ne fait parler de ſoi, que par des faits *au-deſſus de l'humaine nature.*

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ATTILA, BIRIBI.

ATTILA.

Je t'avais demandé, pour égayer Mimi, une fête dans mon jardin, pour demain: *je la veux ſur l'heure.*

BIRIBI.

Me prenez-vous pour une Fée? Ces choſes-là ne s'arrangent point ainſi. Mes violons ſont diſperſés.

ATTILA.

Je n'entre point dans de pareilles objections; prépare la fête, *& qu'elle ſoit dans le goût Turc.*

BIRIBI.

(*à part.*) Quel contre-tems pour le pauvre Errata! (*haut.*) Mais, Sire, les nuits ſont plus froides ici qu'en Aſie, & Mimi pourrait bien prendre le ſerein: & puis j'oſe vous l'avouer, Prince, je ne puis vous ſatisfaire pour le divertiſſement à la Turque.

ATTILA.

La raiſon?

BIRIBI.

Il me faudrait pour cela des Sultanes, des Odalis, des Vifirs, des Muets; d'ailleurs ces fetes-là ne ſont pas de mode ici.

ATTILA.

Mal-à-droit! tu n'as donc jamais vu l'Opéra? on tranſporte quelquefois au fond de l'Aſie, *les mœurs & les uſages de mon Empire*; quoique dans ce pays-là, on ignore ſi nous exiſtons.

BIRIBI.

Ma foi, vous m'ôtez l'envie de voir ce ſpectacle là. J'aime à rire, mais *je n'aime point les invraiſemblances.*

ATTILA.

Génie étroit & ſans reſſources, il faut donc que ton Maître ſe prive de ſon jardin, & qu'il ſe contente d'un divertiſſement Gaulois?

BIRIBI.

Cela doit vous ſuffire, cher Prince; car quelqu'un a dit aſſez leſtement, je ne ſais trop dans quel pays ni dans quel tems, *qu'ici, tout va bien pourvu qu'on danſe.*

ATTILA.

As-tu des nouvelles d'Errata?

BIRIBI.

Oui, Seigneur. Votre œil perçant a dû prévoir que le choc de tantôt, entre lui & l'Enrhumé, aurait des ſuites. Je vais, ſi vous le trouvez bon,

vous donner le détail du combat ſanglant qu'ils ſe ſont livrés: je n'y étais pas; mais je le tiens de bonne main.

ATTILA.

Point de mots inutiles ; un tel récit doit ſe faire vivement, comme l'action qu'il décrit.

BIRIBI.

Derriere le parc de votre Palais, ſous ce plant de pommiers qui cache tout l'été la terre au ſoleil, c'eſt-là où Errata a traîné bravement ſon adverſaire. L'Enrhumé avoit l'air d'un poltron, & ſemblait ſe préparer à demander grace ; mais la vue des ſpectateurs piqua ſon orgueil & ranima ſon courage : il porta même le premier coup à Errata ; qui l'évita adroitement en ſe courbant à propos ; mais en ſe relevant, il lui déchargea un ſi vigoureux coup dans la poitrine, que les échos d'alentour en ſoupirèrent.

ATTILA, *chagrin.*

Tu me fais trembler !

BIRIBI.

L'Enrhumé chancela ; enragé de ſon déſavantage, il fond comme un furieux ſur ſon ennemi. Celui-ci, lui dit tranquillement : *Un lutteur en colere eſt mort*, & avec la rapidité d'un trait, il lui applique ſur la nuque & ſur le crâne, une ſi grande gréle de coups, qu'il tomba mort.

ATTILA, *avec humeur.*

Ce maudit Errata brille par-tout ; mais je la lui garde bonne.

BIRIBI.

Le vainqueur regarda le cadavre avec dédain, & disparut. A propos, Seigneur, (pardonnez ma curiosité), on ne parle plus *de cette fameuse chasse aux loups*, qui vous a donné tant d'inquiétude.

ATTILA.

Que t'importe ? Tu prends trop de soin. Dans ce monde, il arrive des événemens au-dessus de la portée des esprits vulgaires. *Respecte ce que tu ne comprends pas ;* tu chercherais vainement à le pénétrer par la lumière de ta raison.

BIRIBI.

J'impose donc silence à ma curiosité. Ah ! voici la dolente Mimi.

## SCENE II.

ATTILA, BIRIBI, SOPHIE, DROLETTE.

ATTILA, *affectueusement.*

ORNEMENT du pays de Caux, venez jouir de la petite fête que j'ai ordonné pour vous. Puisse-t-elle vous donner la gaieté ; & sur-tout, vous rendre sensible à l'amour de votre Roi.

SOPHIE, *tristement.*

Les plaisirs ne feront qu'aigrir mes douleurs.

ATTILA.

Mon dessein était de vous offrir un divertissement Asiatique ; mais le bavard de Biribi, qui sait

tout, & n'eſt bon à rien, me réduit à ne vous donner qu'une fête *Européane.*

BIRIBI.

*Européane* ! ah ! Prince ; j'aimerais autant dire *Egyptiane.*

ATTILA, *ſévèrement.*

Paix. Oublie-tu que je ſuis ton Maître ? ordonne qu'on danſe.

BIRIBI.

(*à part.*) Bonne manière d'avoir raiſon. (*Il fait ſigne aux Danſeurs de paroître. On danſe l'air de la Romance de Figaro*).

J'ai bien dans ma poche des chanſons dont je pourrais vous régaler ; mais comme elles ſont un peu *grivoiſes*, je craindrais d'allarmer la pudeur de la belle Mimi ; ce ſont d'ailleurs *des idées communes & rebattues.*

ATTILA.

Quoi ! toutes ?

BIRIBI.

Excepté cependant un coup'et, où l'Auteur fait dire à un payſan, qu'il n'aime *que la pâture & le foin.* C'eſt du neuf, cela.

ATTILA.

Oui : & ce ſera pour long-tems, en vérité; ſi les ânes parlaient, ce ſerait là leur langage. (*On danſe l'air de Tarare : Je ſuis né natif, &c.*

SOPHIE.

Errata, modèle des époux, où êtes-vous? Venez m'arracher des mains d'Attila, le fléau des femmes & des maris.

ATTILA.

(*à part.*) Elle m'ennuie avec ses lamentations. (*à Biribi.*) Je suis assez content de tes danses, quoique ton dernier air ait un caractère *de guinguette très-marqué.* Depuis long-tems tu me promets le récit de tes aventures: si tu étais Musicien, tu me les chanterais.

BIRIBI.

Je craindrais, Seigneur, de vous ennuyer. Les misères de ma vie ne sont pas fort intéressantes: d'ailleurs, pour bien me comprendre, il faut être *géographe, musicien*, entendre *un peu l'Italien*, & avoir les oreilles exercées *à la plaisanterie licencieuse.*

ATTILA.

Vas toujours ton train.

BIRIBI.

Je suis *né natif* de Congo.

ATTILA, *en colère.*

Arrête, ignorant; tu débutes par un pléonasme; je suis *né natif!* tu mériterais que je te fasse enchaîner *au pied de ton châ'it.*

BIRIBI, *avec un sourire malin.*

Je vous tiens, à votre tour, illustre Attila!

*châlit!* je n'en reviens pas! *châlit!* ce n'eſt sûrement pas là une expreſſion de bonne compagnie. Je ne l'ai jamais entendu que dans la bouche des poiſſardes.

ATTILA.

Tu m'impatiente avec tes plates critiques; laiſſe-là ta miſérable hiſtoire.

BIRIBI.

J'obéis, Prince. Mais, Seigneur, vous demeurez bien froid auprès de votre Maîtreſſe; le beau ſexe aime qu'on le ſerre de près; conſolez donc votre amante déſolée: après la pluye le beau tems, & après les pleurs, la joie & le plaiſir.

ATTILA.

Je ne ſais point ſoupirer.

BIRIBI.

En ce cas, vous ne connaiſſez ni l'amour, ni ſes douceurs.

DROLETTE, *avec humeur.*

Il te ſied bien de parler amour, peux-tu penſer que les femmes ſe contentent de ſoupirs; non, je t'en préviens, afin que tu n'en puiſſe prétendre cauſe d'ignorance.

BIRIBI.

Je ne ſuis que trop inſtruit, ma bonne petite femme; mais j'aime la paix du ménage.

SOPHIE, *en ſoupirant.*

Telle que la tourterelle qui a perdu ſa compa-

gne: je n'ai plus qu'à mourir. Errata, mon cher Errata!

(*On voit Errata deſcendre par la cheminée.*)

ATTILA, *en fureur.*

Errata! quel nom prononcez-vous? (*à part.*) Ma foi, *je prends ce prétexte, bon ou mauvais*, pour m'éloigner d'ici, où je commence à bâiller.

(*il ſort avec Sophie & Drolette.*)

## SCENE III.

ERRATA, (*dans le déſordre & mouillé*)

BIRIBI.

BIRIBI.

COMME te voilà fait, mon ami! tu reſſembles au diable. C'eſt de la vaſe, je crois.

ERRATA.

Si je n'avais ſu plonger, j'étais frit. J'ai affronté, je penſe, l'Enrhumé, & j'ai fort bien fait; car le lâche avait fait le projet de me faire donner une terrible rincée. Cinq à ſix Flandrins m'avaient entouré, dans le deſſein de s'emparer de moi; mais j'ai eſquivé le piége; & pour me ſouſtraire à leurs pourſuites, je me ſuis jetté dans un grand foſſé plein d'eau bourbeuſe,

& fourmillant de crapauds. J'étais là fort mal à l'aiſe ; cependant, à force de me débattre & de barbotter ; je m'en ſuis tiré, & me voilà comme tu me vois.

BIRIBI.

Tu es un beau garçon.

ERRATA, *d'un air irrité.*

Je ſuis bien en colère, mon ami, contre l'indigne Attila ; tout ce qui m'arrive eſt de ſon fait. Si je le tenais, je l'aſſommerais.

BIRIBI.

Ne crie donc pas ſi haut, il vient de ſe retirer.

ERRATA, *criant plus haut.*

Le cruel ! le barbare ! Tu le vois comme il m'a rendu malheureux.

BIRIBI, *avec l'air de la crainte.*

Errata, mon ami, tu nous expoſes à ſa brutalité ; je tremble qu'il ne t'aie entendu. Dieu, s'il venait ! Pour nous en tirer, je vais t'empaqueter la tête dans ma cravate noire, & je te ferai paſſer pour un Africain de ma connaiſſance (*Il lui couvre le viſage de ſa cravate.*) Le voici ; jettetoi à plat-ventre.

## SCENE IV.

ERRATA, BIRIBI, ATTILA.

ATTILA, *en colère.*

QUEL vacarme horrible fait-on ici, Biribi? Parle, ou je t'extermine.

BIRIBI, *embarrassé.*

C'est... c'est ce pauvre diable de Nègre qui tombe du haut-mal.

ATTILA.

La rage m'étouffe. Croirais-tu que cette morveuse de Cauchoise a repoussé mes caresses & mes embrassemens ; qu'elle m'a traité de farouche, tandis que c'est elle qui est une vraie sauvage ? Conçois-tu ma confusion ? Un Roi trouver des cruelles ! Cela n'est jamais arrivé qu'au Roi d'Yvetot.

ERRATA.

(*à part.*) Dieu des maris ! tu m'as donc protégé ?

BIRIBI.

L'Amour est accoutumé au commandement, & il n'aime pas qu'on lui fasse la loi.

ATTILA.

Biribi, ce Nègre me donne une bonne idée.

BIRIBI.

(*à part.*) Ce ſerait bien la première qu'il aurait eue. (*haut.*) Quelle eſt-elle, Seigneur ?

ATTILA.

*Un Nègre eſt un animal pour nous*, puiſque nous le vendons.

BIRIBI, *avec indignation.*

(*à part.*) Le monſtre !

ATTILA.

Je veux lui couper proprement la tête, & tu la porteras à la petite Mimi, en lui diſant que c'eſt celle de ſon mari. *Elle s'y méprendra.*

BIRIBI, *ironiquement.*

Certainement, la différence d'une tête à l'autre *ne ſera que du blanc au noir*, & la nuance eſt trop faible pour qu'on s'en apperçoive.

ATTILA.

(*à part.*) Je déraiſonne. (*haut.*) Je réfléchis, Biribi. Les femmes ſont très-ſenſibles au mépris ; ſi j'employais ce moyen.... Oui, il fera ſon effet.

BIRIBI.

Je n'en voudrais pas jurer.

ATTILA.

Je veux que tu conduiſes cet Africain à Mimi, & que tu lui ordonnes, en mon nom, de partager avec lui ſon lit.

BIRIBI, *étonné.*

Mais, Seigneur.....

ATTILA.

Mon intention eſt qu'on la voie couchée avec lui dans le Donjon.

BIRIBI.

Le tableau ſera intéreſſant. Je dois vous obſerver *que cette noble idée* eſt contre les règles de la bienſéance. Jamais dans le pays de Caux....

ATTILA.

Que ma volonté ſoit faite. A propos, quelle heure eſt-il? le ſommeil me tourmente.

BIRIBI.

Je ſerais fort embarraſſé de vous le dire; depuis que *votre Horloger* s'amuſe à faire *des Comédies & des Opéras*, toutes vos pendules ſont à l'abandon, & aucune ne va.

ATTILA, *avec ſévérité.*

Comment, ce fat-là, malgré mes défenſes, s'aviſe encore d'écrire? Dis-lui que s'il n'obéit, *je le ferai renfermer aux Petites-Maiſons.*

BIRIBI.

Son dernier Opéra fait beaucoup de bruit.

ATTILA.

S'il n'eſt pas plus juſte dans ſon travail méchanique, que dans la conſtruction de ſes vers, c'eſt le plus mauvais des Horlogers: mais briſons là-deſſus. J'ai beſoin de repos, & je me retire.

## SCENE V.

ERRATA, BIRIBI,

BIRIBI.

AMI, le bon vent eſt pour nous.

ERRATA.

Je reſpire. Quel miracle ! ma femme eſt fidelle.

BIRIBI.

Ne crie pas ſi haut victoire. Telle qui refuſe un Roi, raffole du plus ſimple Villageois. L'Amour dédaigne le faſte & les grandeurs ; il eſt plus à ſon aiſe ſur un lit de gazon, que ſous un dais royal.

ERRATA.

Qu'il tarde à mon impatience de la voir, ma petite moutonnette, mon cher tendron ! Mais, mon ami, j'ai grand beſoin de me reſtaurer l'eſtomac, & le cidre....

BIRIBI.

Viens avec moi, je vais te faire donner un bon bouillon. Pour ſe préſenter à ſa femme, il faut être en état de grace. (*ils ſortent.*)

## SCENE VI.

SOPHIE, DROLETTE.

SOPHIE, *triſtement.*

TU devrais bien, Drolette, m'aider à me ſauver d'ici.

DROLETTE.

Je ne le puis ; ce ſeroit trahir celui qui me paie, me couche, m'éclaire, me nourrit & me blanchit.

SOPHIE, *du ton du déſeſpoir.*

Je vais m'étrangler. L'indigne ! vouloir uſer de force !

DROLETTE, *finement.*

O pour cela je l'en défie : je m'y connais un peu. La vertu d'une femme n'a jamais rien à craindre, quand, pour la lui ravir, on emploie bêtement la violence.

SOPHIE.

Infortuné Errata ! qu'a-t-on fait de toi ? Il me paraît bien étonnant que ton Biribi, étant le Confident d'Attila, ne me diſe rien du ſort de mon époux. C'eſt *un nigaud* ou *un méchant.*

DROLETTE.

Pardonnez-lui, Madame : ici, tout va de travers, & cela eſt dans l'ordre. *Les valets tiennent toujours du Maître.* Mais, que veut mon cher époux ?

## *SCENE VII.*

SOPHIE, DROLETTE, BIRIBI,

BIRIBI.

EPOUSE d'Errata, je l'avais bien prévu ; vous avez trop fait la renchérie. Mon Maître en a pris beaucoup d'humeur ; & pour ſe venger d'une manière *neuve & noble*, il vous ordonne de recevoir poliment *un joli garçon* que je vais vous montrer, & de le traiter comme votre propre époux. Regardez-moi bien ; c'eſt mon vrai portrait, & pour la couleur, & pour les graces.

SOPHIE, *avec une ſurpriſe douloureuſe.*

Un Negre ! grand Dieu ! Je friſſonne. Mon mari ne ſerait-il plus de ce monde ?

BIRIBI.

Pardonnez : mais on veut amener ici la mode *de la pluralité des maris.*

DROLETTE, *en raillant.*

S'ils te reſſemblaient, cette coutume-là ne nous avancerait guère.

BIRIBI.

Vous, raiſonneuſe, qui oſez apprécier la nature de l'homme, j'ai ordre de vous chaſſer d'ici.

DROLETTE, *avec le ſourire du mépris.*

Nous mépriſons les ordres qui paſſent par la bouche de nos maris, d'où il ne doit ſortir que des paroles de paix & de ſoumiſſion.

BIRIBI, *piqué.*

A d'autres, la belle. Quoique je ne ſois qu'un avorton, vous ſavez ſi j'ai pris cette belle maxime pour morale ; & ſouvent un bon bâton....

DROLETTE.

C'en eſt aſſez, vous pouvez ſupprimer le reſte.

SOPHIE, *triſtement.*

Cruelle Drolette ! tu plaiſantes, tandis que je ſuis prête à mourir. Hélas ! les malheureux inſpirent rarement l'intérêt & la pitié.

DROLETTE, *légérement.*

Vous n'êtes pas ſi malheureuſe. On donne un Subſtitut à votre mari, & un Nègre encore ! Combien de femmes voudraient être infortunées comme vous !

BIRIBI.

Je cours chercher mon Adonis. (*à part.*) En vérité, je devrais bien lui dire *que le Nègre eſt ſon Errata.* Pour réparer ma ſottiſe, je vais revenir avec main-forte pour les tirer d'ici.

## *SCENE VIII.*

SOPHIE, DROLETTE,

SOPHIE, *ſans voir Drolette.*

AFFREUSE deſtinée ! ( *avec étonnement, en appercevant Drolette.* ) Je te croyais ſortie ; Attila *te l'avait fait ordonner*, ce me ſemble.

DROLETTE.

Vous avez raiſon ; mais ici, tout n'eſt pas de rigueur. Souvent quand on dit *oui*, cela veut dire *non*. Tous ces grands coups de pied au bon ſens, me donnent eſpoir que l'aventure finira bien pour vous.

SOPHIE, *d'un ton careſſant.*

Ma chère Drolette, ſi tu m'aimes, ſauve-moi de l'approche du Nègre ; ſa couleur & ſon regard farouche, me font trembler d'avance. Tu es familière avec ces animaux-là ; *prends ma place* avec cette cape, & joue mon rôle.

DROLETTE, *d'un ton d'admiration.*

O le phénix des femmes ! ô modèle d'Amour ! ô modèle de fidélité ! Comment, vous vous ſauvez d'un homme de la côte d'Afrique, pour vous en tenir au trop heureux Errata ? C'eſt préférer un écu de ſix livres à un louis d'or. *Je prends volontiers votre place*, & j'eſpere bien profiter

de votre peu d'expérience. Ce ne ſera pas la première fois que la Soubrette ſera priſe pour la Maîtreſſe.

SOPHIE.

Prononces ſouvent le beau nom d'Errata, *il te garantira.*

DROLETTE, *avec une gaieté fine.*

De quoi, s'il vous plaît ? Les Soubrettes ſont bonnes pour la guerre, elles connaiſſent l'attaque & la défenſe. ( *Sophie ſort.* )

## *SCENE IX.*

DROLETTE, ERRATA.

DROLETTE.

IL eſt aſſez bien tourné. ( *Il ſalue Drolette.* ) Figure d'encre de la Chine, je ſuis contente de votre politeſſe. Regardez mes appas ; mais de loin, car vous les ſouilleriez. Vous concevez qu'ayant rejeté les vœux d'un Roi, je ne puis décemment me livrer à un animal de votre eſpèce.

ERRATA, *avec ſurpriſe.*

Dieux ! ce n'eſt pas ma Sophie. Tu m'as trahi Biribi.

DROLETTE.

Comment, il parle français ! Je connais plus

d'un Blanc qui le parlent auſſi, mais qui lui font de terribles bleſſures : témoin *l'Horloger du coin.* Je vous le répete, tête de barbet, je ne puis vous donner mes bonnes graces ; Errata a mon cœur.

ERRATA.

Errata ! Quelle groſſière impoſture ! Pourquoi me tromper ?

DROLETTE, *le regardant.*

Réflexion faite, je vous trouve vraiment charmant. Ma foi, je crois que vous avez ébréché mon cœur. Approchez ; je me donne à vous ſans réſerve ; *vous ſerez Errata pour moi.*

ERRATA.

( *à part.* ) Que l'Enfer te confonde ! ( *haut.* ) Plaignez-moi, Madame ; je ſuis bien malheureux ! C'eſt toi, Biribi, qui m'as conduit dans ce piège, dans *cet abîme profond.*

DROLETTE, *d'un ton malin.*

*Pas ſi profond.* Mais, voilà le Roi : je me ſauve auprès de Mimi.

## SCENE X.

ATTILA, ERRATA, *un Valet du Roi.*

ATTILA, *furieux, arrachant le voile qui couvre la tête d'Errata.*

TROP hardi Sujet, cette fois-ci tu ne m'échapperas pas ; j'en jure par la grandeur de mon Empire, quoique maudit pour la vigne & le vin.

ERRATA, *ſans s'émouvoir.*

Frappe ; cela t'eſt facile ; tu as la force en main. (*à part.*) Je crois, ſauf meilleur avis, qu'il ne faut pas faire ici trop le fanfaron. (*haut.*) Ce qui, dans mon malheur, me conſole, c'eſt que, par toi, je ne ſerai pas mis au rang de tant de pauvres maris : *ta Mimi n'eſt pas du tout ma Sophie.*

ATTILA.

Tu mens. Qu'on m'amène Mimi. Si tu m'en impoſes, je la ſoufflette devant toi.

ERRATA.

Le blâme en tombera ſur toi. On eſt bien mépriſable, quand, le plus fort, on a la lâcheté d'opprimer le plus faible.

ATTILA.

Tu repliques, je crois : c'eſt être coupable que d'avoir raiſon avec moi.

ERRATA, *avec le plus grand mépris.*

Homme ridicule & insensé ! A qui donc dois-tu l'existence & la vie ? Si le fils ressemble au père, *le père était bien méprisable.*

ATTILA.

Des propos, Chasseur obscur ! Bientôt tu en recevras le prix.

---

## *SCENE XI.*

ATTILA, ERRATA, SOPHIE, DROLETTE, *un Valet du Roi.*

ATTILA, *à Sophie.*

Vous m'avez donc joué, femelle imprudente ?

DROLETTE, *interdite.*

C'était moi, Seigneur, qui.....

ATTILA, *avec surprise.*

Comment, Servante infidelle ! tu as osé abuser ton Maître ! A qui donc se fier ?

DROLETTE.

Jamais, Monseigneur, à ceux-là qui mangent votre soupe & votre pain. Rarement on aime ceux qui commandent ; on leur fait souvent payer bien cher la liberté qu'on leur vend.

ATTILA.

Je vais me venger, enfin; il y a long-tems que j'aurais dû le faire.

SOPHIE *à Errata, qu'elle n'a point encore vu en face.*

Etranger malheureux, je ſuis la cauſe innocente de l'orage qui ſe forme ſur votre tête. Pardonnez.....

ERRATA, *avec une ſurpriſe agréable.*

Qu'ai-je entendu? C'eſt toi, mon cher cœur, ma douce amie?

SOPHIE, *ôtant ſon voile.*

Mon Errata! Jette-toi dans mes bras. Qui t'aurait cru ici?

ERRATA.

*Si Biribi l'avoit voulu*, il y aurait long-tems que je te tiendrais comme je te tiens-là.

ATTILA.

Ah! vous croyez me narguer impunément, amants langoureux; mais je vais vous déſabuſer. Je me ſens *altéré de vos douleurs, & j'ai une ſoif terrible de vous voir pleurer.*

DROLETTE, *avec malice.*

Seigneur, *vous êtes altéré? vous avez ſoif?* Qu'on apporte au Roi plein ſa coupe royale de cidre d'Iſigny.

ATTILA, *au Valet.*

Qu'on les charge de fers. ( *on les enchaîne*) Bon. Qu'on les ſépare.

SOPHIE, *déſeſpérée.*

Celui qui ſera aſſez imprudent pour m'approcher, avec ces ciſeaux, je lui ferai la plus ſanglante égratignure. Pour ſauver ce qu'on aime, on s'expoſe, s'il le faut, à la mort. Je ne crains perſonne. ( *à Errata.* ) Quand on ſe venge, & qu'on eſt brave, on n'a pas beſoin d'emprunter, *comme toi*, un autre bras.

ERRATA.

Chère & tendre Sophie, tu es plus courageuſe que moi.

ATTILA, *ſévérement.*

Ecoute ton arrêt, Errata: je te défends de jamais plaider. Pour un normand c'eſt un cruel ſupplice. *La chicane & la calomnie auront beau s'agiter pour te perdre*, il t'eſt interdit de te défendre.

ERRATA, *avec fermeté.*

Ma vie honnete & ſans reproche plaidera pour moi. Ce ſont les méchants qui ont jeté *le trouble & le déſordre* dans les familles, *corrompu* des hommes faibles & crédules pour les perdre après, *arraché* une femme des bras d'un époux tendre & reſpectable. . . . .

ATTILA, *étonné.*

Que dis-tu là ?

ERRATA, *avec chaleur.*

Ce ſont ceux-là, dis-je, qui ont beſoin de ſe défendre contre les infortunés qu'ils ont ruinés & déshonorés. *Ils ſeraient accablés*, ſi, par de nouvelles intrigues & par des impoſtures, ils n'échappaient à la rigueur des loix.

ATTILA, *on entend du bruit.*

Quel eſt ce tapage? On caſſe mes vîtres, on force mes portes.

## *SCENE XII.*

ATTILA, ERRATA, SOPHIE, BIRIBI, DROLETTE, *Cauchois armés de bâtons.*

BIRIBI, *armé d'un bâton.*

AMIS, ſauvons Errata, ce brave chaſſeur, l'ornement du pays de Caux. (*au Roi*). Si tu ne leur rends la liberté, nous allons bouleverſer ton chétif Palais.

ATTILA, *avec indignation.*

Traître ! Eſt-ce ainſi qu'un Eſclave parle à ſon Maître ?

BIRIBI.

Tu ne l'es plus. Tu as outragé l'amitié, la nature, ingrat !

ERRATA.

Arrêtez, mes amis, votre zèle va trop loin. Nous devons tous *honneur & reſpect à Attila.* Mettez bas ces gros vilains bâtons.

ATTILA, *avec le plus grand dépit.*

Je crève de colère, & j'aurais grand envie de l'aſſouvir ſur moi-même avec un bon couteau.

DROLETTE, *ſe jettant ſur les mains du Roi.*

Arrêtez, Seigneur, je n'aime pas la Tragédie. La vie de ce monde eſt une Comédie entre-mêlée, à la vérité, de ſcènes triſtes & larmoyantes ; néanmoins c'eſt toujours une Comédie. Finiſſons-là donc le plus gaiement que nous pourrons.

BIRIBI.

Tu parles fort bien, Drolette, pour une femme.

ERRATA.

Seigneur, faites grace à ces Mutins.

ATTILA.

Je ne ſuis pas *coutumier du fait.* Cependant je leur pardonne. Ma foi j'allais faire là *un fort vilain*

*vilain dénouement.* Je te remercie, Drolette, de ta bonne réflexion. Je ne ſuis plus étonné ſi Molière conſultait ſa ſervante. Je vais, ſi je puis, réparer *mes erreurs & mes ſottiſes.*

ERRATA.

Pour me rappeller votre repentir, & l'heureuſe fin de cette aventure, je veux garder ces fers, *& m'en faire une ceinture.*

BIRIBI, *riant.*

*L'idée eſt burleſque.* Mon ami, jette bas ce vilain ornement, on te prendrait pour un galérien.

ATTILA, *à Errata.*

Vis heureux avec ta Sophie. Reſte ici, ou va planter des choux; choiſis. Toi, Biribi, je te pardonne ta trahiſon en faveur de ta bravoure. Comment diable, un eunuque montrer un pareil courage! *C'eſt un eunuque fait exprès.* Dans le cas cependant où il me reſterait un peu de rancune, je laiſſe à Drolette le ſoin de ma vengeance.

DROLETTE.

Comptez ſur mon zèle à vous ſervir, Seigneur.

ATTILA, *avec nobleſſe.*

Je conclus de tout ce qui vient de ſe paſſer, *qu'il eſt des Dieux ſuprêmes, & que l'homme n'eſt grand que par ſes vertus.*